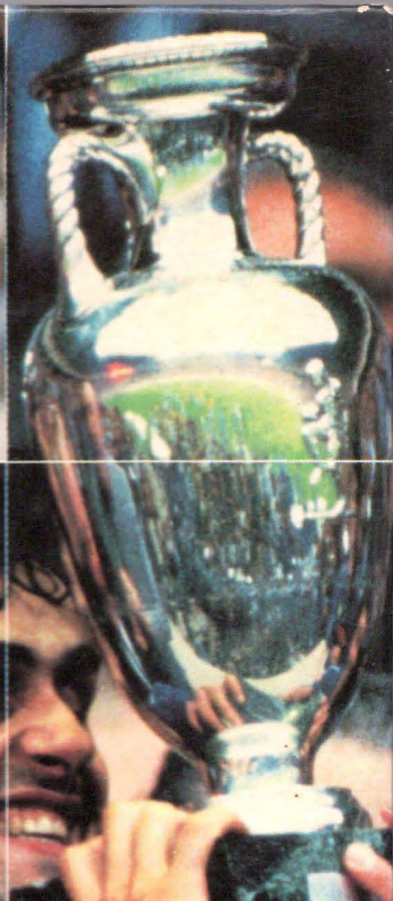
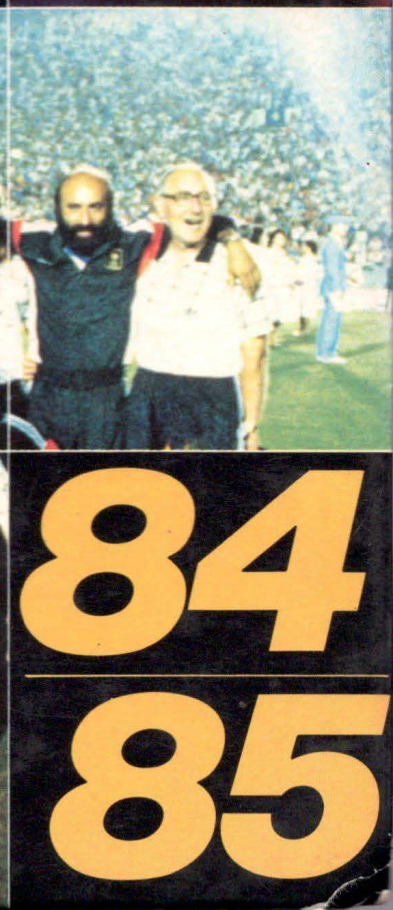




sélection Football

ISSN 0750 3113



sélection **Football** 84 85

éditions
PAC

Propriété des Imprimeries Delmas
Collection « Sport » dirigée par Francis Le Goulven
3, rue Saint-Roch, 75001 Paris
Tél. : 261.50.17

10010011

10010011

Football^{sélection}

Cet annuel est édité par les Imprimeries Delmas, propriétaires de PAC Éditions
3, rue Saint-Roch, 75001 PARIS. Tél. : 261.50.17
Imprimeries Delmas à Artigues-près-Bordeaux.

SOMMAIRE

LES SIFFLETS DE LA HONTE	7
PARIS CRAPULE	8
DANIEL BRAVO : UN PETIT PRINCE A LOUIS-II	11
ERIC PÉCOUT : L'ÉTERNEL MALCHANCEUX	13
BRESIL : LES LEÇONS OUBLIÉES	16
SOCRATES, LE MILITANT	20
DIEGO MARADONA : « CE QUI COMPTE POUR MOI : LE FOOTBALL ET MA FAMILLE »	23
GERD MULLER : DER BOMBER	26
ARBITRAGE PLUS SÉVÈRE : UNE BONNE INITIATIVE	29
LE FOOTBALL DANOIS : DE LA JEUNESSE, DE LA FRAÎCHEUR ET DU... TALENT	30
UN COMPTE DE NOËL	31
PAS D'ATTAQUANTS EN FRANCE ? VITE DIT...	32
PIERRE SINIBALDI : LE FOOTBALL EST UN ÉTERNEL RECOMMENCEMENT	35
LE STADE FRANÇAIS 92 : UNE BELLE ET GRANDE ILLUSION	38
JEAN-MARIE PFAFF : GARDIEN ET COMÉDIEN DE TALENT	42
GOMES : IL MARQUE... POUR SON FRÈRE	44
L'ÉCOSSE VICTIME DE L'EXODE	48
LE BALLON DANS LE CAMP DE L'ÉQUIPE DE FRANCE	51
TOULOUSE : L'INTELLIGENCE AU POUVOIR	54
UNE POUSSE VERTE : JEAN-LUC RIBAR	59
MARC PASCAL PROFESSIONNEL DE LA TÊTE AUX PIEDS	61
EUGÈNE EKEKE UN LION... INDOMPTABLE	63
ROCHER : COUPABLE, PAS VICTIME !	66
LE PORTUGAL, UNE AUSSI LONGUE ABSENCE	68
LE GALA DE L'U.N.I.C.E.F. ANNULÉ !	70
« SALE FOOTBALL » AUSSI EN BELGIQUE	71
COUPE D'AFRIQUE DES NATIONS. EN VOILÀ DES ATTAQUANTS !	74
ALGÉRIE : ZOUBA S'EN VA ET KHALEF REVIENT	78
BILAN 1983-1984 : LA GRISAILLE	81
CLAUDE CUNY : « LE FOOTBALL PROFESSIONNEL EST RACKETTÉ »	86
JOHAN CRUYFF : « JE NE VEUX TROMPER PERSONNE »	88
CHAMPIONNAT D'EUROPE DES NATIONS : LA PAROLE AUX ENTRAÎNEURS	90
FRANCE : PAS LE DROIT DE DÉCEVOIR	92
COUPE DES CHAMPIONS : BONSOIR TRISTESSE...	95
COUPE DES COUPES : LA JUVE VOUS PLAÎT-ELLE ?	97
UN BILAN SANS DÉPÔT	99
FRANCE, 1 - DANEMARK, 0... VICTOIRE AU GOÛT DE CENDRE	101
FERNANDO CHALANA : L'ARTISTE MAL EMPLOYÉ	104
R.F.A., 0 - PORTUGAL, 0... PAS LA JOIE	105
BELGIQUE, 2 - YOUGOSLAVIE, 0... LES BELGES SE CROIENT AU CIEL	107
SCIFO : L'ÉTOILE MONTANTE	109
ESPAGNE, 1 - ROUMANIE, 1... TREIZE MINUTES DE FOOTBALL	111
FRANCE, 5 - BELGIQUE, 0... LE RETOUR DU FOOTBALL ART	113
DANEMARK, 5 - YOUGOSLAVIE, 0... LES DANOIS AIMENT LES BOULEVARDS	115
R.F.A., 2 - ROUMANIE, 1... HEUREUSEMENT DES BUTS	117
PORTUGAL, 1 - ESPAGNE, 1... BONJOUR LES GAGNE-PETIT	118
FRANCE, 3 - YOUGOSLAVIE, 2... COUP DE CHAPEAU À PLATINI	120
DANEMARK, 3 - BELGIQUE, 2... JEU DE QUILLES	122
PREBEN LARSEN, LE BAROUEUR	124
ESPAGNE, 1 - R.F.A., 0... ON NE VA TOUT DE MÊME PAS PLAINDRE LES ALLEMANDS	125
PORTUGAL-ROUMANIE : LE BONJOUR DU VIEUX	127
LA DÉCEPTION CATAMARU	128
FRANCE, 3 - PORTUGAL, 2... RETOUR DE L'ENFER	129
ESPAGNE, 1 - DANEMARK, 1 (5 PENALTIES À 4) FATIGUE CONTRE JEU SIMPLISTE	133
FRANCE, 2 - ESPAGNE, 0... UNE FINALE MÉDIOCRE	135
UNE ÉQUIPE MOYENNE A GAGNÉ UN PETIT CHAMPIONNAT D'EUROPE	139
LA FIÈVRE OLYMPIQUE	142

Directeur de la Rédaction : Francis Le Goulven ; **Rédaction France :** Gilles Delamarre, Bernard Verret, François Cavil ; **Angleterre :** Jimmy Sharp ; **Belgique :** Julien Michels ; **Ecosse :** Drummond Wilson ; **Etats-Unis :** Leo Weinstein ; **Espagne :** José Mendiburu ; **Hollande :** Wim Poelman ; **R.F.A. :** Helmut Walter ; **Suisse :** Jacques Ducret ; **Afrique :** Xazid Ouahib ; **Argentine :** Miguel Sosa ; **Brésil :** Sergio Amado ; **Mexique :** Alfredo Calderon ; **Crédit Photos :** Agences A.F.P. ; Presse-Sport, A.S.L., Parisport ; **Publicité :** au Journal ou à SHERPA, 3 rue de Gramont, 75002 Paris, tél. 260.38.00, Directeur : Xavier Couture ; **Numéro de la Commission Paritaire :** 62.401. **Directeur de la publication :** Claude Roy.

Football

Football is a game played with the feet.

It is played by two teams of eleven players each.

The game is played on a rectangular field.

The field is divided into two halves.

Each half is further divided into three parts.

The parts are called the forward, middle, and back.

The forward is the player who is nearest to the goal.

The middle is the player who is in the center of the field.

The back is the player who is furthest from the goal.

The game is played with a ball called a football.

The ball is made of leather and is about the size of a basketball.

The game is played with the feet and is very exciting.

It is a game that is played all over the world.

It is a game that is played by people of all ages.

It is a game that is played by people of all colors.

It is a game that is played by people of all religions.

It is a game that is played by people of all languages.

It is a game that is played by people of all nations.

It is a game that is played by people of all cultures.

It is a game that is played by people of all races.

It is a game that is played by people of all creeds.

It is a game that is played by people of all faiths.

It is a game that is played by people of all beliefs.

It is a game that is played by people of all opinions.

It is a game that is played by people of all attitudes.

It is a game that is played by people of all feelings.

It is a game that is played by people of all passions.

It is a game that is played by people of all desires.

It is a game that is played by people of all hopes.

It is a game that is played by people of all dreams.

It is a game that is played by people of all wishes.

It is a game that is played by people of all thoughts.

It is a game that is played by people of all feelings.

It is a game that is played by people of all passions.

Les sifflets de la honte

LA France fut un temps réputée pour posséder « la droite la plus bête du monde ». Faudra-t-il désormais parler aussi de record pour l'imbécillité de son public, un domaine où pourtant la concurrence est rude ? Des comportements outranciers dictés par le chauvinisme, on en a vu autour des terrains, et pas seulement en football. On en verra – hélas – encore. Une question d'éducation sportive.

Mais si l'on pouvait s'attendre à quelques attitudes déplacées à l'égard de Michel Platini – déjà agressé verbalement avant France-Espagne (et là on avait parlé seulement d'énergumènes) –, on n'imaginait pas que le mouvement prendrait une telle ampleur, qu'il serait sifflé à chacune de ses interventions. Les « énergumènes » avaient fait des petits : les témoignages impartiaux s'accordent pour estimer à 5 000 ou 6 000 le nombre de ceux qui s'en sont donné à cœur joie. Y compris par des allusions du plus parfait mauvais goût à la vie privée du footballeur.

Cela ne s'est pas arrêté là. On a aussi beaucoup disserté sur le fait de savoir si Platini n'était pas resté en dedans, avait vraiment « mouillé le maillot ». Le seul à propos duquel on se posait pareille question : un Rocheteau par exemple, qui a carrément raté son match – une chose qui arrive –, à été, et c'est heureux, épargné par les sifflets. En somme, on voulait faire payer à Michel Platini le fait d'avoir préféré la Juventus de Turin au Paris-Saint-Germain, oubliant qu'il a déjà beaucoup donné au football français et lui donnera encore. Comme si on ne lui pardonnait pas de posséder la grande classe ni de dire ce qu'il pense. Un réflexe bien français : pensez à Jacques Anquetil ou plus près de nous à Yannick Noah, dont le franc-parler est suspect aux yeux de beaucoup.

Platini le footballeur est respecté, mais paradoxalement il n'est pas vraiment populaire. Cela dit, si d'aventure il se retrouvait en finale du prochain Championnat d'Europe des Nations à la tête de l'équipe de France, il serait applaudi par le Parc des Princes tout entier, y compris par les énergumènes.

Changement de maillot réjouit les veaux...

Francis Le GOULVEN.

Paris crapule

C'est sous les huées et les bordées d'injures que Platini a disputé avec la Juventus son dernier match au Parc des Princes.

Pourtant, le comportement odieux du public parisien a été discrètement relégué le lendemain au rang de l'anecdote.

Pourquoi ?



Un coup franc déclenché sous les huées et les injures...

Paris crapule

PARC des Princes. Ce mercredi 19 octobre, Platini s'apprête à fouler pour la trente-troisième fois la pelouse de l'arène d'Auteuil. Les tribunes sont combles, et le « kop » du virage Boulogne, repaire privilégié des hooligans de la capitale, braille et chavire déjà dans la fumée des feux de Bengale. Une formidable campagne de presse a assuré la mise en scène de la rencontre de Coupe des Coupes Paris-Saint-Germain - Juventus ; 48 776 spectateurs payants - 5 536 864 F, la plus grosse recette réalisée en France pour un match de football - ont répondu à l'appel des sirènes véhiculé par les médias, qui, depuis bien longtemps, ne négligent plus de précéder, voire même de créer, l'événement.

Déjà, aux abords du Parc, lorsque le car des Turinois flanqué de motards s'est frayé un difficile passage parmi la foule, les plus excités des supporters parisiens ont insulté le capitaine tricolore.

Platini sait que le public de la capitale ne lui pardonne pas son passage à la Juve. Pourtant, ce même public n'a pas mesuré son enthousiasme depuis le 17 février 1974, jour bien anonyme où le jeune Nancéen de dix-huit ans faisait ses débuts officiels au Parc. Depuis sa première sélection en équipe de France, ponctuée par un magistral coup-franc contre la Tchécoslovaquie en mars 1976, jusqu'à la finale de la Coupe de France 1982, en passant par la finale Nancy-Nice de 1978, la qualification pour le « Mondial » face aux Pays-Bas en novembre 1981, ou le but marqué à Zoff face à l'Italie quatre mois plus tard, le petit prince de l'arène parisienne n'a pas manqué de souffler une à une les bougies d'un mariage d'amour voué à l'éternité.

La merveilleuse idylle chancelle pourtant au soir du 18 août 1981. Face à l'équipe ouest-allemande de Stuttgart, la France est battue 3-1 au cours d'un match amical d'avant-saison au profit de l'U.N.F.P. En même temps que sa première défaite sous le maillot bleu au Parc, Platini connaît à son tour le sort qu'un public versatile inflige à son idole lorsque celle-ci ne correspond plus à l'image populaire véhiculée à lon-

gueur de colonne et d'antenne. Battu, conquis et humilié, il quitte le terrain après une heure de jeu :

— Moralement, j'étais fatigué d'entendre les sifflets et les huées des spectateurs chaque fois que j'entreprenais quelque chose. J'avais les nerfs à bout... Cela ne m'était jamais arrivé au cours de ma carrière. Je n'aurais pas cru que cela soit si pénible à supporter.

Pouce tourné vers le bas, déchaînés et irresponsables, les spectateurs ont exigé ce soir-là la tête de la star. Le lendemain, la presse tente maladroitement d'expliquer que le héros se doit de tolérer l'infamie... aussi placidement qu'il accueille les ovations...

En mai 1982, le Stéphanois signe à la Juve. La « trahison » se dilue cependant à l'approche du « Mondial » espagnol. Entre-temps, Platini réussit ses adieux en inscrivant les deux buts stéphanois en finale de la Coupe de France. Depuis son départ pour le Calcio, le Français a renoué trois fois avec le public du Parc : contre la Hongrie, l'U.R.S.S. et l'Espagne début octobre. Après ce dernier match, à la sortie du stade, le « déserteur » est agressé verbalement par des supporters du Paris-Saint-Germain. On est à deux semaines du match contre l'équipe d'Agnelli.

— Le public du Parc ne va pas me pardonner mon passage en Italie, mais je m'en fiche. Les sifflets ne m'impressionnent pas, ils me transcendent.

Si on les compare à ceux tenus après la rencontre contre Stuttgart, les propos de Platini en regard de l'hostilité primaire des spectateurs parisiens ont infléchi leur sens de cent quatre-vingts degrés. Dès lors, de deux choses l'une : ou bien le néo-Turinois est désormais « blindé », ou bien il cherche dans les mots une façon comme une autre de se motiver, et de se rassurer tout à la fois. Le simple fait de s'être abstenu de venir s'échauffer sur la pelouse du Parc avec ses camarades italiens avant le coup d'envoi montre que, s'il compose avec la presse, le Français sait pertinemment ce qui l'attend au soir du 19 octobre. Et, de fait, l'ambiance du Parc ne le déçoit pas !

Dès qu'il reçoit son premier ballon, la quasi-totalité des spectateurs le siffle copieusement, et la bronca se poursuivra sans discontinuer jusqu'à la fin de la partie. Face à l'attitude stupide d'un public que l'on ne peut qualifier autrement que d'ignoble et crasseuse, Platini, là encore, ne verse pas dans la réplique outrancière et vengeresse :

— Je m'attendais à un accueil beaucoup plus sévère. De toute façon,

je m'y étais préparé. J'ai perdu un peu de mon calme en quittant le terrain, mais ce bras d'honneur, c'était ma meilleure façon de répondre à certains imbéciles.

En laissant entendre qu'il avait envisagé l'idée d'être lapidé, le Français se place délibérément en position d'accusé et se trouve contraint, de la sorte, à justifier son geste final, bien anodin il est vrai, en regard de la bassesse des spectateurs. Ce comble du revirement est à mettre à l'actif du joueur français numéro un, mais on peut se poser la question de savoir jusqu'où ce dernier poussera l'abnégation.

Platini, face au Paris-Saint-Germain, n'a pas été à l'aise. Et pour cause ! Toujours en dedans de son action, il est incontestable qu'il a été constamment perturbé et qu'une gêne évidente ne l'a pas quitté. L'intéressé l'a d'ailleurs reconnu aussitôt le match terminé :

— C'est vrai, je n'ai pas osé m'engager totalement.

En outre, prétendre que les pauvres types qui ont perturbé un joueur dans l'exercice de son métier ne constituaient qu'une très faible minorité relève tout simplement du mensonge. Car, n'en déplaise à la presse et à la télévision, les contestataires étaient majoritaires. Mais il y a belle lurette que les chroniqueurs spécialisés ont renoncé à aborder la problème de fond et à dénoncer une attitude scandaleuse qui pourrait chaque jour davantage un milieu déjà bien gangrené par ailleurs.

Outre le degré de considération de l'auditeur que de tels propos laissent entrevoir, cela ne s'invente pas !

Alors, pourquoi ne pas en parler ? Pourquoi ne pas être intransigeant et impitoyable avec cette fraction du public aussi odieuse dans sa bêtise qu'irresponsable dans son ignorance d'un sport qu'elle déshonore ? Chacun sait que l'influence des médias très souvent occulte, est toujours redoutable dès qu'il s'agit de mettre le doigt sur un abcès que personne n'a VERITABLEMENT envie de crever. Et pourra-t-on encore longtemps tourner ainsi en rond ?

Les spectateurs qui ont conquis Platini savaient-ils vraiment pourquoi ils siffaient ? Non ! Et nous n'en voulons pour preuve que leur mutisme persistant lorsque l'occasion leur fut donnée d'expliquer, individuellement, leur comportement hostile, après le match devant un micro. C'est dire que l'« amateur », timide et anxieux, n'ose pas se singulariser dès que l'attention se porte sur lui. Seul, il n'est plus en mesure de reproduire son attitude irraisonnée, encore

moins de la justifier. Depuis l'avènement de la psychanalyse, on n'est plus sans savoir que les hommes sont guidés par des motivations nichées dans leur inconscient, et que la majorité de leurs actions quotidiennes est l'effet de mobiles cachés qui leur échappent. En outre, il y a longtemps que les sociologues ont découvert que l'attitude de l'individu diffère radicalement selon qu'il est seul, ou au contraire qu'il se trouve au milieu de ses semblables.

Discret et raisonnable – au sens éthymologique du terme – lorsqu'il est seul, le supporter manifeste un désir impérieux de s'intégrer à la foule pour émettre une « protestation virile » d'autant plus affirmée qu'il se sait observé par ses voisins immédiats de tribune. De plus, dans ce sentiment de communion collective, chacun a plus ou moins conscience de s'intéresser au même « objet », de cadrer sa détermination vers le même but. C'est ainsi que, de par le prestige que lui confèrent son nom, sa fortune, sa réputation et son succès, Platini a focalisé l'autre soir les manifestations hostiles d'un public qui, à n'en pas douter, l'avait applaudi quelques mois auparavant selon le même processus.

Ajoutons qu'il n'est pas insensé de penser que certains spectateurs tièdes, mais qui ne manifestaient pas l'intention initiale de siffler, ont très bien pu entrer dans le jeu par le seul fait que l'isolement pèse souvent au milieu d'une foule et que les bonnes résolutions s'envolent parfois en regard du désir pressant de s'intégrer à la meute criarde.

Ainsi, sans aller jusqu'à recommander aux hordes vociférantes la lecture des œuvres complètes de Freud ou de *La psychologie des foules*, de Gustave Le Bon, peut-être pourrions-nous méditer certaines conclusions de ces chercheurs, qui notaient voici déjà près d'un siècle à propos des caractéristiques de l'individu plongé dans une foule :

– *Par le seul fait qu'il fait partie d'une foule, l'homme descend plusieurs degrés sur l'échelle de la civilisation. Isolé, c'est peut-être un individu cultivé, en foule c'est un instinctif, par conséquent un barbare.* (Le Bon.)

– *Son activité intellectuelle se trouve considérablement réduite et rétrécie. Il se trouve comme poussé et contraint à imiter les autres.* (Freud.)

Dès lors, se pose l'essentielle question de l'éducation. A la fataliste

attitude en forme de renoncement de Christian Montagnac dans *L'Equipe* : « *Tous nos beaux discours seront toujours vains* », (encore faudrait-il s'assurer que les discours sont plus justes que beaux), nous opposons la saine réaction de Lucien Leduc au lendemain du match :

– *Pourquoi siffler à chaque fois un adversaire dont on reconnaît les mérites ? C'est toute une éducation qui doit être refaite afin que cette partie du public fasse preuve d'un minimum de sportivité. En Irlande, par exemple, nous avons reçu des applaudissements, ce qui n'avait pas empêché le public de Belfast d'encourager son équipe avec enthousiasme. Comme il existe des clubs de supporters, il faudrait organiser des réunions où, à force de discussions, on lancerait des actions de formation du public. Mais c'est aussi à nous de faire un effort afin que de tels excès ne se reproduisent plus.*

Il va sans dire que nous opterons toujours pour la seconde proposition.

Christian DEVILLE-CAVELIN.



Safet Susic : une heure éblouissante lors du match aller contre la Juventus et un tir sur le poteau lors du match retour.

Daniel BRAVO : Un petit prince à Louis-II

Mai 1983, les Toulonnais accèdent à la Première Division, laissant derrière eux l'O.G.C. Nice à quatre points. Chez les Niçois, un jeune joueur de vingt ans, Daniel Bravo. Promis à un bel avenir, Daniel n'a pas hésité à parcourir à l'intersaison les quelque dix-huit kilomètres qui séparent Nice de Monaco...

A PRÈS une saison relativement décevante pour l'A.S. Monaco – seulement une place de sixième... à quinze points des Nantais –, l'équipe dirigeante n'a pas lésiné sur les moyens pour redorer le blason monégasque. D'abord au poste d'entraîneur, où Gérard Banide, parti pour Mulhouse, est remplacé par « l'Espagnol » Lucien Muller ; un gage de rigueur allié à une technique sans faille. Du côté des joueurs, les départs de Barberis, Edstroem, Mengual, Pécout, Ricort et Vitalis sont compensés par les arrivées de Genghini, Krause, Le Roux, l'Argentin Simon, Benoît et le jeune espoir Daniel Bravo. Comme on peut le voir, un profond bouleversement, mais aussi de nouvelles ambitions pour le club de la Principauté.

Un des plus jeunes joueurs incarne au mieux l'avenir de l'A.S. Monaco : Daniel Bravo.

Récemment, l'entraîneur Lucien Muller n'a-t-il pas déclaré que Daniel allait devenir un nouveau Cruyff.

« Oui, je sais, mon entraîneur a dit cela ; c'est pour moi une grande satisfaction, un grand plaisir. Mais il faut remettre les choses à leur place. Cruyff a toujours été un modèle pour moi, je l'admire beaucoup, c'est un des plus grands. Je pense que la principale ressemblance se situe au niveau morphologique. J'ai aussi des qualités d'improvisation et de vivacité devant le but adverse, ainsi qu'une participation au jeu. Néanmoins, je tiens à souligner qu'il me reste encore beaucoup de chemin à parcourir pour parvenir au talent de J. Cruyff... »

Arrivé à Monaco cette saison après une saison en demi-teinte à Nice, Daniel Bravo goûte avec discernement le plaisir qu'il a de jouer à Monaco.

« Je n'avais pas tellement le choix, c'était un peu oui ou non, mais, aujourd'hui, je suis très satisfait d'être dans une équipe qui joue bien au football. Je dois dire que nous sommes aidés en cela par notre entraîneur Lucien Muller. Il apporte la joie de s'entraîner et il allie avec bonheur une certaine rigueur, un réalisme, à la technique indispensable en Première Division ; c'est réellement pour moi un grand entraîneur et aussi un fin psychologue. »

Le football a toujours été une grande passion pour Daniel Bravo, depuis son plus jeune âge. La Première Division, aujourd'hui, ne lui fait pas vraiment peur, et il éprouve au contraire une soif sans limite.

« J'ai débuté en poussins puis j'ai poursuivi jusqu'en cadets 2 ; j'étais à l'époque à l'A.J.S. Cugnaux. C'est à ce moment que j'ai connu une présélection cadets avec M. Boulogne. Puis M. Rossi m'a remarqué et je suis allé à Nice. Une saison en Troisième Division, puis une année où j'ai commencé à jouer comme titulaire, et enfin titulaire à temps complet. J'étais évidemment très déçu fin 1982 lorsque l'O.G.C. Nice est descendu en Deuxième Division et aussi par notre dernière saison, où nous avons frôlé la remontée. »

A vingt ans, Daniel Bravo compte déjà cinq sélections en équipe de France, et il rêve de participer au prochain Championnat d'Europe des Nations, organisé en France en juin.

« J'ai connu ma première sélection le 23 février 1982 au Parc des Princes contre l'Italie, en match de préparation au Mondial espagnol. C'est un très bon souvenir, d'autant que ce jour-là, je marquai mon premier but à cinq minutes de la fin ; j'étais rentré en cours de match à la

place de Didier Six. A l'époque, beaucoup de gens s'intéressaient à moi, puis l'on a eu un peu tendance à m'oublier. Il est vrai que jouer dans un club de Division II pose des problèmes supplémentaires, et il est plus difficile d'y être remarqué. A Monaco, je pense être à l'abri et ainsi justifier la confiance du sélectionneur. »

Daniel semble un peu timide, mais le monde du football professionnel ne l'étonne pas trop et il s'exprime librement à ce sujet.

« Dans le football, beaucoup de personnes vous tournent autour ; ce ne sont pas toujours de vrais amis, il faut donc se montrer méfiant et faire des choix judicieux. Un jour vous êtes submergé, et le lendemain vous êtes plus ou moins délaissé. Il y a parfois aussi pas mal d'ingratitude et de fausse modestie. »

L'A.S. Monaco, avec l'effectif qu'elle possède, constitue un prétendant sérieux au titre, mais on reste tout de même un peu circonspect lorsqu'on regarde de plus près la moyenne de spectateurs au Stade Louis II, même si les finances du club monégasque demeurent au-dessus de la moyenne.

« C'est parfois difficile de jouer devant 2 000 spectateurs, mais nous sommes habitués ; Monaco ne compte que 25 000 habitants, et de plus Nice n'est pas loin. Mais ce facteur ne me semble pas un obstacle majeur pour devenir un grand club européen. »

Daniel Bravo s'est donc parfaitement intégré à sa nouvelle équipe ; il réside à La Turbie, dans un cadre merveilleux, et il croit sans douter un seul instant en sa nouvelle vie.

« Aidé depuis mes débuts par mon père, qui fut entraîneur à Cazères, je



Daniel Bravo : à votre avis est-ce Cruyff ?

réalise aujourd'hui à Monaco mon rêve, dans un club qui s'attache à pratiquer du beau jeu. De plus, cette saison, j'opère au poste d'avant-centre en retrait ou de faux ailier suivant les circonstances, et je retrouve là toutes les vraies sensations du football. »

En dehors du football, qui lui occulte pas mal de son temps, Daniel, lorsqu'il n'est pas sur le terrain à virevolter et à piéger les défenses adverses, écoute chez lui tranquillement, au calme, loin des clameurs, la dernière cassette que Francis Cabrel lui a offerte dernièrement au Parc des Princes ; c'est l'un de ses plus fervents supporters...

**Propos recueillis
par François ROULLET.**

Jean Sadoul : « Je reste. »

C'est une certitude : Jean Sadoul sollicitera en décembre 1984 un nouveau mandat à la présidence de la Ligue Nationale de Football.

Il l'a annoncé dans l'Officiel de la L.N.F. qui vient de sortir.

« Je pourrais, peiné, lassé, renoncer... je ne peux pas : tout mon être s'y refuse. »

Jean Sadoul avait pourtant songé à son départ, mais la mort, en juillet dernier de Jean Roureau, qui devait lui succéder, l'a fait changer d'avis.

« Cette mort, je vous l'avoue humblement, me donne aussi un devoir, écrit-il. Capitaine d'un bateau assuré de sa succession, je pouvais partir sans remords. En conscience dans l'immédiat, je ne peux m'y résoudre. Ce serait l'abandon, la fuite, dont je ne peux accepter même l'idée. »

200 000 demandes.

Paris - Saint - Germain regrette l'absence d'un stade de 100 000 places dans la capitale. Pour son match contre la Juventus Turin, Paris-Saint-Germain a reçu 200 000 demandes !

Pas d'abattement pour les footballeurs.

Les footballeurs professionnels n'ont pas la cote auprès des pouvoirs publics. Philippe Piat, président de l'U.N.F.P., n'en doute plus aujourd'hui. Alors qu'on refuse tout abattement fiscal aux footballeurs, les auteurs-compositeurs, eux, viennent d'en obtenir un de 25 %.

Inutile de dire que Philippe Piat est furieux.

Nantes et Marseille seront-ils prêts ?

Aux dernières nouvelles, il y aurait du retard dans les travaux sur les stades européens de Nantes et Marseille.

C'est à Nantes, au stade de la Beaujoire, que la situation serait la plus préoccupante, à un point tel qu'un dirigeant nantais a confié récemment que l'inauguration ne pourrait avoir lieu le 28 mars pour France-Autriche.

Forfaits d'un jour.

Michel Hidalgo avait enregistré une avalanche de forfaits pour France-Espagne : Battiston, Giresse, Tigana, Amoros, Bossis...

Tous ces joueurs ont repris du service le samedi suivant...

Commentaire du sélectionneur : « On peut être indisponible le mercredi et apte à jouer le samedi. »

Dans ce cas précis, ajoutons que les clubs concernés avaient annoncé la rentrée de leurs blessés avant même France-Espagne.

Question : l'équipe de France aurait-elle moins de charme ?

Eric PECOUT : l'éternel malchanceux

*Arrivé à Metz en début de saison,
Eric Pécout a encore été victime de la malchance.
Blessé, il n'a pratiquement pas participé
à la première moitié de la saison.
Pécout, heureusement, s'accroche. Et ne perd pas le moral.
Faut dire que la malchance, il connaît. Souvenez-vous...*

ERIC PÉCOUT a seize ans lorsqu'il signe son premier contrat avec le F.C. Nantes : celui d'aspirant. Il a joué à Noirmoutiers, dont son père était l'entraîneur, avant de tenter sa chance dans le club de Loire-Atlantique, recruté après un concours du jeune footballeur au cours duquel il s'est fait remarquer.

Pendant quatre années, sous la houlette de Jean-Claude Suaudeau, le formateur de jeunes, alors responsable de l'équipe de Troisième Division, Eric Pécout va apprendre son métier. « Avec Suaudeau, c'était super. C'est le meilleur entraîneur que j'aie connu. »

En 1975-1976, Pécout débute avec les pros. Il joue cinq ou six matches dans la saison. « A l'époque, l'entraîneur était Arribas. Il ne faisait pas trop confiance aux jeunes. » Mais bientôt Arribas s'en va. Et Jean Vincent le remplace à la tête du F.C. Nantes. « Vincent, contrairement à Arribas, a bouleversé l'équipe pour y introduire de nombreux jeunes à la place des vedettes de l'époque. C'est ainsi que Loïc Amisse a pris la place de Gadocha. Puis que Baronchelli, Sahnoun et moi-même avons trouvé grâce aux yeux de l'ancien Rémois. » Cette première année de l'ère Vincent va être fastueuse. Les jeunes formés par Suaudeau parlent le même langage : celui d'un football collectif et offensif. Les anciens, ceux d'Arribas, le parlent aussi. Vincent apporte son enthousiasme, et les « Canaris » ont neuf points d'avance sur Lens, et treize sur Saint-Etienne, le champion en titre, au soir de l'ultime match de Championnat de la saison 1976-1977. « La caractéristique principale de cette équipe, c'était son jeu collectif

tourné vers l'offensive. Notre attaque avait inscrit quatre-vingts buts. Cinq joueurs de l'équipe en avaient inscrit plus de dix chacun. Personnellement, j'en avais inscrit douze. C'était ma première saison complète chez les pros. »

Premières réticences

Nantes est champion. L'équipe marque de nombreux buts, grâce à son jeu collectif. Pécout est content. Il marque aussi, mais en plus il joue, il participe à la construction, il se fait plaisir sur le terrain.

Pour les dirigeants nantais, cependant, les choses ne sont pas tout à fait les mêmes. Un avant-centre qui ne marque que douze buts, c'est insuffisant. On ne tient pas compte de ceux qu'il offre. De sa participation à l'élaboration du jeu. Un buteur doit marquer. On espère que Pécout sera plus efficace en 1977-1978. Mais en 1977-1978, Nantes laisse le titre au Monaco de Leduc, néo-promu. Pour un petit point. Eric Pécout progresse d'un seul but au classement des réalisateurs : treize réussites. A vingt-deux ans, c'est pas mal, mais c'est toujours pas assez. D'ailleurs, Nantes a inscrit vingt buts de moins que la saison précédente. Cette faillite de l'attaque lui a coûté le titre. Eric Pécout, alors qu'il part en vacances avant le Mondial argentin, sait déjà qu'on annonce un renfort : « On parlait de Kempes. Puis d'Outes. Finalement, ce fut Trossero. » Au début de la saison, Pécout accepte la concurrence. C'est Trossero qui joue. Et qui marque quelques buts. Mais, bientôt l'Argentin se blesse.

Tout à fait logiquement, Pécout rentre. Premier match : deux buts. Deuxième match : deux buts. Troisième match : deux buts. Eric ne laisse pas passer l'occasion. Six buts en trois rencontres, Vincent ne peut décemment le sortir. Pécout, cette saison-là, va jouer vingt-huit matches, et inscrire vingt-deux buts. Trossero jouera quatorze matches. Et inscrira dix buts.

Nantes finira encore second, à deux points de Strasbourg, mais son attaque remonte à quatre-vingt-cinq buts, de loin la meilleure du Championnat.

Cette fois, Pécout croit qu'il a marqué un point important. Vingt-deux buts pour un buteur encore jeune, c'est un total plus qu'honorable. Qui doit inciter les dirigeants à lui faire confiance. Mais Vincent, après l'alternance, choisit la communion des efforts. Pécout et Trossero côte à côte en attaque. Le premier avant-centre. Le second ailier. A la fin de la saison, les comptes annoncent : Nantes champion 1979-1980. Pécout et Trossero : treize buts chacun. Attaque : soixante-seize buts. Réussite complète ? Pas tant que ça. Sur le terrain, Eric et Trossero n'ont pas connu une entente parfaite. Et si Pécout n'a pas connu sa réussite de la saison précédente, c'est peut-être parce que les ballons de Trossero se sont fait rares. Pour la saison 1980-1981, Trossero est transféré à Monaco. Eric Pécout a enfin la confiance qu'il réclamait. Mais Nantes reperd son titre au profit de Saint-Etienne. Et pour Eric Pécout, la saison 1980-1981 est encore à marquer d'une pierre noire : blessé à une jambe, opéré, il ne joue que douze matches.

Et parvient quand même à inscrire huit buts. Au pourcentage, c'est pas mal. Mais les dirigeants du F.C. Nantes ne sont pas sensibles à la malchance d'Eric.

Si bien que Budzinski, le directeur sportif du F.C.N., une fois encore, se tourne vers l'extérieur. Halilhodzic, l'excellent avant-centre yougoslave, est engagé par le club de Loire-Atlantique. Cette fois, c'en est trop pour Pécout : *« Je me voyais mal faire encore une saison sur le banc ou en concurrence avec un autre joueur. J'estimais avoir prouvé ce dont j'étais capable. Sans confiance, il n'était pas utile que je reste. J'ai donc répondu aux propositions de Campora. »*

Et voilà Pécout à Monaco, où il retrouve des joueurs comme Edstroem, Couriol, Bellone, Barberis, tous excellents techniciens, et un style de jeu propice à l'expression de ses qualités. Mais, avec Banide, le contact est plutôt froid. L'entraîneur monégasque fait comprendre à Eric que sa présence lui est imposée par Campora. Que, personnellement, il ne la souhaitait pas. Ça commence bien.

Lors des matches de préparation, Banide fait jouer Edstroem et Pécout côte à côte. Cela ne peut que marcher. Et, de ce fait, Pécout marque des buts. Huit en neuf matches au début du Championnat. Mais la malchance guette encore.

Quatre mois sur la touche.

Elle frappe sous la forme d'une nouvelle blessure, en octobre 1981, lors d'un match Monaco-Nancy qui se joue sous une véritable tempête. Blessé aux adducteurs, Eric ne sera pas en mesure de rejouer avant le mois de janvier 1982. Quand il est rétabli, Banide l'incorpore de nouveau dans l'équipe. En sept matches, Pécout connaît six fois la victoire et inscrit trois buts. Mais, en Coupe, Monaco est sorti par Bordeaux. Et Banide « vire » Pécout : *« Il m'a fait comprendre que je ne jouerai plus jusqu'à la fin de la saison. Et il ne m'a plus fait jouer. Même lorsqu'il y avait des places vacantes devant. »*

Pécout gronde, se révolte. Il passe pour une grande gueule, alors qu'il ne fait que lutter pour ce qu'il pense être la justice.

Monaco finira champion sans lui cette saison 1981-1982. Une fois encore, Pécout est déçu. Il attendait beaucoup de Monaco, Monaco ne lui a offert qu'une nouvelle occasion d'éprouver des regrets. Tant pis, Pécout veut partir et le dit au



Eric Pécout, un Nantais à l'heure européenne et soviétique.

président Campora. Metz, qui justement cherche un attaquant, est prêt à l'engager. Bien sûr, ce n'est pas la même peinture, les mêmes ambitions. Mais Pécout s'en fout. Ce qu'il veut, c'est jouer. Jouer au sein d'une équipe qui lui fasse confiance, et dans laquelle il puisse exprimer ses qualités de buteur, et plus simplement de joueur. Mais Campora, à l'étonnement général, refuse le départ de Pécout, car il n'a pu avoir le Niçois Bravo, ou le Bastiais Marcialis. Voilà donc Eric « piégé » à l'A.S.M.

Quitte à rester, autant essayer de repartir de manière intelligente. Pécout va voir Banide et lui explique son point de vue : d'accord pour ne pas être titulaire. Mais il fera tout pour gagner sa place. Banide ne pipe mot.

Les premiers matches de Pécout ne seront pas fameux, il le reconnaît lui-même. Edstroem, blessé en début de saison, revient après cinq journées de Championnat, et Pécout accepte son

retour avec philosophie. Il aimerait bien jouer à côté de lui, mais, Banide ne voulant pas, le Suédois mérite de jouer, car il est en bonne forme. Mais après la trêve, Edstroem se blesse sérieusement au genou. Et Pécout revient. En quelques matches, il inscrit cinq buts. Il a retrouvé le moral. Mais bientôt, un bruit circule à Monaco : on annonce la venue de l'avant-centre Corneliesson. *« A partir de là, avoue Pécout, je ne sais pas pourquoi, je me suis mis à tirer sur les poteaux. »* Pécout terminera cette saison 1982-1983 avec six buts seulement en dix-huit matches.

Il lui reste un an de contrat, et l'on annonce le départ de Banide. Pécout, alors, n'a plus envie de partir. Peut-être que Lucien Muller, le nouvel entraîneur, acceptera, lui, de lui faire confiance. Mais c'est déjà trop tard. Car Banide, avant de partir, a fait le recrutement. Et en lieu et place de Pécout, il a fait venir Krause, le buteur allemand de Laval. Ainsi,

PECOUT

Pécout a-t-il le sentiment que l'entraîneur monégasque a bien parachevé son œuvre destructrice. Il éprouve l'étrange sentiment que l'homme s'est comporté de manière bien injuste. Une sensation, il l'a appris, que Milla, Emon, Soler, Christophe ont ressentie avant lui lors de leurs passage en Principauté.

La page est tournée. Pécout se retrouve à Metz. Avec de gros espoirs. En voyant jouer cette formation lorraine qui a perdu beaucoup de monde à l'inter-saison, Pécout est plutôt rassuré, et même séduit : « Ça jouait plutôt bien. Les jeunes ont du talent et de la volonté et l'ambiance

est super. Si ça rigole un peu, on pourra faire une saison intéressante. Pas question de jouer les premiers rôles, mais on peut très bien terminer en milieu du tableau, voire dans la première partie. » Eric est heureux, car il sait qu'à Metz, qui le voulait depuis deux ans, il aura la confiance de tout le monde. Il ne sera plus discuté à chaque match, il ne craindra plus de perdre sa place, bref il pourra jouer sereinement. Comme il le souhaite. A sa manière. Qui est de marquer des buts, mais aussi de participer à la construction. A la manière d'un Bernard Lacombe, par exemple. « On a beaucoup critiqué ce dernier en disant qu'il n'était pas un véritable buteur. Et on a bien été obligé de reconnaître le contraire lorsqu'il a passé le cap des deux cents réalisations. Ce qu'on lui a reconnu, le droit d'être un joueur collectif, aimant construire, et pas seulement

jouer de manière opportuniste devant le but, j'aimerais qu'on l'accepte pour moi aussi. Le football n'est pas un jeu d'individualistes. En tout cas, l'égoïsme, c'est contraire à mes goûts et à mes idées. »

A Metz, Pécout aurait pu jouer ainsi. Si, une fois encore, la malchance n'avait pas frappé. Une nouvelle blessure. A la cuisse cette fois. Pécout, à vingt-sept ans, ne renonce pas. Ses malheurs précédents l'ont en quelque sorte blindé. Il se soumet à une diète alimentaire rigoureuse pour tenter de soigner son mal. Il n'a qu'une idée en tête : rejouer rapidement. La malchance finira bien par lui ficher la paix. Et alors, il l'aura sa revanche.

Luc VIRGIS.



Budzinski et Vincent
ont-ils vraiment fait confiance à Pécout ?

BRESIL : les leçons oubliées

*Le Brésil 1970 avait enthousiasmé le monde du football au Mexique.
Puis, en 1974 et 1978, tournant le dos à sa légende,
copiant un « réalisme » européen soi-disant nécessaire,
il avait déçu les amoureux du jeu offensif et du football-spectacle.
En 1982, avec Santana à la barre, il a de nouveau donné au football
une dimension artistique
de moins en moins présente dans les grandes compétitions.
Sa défaite devant l'Italie
l'a-t-elle une fois encore rejeté dans ses doutes ?
C'est à craindre, avec l'arrivée à la barre de Carlos Alberto Parreira.
Le successeur de Santana prêche lui aussi une évolution inquiétante...*



1970 : le triomphe de l'offensive. Carlos Alberto reçoit la coupe Jules-Rimet.

Brésil

DÉJÀ, à quelques mois du Mundial 1970, il avait fallu toute la persuasion des Pelé, Gerson, Tostao pour que la sélection nationale brésilienne demeure fidèle à l'allure que lui avait donnée Saldanha. Ce dernier, écarté à quelques mois de la Coupe du Monde mexicaine, avait été remplacé par Zagalo, désireux déjà d'européaniser le jeu à la brésilienne. Mais la personnalité et les conceptions des joueurs sus-cités avaient permis de retarder l'échéance. Zagalo dut attendre la retraite des stars de l'époque, notamment celle de Pelé, pour accomplir son œuvre destructrice. On se souvient de ce Mundial 1974 au cours duquel les « tri-campeo » offrirent la vision d'une équipe assise entre deux chaises : entre l'amour naturel de ses joueurs pour la technique et l'offensive, et les consignes de prudence, d'attentisme, de leur entraîneur. En 1978, lors du Mundial argentin, c'est cette fois Claudio Coutinho qui poursuivait et accentuait encore la régression.

Santana, arrivé aux commandes après l'Argentine, devait profiter de l'arrivée d'une nouvelle génération de grands joueurs (Socrates, Falcao, Junior, Eder, Zico, Leandro...) pour redonner au Brésil un visage collectif et offensif, une empreinte créatrice qui enthousiasmèrent le monde entier. Las. Deux erreurs défensives face à l'Italie lors du second tour privèrent les coéquipiers de Zico d'un titre qui leur semblait promis et qui aurait récompensé l'équipe la plus spectaculaire du tournoi. Le jeu offensif perdait là une occasion unique de venir infléchir la tendance persistante d'un football prudent, économique, calculateur.

Le « Prof » à la barre...

Malgré le travail accompli, Santana n'allait pas résister à la déception que cet échec fit naître dans les chaumières de Rio ou São Paulo. Remercié. Et, à sa place, la Confédération Brésilienne de Football nommait Carlos Alberto Parreira à la tête de la sélection.

Parreira n'a rien à voir avec le Carlos Alberto qui fit les beaux jours de la défense brésilienne en 1970.

Mais, pour autant, il n'est pas un inconnu dans le football brésilien,



1974 : Expulsé contre la Hollande, Louis Pereira montre son maillot brésilien aux supporters hollandais.

loin s'en faut. Né à Rio il y a une quarantaine d'années, Parreira ne fut pas un joueur de haut niveau. En réalité, il conjuguait toujours le football avec des études universitaires qui le menèrent au professorat d'éducation physique. C'est donc comme semi-professionnel que l'actuel responsable de la sélection s'illustra de manière plutôt modeste dans les équipes de Novo Mexico, de Cruzeiro, ou d'University Team.

En 1967, ses diplômes en poche, Parreira devient préparateur physique de São Critovão Football Club. En 1968, il est envoyé en mission par le gouvernement brésilien au Ghana, où il prend en charge la sélection nationale pendant un an. En 1969, il rentre au pays pour devenir le préparateur physique de Vasco de Gama. Un an plus tard, on le retrouve à Fluminense, de nouveau comme préparateur physique. Il le restera jusqu'en 1974, où on lui confie alors la responsabilité de l'équipe, qu'il mène au titre avec des joueurs comme Rivelino et Paulo César. Parallèlement, de 1970 à 1974, Parreira se voit aussi confier la préparation physique de la sélection nationale, pour laquelle il sert aussi « d'espion ».

En 1976, il replie bagages à destination du Koweït. Il va y demeurer six ans, pour terminer sur le banc de touche de l'équipe

nationale qui dispute la Coupe du Monde en Espagne. Jusqu'au départ de Santana, où il est enfin appelé aux plus hautes tâches dans son pays.

« Je n'ai pas eu une carrière de grand joueur. Ni de grand entraîneur jusqu'à présent. Mais j'ai compensé cela, et aussi mon manque de popularité, par une expérience de dix-sept ans dans le monde du football. Qui m'a vu participer à trois Coupes du Monde, tenir un rôle dans trois sélections nationales différentes, voyager et voir beaucoup, notamment lors de stages en Angleterre ou en Allemagne. On aurait pu appeler beaucoup d'autres entraîneurs à ma place. Mais on m'a justement fait confiance en raison de mon expérience, de mon passé. »

Problèmes éternels.

En arrivant à la tête de la sélection, Carlos Alberto Parreira s'est trouvé confronté à des problèmes de toutes sortes. Le premier, et aussi le plus important, fut de remanier en profondeur la sélection du Mundial 1982. Pas par goût, mais par nécessité. La lire italienne a beau ne pas être une monnaie en vogue, quand elle se compte en milliards, elle est quand même irrésistible. C'est ainsi que Zico, Cerezo ou Batista ont suivi la trace de Falcao dans le calcio. Si

Parreira envisage de les rappeler peut-être pour le Mondial 1986, il devra faire sans eux pendant deux ans au moins. Heureusement, Leao, Leandro, Junior, Socrates ou Eder n'ont pas répondu (ou pas encore) au chant des sirènes. Ils continuent donc de former l'ossature de la sélection.

Les autres problèmes de Parreira furent inhérents à l'organisation du football brésilien, qui, entre ses matches des tournois régionaux précédant le Championnat national et les rencontres des sélections nationales, a sans doute le calendrier le plus compliqué et le plus absurde du monde. Ainsi, à l'occasion d'un récent match de Coupe América face à l'Argentine, Parreira dut-il faire preuve de la plus grande fermeté pour que les joueurs de Flamengo répondent présent à sa convocation : les Leandro, Mozer, Junior et Andrade devaient disputer avant cette rencontre, face aux joueurs argentins, un match de Taça Guanabara avec leur club, et seule la menace d'une suspension put décider les dirigeants de « Fla » à céder leurs joueurs. Ces problèmes, il est vrai, ne sont pas nouveaux au Brésil. Parreira, en tout cas, a décidé en la circonstance de ne pas lésiner sur les moyens pour travailler dans les meilleures conditions. S'il ne peut rien contre l'exode, il a décidé en tout cas de ne jamais céder dans l'opposition entre les clubs et l'équipe nationale.

Essais en masse...

Parreira a commencé son travail à la tête de la sélection avec les joueurs de base évoqués plus haut, les rescapés du Mondial. Et, par ailleurs, il a procédé à de nombreux essais, trente-deux au total, pour arriver à un groupe d'une vingtaine de joueurs autour duquel il entend travailler. Pour suppléer Leao, qui débuta en 1970 au Mexique et espère, seize ans après, être de nouveau sur la pelouse du Stade Aztèque en 1986, Parreira a appelé le gardien de Palmeiras Joao Marcos. Ce dernier à vingt-neuf ans. Il n'a jamais joué en sélection auparavant. Mais Parreira a une grande confiance en lui : « Courageux, sûr dans sa prise de balle, excellents réflexes ». Leao, qui ne fait pas plus l'unanimité aujourd'hui qu'hier, doit s'attendre à une concurrence sévère. En défense, Parreira a appelé Marcio, stoppeur de Santos. Il a vingt-trois ans, Marcio, c'est un peu la copie conforme du joueur de la Juventus Brio. Grand, excellent jeu de tête, il s'impose surtout par sa masse athlétique, n'ayant guère d'ar-



Zico devenu « italien », il ne reste plus que Junior et Socrates comme rescapés du dernier Mondial.

guments techniques ou d'intelligence dans le jeu à faire valoir. A ses côtés, l'autre arrière central vient de Flamengo. Il s'appelle Mozer, a lui aussi vingt-trois ans, et joue à peu près dans le même registre que Marcio. Mozer, en raison de ses grandes jambes, qui lui permettent de repousser le danger dans toutes sortes de situations et de positions, a été surnommé « le Chameau ». Parreira préfère ces deux hommes à Tininho Carlos (Santos, 22 ans), qui lui, avec un sang-froid exemplaire et de belles qualités techniques, s'y entend au contraire pour soigner la relance et participer à l'élaboration du jeu offensif. Dans ce domaine défensif, les deux autres remplaçants sont Wladimir et Paulo Roberto. Le

premier a vingt-neuf ans, joue à Santos comme arrière gauche. C'est un pur défenseur. Le second a vingt-quatre ans, joue au Gremio, et est plus habile dans la contre-attaque, sans toutefois égaler Junior dans ce domaine.

La défense type de Parreira est donc composée de Leandro, Marcio, Mozer et Junior.

Au milieu du terrain, Socrates est le seul rescapé du Mondial. El « Doutor », lui, se sent bien à São Paulo, où il vient de terminer ses études de médecine par une spécialisation en pédiatrie, et où sa présence reste importante pour ses prises de position contre le racisme ou en faveur d'une politique sociale plus progressiste.

Brésil

A ses côtés, Parreira a appelé Andrade, de Flamengo. Il a vingt-six ans, n'est pas malhabile dans la construction, même si son jeu de relayeur ne saurait être comparé à celui du génial Falcao. Tita (Gremio Porto Alegre) est lui un créateur. Il semble toutefois que Parreira ne lui fasse pas entièrement confiance, malgré son shoot et son bon jeu de tête, lui demandant, quand il ne reste pas sur le banc, un travail défensif peu compatible avec sa fonction. China (lui aussi du Gremio), est un milieu défensif de vingt-quatre ans. Parreira ne lui a pas encore complètement fait confiance. Renato (São Paulo) est un milieu offensif, attaquant reconverti qui peut jouer aussi bien à droite qu'à gauche. Jorginho (24 ans, Palmeiras), est selon Parreira un nouveau Dirceu, mais droitier. Pour l'avoir vu à l'œuvre, nous pouvons témoigner qu'il n'est pas dépourvu de qualités. Mais sa technique et surtout son sens créatif n'ont pas grand-chose à voir avec celui de son prestigieux aîné. Le dernier homme du milieu est Mendonça. Comme Renato, c'est un milieu offensif, paraît-il redoutable sur coup franc. Mais lui encore patiente sur le banc.

Pour l'heure, Parreira semble faire confiance à un milieu composé d'Andrade, de Socrates et de Socrates et de Jorginho ou Tita.

En attaque, enfin, Parreira a retenu quatre hommes. Renato Gaúcho est un ailier droit de vingt et un ans qui joue au Gremio. Son gabarit, 85 kilos, est plus impressionnant que sa lucidité. Renato Gaúcho fonce, tête baissée, sur son aile. Pour essayer de déborder à l'énergie, ou d'adresser un centre dans le paquet. Careca est un buteur opportuniste. Agé de vingt-trois ans, il joue à São Paulo, Roberto n'est pas un inconnu de la sélection. Il y a débuté en 1976. N'ayant pas grâce aux yeux de Santana, malgré le Mondial catastrophique de Serginho, il a été rappelé donc par Parreira. C'est un personnage, puisque son total de buts approche les 600. Pour l'heure, c'est lui le titulaire. A gauche, enfin, on retrouve Eder, qui n'est plus à présenter, avec son fameux pied gauche et ses crochets redoutables. Eder, ou plutôt son président à l'Atlético Mineiro, a refusé une fortune de l'Arabie Saoudite. Près de

8 milliards. Mais son contrat s'achève en début d'année prochaine, et il n'est pas dit qu'il ne quitte pas à son tour le Brésil.

Une défense à l'axe central physique et laborieux, un milieu moins créatif que par le passé, une attaque avec deux stars et un « coureur à pied » qui se replie souvent : la tendance est nette, le Brésil de Parreira revient sur la voie d'un football plus prudent, moins imaginaire.

« Apprendre à défendre »

Ce Brésil-là s'est qualifié pour les demi-finales de la Copa América dans un groupe comprenant aussi l'Argentine et après un 0-0 éloquent face à la sélection bétonnante de Bilardo à Maracana. Il ne ressemble plus que de très loin à celui qui nous a enthousiasmé lors du Mondial espagnol. Leandro et Junior sont toujours présents dans le jeu offensif. Socrates essaye toujours de diriger la manœuvre et Eder est toujours une individualité capable de faire basculer un résultat. Mais le jeu collectif, l'imagination, la créativité ont pratiquement disparu d'un ensemble aujourd'hui plus soucieux de défendre. Parreira, d'ailleurs, ne s'en cache pas ; son objectif est de donner à la sélection brésilienne plus de « rigueur défensive ». Il dit : *« On ne peut pas changer le football brésilien. Tout le monde envie notre style. Il faut préserver et encourager le jeu offensif. Mais il faut marier cela avec une sécurité défensive qui a fait défaut à la sélection en Espagne. Il faut apprendre à récupérer le ballon, à conserver un résultat quand il est acquis. Le jour où nous aurons assimilé ces données, nous serons irrésistibles. »*

Le discours, on le voit, ne dit pas autre chose que ceux de Zagalo ou de Coutinho hier. Et c'est pourquoi il ne trompe personne. Le Brésil, une fois encore, se tourne vers une prudence qui a donné les résultats que l'on sait en 1974 et 1978.

Quand on met cette notion en avant, Parreira, évidemment, se défend. Il défend même ses prédécesseurs. *« En 1974, j'étais en Allemagne. Zagalo n'a pas demandé aux joueurs de l'époque de jouer plus défensivement. Mais nous avons perdu Pelé, Tostao, Gerson, Carlos Alberto, et nous n'avions pas pu les remplacer... »*

De la même manière, Parreira remplace aujourd'hui les artistes de

1982 par des joueurs aux caractéristiques différentes. Pour un jeu différent. C'est logique et indéniable. Quoi qu'en dise le patron de la sélection brésilienne. Le public de Maracana l'a bien compris, lors du match face à l'Argentine, et l'a fait savoir à sa manière : en sifflant et en conspuant ce jeu dénaturé.

Socrates aussi l'a bien compris. Lui qui avouait récemment, désabusé : *« 1982, c'est bien fini. On n'a plus de jeu collectif, et l'offensive est un souvenir. »*

En 1985 et 1986, le Brésil disputera les éliminatoires du Mondial pour le Mexique. Parreira aura terminé son brassage, ses essais. Il rappellera peut-être les émigrés. Pourra-t-il, voudra-t-il redonner au Brésil l'image que nous lui avons connue en 1982 ? Aujourd'hui, rien n'est moins sûr. En 1986, au Mexique, sur ces terrains où la sélection 1970 a conquis les lettres de noblesse du football brésilien, on craint fort que le constat soit celui d'une nouvelle régression.

Une de plus. Comme si les égarements du passé n'avaient pas servi de leçon.

Henrique CONRADO.

Pas fou.

La F.I.F.A. a les pieds sur terre. Un franc suisse est un franc suisse. Pour son 75^e anniversaire, elle avait organisé la revanche de la Coupe du Monde 1978 Argentine-Hollande. Pour son 80^e anniversaire, elle nous offrira en mai 1984, la revanche de la Coupe du Monde 1982 Italie-Allemagne.

Bizarre Strasbourg.

Récemment, André Bord le président de Strasbourg, avait énergiquement protesté contre l'obligation qui était faite aux clubs pros de jouer le samedi soir cette saison. Or, pendant la période hivernale, qui donne la possibilité aux clubs de disputer leurs matches le dimanche, Strasbourg a choisi... le samedi à 20 h 30.

Comprendra qui pourra.

SOCRATES, le militant

*Le milieu de terrain des Corinthians de São Paulo
et de l'équipe nationale du Brésil n'est pas un joueur ordinaire.
Ça, on le sait déjà.*

*Mais il est aussi un footballeur un peu différent des autres.
Car il prêche le progressisme, sur le terrain comme au dehors...*



A Barcelone, Socrates trompe Zoff, mais c'est l'Italie qui se qualifiera pour la finale.

SOCRATES

SOCRATES Brésileiro San Paio de Souza de Oliveira, plus communément connu sous le simple nom de Socrates, n'en revenait pas de ce qu'il venait d'apprendre. Un employé des Corinthians, son club, s'était vu refuser l'accès de la piscine du centre sportif, pour lui et ses enfants. Motif : la couleur de sa peau. Noire, vous vous en seriez douté.

Socrates ne fit ni une ni deux. Il alla trouver la victime. La prit par le bras, et pénétra avec elle dans le bureau du président des Corinthians. Devant celui-ci, stupéfait, il signa un chèque correspondant au prix d'une carte de « socio ». Sur laquelle il fit inscrire le nom de l'employé à la peau noire.

Cette anecdote, rapportée par des confrères brésiliens, c'est du Socrates tout craché. Car que l'homme ne se contente pas de prêcher l'intelligence sur un terrain de football, alliant le geste à la parole. Il milite aussi pour l'égalité raciale et sociale, pour l'épanouissement et le respect de l'individu.

Un exemple sur le terrain...

Dans les limites d'un champ de jeu, Socrates est un exemple. Son football est celui d'un artiste : il combine l'aisance technique à l'intelligence créatrice.

« Le football est un moyen d'expression extraordinaire, avoue-t-il. Comme la peinture, la musique, la danse ou le cinéma. »

Mais, comme tous ces domaines artistiques, l'expression du footballeur est la recherche de l'épanouissement. Vivre, grandir, prendre confiance en soi à travers le football, ce n'est possible que si celui-ci permet la création. C'est-à-dire s'il a conservé sa nature originelle qui est d'attaquer pour marquer des buts. On sait que le Brésil, s'il fut longtemps un modèle sur ce plan, notamment grâce au roi Pelé, subit lui aussi les attaques répétées d'un « réalisme » qui cache derrière le flou de son appellation les notions de prudence, de calcul, de jeu défensif donc. Socrates s'est toujours élevé contre ce qu'il considère comme une trahison à l'esprit du jeu. *« Le calcul et le jeu défensif ferment la porte à la création spontanée, à l'expression de l'intelligence, au plai-*

sir. Le jeu défensif, on aurait tort de l'oublier, est aussi l'une des causes fondamentales de la violence. Une équipe arc-boutée sur son but aura plus tendance à commettre des fautes qu'une équipe qui attaque. C'est logique. Quand on trahit l'esprit du jeu en bétonnant, on a franchi un premier pas dangereux vers le non-respect des règles. Alors, quand on parle de violence, je veux bien que l'on mette l'arbitrage en accusation. Mais il faut être honnête : on ne peut pas à la fois encourager le jeu défensif et protester contre la violence. »

Avec les Corinthians, Socrates n'a jamais connu de problèmes pour exprimer son art. Sa personnalité sur le terrain, mais aussi au dehors, où sa gentillesse, sa simplicité et son goût pour la discussion et l'explication séduisent tout le monde, font qu'il est devenu, au sein des Corinthians, comme un patron spirituel. Sa réputation aidant, son influence n'a cessé de grandir depuis 1978, date de ses débuts au club.

Alors, les Corinthians jouent à l'image de Socrates. Un football offensif, collectif, inspiré, qu'il dirige mais surtout qu'il montre en exemple. Ce football-là, c'est déjà un moyen de lutte. Lutte pour l'épanouissement de ses coéquipiers, qui n'auraient certainement pas accédé à leur condition sociale actuelle sans le football. Lutte aussi pour le plaisir des spectateurs, ces hommes descendus des favelas, ces ouvriers qui se tuent à la tâche en usine, et qui méritent bien qu'on leur offre un spectacle digne de ce nom, et pas les parodies que l'on voit de plus en plus sur tous les terrains du monde.

A ce propos, Socrates cite une anecdote qui ne manque pas d'intérêt : *« On dit toujours que le football est un phénomène social. Et c'est vrai. Parce qu'il touche tout le monde, surtout chez nous au Brésil. Mais en voilà une manifestation concrète : quand les Corinthians perdent un match, il a été observé que la production des usines chute de manière assez sensible. Étonnant, non ? »*

Mais Socrates est trop intelligent pour ne pas savoir que le premier rôle social du football, surtout dans des pays d'Amérique du Sud qui ont tous vécu, et qui pour beaucoup vivent encore, sous des régimes militaires oppressifs, et où la faim de millions de personnes est une des principales préoccupations, Socrates est trop intelligent donc pour ne pas savoir que le premier rôle social du football est d'agir comme une soupe-pape. Donner du rêve pour échapper à la révolte.

... Mais aussi au-dehors.

« C'est un moyen de diversion qui fait oublier les difficultés de la vie quotidienne. A ce titre, le football est à la fois une chose positive et un élément qui peut retarder l'accession à la liberté. En Argentine, Menotti a ouvertement critiqué la junte militaire au pouvoir. Il a été courageux. Mais même si ce type de comportement est louable, il faut bien reconnaître que sa portée est limitée. Les pays d'Amérique du Sud ne pourront espérer se libérer complètement qu'au travers d'une véritable accession à la culture, à la connaissance, à une conscience politique. Au Brésil, nous vivons sous régime militaire depuis 1964. Mais je pense que, peu à peu, nous allons vers la démocratie. »

Socrates le pense et l'espère. A tel point que l'an passé, lors des élections, il s'est publiquement engagé aux côtés d'un parti d'opposition, clamant ainsi ses idées progressistes. Compte tenu de l'importance, de la réputation qui est la sienne dans l'Etat de São Paulo, le geste était aussi important que celui de Menotti.

On le voit, Socrates ne se contente pas de militer sur le terrain, par sa manière de jouer. Ou hors du terrain par ses déclarations répétées sur le football offensif. Il milite aussi pour des rapports sociaux différents, pour une politique plus juste, pour la liberté.

Des prises de position si nettes, voilà une chose plutôt rare dans le milieu du football. Où même les indéracinables, les superstars, ceux qui n'ont pas grand-chose à craindre pour leur avenir, tant ils sont intouchables, refusent de prendre position, de se mouiller, de s'engager. C'est certes leur droit le plus formel, au nom de la liberté individuelle et du respect de la vie privée. Mais il n'empêche : on a souvent l'impression que ce manque de courage dans les prises de position s'explique par un... manque d'intérêt, voire d'idées, pour des choses aussi importantes que celles auxquelles Socrates fait allusion.

Si ce « mutisme » s'explique ainsi, et c'est fort possible, on ne manquera pas de se souvenir que, de plus en plus, les footballeurs ne sont appelés à penser qu'au football, « embrigadés » dès leur plus jeune âge dans des centres de formation où ils subissent un véritable bourrage de crâne et de muscles.

Socrates n'est pas un fruit du même arbre. Il est docteur en médecine, spécialisé en pédiatrie. Il a refusé des contrats faramineux à



A São Paulo Socrates en action sous le maillot des Corinthians, contre Santos.

Flamengo ou à Fluminense pour terminer ses études ou en continuant à jouer pour les Corinthians. Il a même résisté au chant des sirènes italiennes pour continuer sa vie, sa lutte au Brésil. Socrates, en fait, est un intellectuel.

Le football gomme les différences...

Un intellectuel ? Voilà une denrée qui n'a pas toujours la vie facile dans le monde du sport, particulièrement celui du football. En France, des garçons comme Kérusoré, Redon, ou aujourd'hui le Toulousain Jean-Luc Sassus, en savent quelque chose. Les « grosses » têtes ont souvent du mal à accepter les manières en vigueur dans le milieu du football pro, et le milieu lui-même traite souvent l'intellectuel comme un être différent, à part, à la présence inattendue en ces lieux.

« Moi, je n'ai jamais eu ce genre de problème, confie Socrates. La plupart de mes amis, c'est vrai, ne sont pas des personnages évoluant dans le milieu du football. Mais je n'ai jamais eu de difficulté à m'intégrer dans ce milieu. Les différences de cultures, d'instruction, d'idées, de mentalités, se gommant autour d'un ballon rond. Quand on considère le football comme un moyen d'expression et d'épanouis-

sement, on est heureux d'être avec des gens différents. En fait, on n'y fait même plus attention. Certains n'intellectualisent pas le football et sont pourtant très intelligents sur le terrain. Non, pour ma part, je n'ai jamais eu de problèmes. Je n'ai jamais senti de rejet. »

Socrates vit sa vie de footballeur comme n'importe quel joueur lorsqu'il est sur le terrain. La recherche du plaisir avant tout. A ce moment-là, il est un joueur comme les autres. A cette différence près qu'il a la chance d'évoluer dans un contexte favorable, ce que ne peuvent pas dire par exemple certains joueurs italiens ou espagnols (entre autres).

L'autre différence, elle, est hors du terrain. Quand Socrates prenant cons-

science qu'il est plus important de se faire plaisir, de laisser parler son instinct créateur, de se sentir exister à un haut degré sur un terrain, que de gagner par tous les moyens, y compris les plus sordides, tente de l'expliquer à ses copains.

Le football aurait bien besoin d'entraîneurs comme lui. Hélas, Socrates a choisi. Il se dédiera à la médecine. Un autre terrain de lutte sans doute. « On m'a proposé une petite fortune pour faire de la pub pour des médicaments. J'ai refusé. Au Brésil, la santé est une industrie, un commerce : nous avons plus de 12 000 produits différents. C'est inacceptable. » Oui, un autre terrain de lutte pour Socrates.

Henrique CONRADO.

Bossis recordman en 1985 !

Le 5 octobre, Marius Trésor à l'issue de France-Espagne, est devenu recordman unique des sélections avec 64 capes.

Mais Marius sait que son record ne durera pas ce qu'a duré celui de Roger Marche, établi le 17 décembre 1959.

Maxime Bossis possède toutes les chances de lui succéder. Et

cela dans des délais rapprochés.

Maxime Bossis compte à ce jour 50 sélections.

L'équipe de France ayant neuf matches (avec le championnat d'Europe 1984) à disputer avant la fin de saison, plus trois au début de la saison 1984-1985, on voit que Maxime Bossis pourrait, début 1985, devenir le recordman absolu des sélections.

Diego MARADONA :

« Ce qui compte pour moi : le football et ma famille. »

Samedi 24 septembre. le F.C. Barcelone reçoit l'Atletico de Madrid.

Nou Camp est en fête. Les supporters sont heureux.

Leur équipe joue bien, qui mène déjà par 2 buts à rien.

Sur le banc, Cesar Luis Menotti est également satisfait.

On lui avait proposé une poignée de joueurs.

En quelques mois, il en a fait une équipe...

CETTE dernière n'est pas encore irrésistible. Mais ses progrès sont constants. Cette soirée du 24 septembre promet en tout cas de se terminer dans la joie sur les célèbres ramblas de la capitale catalane.

Mais soudain, c'est le drame. Le joueur basque Goicoechea vient d'agresser Diego Maradona, le Dieu de Nou Camp. Goicoechea a frappé le petit génie argentin à l'arrière. Ses deux pieds ont coincé la cheville gauche. Dans le stade garni de 100 000 personnes règne un silence de mort. Car Dieguito reste à terre, se tordant de douleur. On croit à une comédie typiquement latine, mais ce n'est pas le cas. L'arbitre s'informe et fait appel au médecin. Ce dernier réclame la civière. Le visage marqué par la douleur, Maradona est porté jusqu'au vestiaire, d'où une ambulance va le conduire d'urgence en clinique.

Le diagnostic est terrible : fracture de la malléole externe de la cheville gauche et d'une rupture du ligament latéral interne.

On ne traîne pas. Maradona est transporté dans une salle d'opération, où il subit une intervention chirurgicale de plus d'une heure.

Quand le chirurgien en a terminé, il communique à la presse :

— *Maradona pourra rejouer. Mais ce ne sera pas possible avant quatre mois.*

Depuis, on a appris que Maradona devrait en principe effectuer sa rentrée lors d'un certain... Atletico de Bilbao-Barcelone au stade Sam Mames de Bilbao. Maradona sera là, mais aussi le « tueur » basque qui a

écopé de sept semaines de suspension, à lui imposées par la Fédération espagnole qui s'était basée sur des documents de la télévision ibérique.

Sur-le-champ, l'arbitre avait été trop clément, qui n'avait puni Goicoechea que d'un presque symbolique bristol jaune.

Goicoechea eût mérité davantage qu'un carton jaune. Ce n'est en effet pas un inconnu des arbitres espagnols et européens. Goicoechea, c'est également lui qui, il y a quelque dix-huit mois, avait blessé gravement Bernd Schuster (également du F.C. Barcelone), qui n'avait pu rejouer qu'après une très longue convalescence.

Goicoechea, c'est encore et toujours lui qui blessa vilainement l'international belge Willy Wellens lors d'un match de Coupe de l'U.E.F.A. opposant Bilbao au R.W.D.M. :

— *Je comprends parfois les défenseurs, nous dit Willy. Ils n'ont pas souvent le beau rôle. C'est pourquoi j'accepte souvent d'être bousculé ou accroché. Mais des fautes volontaires telles celles que « distille » régulièrement Goicoechea, je ne peux les admettre. Du reste, j'ai pour habitude de pardonner les joueurs rugueux et même d'aller leur serrer la main après le match. Mais pas celle de Goicoechea, qui avait failli mettre prématurément fin à ma carrière. Ce qui s'est passé avec Schuster et maintenant avec Maradona m'a prouvé que j'ai eu raison.*

En attendant, voici le F.C. Barcelone privé de son stratège. Sans doute devra-t-il une fois encore remettre à plus tard son rêve d'enlever le

Championnat d'Espagne, honneur derrière lequel il court, mais en vain, depuis 1974, déjà...

Et pourtant, le « Barça » avait cru que Maradona présent et Menotti ayant pris le relais de l'Allemand Udo Lattek, il serait cette année en mesure de redevenir champion.

Pour acquérir les services du footballeur le plus cher du monde actuellement, le président Jose Luis Nunez n'avait pas hésité à déboursier une somme colossale.

Cela fait cinq ans que Nunez, un homme dénué de tout scrupule, homme de fer dans les affaires et véritable magicien de la finance, est parvenu à faire du « Barça » le club le plus riche du monde.

Lorsqu'il prit la présidence de Barcelone, le grand club catalan accusait un déficit de 700 millions de pesetas, soit l'équivalent de 3 millions et demi de francs nouveaux. Aujourd'hui cette dette a été ravalée, et le club catalan vogue sur un véritable tapis de dollars. Nunez avait exigé un effort économique de ses « socios » évalués à plus de 100 000 actuellement. Et peu à peu le « Barça » est sorti du gouffre. Ses finances furent plus saines, le stade fut agrandi, tandis que Nunez achetait comme à la parade les joueurs qu'il aimait voir porter le célèbre maillot « bleu et rouge » de Barcelone.

Basée sur un plan quinquennal, la politique de Nunez a parfaitement porté ses fruits, puisque Barcelone est devenu le club le plus puissant du monde. Son équipe compte vingt-cinq professionnels dont certains sont assurément surpayés. Ils vaudraient au total la bagatelle de



Diego Maradona : l'arme à gauche.

300 000 000 de millions ! Incroyable mais vrai.

Seul sur le plan sportif, la bât blessait encore à Barcelone. Jamais à court d'imagination, Nunez a alors décidé d'engager Maradona et Menotti, le meilleur joueur du monde et de nationalité argentine ainsi que l'entraîneur ayant mené l'Argentine au titre de champion du Monde en 1978, et qui est lui aussi... Argentin. Il s'agit de « Flaco » (la bouteille) un meneur d'homme génial.

En quelques mois, Menotti a réussi par deux fois à hisser la bannière du Barça au sommet de la hiérarchie espagnole. La première fois en gagnant la Coupe d'Espagne, la seconde en enlevant la Coupe de la Ligue. Chaque fois l'adversaire s'appelait le Real de Madrid !...

Cette année, Nunez vise plus haut encore : le Championnat, que Barça n'a plus gagné depuis 1974, et la Coupe des Coupes.

Si Barcelone arrivait à ses fins, Nunez envisage de développer encore la capacité de Nou Camp, qu'il porterait à 150 000 personnes.

Hélas, dans l'immédiat, l'enthousiasme est quelque peu tombé dans la capitale catalane. Il est vrai que Diego Maradona est actuellement absent, qui se remet doucement de l'agression que lui a portée un joueur basque fin septembre. Quand il pourra rejouer,

le Championnat sera presque terminé et le Barça peut-être très loin au classement.

Si Nunez rêvait d'un nouveau titre espagnol, Diego Maradona était le premier à lui avoir promis sa plus fidèle et sa plus directe collaboration. C'est en tout cas ce qu'il nous avait raconté lors d'un passage à Bruxelles qui avait vu son équipe et lui-même tenir Anderlecht en échec (1-1).

Bien sûr, pour approcher Maradona, il faut passer par Jorge Cysterpiller, l'inséparable ami-manager de Diegito.

Mais Maradona, bien que physiquement très différent de Pelé, est aussi gentil et abordable que le plus grand joueur de tous les temps à l'époque de sa gloire. Tout simplement, Diego est moins à l'aise que Pelé, moins communicatif.

Comme bon nombre de footballeurs, cependant, dès qu'il s'agit de parler de football, Maradona se détend. Il a alors un débit très rapide même s'il fait un effort pour parler lentement afin que nous puissions comprendre ses commentaires.

Avec Maradona, il est bien sûr, question de Barcelone, mais aussi de l'équipe nationale d'Argentine. Pour commencer toutefois, il nous brosse un tableau du football espagnol qu'il compare à celui qui était le sien en Argentine :

– Impossible, en vérité, de comparer le football de mon pays et de mon continent avec celui développé en Europe, commence par nous dire Diego. Ici, le rythme d'un match est bien plus élevé qu'en Am. Sud. L'engagement et les contacts sont bien plus rudes aussi. (Maradona ne savait pas encore qu'un soir de septembre, un footballeur allait littéralement l'agresser.) En revanche, j'estime que, techniquement, l'Amérique du Sud demeure supérieure à l'Europe, même latine. En fait, nos conceptions, ancrées très profondément dans les mentalités, sont très différentes.

Le football espagnol est peut-être le plus dur du monde. Maradona s'y adapta-t-il facilement ?

– Au début, mon adaptation fut délicate, prétend l'international argentin. Tout était nouveau pour moi. Le pays, la mentalité, les enjeux incroyables des parties, etc. Chaque match, ici, représente une question de vie ou de mort. Nulle erreur n'est permise. En outre, il existe un grand équilibre entre les équipes. Je crois du reste que c'est partout pareil en Europe. Heureusement, joueurs et dirigeants m'ont grandement facilité la tâche. Aujourd'hui, tout problème d'adaptation a disparu. Je me sens bien au sein d'une équipe qui peut devenir championne. Elle peut compter sur moi.

Et Menotti ? N'est-ce pas une chance pour vous que le Barça ait engagé votre entraîneur national ?

– Cela va de soi, reconnaît Diego. Je connais Cesar depuis des années, tout comme lui me connaît par cœur. C'est lui qui m'a formé et m'a inculqué cette confiance dont je témoigne actuellement. Il connaît mes qualités et mes défauts. Pour ma part, je sais exactement ce qu'il veut. Nous nous complétons admirablement.

En dépit de la bonne entente Menotti-Maradona, l'équipe nationale a pourtant déçu lors du dernier « Mundial », en Espagne précisément.

– C'était une question de confiance. Nous étions les champions en titre et, assez curieusement, c'est la peur au ventre que nous avons joué le match inaugural face à la Belgique. En vérité, nous n'avons pas confiance en nous. Etait-ce le fait de jouer cette rencontre importante sur un autre continent que le nôtre ? Je n'en sais rien. En vérité, nous n'avons jamais su traduire sur la pelouse les tactiques échafaudées en coulisse. J'ajouterai également que notre équipe a joué de malchance, plusieurs envois s'écrasant sur des poteaux ! Enfin, nous avons aussi eu quelques blessés. Non, le Mundial en Espagne ne fut pas une réussite. Mais nous

MARADONA

étions capables de mieux. D'ailleurs, j'espère que l'Argentine pourra très bientôt le prouver de manière officielle.

On a aussi beaucoup évoqué des problèmes de santé dont vous souffriez. Qu'en est-il ?

— Vraiment, je n'en sais rien moi-même. Je pense qu'il s'agit davantage d'un problème psychique que physique. Le climat de Barcelone a, d'autre part, provoqué un début de sciatique. De toute manière, pour l'instant je me sens fort bien et ne souffre en tout cas d'aucun mal réel ou fictif.

Etre Diego Maradona, n'est-ce finalement pas difficile ? La pression qui s'exerce sur vous et l'auréole de gloire qui vous entoure ne sont-elles pas pénibles à porter pour un jeune homme de votre âge ?

— Je ne me plains pas. Aujourd'hui, je suis habitué à cet état de choses. Je suis bien encadré et ne me laisse plus rouler. Ni par les journalistes, ni par les agents publicitaires. Je ne souhaite finalement que deux choses : m'occuper de mon métier et de ma famille, les deux choses qui comptent le plus pour moi. Cela suffit largement à mon bonheur.

Julien MICHELS.

Tout le monde il est bon.

Dans un superbe livre, la F.I.F.A. vient de publier son rapport sur la Coupe du monde 1982.

Si l'on en croit le président Joao Havelange, tout s'est merveilleusement bien passé durant le Mondial. A l'exception d'un match, il doit s'agir d'Autriche-Allemagne, qui provoqua la fureur de l'Algérie, tout fut formidable.

Dans cet ouvrage très documenté, pas la moindre allusion à l'arbitrage, qui ne fut pas de tous les goûts. L'arbitre soviétique Stupar ne fut-il pas sanctionné après la match France-Koweït !...

Pas un mot sur l'agression de Schumacher sur Battiston lors de la demi-finale R.F.A.-France...

Il fallait le faire.



Après une carrière exemplaire dont 65 sélections en équipe de France (record), Marius Trésor a du renoncer au football.

Gerd MULLER : der Bomber

*C'est fini et ce n'est pas une blague !
Gerd Müller, trente-huit ans, abandonne la compétition.
Jamais plus il ne hantera cette surface
qu'on appela un peu facilement à son sujet de réparation
puisqu'il passa son temps à détruire les espoirs des équipes
et des gardiens de but adverses.*



Gerd Muller, roi de la surface de réparation.

Gerd MÜLLER

COMME le veut la coutume, puisque, après Maier, Beckenbauer, Schwarzenbeck et Breitner, G. Müller est le cinquième Bavarois à faire ses adieux avec les honneurs ; le Bayern et l'équipe de R.F.A. se sont affrontés au Stade Olympique de Munich devant 50 000 spectateurs. Le Bayern l'a emporté 4 à 2, et ironie du sort, G. Müller n'a inscrit aucun but.

Il met fin, ainsi, à une incroyable terreur qu'il aura fait courir sur les terrains allemands durant quatorze ans (1965-1979), alors qu'en équipe nationale il n'exerça que huit ans (1966-1974).

Terreur n'est pas un mot de trop, du moins du point de vue des adversaires et des gardiens de but plus particulièrement. Pour le public et ses partenaires, il faudrait plutôt parler de magicien, puisqu'il s'évertua tout au long de sa carrière à transformer les ballons anodins, égarés, ou aériens en unité au tableau d'affichage. Quelle que soit la qualité des ballons qui lui traînèrent dans les pieds, il s'évertua à en faire des unités. Allez démontrer à un mathématicien que quelle que soit l'équation posée, il n'y a pas d'inconnue, qu'elle est solvable et que cela fait toujours un. Il vous traitera d'hurluberlu, voire d'original, mais il ne vous prendra guère au sérieux. C'est pourtant la gageure qu'imposa G. Müller aux gardiens de but, et l'on peut se demander si parfois, face à lui, ils n'eurent pas la malencontreuse attitude du mathématicien. Toujours est-il que le tableau d'affichage avait compris, et, pire, connaissait ses tables d'addition, si bien que 1 fit bientôt 10, puis 100 et enfin 500.

Ces chiffres qui vont de 1 à 500 (et plus), ce sont toute une histoire, celle de Gerd Müller. Il naît à Nordlingen, le 3 novembre 1945. Il est l'aîné de quatre enfants élevés par leur mère depuis la mort de son mari. Cela ne doit pas être toujours réjouissant, même dans un pays soulevé par les soubresauts du miracle économique.

Comme tout enfant, le football l'intéresse puis le passionne, et à neuf ans il signe sa première licence au T.S.V. Nordlingen. Il jouera durant dix ans dans ce club, forgeant sa technique, sa puissance et sa réputa-

tion d'avant-centre. Il faut dire que nous sommes à la fin des années cinquante, et que le poste d'avant-centre est de loin le plus extraordinaire de tous les postes. Cette fonction lui réussit tellement bien qu'à l'âge de seize ans, il inscrit 198 buts en une saison, dont 22 lors d'un unique match.

Dans un pays comme la R.F.A., il est des jeunes réputations qui s'enflamment, et, au cours de l'année 1964, alors qu'il a dix-neuf ans, il est contacté par différents clubs. Même s'il se trouve à quelques kilomètres de Stuttgart dans le Bade-Wurtemberg, le club n'a pas vent de ses talents. Nordlingen est en Bavière, Müller est bavarois, ce sont donc des clubs bavarois qui font le siège de sa maison. Deux sont huppés : le F.C. Nuremberg ; Munich 1860, l'autre évolue encore en deuxième Division : le Bayern de Munich. Nuremberg est très proche de Nordlingen. Il y a deux ans, il a remporté la Coupe d'Allemagne et, en 1964, il a terminé 9^e de la première Bundesliga. Munich, la capitale bavaroise, a délégué deux clubs dont l'un, Munich 1860, est prestigieux en cette année 1964. Il a terminé 7^e du Championnat et surtout enlevé la Coupe d'Allemagne. Paradoxalement, c'est au Bayern que Müller signe, pour 15 000 F et un salaire mensuel de 1 000 F. Peut-être, sa mère a-t-elle préféré la réussite sociale et la bonne éducation de son fils dans un club raisonnable plutôt que les luttes et les mauvais exemples des clubs de haut rang.

Toujours est-il que Gerd n'a pas fait le mauvais choix. Avec une bande de jeunes joueurs où se mêlent F. Beckenbauer (1965), S. Maier (1965) et G. Schwarzenbeck (1966), ils restent une saison en Deuxième Division et accèdent à l'élite en 1965.

Dès lors, tout s'enchaîne pour Gerd, qui progressivement s'arnache au succès. Il enlève la Coupe d'Allemagne en 1966, remporte la Coupe des Coupes, la Coupe de R.F.A. et le titre de meilleur buteur allemand en 1967. En 1969, après une année creuse, le Bayern est champion d'Allemagne pour la première fois, il enlève la Coupe pour la troisième fois, alors que Müller est une nouvelle fois le meilleur buteur allemand.

En quatre années, ils ont tout raflé, et Gerd, qui n'était qu'un jeune espoir régional, s'installe dans la hiérarchie des avants-centres allemands.

Tout naturellement, il a été convoqué en équipe de R.F.A. en 1966 après la Coupe du Monde en Angleterre. Il inscrit son premier but six mois plus tard, le 8 avril 1967,

face à l'Albanie. Non content d'avoir marqué 1 but, il en ajoute 3 autres, comme pour montrer que son appétit n'a pas de limites.

En quelques matches, il devient l'indiscutable titulaire du poste d'avant-centre en équipe d'Allemagne. Même l'avant-centre prestigieux de Hambourg, U. Seeler (le seul joueur allemand à avoir marqué plus de buts au cours de carrière que G. Müller) doit accepter sa présence et se replier dans l'entrejeu.

Comblé au Bayern et en équipe de R.F.A., il ne lui manque que l'occasion pour surgir au sommet.

Cette occasion se présente en 1970, par l'entremise de la Coupe du Monde au Mexique. Gerd à vingt-cinq ans, et, malgré son jeune âge, il éclate devant un nombreux public et face au caméras de la mondiovision. En quarts de finale, face à l'Angleterre, il marque le troisième but qui permet à la R.F.A. de prendre sa revanche sur 1966, en l'emportant 3-2. La voici propulsée en demi-finales. Les Allemands, après un match à suspense, sont éliminés par les Italiens après prolongations 4-3, mais Müller a marqué 2 buts. Gerd est sacré meilleur buteur de ce Championnat du Monde avec 10 buts. De retour en Europe, il est sacré joueur de l'année en Allemagne et en Europe, après avoir acquis le ballon d'or de meilleur buteur européen.

« Le petit gros Müller », comme l'appelait Tchaikowski, l'entraîneur du Bayern en 1964, est aujourd'hui le premier canonnière mondial, le « Bomber der Nation ».

Par la suite, les années passent et se ressemblent. Il fait partie d'un football en pleine santé, au sein d'une équipe nationale qui est la meilleure d'Europe et au sein d'un club qui est le meilleur d'Allemagne.

Le Bayern enlève trois titres de champion d'Allemagne en 1972, 1973, 1974. Une Coupe d'Allemagne en 1971 (la dernière de Gerd). Les titres de meilleur buteur allemand en 1972, 1973 et 1974, à la barbe des K. Fischer et J. Heynckes. Un titre de meilleur buteur européen en 1972.

En équipe nationale, l'apothéose est pour bientôt. Déjà la R.F.A. a écrasé l'U.R.S.S. en finale du Championnat d'Europe des Nations à Bruxelles par 3 à 0. Le match tourne à la leçon et Gerd inscrit 2 buts.

Si 1970 représente l'affirmation internationale de Gerd Müller et de l'équipe de R.F.A., 1974 représente l'apothéose. Le Championnat a lieu en Allemagne, et Gerd a vingt-neuf ans.



Müller et son compère Franz Beckenbauer.

Pour les Allemands et les Bavarois tout a bien commencé puisqu'en mai ils ont enlevé leur première Coupe d'Europe des Clubs Champions face à l'Atlético de Madrid, avec une certaine réussite il est vrai, puisque Schwarzenbeck égalise à une minute de la fin de la première finale, les prolongations ne donnant rien. La finale est rejouée, et le Bayern l'emporte sans aucune contestation 4-0. Müller a inscrit 2 buts.

En juillet on remet cela, mais cette fois avec l'équipe nationale. Dans la douleur et avec difficulté, la R.F.A. accède à la finale, où elle rencontre l'équipe la plus inspirée du tournoi, la Hollande.

Gerd en est alors à sa soixante et unième sélection, et il a déjà inscrit 67 buts. Un record.

Au cours de cette finale, il inscrit le but le plus important de sa carrière. Alors que les deux équipes sont à égalité, 1-1 (Breitner ayant répondu à Neeskens), Gerd reçoit à la quarantième minute une passe de Bonhof. Il contrôle, pivote et marque. Son geste favori pour un sacre international. Le score ne bougera plus, et l'Allemagne

est championne du Monde.

Soixante deux sélections, soixante-huit buts. Le total s'arrête au soir de cette finale. Dans l'allégresse et la folie de la victoire, il vient de signifier qu'il a porté pour la dernière fois le tricot national.

Dès lors, il se consacre au Bayern, qui reste son seul club. Celui grâce auquel il est devenu « la terreur des gardiens ». Mais, à vingt-neuf ans, il semble avoir atteint son apogée, d'autant qu'au milieu d'un football dit moderne il porte de plus en plus les marques de ses batailles hebdomadaires.

Certes, il enlève avec le Bayern la Coupe d'Europe en 1975 et 1976, mais il ne figure plus en tête des meilleurs buteurs allemands, où J. Heynckes, D. Müller et K. Fischer le précèdent.

Bientôt, les copains des débuts partent. Schwarzenbeck arrête sa carrière et Beckenbauer s'exile au Cosmos. Rien n'est plus comme avant, mais il s'accroche au Bayern et à Munich, où il possède deux magasins de sport. En 1977, il a dû subir une opération de la colonne

vertébrale qui l'a éloigné pendant une saison. Mais en 1978, il est de nouveau là, puisqu'il enlève le titre de meilleur buteur allemand (son septième et dernier) à égalité avec D. Müller. A l'aube de la saison 1979, tout semble aller pour le mieux. Le Bayern est de nouveau ambitieux, avec à sa tête un nouvel entraîneur, le Hongrois P. Csernai. Hélas, la saison débute mal. S. Maier est victime d'un grave accident de la circulation et doit interrompre sa carrière. Quand à Gerd, il ne s'entend pas avec Csernai. Puisque personne ne semble le défendre, il fait le pas vers l'Amérique en avril 1979. Avant tout par dépit, et non par souci financier (même si cela compte), il signe à Fort Lauderdale. Là-bas, il finit sa carrière loin des lumières et de l'argent, alors qu'à New York son ex-camarade du Bayern, F. Beckenbauer fait fortune.

En quatorze ans et 427 matches de Bundesliga, il a inscrit 365 buts. Il a marqué 66 buts en 74 matches de Coupe d'Europe. Personne n'a jamais fait aussi bien. Les Seeler, Fischer, et autres D. Müller sont classés au rang

Gerd MULLER

de comparses.

Ce joueur de 1,77 m et de 78 kg (contrairement à certaines idées reçues, Müller n'était pas un petit avant-centre), aux jambes courtes mais puissantes (comme l'indique la grosseur de ses cuisses), se caractérise par sa vivacité et son sens du but.

Sa vivacité, elle s'explique par son centre de gravité très bas, qui facilite ses pivotements. Elle s'explique aussi par la puissance et la petite taille de ses jambes. Quant à son instinct, son flair ou son sens du but, l'explication est plus hasardeuse. Gerd se contente

simplement de cette précision : « Il faut avoir le flair et anticiper. Je suis toujours là, je vois ce qu'il faut faire avant. Je cours peut-être quatre ou cinq fois, mais généralement j'arrive là où est la balle. Quand un autre tire, automatiquement, je cours vers la balle, car j'espère que le gardien la laissera échapper. »

Voilà pour le joueur. Grand dans les titres et les triomphes ; président d'un pays qui s'appelle surface de réparation, mais aussi maire d'une ville qui s'appelle but. Quel cumulard !

L'homme se caractérise par la simplicité et son refus plus ou moins prononcé de s'immiscer dans ce que l'on appelle le star-système. A Munich, il se contentait de deux magasins de sport. A Fort Lauder-

dale, il n'a qu'un restaurant. Les Etats-Unis, ne lui ont pas permis d'amasser une véritable fortune, comme Beckenbauer au Cosmos de New York ; le désirait-il vraiment ?

Son manque d'ambition en affaires correspond à sa simplicité dans la vie. Quel contraste avec sa fantastique réussite sportive.

Eric COCHARD.

Arbitrage plus sévère : une bonne initiative

*Le Comité central d'arbitrage (C.C.A.) en Belgique
est parti en guerre contre le jeu dur.
Il a été très clair dans les ordres qu'il a donnés
en début de compétition à tous ses arbitres
et à tous les niveaux du corps arbitral.*

TOUTE faute intentionnelle commise dans l'axe du but par un défenseur ou un gardien doit être punie de l'exclusion immédiate. Toute autre faute impliquera un avertissement sur-le-champ.

Forts de ces instructions, les arbitres ont véritablement fait le ménage sur certains terrains, où des rencontres ont vu l'exclusion de trois joueurs et des avertissements à sept autres compétiteurs.

Au début, quelques clubs se sont sentis visés, mais dans l'ensemble, et alors que nous en sommes presque au tiers de la compétition, la sévérité des arbitres semble avoir porté ses fruits.

Il est rare que l'on voie encore des agressions caractérisées. C'est tant mieux pour la beauté du match, où l'on constate désormais plus de respect pour le porteur du ballon.

Naguère, un but comme celui que marqua Giresse l'autre samedi contre Lens eût été impossible, car le porteur du ballon eût été projeté au sol bien avant de pouvoir approcher de la surface de réparation.



M. Corver, l'arbitre de R.F.A.-France à Séville : s'il avait appliqué le règlement...

Certes, il y a eu quelques erreurs d'interprétation. Mais, dans l'ensemble, chacun s'est déjà bien adapté à la nouvelle manière de diriger une rencontre.

Appelés à diriger des matches de Coupe d'Europe à l'étranger, les arbitres belges ont agi comme s'ils étaient chez eux. Les membres de l'U.E.F.A. se sont dits très satisfaits de l'arbitrage belge, et semblent vouloir donner également des consignes de plus grande sévérité à tous les arbitres de l'Union européenne.

C'est tant mieux, car si l'arbitrage était d'office plus sévère, on éviterait très certainement des incidents graves tels celui dont fut victime Diego Maradona. Certes, on a fait un monde de l'accident, car il s'agissait d'une vedette mondiale. Mais tout homme ne mérite-t-il pas qu'on le respecte, que ce soit dans la vie ou sur un terrain de sport ?

J. M.

Le football danois :

de la jeunesse, de la fraîcheur et du... talent

CHEZ nous, chez les jeunes surtout, les résultats des matches n'ont qu'une importance très relative. D'autre part, les entraîneurs qui s'occupent des jeunes sont très compétents, qui recherchent la perfection technique avant de songer à un entraînement physique qui ne s'impose, selon eux, que plus tard. Enfin, et c'est très important, chez nous, on attache une énorme importance aux terrains de football. Chez nous, pas question de jouer sur des champs de patates. C'est même exclu, car il est évident qu'il est impossible de faire de progrès sur des surfaces inadéquates.

Ainsi, nous parlait récemment Frank Arnesen, l'international danois qui avait joué à Fremad Amager, à l'Ajax d'Amsterdam et à Valence, avant de débarquer au parc Astrid, antre de l'équipe anderlechtoise de Paul Van Himst.

Frank expliquait ainsi la réussite du football danois, dont les ressortissants commencent à devenir légion et dont l'équipe nationale est en train de se placer pour le tour final du Championnat d'Europe des Nations au détriment de l'Angleterre.

Dans cette équipe nationale danoise, entraînée par l'Autrichien Piontek, on ne dénombre qu'un seul amateur. Il s'agit du gardien Kjaer, le seul à ne pas avoir été tenté par l'aventure professionnelle.

Les autres sont tous professionnels et, partant, évoluent dans des équipes étrangères, puisque le football pro n'existe pas au Danemark sur le plan fédéral.

Ces professionnels sont souvent des vedettes à part entière. En voici quelques noms : Soren Busk est un athlétique défenseur central qui joue actuellement à La Gantoise, club qu'a éliminé récemment Lens.

Morten Olsen est la clé de voûte de l'édifice anderlechtois. Il a joué au Cercle de Bruges et au R.W.D.M., mais est le stoppeur — très offensif — d'Anderlecht depuis plusieurs années déjà.

Nous citerons encore Alan Simonson, qui rejoue en Championnat de son pays, à Vejle, où il a décroché un contrat professionnel et tout personnel, on s'en doute.

Il y a encore Jan Bertelsen, le médian de Seraing, dont la formation, entraînée par l'ancien international Georges Heylens, tient la dragée haute à tous les grands que sont Beveren, Anderlecht, Bruges et le Standard, en Championnat de Belgique.

Outre les précités, on notera encore Sören Lerby, ex-vedette de l'Ajax et aujourd'hui maître à jouer du Bayern de Munich, où il a été appelé à remplacer le célèbre Paul Breitner, qui a aujourd'hui mis un terme à sa carrière.

Plus loin, il y a encore Frank Arnesen, dont il est question plus avant, mais aussi et surtout deux gamins de moins de vingt ans et qui ont nom : Jesper Olsen et Laudrup.

Le premier joue à l'Ajax d'Amsterdam et constitue un danger permanent pour les défenses adverses.

Quant à Laudrup, il appartient à la Juventus, mais a été momentanément prêté à la Lazio. Laudrup est pour d'aucuns le plus grand espoir du football danois en particulier et du football nordique en général.

Enfin, pour en rester au niveau de l'équipe nationale A, il y a Preben Larsen, qui n'avait pas saisi sa chance à Cologne, où il ne s'entendait guère avec Weisweiler, mais qui l'a pleinement saisie à Lokeren, où il est inimaginable de le voir exclu de l'équipe de base.

Bien entendu, le football danois est aussi très riche en profondeur. Derrière les vedettes, des jeunes tels que Frimann, Andersen et Brylle piaffent d'impatience. C'est dire combien le football danois est actuellement heureux. C'est dire aussi que les clubs étrangers s'arrachent ces footballeurs venus du froid et qui, comme leurs ancêtres, ont une extraordinaire faculté à s'adapter aux terres étrangères dont ils assimilent le plus souvent la langue en un temps record.

Autre explication : le footballeur danois n'est pas cher, car il ne connaît que le statut d'amateur et se contente tout normalement d'un salaire et d'un contrat très modérés.

Quoi qu'il en soit, il faudra

commencer à prendre ces Danois très au sérieux. Il fut un temps où la Fédération ne s'intéressait guère à son football. Souvent, elle ne rappelait même pas ses étrangers pour les matches internationaux de Championnat d'Europe ou de Coupe du Monde.

Les temps ont bien changé. Au Danemark, l'équipe nationale fait aujourd'hui recette, qui draine le plus souvent 50 000 personnes à Copenhague.

A Wembley, lors d'Angleterre-Danemark, il y avait 20 000 supporters danois qui n'avaient pas hésité à faire le déplacement. Une espèce de record, sans aucun doute.

Quant à la Fédération, elle n'avait pas hésité à largement délier les cordons de sa bourse à l'issue du succès danois sur l'Angleterre. Chaque joueur reçut en effet la valeur de 13 000 francs français, soit le double de ce qui avait été prévu.

Cela étant dit, si le Danemark se qualifie pour le Championnat d'Europe des Nations, ce ne sera pas une première, car l'équipe nordique a participé au tour final en 1964.

Ainsi faudra-t-il bientôt tenir compte de la valeur de ce football venu du froid et qui semble posséder une fameuse santé. On s'en réjouira, car le Danemark ne se contentera pas de figurer en France dans quelques mois. Le Danemark aura l'ambition de ses moyens. Et ces derniers sont énormes. Assurément, les Danois ne sentent pas les Petits Poucets des Championnats d'Europe. Ils connaissent leur valeur individuelle et collective. Et comptent bien l'exploiter l'une et l'autre. Voici leurs adversaires prévenus...

J.M.

Accord pour quatre ans.

Jacques Chirac a un faible pour Paris-Saint-Germain. Il a ainsi obtenu du conseil municipal que l'accord liant la Ville au Paris-Saint-Germain soit reconduit pour quatre ans.

Un compte de Noël

UN COMPTE DE NOEL

IL était une fois dame U.E.F.A. et grand-maman F.I.F.A. qui voulaient offrir au bon peuple du football un conte de Noël.

Mais que trouver ? Depuis l'étable et les rois mages, le genre a beaucoup donné. Du bon et du moins bon. Il fallait chercher ailleurs.

Par exemple du côté de cette bonne vieille histoire de David et Goliath. Goliath, c'était tout trouvé, c'est la puissante Espagne, ce pays dont le riche football n'a jamais produit que des résultats internationaux médiocres. Et David, c'est bien sûr Malte, cette victime expiatoire contre laquelle on a pris l'habitude de compter ses buts.

Cette fois, pour que Goliath triomphe de David – l'Histoire à l'envers – il faudra en marquer au moins 11 ou réussir une différence de 11.

L'affaire est grosse, on craint le pire. Et pourtant tout se déroule comme si le scénario était écrit d'avance, sans qu'aucune précaution ne soit prise.

Que l'on trimbale les Maltais de cocktail en réception, cela déjà pouvait étonner : le petit pays n'est pas habitué à tant d'honneurs. Que l'on ne soit pas « capable » à Séville de leur trouver un terrain d'entraînement, cela était encore plus suspect.

Mais c'est sur le terrain que les choses allaient tourner à la mauvaise

farce. On n'attendait pas un comportement exemplaire du public espagnol. Mais pourquoi le bombardement en règle dès les premiers instants du gardien maltais John Bonello – fruits d'abord, bouteille ensuite – n'a-t-il pas le moins du monde alerté les arbitres ?

On savait les footballeurs espagnols capables de violence. Mais pourquoi une telle indulgence pour leurs fautes ? Tout simplement parce que l'U.E.F.A. avait désigné pour tenir le sifflet un illustre inconnu, le Turc Goeskel, sans doute plus malléable que d'autres. Et en tout cas assez « audacieux » pour expulser le Maltais Degiorgio, coupable d'avoir tardé à ramasser la balle pour effectuer une remise en touche : combien de ses collègues seraient « capables » du même courage ? Il s'en est expliqué tranquillement : « J'ai reçu des consignes et je n'accepterai pas que les Maltais tentent par tous les moyens de gagner du temps. » Traduisez en clair : il fallait surtout laisser aux Espagnols le temps de réussir leur exploit, à savoir expédier 12 fois le ballon au fond des filets adverses, les Maltais ayant quand même marqué un but dans cette ambiance de corrida.

Oui, mais direz-vous, le délégué de l'U.E.F.A. a dû être scandalisé par cette accumulation de faits. Il aurait dû l'être. Mais on l'avait choisi – pure coïncidence – du même calibre

que l'arbitre. Et ce colonel portugais, M. Carillo de Rosario semblait avoir tout à fait sa conscience pour lui : « Le public espagnol est un public fantastique. Et je dois dire que tout s'est bien déroulé et l'arbitre, sauf deux ou trois petites erreurs, a bien rempli sa mission. » Le Turc et le Portugais ne sont pas les plus coupables. N'est-ce pas l'U.E.F.A. qui a suspendu le terrain de La Valette pour des incidents qui n'appellent pas toujours une mesure aussi radicale ?

N'est-ce pas l'U.E.F.A. (alors dirigée par Artemio Franchi, dirigeant encensé après sa mort mais qui, en l'occurrence, est loin d'avoir été irréprochable) qui a autorisé les Hollandais, grands perdants de cette pantalonnade, à jouer leur rencontre contre Malte en terrain « neutre » à Aix-la-Chapelle. C'est-à-dire à quelques kilomètres de chez eux devant 20 000 de leurs supporters.

N'est-ce pas l'U.E.F.A., celle du Français Jacques Georges cette fois, qui a fermé les yeux sur le laisser-aller de Séville ?

Il faut croire que la qualification de l'Espagne ne lui déplaisait pas... Mais à six mois des championnats d'Europe qui se dérouleront en France, la « combine » est tellement grossière qu'elle peut seulement inspirer des inquiétudes. Le compte est bon mais l'histoire pas bien belle.

Pas d'attaquants en France ? Vite dit...

Il n'y a pas d'attaquants en France.

A force de répéter cela, Michel Hidalgo a fini par le laisser croire.

Quelles que soient ses raisons

(son goût de plus en plus évident pour le 4-4-2),

cette affirmation n'est pas juste.

*Il y a des attaquants en France, tout au moins suffisamment
pour en aligner trois en équipe nationale.*

Et même deux ailiers de métier. Des noms ? En voilà...

MAIS d'abord, cherchons les causes d'un malentendu. Trop pratique pour certains, adeptes du renforcement systématique du milieu de terrain, pour être complètement gratuit. Si l'on affirme qu'il y a aujourd'hui moins d'attaquants qu'hier, on ne donne pas dans l'originalité : c'est une évidence que le moins averti des observateurs aura relevée. Les causes en sont simples et multiples à la fois : et, tout d'abord, deux bonnes décennies de béton, de tactiques outrageusement défensives, qui ont eu un double effet. Primo, celui d'amoindrir l'effectif des lignes offensives, au point qu'elles se réduisent parfois aujourd'hui à leur plus simple expression : un seul homme en pointe devant. On joua, dans des temps tout de même pas si éloignés, avec cinq avants de pointe. Référence : l'équipe de France 1958. Wisnieski, Fontaine, Kopa, Piantoni, Vincent. Quand le 4-2-4 se généralisa, dans les années 1960-1970, on réduisit d'une unité. Saint-Etienne remporta moult titres avec une attaque composée de Fefeu, Revelli, Keita et Beretta, avant que Parizon ne remplace Fefeu.

L'O.M. lui succéda avec Magnusson, Couécou, Skoblar et Loubet. On en arriva ensuite au 4-3-3. Baronchelli, Pécout, Amisse pour Nantes en 1977. Tanter, Wagner ou Toko, Gemmrich, pour Strasbourg en 1979. On en ôta encore pour arriver au 4-4-2, qui souvent aujourd'hui se transforme en 4-5-1.



Michel Platini, meilleur buteur en Italie, pourrait faire mieux avec l'Equipe de France s'il y avait des ailiers.

Pas d'attaquants en France ?

Le second effet de ces concessions sans cesse plus nombreuses à la prudence et au calcul fut de décourager les candidats potentiels au poste d'attaquant de pointe. Pourquoi persister dans une voie que l'on sait d'avance irrémédiablement bouchée ? Passe encore pour le prestige et la magie exercée par la progression de buteur : elle reste la plus prestigieuse du football. Mais ailier ? Allons, mon vieux, vous plaisantez. Ailier ? Autant se faire charbonnier à l'époque du chauffage électrique, ou constructeur de roues en bois à celle des chevaux-vapeur.

Restait donc, chez nous comme ailleurs, un éventuel poste d'avant-centre vacant. Le dernier, presque. Donc d'une importance primordiale. Plus facile, dans ces conditions, pour la majorité des clubs, de sortir un carnet de chèques, et d'aller chercher l'oiseau rare hors de nos frontières, que de prendre le temps, d'avoir la patience de former des produits nationaux. De Skoblar à Keita, de Bjekovic à Halilhodzic, de Bianchi à Onnis, de Kostedde à Krause, complétez la liste. Main basse des buteurs étrangers sur le classement des meilleurs réalisateurs du Championnat de France depuis Hervé Revelli en 1970. Bizarre ? Non, rien de plus logique.

Que, dans ces conditions, des garçons comme Bernard Lacombe, ou Eric Pécout, ou Yannick Stopyra, ou Laurent Roussey, aient réussi à se faire un nom relève presque de l'exploit.

En ce qui concerne les ailiers, même chose pour Six, Amisse ou Bellone aujourd'hui.

Question de choix.

Il n'y a plus d'attaquants en France ? C'est faux. Il y en a simplement moins, et ce n'est pas là, on l'a vu, le fait du hasard. Dans une quantité moins importante, on a, rien de plus logique, moins de chances de « sortir » un joueur d'envergure internationale.

L'équipe de France d'Hidalgo, pourtant, n'a pas souvent eu à se plaindre d'un choix plus limité en ces années 1975-1980 qu'auparavant. La triplette Rocheteau-Lacombe-Six a longtemps fait son bonheur. Après le Mondial 1982, Hidalgo a estimé l'heure de la relève venue. Un peu tôt peut-être, mais là n'est pas le fond du problème. Rocheteau étant devenu avant-centre à Paris, le cas de l'ailier droit se posa avec le plus d'acuité. Lacombe, dont on vient de reconnaître les mérites au moment de son deux-centième but, écarté lui aussi, se posa ensuite celui de l'avant-centre. Didier Six, quelque peu oublié en Division II à Mulhouse, Bellone parfois absent pour cause de blessure, Amisse alternant la grâce (peu souvent) et la disgrâce (très souvent), se posa enfin celui de l'ailier gauche.

A tel point qu'aujourd'hui le problème est complet : équipe de France cherche ligne d'attaque.

Parallèlement, on aura noté que Michel Hidalgo, progressivement, est passé de convictions bien établies sur la nécessité de jouer avec trois attaquants à des convictions beaucoup plus floues. On se souvient notamment des expériences malheureuses qu'il fit en Irlande, en Belgique aussi, pendant les éliminatoires du Mondial espagnol. Les campagnes de presse menées ici et là en faveur du 4-4-2 finirent par l'ébranler. Il y résista à sa manière, en alignant des milieux de terrains à quatre éléments, comprenant souvent trois joueurs de tendance très offensive, comme Platini, Giresse et Genghini, notamment pendant le Mondial. La richesse de notre football en numéros 10 de talent finit par l'emporter. Aujourd'hui, Bravo, Ferreri ou Touré, quand ils apparaissent en équipe de France, remplacent un attaquant. Ainsi, les choses apparaissent avec clarté : Hidalgo n'est plus du tout convaincu de la nécessité de disposer de trois avants spécifiques. Face à des équipes adverses évoluant le plus souvent avec deux attaquants seulement, il ne choisit pas, comme le firent Hauss ou Houiller, d'ôter un élément à sa défense, mais toujours à son attaque. La véritable question est donc celle du choix. Pas du choix des joueurs, mais du choix tactique. Aujourd'hui, il y a bien huit joueurs du milieu qui peuvent prétendre à une place en équipe de France : Platini, Giresse, Genghini, Tigana, Vercruysse, Touré, Bravo, Ferreri. Tous, même Tigana, peuvent être considérés comme des créateurs et des joueurs à tendance offensive. Pour Hidalgo, on peut donc se passer d'attaquants. Et qu'importe si l'équipe

de France, sans ailes, n'arrive plus à décoller. A prendre les défenses adverses renforcées à revers. Face à la critique, toujours la même réponse : ce n'est pas la disposition sur le terrain qui compte, c'est la valeur des hommes, l'animation, l'esprit offensif. Comme s'il suffisait d'avoir envie d'attaquer, et qu'il ne soit pas nécessaire de s'en donner véritablement les moyens. Les moyens, mon bon monsieur ? Mais nous ne les avons pas. Nous n'avons pas d'attaquants. Donnez-moi des noms...

Des noms, en voilà !

Hidalgo veut des noms, nous allons donc lui en donner. Avec la certitude qu'il ne s'en satisfera pas. Tout simplement parce qu'il n'est plus convaincu de l'obligation de jouer avec deux ailiers véritables et un avant-centre de métier. Parce qu'il ne s'appuie plus sur un schéma tactique, une organisation de jeu immuable, mais sur la valeur des joueurs, qu'il livre à eux-mêmes dans un contexte désordonné où leur talent ne peut s'exprimer pleinement.

Des noms, donc. Il reste des ailiers gauches en France. Didier Six a prouvé qu'il en demeurerait un, et pas plus tard qu'en fin de saison passée, au Luxembourg, face à la Belgique, en première mi-temps. Six, depuis son passage à Bruges, puis à Stuttgart, œuvre beaucoup au milieu, c'est vrai. Est-il si difficile pour Michel Hidalgo de lui demander d'occuper le couloir gauche, de se servir de ses crochets, de son aptitude à déborder ? Loïc Amisse, le Nantais, prouve chaque semaine qu'il sait encore utiliser l'arme redoutable du centre en retrait consécutif au débordement. On rétorquera qu'il ne s'est jamais véritablement exprimé en équipe de France ? Peut-être. Encore convient-il de reconnaître qu'il n'y commit jamais de prestation aussi pâle que celle de Bravo à Zagreb dernièrement. Bruno Bellone est le futur titulaire du poste. Il a prouvé à maintes reprises qu'il dispose de tous les atouts pour déborder. Trois noms. Trois possibilités. Hidalgo n'a pas à se plaindre.

Stopyra ou... Lacombe.

Voyons le poste d'avant-centre. La résurrection de Laurent Roussey est trop fraîche pour que l'on s'y attarde. Le cas Stopyra est pour l'heure



Sans les remises de Lacombe, Alain Giresse serait-il le meilleur buteur de France ?

nettement plus intéressant. Le néo-Rennais est armé pour occuper cette place en équipe de France. Intelligent dans le jeu en pivot, excellent dans le jeu de tête grâce à une détente verticale peu ordinaire et une lucidité qui rappelle celle d'Edstroem, Stopyra mériterait une confiance plus régulière que celle accordée par le sélectionneur. Trop épisodique. Trop sujette à la forme du moment de l'intéressé. Stopyra, que l'on sache, ne joue pas actuellement dans une équipe susceptible de le faire briller. A Rennes, les ballons exploitables dont il bénéficie sont pour le moins rares, pour ne pas dire inexistant dès lors que la formation bretonne évolue loin de ses bases. Que Stopyra en conçoive parfois quelques sautes de sérénité ou de confiance en lui n'a rien d'étonnant. Dans une équipe de France véritablement offensive et jouant avec deux ailiers, il n'en irait certainement pas de même. Encore faudrait-il qu'on lui laisse le temps de faire ses preuves, pour ne pas qu'on s'aperçoive, dans dix ans, que finalement, il méritait mieux, comme Beltramini aujourd'hui, qui « claqué » comme un fou à trente-cinq bergeres. Reste encore la solution Lacombe, qui est loin d'avoir perdu son intelligence de jeu et son efficacité, comme on l'a rappelé plus haut. Et qui, entouré d'ailiers lui aussi, peut fort bien remplir le rôle.

Toujours là, Emon.

Des ailiers, des ailiers, mais quel ailier droit ? Quel ailier droit ? C'est là, dit-on, que le bât blesse le plus. C'est vrai. Si l'on écarte d'entrée, comme le fait Hidalgo, et pour des raisons qu'on aimerait bien qu'il nous explique, ce vieillard de trente ans qu'est Albert Emon. En voilà un que l'on n'a pas vu depuis belle lurette en sélection ! Disparu du jour au lendemain sans laisser de traces, à part celles des buts qu'il continue d'offrir régulièrement aux joueurs évoluant à ses côtés. Ceux qui ont vu, à Téléfoot, fin novembre, le reportage consacré à Delio Onnis par notre confrère de TF 1 Didier Roustan ont sans doute été frappés par la chose : Onnis marque comme il respire, mais il respire parce que l'ailier Emon est capable de centrer dans n'importe quelle position, même les plus invraisemblables. Parce qu'il demeure capable de déborder, à droite comme à gauche, parce qu'il a deux pieds d'égale valeur. Parce qu'il est très rapide, très incisif, très difficile à stopper avec ses crochets redoublés, ses changements de direction, ses pénétrations décidées dans les défenses adverses.

Pas un ailier droit, Emon ? Mais c'est quoi alors ?

Et Baronchelli. Le Nantais, qui tient toujours son poste avec bonheur dans l'équipe championne de France.

Et Xuereb, qui l'occupe à longueur d'année à Lens, l'une des seules formations du Championnat à évoluer avec deux ailiers (tiens, ajoutez donc Brisson dans la liste des ailiers gauches pas gauches du tout). Et Bureau, à Brest ? Et Redon à Rouen ? Ne sont-ils pas des ailiers capables d'occuper le couloir droit ? D'y déborder ? Et N'Gom, est-il du genre facile à arrêter lorsqu'il se met en tête de filer balle au pied ? Et Soler et Ferratge, ne sont-ils pas en mesure, l'un et l'autre, de rendre malheureux quelques arrières gauches, même s'ils n'occupent pas ce poste de manière continue dans leurs clubs ? Et Bravo qui joue en équipe de France comme un milieu offensif-faux-ailier-pas-vraiment-attaquant-de-pointe ? Là encore, est-il difficile à Michel Hidalgo de lui demander d'occuper le flanc droit, de s'y tenir, d'y persévérer ? Et Ferreri ? N'a-t-il pas lui non plus suffisamment de qualités pour se comporter comme un ailier de métier, si sa sélection parmi les Bleus est à ce prix, et à ce prix seulement ?

Non, il n'y a pas d'attaquants en France. Surtout si on ne veut pas les voir. Il n'y a pas d'attaquants en France, en fait, quand on ne veut pas se convaincre qu'il est nécessaire d'en avoir. Indispensable d'en avoir. Tout le problème est là. Deux ailiers sont-ils, oui ou non, indispensables à une équipe qui se veut offensive ? Deux ailiers sont-ils, oui ou non, indispensables pour prendre à revers les défenses hyper-renforcées que l'équipe de France trouvera sur sa route en juin prochain lors du Championnat d'Europe ? S'il n'en est pas convaincu lui-même, Hidalgo aura bien du mal à convaincre les joueurs qui rechignent à occuper ces postes.

Il pourra toujours, alors, clamer ici et là qu'il faut donner une formation spécifique aux attaquants. Qu'il faut créer des centres, des écoles, des instituts. Il pourra toujours les créer, Hidalgo, ses instituts, on doute fort que les candidats se bousculent à la porte si l'équipe de France, locomotive de notre football, pôle d'attraction et de séduction principal, ne montre pas l'exemple, n'incite pas les jeunes à tenter leur chance dans cette voie.

Aujourd'hui, le numéro 10 fascine, et ce n'est pas par hasard. L'attaquant, roi du football, est une espèce qui se rarifiera de plus en plus si les admirateurs en herbe, ayant surpris une conversation d'un paternel nostalgique d'une époque révolue, en sont réduits bientôt à questionner : « Dis papa, c'était quoi un ailier ? »

Luc VIRGIS.

Pierre SINIBALDI : le football est un éternel recommencement

Avant-centre puis inter du grand Stade de Reims, international, puis entraîneur entre autres du grand Anderlecht des années soixante, Pierre Sinibaldi n'a pris qu'une semi-retraite sur la Côte d'Azur, car il continue avec passion à suivre les choses du football.

NATURELLEMENT, je suis surtout le parcours de mes anciens clubs, ainsi j'ai eu plaisir à constater qu'Anderlecht revenait au bon football depuis un an ; je leur ai écrit pour les encourager dans cette voie. Anderlecht reste un grand souvenir...

Foot-Sélection : Et ce fut un grand espoir pour une certaine idée du football, avec une sélection belge qui passait une raclée au Brésil champion du Monde. Cependant, actuellement, plus personne pratiquement n'utilise la défense de ligne ?

— Il faut bien s'entendre sur le jeu de ligne ; d'ailleurs, il faut progresser, tenir compte de l'évolution adverse, avec le 4-4-2 envahissant ; pour ma part, je n'ai jamais été pour une ligne statique faisant le pas en avant pour mettre hors jeu l'adversaire, car cela hache le jeu ; je faisais pratiquer une ligne souple avec couverture réciproque afin de maintenir une harmonie entre récupération et relance latérale. Mais regardez certains pays comme le Brésil ou l'Angleterre ; ils répugnent toujours au système strict « stoppeur-libero » ; ils préfèrent utiliser deux arrières centraux aux qualités et au rôle assez semblables ; ils misent sur l'intelligence et la complémentarité en cours de jeu ; à mon avis, cette façon de procéder reste la meilleure. Voyez le palmarès européen des clubs anglais. Tant bien que mal, les Britanniques essaient de jouer leur football. Certes, au niveau de la sélection, le système est plus délicat à appliquer, car il faut évidemment retenir des éléments formés à ce cadre tactique, mais qui soient aussi indiscutables sur le plan individuel. On ne peut là se permettre la moindre erreur de sélection.

Foot-Sélection : C'est hélas ce que fit le sélectionneur portugais il y a un an lors du Portugal-France qui tourna

à la confusion des locaux. Il y a depuis un an des tentatives d'instauration d'une nouvelle tactique, le 3-4-3, surtout à Lens avec un entraîneur intelligent et novateur, Houllier. Le problème est qu'il est contraint d'utiliser des arrières comme Sénac, Marsiglia, Flak, qui depuis le début de leur carrière ont pratiqué selon le classique « stoppeur-libero », et qui, de plus, ne paraissent pas supérieurement doués sur la plan individuel. Il semble impossible de demander à un joueur de plus de vingt-cinq - vingt-sept ans, aux moyens techniques ou psychologiques limités, d'opérer soudain une telle reconversion.

— C'est certain. A partir du moment où on est ancré dans de mauvaises habitudes, l'entraîneur, quelle que soit sa compétence, est limité dans son action ; ainsi, tant qu'un club au moins n'aura pas obtenu des résultats convainquants avec ce système, on ne pourra raisonnablement demander à Hidalgo de l'appliquer en sélection. D'ailleurs, on parle ici et là de problème offensif pour la sélection. Certes, elle ne marque pas beaucoup de buts, mais les pays étrangers font-ils mieux ? Même sur le plan individuel, des vedettes comme Rummenigge ou Maradona connaissent des éclipses, comme Rocheteau ou Platini. C'est la rançon du 4-4-2 ; on compte partout des grappes humaines agglutinées dans l'axe du terrain, mais où sont les ailiers destinés à provoquer le déséquilibre de la défense adverse, qui amènera davantage d'occasions de but et un soutien permanent pour l'avant-centre ? J'ai souffert pour Rocheteau en le voyant seul en pointe englué dans l'étau de la Juventus. Quel gaspillage ! Dans les mêmes

conditions, Baratte, Bliard, Cisowski, Fontaine ou moi-même, n'aurions jamais inscrit autant de buts.

Foot-Sélection : Il semble donc qu'en cette époque la différence ne se fasse pas en attaque mais en défense. Voir l'Italie. Elle resquille une Coupe du Monde mais ne gagne plus un match depuis. Ce qui la remet à sa place, qui est loin de la première. Autrefois, la grande Hongrie pouvait bêtement perdre un titre mondial, mais elle reprenait immédiatement sa formidable série de succès. Même un gros échec ne remettait rien en cause. Les joueurs avaient une autre force morale ; ils étaient sûrs de leur football. Aujourd'hui, c'est tout le contraire. Ainsi, quelle est la valeur, la signification réelles des titres mondiaux distribués depuis 1974 ? Ce sont des victoires de circonstances. Mais, bien sûr, pas question de négliger les exigences défensives. A ce propos, Hidalgo a des problèmes.

— Oui, depuis quelque temps, on voit beaucoup de monde défiler à ces postes ; durant le Mundial espagnol, il défendait à tout prix Ettore malgré les évidences et la présence de Baratelli ; et puis à l'arrière, si les postes latéraux sont bien tenus avec Amoros, Battiston, Bossis, on ne peut dire que la paire centrale offre toute assurance ; d'ailleurs, là aussi, les joueurs se succèdent, ce qui prouve l'indécision d'Hidalgo, indécision qui risque de coûter cher au mois de mai ; certains joueurs semblent énervés par ce manque de sérénité, d'assurance qui rejaillit sur toute l'équipe ; ainsi, à quelques mois de l'échéance européenne, Hidalgo semble perdre sa maîtrise et atermoyer entre Trésor, Bossis, Leroux. Le problème du gardien et de la charnière centrale reste entier à quelques mois du



Pierre Sinibaldi grand joueur et grand entraîneur.

rendez-vous. C'est inquiétant. Aucun progrès n'a été réalisé depuis le Mundial espagnol. Ce n'est pas le moment de jeter la discorde au sein de la sélection. La France doit se présenter dans les meilleures conditions morales et techniques si elle entend enlever l'épreuve.

Foot-Sélection : Pas question de jeter la suspicion sur Trésor, mais c'est un libero classique qui ne pourrait pas s'intégrer dans un système plus souple de couverture réciproque en évoluant à peu près au niveau de l'autre arrière central, non ?

— Non, je ne crois pas cela, je pense que Trésor a les qualités et l'intelligence nécessaires pour se reconvertir éventuellement dans ce système plus souple. De même que Bossis, d'ailleurs. Il y a donc trois hommes pour deux places. Trésor a la classe, mais à son âge, il a un peu perdu, physiquement parlant, dans ses détente et ses jaillissements. Mais s'il peut se concentrer sur l'objectif et n'a

pas de pépins, sa présence sera rassurante. Pour Leroux, il faut attendre un peu qu'il confirme vraiment sa valeur. Hidalgo cherche un grand stoppeur depuis longtemps. Quant à Bossis, pas d'inquiétude, il peut jouer au centre ou à l'aile de la défense avec un égal bonheur ; c'est la grande classe.

Foot-Sélection : Et au milieu, trois hommes ou quatre ? 4-3-3 ou 4-4-2 ? Et en pointe ?

— Je pense qu'il faudra deux ailiers pour bien encadrer Rocheteau et contourner les défenses renforcées, bien utiliser les espaces libres le long de la touche au lieu d'aller se jeter bêtement dans ces groupes de joueurs impuissants qui se forment à chaque instant dans l'axe du but. Rocheteau n'est pas l'avant-centre classique, fonceur et buteur. Il lui arrive de marquer, mais il fait aussi jouer les autres ; il lui faut donc des partenaires démarqués à portée de passe, pour un bon jeu collectif, où il excelle,

des puncheurs comme Bellone, Bravo, Touré, Ferreri qui viennent l'épauler dans les seize mètres adverses et non des joueurs qui restent en retrait.

Foot-Sélection : On peut estimer que Platini et Giresse sont titulaires indiscutables ; il reste deux hommes pour une place de demi défensif, Tigana et Fernandez.

— Oui, Tigana n'est pas spécialement défensif comme Fernandez ; il est peut-être footballeur plus doué, plus complet, plus plaisant surtout à voir jouer, mais je trouve que Fernandez a bien progressé ; au début, il se contentait de faire le ménage en employant volontiers le jeu dur, mais il s'est amélioré, a étendu son registre, il est capable de prendre proprement la balle dans les pieds de l'adversaire sans faire la faute.

Foot-Sélection : Hidalgo semble avoir définitivement opté pour le 4-4-2, avec un faux ailier à droite, que ce soit Ferreri, Touré, Bravo ou Couriol. Il existe pourtant de vrais ailiers droits, ne serait-ce que Xuereb ou Ferratge, mais Hidalgo ne leur a pas vraiment donné leur chance, ne leur accordant que de brèves périodes d'essai lors d'un ou deux matches à la sauvette. Sans doute ces joueurs n'ont-ils pas pleinement convaincu, mais, dans de telles conditions, pouvait-il en être autrement ? Ils se trouvent condamnés sur ces fugitives apparitions, alors qu'on accorde un crédit plus grand à d'autres joueurs qui, à des postes pourtant moins difficiles, moins exposés, n'ont pas été toujours excellents. Il s'agit donc dans l'esprit d'Hidalgo d'une idée préconçue, d'un préjugé en faveur du 4-4-2 ; Xuereb ou Ferratge n'ont été jetés au hasard dans l'arène que pour acquies de conscience et mis en demeure de s'imposer immédiatement. Est-ce très honnête ?

— Il est certain que les avants de pointe ont du mal à s'imposer, surtout les avants-centres ; on devrait faire un effort plus grand pour former des vrais numéros 9 comme Stopyra, malheureusement, quand on en tient un très bon comme Anziani, on lui fait perdre son temps au milieu du terrain ; résultat, ils tardent à éclater, et on voit en tête du classement des buteurs les Beltramini ou Onnis qui ont trente-cinq ans ! A ce sujet, Monaco a eu tort de laisser partir Onnis pour engager des gens loin de le valoir.

Foot-Sélection : Dans la confusion et la violence larvée actuelles, il est difficile d'entrevoir un avenir convenable pour notre sport. Au tiers du parcours en Championnat, on

Pierre Sinibaldi

entend redoubler les cris et la fureur un peu partout ; on ne parle plus jeu, on déblatère contre l'adversaire, l'arbitre, etc. ; il n'est question que de renforcer la rigueur, le réalisme, on ne cherche qu'à grappiller des points pour éviter la « zone dangereuse », tout le monde vise une « place européenne » en employant les moyens les plus méprisables, et en fin de compte personne n'est content, la situation se dégrade au sein des clubs, on entend sans cesse l'expression à la mode « mettre les joueurs devant leurs responsabilités » ; on entretient une ambiance détestable, vicieuse, sournoise, dans laquelle les bonnes volontés sont étouffées, on transforme les artistes en gladiateurs, on menace, on insulte ; le football devient un quartier de haute insécurité, un goulag moral quasi irrespirable ; où mènera cette folie furieuse, cette course aux armements ? Vers le chaos final, et déjà le public déserte les stades, car on ne voit plus que des bribes de football, comme par inadvertance. On peut être pessimiste. Résultat, que voit-on en tête du Championnat ? Un Bordeaux qui, malgré les Tigana, Giresse ou Lacombe, trouve le moyen de pratiquer un jeu aussi médiocre que le Strasbourg de Gilbert Gress naguère. Affligeant !

— Oui, or il ne suffit pas de jouer mal pour réussir au niveau européen ; personnellement, je compte beaucoup sur un club comme Nantes qui devrait pouvoir disputer le titre national avec une qualité de jeu qui ne varie guère ; quoique je ne comprends pas leur attitude vis-à-vis de Buscher qu'ils font venir pour suppléer Halilhodzic en Coupe d'Europe, or Buscher est laissé sur le banc de touche le plus clair du temps ; les dirigeants ont des raisons que la raison ignore ! Les dirigeants pleurnichent, menacent ; j'ai connu ça même à Anderlecht, où on cherchait parfois à m'imposer tel joueur ; dans ces conditions instables, un type comme Jeandupeux à Toulouse ne peut travailler dans la sérénité ; une victoire chanceuse à l'extérieur, et on débouche le champagne ; une défaite malchanceuse à domicile, et on va chercher la mort-

aux-rats ; tout cela est futile, infantile, puéril ; le petit monde du football n'a plus le sens du ridicule et de l'importance réelle des choses dans le contexte général de notre société brinquebalante. Vous me disiez que lors de son tournoi, Bordeaux aurait dû être battu par Barcelone qui avait nettement dominé ; malheureusement, la presse n'a retenu que le score, couvrant de louanges les Bordelais, les confortant dans leur style de jeu prudent, calculateur, avec les conséquences enregistrées en Coupe d'Europe ; voilà le résultat quand on réfute les réalités.

Foot-Sélection : Enfin, Claude Bez réaffirme que Bordeaux gagnera une Coupe européenne ; nous vivrons sûrement assez vieux pour voir ça.

— Vous peut-être, mais, pour moi, je m'inquiète...

Foot-Sélection : En parlant de Barcelone, remarquons que l'amigo Menotti tente de civiliser un peu ce football espagnol aux effluves taumachiques malgré l'apport étranger ; eh bien Barcelone pratique un jeu plus posé, réfléchi, construit, certes grâce à Maradona et Shuster, mais aussi du fait d'une défense qui évolue quasiment en ligne assez avancée, avec cette fameuse couverture réciproque souple dont nous parlions au début ; d'ailleurs, c'est ainsi que pratiquait l'Argentine sous sa direction avec les Tarantini, Passarella.

— Je ne sais si les Espagnols dans leur ensemble vont saisir ce système qui fait appel à cette intelligence individuelle et collective sur laquelle on devrait insister davantage que sur les prétendus progrès physiques, à mon avis très surfaits, car à mon époque il nous arrivait déjà de jouer deux matches par semaine et personne n'en mourait. Souvenez-vous du Reims-Milan de 1955, qui dura plus de deux heures et quart. Or actuellement, avec ce calendrier fou qui débute dès juillet, les types sont blessés ou cuits dès octobre au moment des rendez-vous importants. Alors arrêtons de faire passer les anciens pour anémiques et les modernes pour des Superman. Quant aux Tarantini et Passarella, depuis qu'ils jouent en Europe à des postes de libero strict, ils semblent moins bons. Alors, où est la vérité ? Que les milieux du foot, la presse, cessent leur intoxication, leur bourrage de crânes. Le football réclame de la clarté, de la sérénité ; or la presse, la télévision sont généralement en dessous de tout ; elles devraient se servir de leur grand pouvoir pour défendre la bonne cause. Sinon, nous marchons sur les traces du football espagnol, et là-bas au

moins, ils ont les moyens d'engager des étrangers de classe pour faire illusion. Ils continuent à rechercher les nouveaux Di Stefano ou Puskas pour retrouver leur gloire d'antan, mais la triste réalité apparaît au niveau de leur sélection nationale. C'est un peu différent en Italie ; le joueur italien est plus doué, plus fin, plus malin aussi ; il commet des fautes plus « discrètes », moins violentes. Mais tout ça ne vole pas très haut.

Foot-Sélection : Pour l'équipe de France, croyez-vous que les stages en altitude vont entièrement réparer les séquelles diverses, fatigue, blessures, d'un calendrier irrationnel, démentiel ?

— On veut faire un maximum d'argent : Championnat à vingt clubs, Coupe de France par matches aller-retour, Coupes d'Europe, matches amicaux, etc. On ne devrait jouer qu'un match par semaine, en dehors des quelques mercredis pour les Coupes d'Europe des clubs, et commencer la saison fin août ; avec un calendrier bien équilibré, permettant un travail régulier et des temps de repos, on n'aurait pas besoin de ces stages, qui ne peuvent en quelques jours effacer toutes les erreurs, les excès physiques ou psychologiques. Les clubs vont-ils vraiment se reposer durant toute la trêve hivernale ? On sacrifie toute la saison, toutes les compétitions des clubs, pour la seule Coupe d'Europe des Nations ; or si la France échoue, tous ces lourds sacrifices auront été vains. De la folie !

Foot-Sélection : Seule la France fait cela ; en Angleterre, par exemple, le Championnat reste la base essentielle du foot, le club est la cellule vive du sport. On constate les résultats des Anglais dans les Coupes d'Europe. En France, on prend les choses à l'envers ; on croit pouvoir avoir une sélection saine avec des clubs malsains ! En 1958, la France réalisait une excellente Coupe du Monde, mais deux ans plus tard, elle ne prenait que la quatrième place de la Coupe d'Europe des Nations organisée chez elle.

— Espérons qu'en 1984 l'histoire ne se répètera pas...

Roland AUVRAY.

Le Stade Français 92 : une belle et grande illusion.

Printemps 1983. Le Stade Français est aux abois.

*Le spectre de la relégation plane. Dos au mur, il réagira.
Juste à temps. Il termine quinzième de l'exercice 1982-1983.*

*Été 1983. Le même club rebaptisé « Stade Français 92 »
en raison de la sponsorisation du Conseil des Hauts-de-Seine
connaît l'euphorie.*

Entre ces deux époques, une sidérante métamorphose.

Une étonnante progression.

*Pourtant, juste avant la trêve, les vieux démons sont revenus.
Hier l'on bâillait à Villeneuve-la-Garenne ;
aujourd'hui l'on s'ennuie à Levallois.*



Stade Français 92. De gauche à droite, debout : Charton, Muscat, Martin, Camus, N'Gouette, Lasséougue.
Accroupis : Prenveille, Ferrière, Hazam, Maufroy, Mazzon.



Armand Bouzaglou : capable du meilleur comme du pire.

SONGE d'une nuit d'été. Le 10 septembre 1983, le Stade Français 92 arbore pour la première fois, depuis qu'il a retrouvé l'antichambre de l'élite, le maillot jaune. Il est leader. Une date, assurément, à marquer d'une pierre blanche.

L'automne arrive, colportant avec lui les frimas de l'hiver. Le Stade ne chante plus. Il s'essouffle, s'époumone, mais garde toutefois le contact. Bon an, mal an, en octobre, il limite les dégâts.

En novembre, ça ne s'arrange pas. On a l'impression d'assister à une agonie. Lente, pernicieuse, mais certaine. L'agonie d'une épopée. Celle de l'enthousiasme, de l'euphorie du début de saison.

La trêve arrive à point nommé pour stopper l'hémorragie. Dunkerque, qui n'est tout de même pas un foudre de guerre, est venu glaner une inattendue victoire à Levallois. C'était le 3 décembre dernier. Sur ce terrain de banlieue, jamais personne jusqu'alors n'avait réussi à imposer sa loi. Le Stade touche le fond. Tomber devant Dunkerque, quelle humiliation ! Quel déshonneur ! Il vient de perdre non seulement une rencontre

qu'il se devait de gagner, mais il n'a rien démontré de surcroît. Piteux, affligeant, triste...

Des maux, toujours des maux !

On a le sentiment de retrouver une équipe sans âme. De retomber dans les angoisses de l'an dernier lorsque le club évoluait à Villeneuve-la-Garenne. Les maux d'hier ont la vie dure. Ils réapparaissent au grand jour. Pourtant le Stade a changé. Pourtant des efforts de recrutement ont été consentis. Pourtant de l'argent frais est arrivé dans les caisses. Alors, que se passe-t-il ? Pourquoi de nouveau le Stade se met-il à cafouiller ? Pourquoi son jeu subitement, s'est-il ainsi effrité ? De quoi provient cette insupportable carence offensive ? Pourquoi le Stade ne se crée-t-il même plus des occasions dignes de ce nom ?...

A vrai dire, la réponse est aussi simple que complexe. En dépit des leçons du passé, le Stade n'a pas su corriger ses défauts de fond. Il était utopique de croire que la quantité allait honorablement suppléer la qua-

lité. Pourtant, six nouveaux joueurs ont débarqué dans le giron stadiste à l'intersaison.

Deux arrières centraux : Claude Martin (Melun) et Jean-Pierre Govignon (Libourne). Un milieu de terrain : Larbi Hazam (Thonon). Et trois attaquants : Guy Maufroy (Strasbourg), Jean-Michel Ferrière (Nancy) et Bernard Blaquart (Bordeaux). De quoi tenir la barre dans un Championnat au long cours. De quoi nourrir une légitime ambition dans la première moitié du classement. Avec ceux-là, contre toute attente, et même à sa surprise, le Stade fera mieux.

Le Stade fait la « une ».

En août-septembre, le vieux club parisien caracole, virevolte. Tout baigne alors dans l'huile. Rien, en ces instants d'intense plénitude, ne semble faire peur aux Stadistes. Habités par une confiance inébranlable, ils vont même au plus fort de leur apothéose neutraliser le Mulhouse du président Goerig. Cela se passait le 28 septembre dernier, au stade de

Le Stade Français 92

l'III. Le Stade ne savait pas alors qu'il allait être (la tête venue) la seule formation à avoir pris un point aux Alsaciens sur leurs terres. Mais déjà ce nul avait une valeur inestimable. Il respirait l'exploit...

D'emblée, la formation de Claude Dusseau, l'entraîneur, en ressentira les retombées. Le Stade ne fait plus sourire. On le prend désormais au sérieux. Les équipes de tête comme les observateurs sont contraints de prendre son rendement en considération. Les médias s'en chargent également...

Les micros se tendent, les caméras sollicitent des images, les stylos réclament des informations, des déclarations. Les machines à écrire crépitent. Le phénomène est nouveau. Un autre club parisien que celui qui sévit au Parc fait la une de l'actualité. On attendait le Racing, et c'est le Stade Français qui apparaît.

Le Stade sort donc de son anonymat. La France profonde découvre un club au passé prestigieux mais sans gros moyens. Un club sympathique où l'esprit de corps est roi. Un club dans lequel les joueurs travaillent. Statut promotionnel oblige ! Les vieux Parisiens, eux, ne font que redécouvrir un club qui les a fait « chavirer » dans les années cinquante. Les souvenirs, pour ceux-là, défilent de nouveau avec ce soupçon de nostalgie propre au passé que l'on remue. L'époque dorée est évoquée. Mais les années ont passé, gommant tout le prestige d'hier. Le Stade a changé. Il n'a plus les moyens de faire rêver. Il se contente de briller. A son niveau. Avec son cœur (dont il n'est pas dépourvu), son énergie, sa combativité, sa solidarité. Mais est-ce suffisant dans le football moderne ?

Classement flatteur.

En connaissant un début de saison euphorique, le Stade a polarisé l'attention. Mais n'était-ce pas finalement une belle illusion. Son pénible et triste rendement dans les deux derniers mois de la compétition tendrait pourtant à le prouver. La vague d'enthousiasme a déçu trop rapidement pour que le Stade de-

viennne crédible. Il occupe certainement aujourd'hui un classement beaucoup trop flatteur par rapport à ses réelles possibilités.

La seconde partie du Championnat confirmera ou infirmera ce sentiment.

Il est sans doute prématuré de parler ainsi, mais pourtant il y a des signes de faiblesse qui ne trompent pas.

En effet, sans trop y prendre garde, le Stade est arrivé d'instinct, à l'extérieur comme à Levallois, à se contenter du strict minimum. De deux choses l'une, ou cette attitude découle d'un calcul savamment orchestré à l'avance, ou tout simplement elle est la conséquence logique d'une équipe qui a tourné en sur-régime durant l'été, et qui paye en quelque sorte aujourd'hui son tribut à la gloire. La deuxième hypothèse apparaît (bien sûr) plus plausible.

Equipe sans âme.

Depuis la défaite du Havre (2-0), le 8 octobre dernier, le Stade n'a jamais retrouvé son allant. Comme si un ressort s'était curieusement cassé en Normandie. Depuis lors, il a laissé aux vestiaires (à moins qu'il ne l'ait définitivement jeté aux oubliettes) la notion de « beau jeu ». De construction. D'offensive tout bêtement !

Devant Abbeville (1-0), Montceau (1-1), Orléans (0-0) à Levallois tout comme à l'extérieur, face au Racing (1-1), à Tours (0-1), à Angers (0-0), c'est à « la va-comme-je-te-pousse » que les Stadistes ont opéré. Une circulation de balle trop latérale n'a jamais inquiété les défenses (même les plus faibles). Ce n'est pas en essayant de faire circuler le ballon au milieu que l'on progresse dans le jeu. Le football a besoin de buts pour exister. Pour revendiquer hautement sa fonction ludique. C'est un paramètre trop important pour le négliger. Non ?...

Le Stade, en fait, fatigue l'œil, le regard. A évoluer sans âme, sans organisation, pire sans organisateur véritable, il s'expose ouvertement au mépris du public. Un public qui lui pardonnera la défaite, le jour sans, ou les errements d'un soir, mais qui ne passera pas sur l'incapacité d'une équipe à construire une action tant soit peu intelligente. Ce public, il paie pour voir, si ce n'est du spectacle, tout au moins du football. Il a droit de ce fait à certains égards. Mieux, au respect.

Le Stade n'a su lui offrir, ces dernières semaines, qu'une lamentable et affligeante parodie de football.



Hazam : il devait être le « patron ».

Comment s'étonner alors que seuls cent quarante-neuf spectateurs aient tenu à braver le froid le premier samedi de décembre pour la venue de Dunkerque ? Certes, l'affiche ne prédisposait pas ce match à l'affluence des grands soirs. Mais lorsque l'on vous aura dit que, même au plus fort de leur gloire, le Stade n'avait amassé dans ses tribunes qu'un millier de spectateurs, vous aurez compris que le chemin qui mène à l'élite et à la renommée est encore long pour le Stade Français.

Et pourtant, l'on rêve !...

Dans ses coulisses, il semble bien pourtant qu'on veuille nourrir les rêves les plus fous. Ne parle-t-on pas d'accession comme d'un objectif à court terme. Certains se font même plus précis sur le sujet.

— L'année prochaine, clament-ils, ce sont les prévisions du club ! Cette saison c'est trop tôt (sic !). On est encore en apprentissage, mais on construit pour demain !

Ont-ils seulement conscience de la réalité, ceux-là ? Perçoivent-ils réellement l'ampleur de la tâche ? Appréhendent-ils comme il le conviendrait tous les aléas, les obstacles que la compétition draine en son sein ? Sont-ils sérieux, crédibles en arguant de la sorte qu'une équipe qui est encore à la recherche d'un véritable fond de jeu (n'en déplaise à certains)

en 1983 puisse impunément s'offrir en 1984-1985 ce que d'autres avant eux ont longtemps et mûrement élaboré ?

Il y a fort à parier que le printemps 1984 fasse déchanter amèrement ces « oiseaux » persifleurs. On ne construit rien de durable sur un pseudo-football. Le Stade n'a pas la pointure d'un prétendant à la montée. Ni cette année. Ni demain.

Tant que la forme suppléera le fond. Tant que l'économie supplantera la dépense. Tant que la parodie pourvoira au football. Au vrai football ! Tant que des joueurs chercheront à posséder sans donner. Tant que le public n'aura pas été honoré. Contenté. Ravi. Et enfin convaincu. Tant qu'il existera des clubs comme le Stade Français, courageux mais limité, le spectacle n'aura rien à y gagner.

Paris, c'est vrai, mérite bien deux équipes de haut niveau. Mais pour lui offrir cette joie, il faut du temps et de l'argent. Du temps pour construire solidement et durablement. De l'argent pour se donner réellement les moyens de cette ambition. Le Stade Français doit apprendre à vivre avec les réalités du présent. On ne construit pas l'avenir avec des anciennes gloires du football ou avec des footballeurs de seconde zone. Ou alors si on tient absolument à se limiter pécuniairement, on n'échauffe pas des « châteaux en Espagne »...

Le Stade, après avoir humé quelques semaines les encens de la notoriété, de la gloire et du succès, a glissé juste avant la trêve à la cinquième place du classement. Le podium, un moment accroché, s'éloigne. L'anonymat, vraisemblablement, va de nouveau envelopper le vieux club centenaire. Le rêve était beau mais il est passé. Il ne pouvait que passer, d'ailleurs. Telle une belle et grande illusion !

Nicolas JOUBERT.



Lasséougue au club depuis 1971.

JE DESIRE RECEVOIR :

A DECOUPER OU A RECOPIER ET
A RETOURNER AUX EDITIONS PAC

BON DE COMMANDE

☐ ALBUM PHOTOS NOAH	80 F
☐ ALBUM PHOTOS GIRESE	80 F
☐ ALBUM PHOTOS PLATINI	80 F
☐ LES GRANDS DU FOOTBALL (Tome 1)	30 F
☐ ROBERT HERBIN : LES ANNÉES VERTES	30 F
☐ ALBUM PHOTOS LES GRANDS DU RUGBY	80 F
☐ LOUISON BOBET	30 F
☐ BECKENBAUER	30 F
☐ TENNIS SELECTION 82	50 F
☐ KOPA D'HIER ET D'AUJOURD'HUI	30 F
☐ LES GRANDES EQUIPES	30 F
☐ LES GRANDS BUTEURS	30 F
☐ LES GRANDS DE LA BOXE	30 F
☐ LES GRANDES ÉQUIPES DE BASKET	25 F
☐ LES GRANDES HEURES DE ROLAND-GARROS	80 F
☐ FOOT SÉLECTION 80/81 N° 2	40 F
☐ FAUSTO COPPI	50 F
☐ LES GRANDES HEURES DU F.C. NANTES	30 F
☐ FOOT SÉLECTION 81/82 N° 3	40 F
☐ LES GRANDS DU TENNIS	30 F
☐ BERNARD HINAULT	20 F
☐ LES GRANDS GRIMPEURS DU TOUR DE FRANCE	30 F
☐ IL ÉTAIT UNE FOIS JEAN ROBIC	30 F
☐ LES GRANDS DU CYCLISME (Tome 2)	30 F
☐ LES GRANDES HEURES DE PELÉ	40 F
☐ POULIDOR, GUIMARD, ZOETEMELK ET LES AUTRES	30 F
☐ D. ROCHETEAU	149 F
☐ CYCLISME 81 OU 82	40 F
☐ LES GRANDES HEURES DE LA COUPE DU MONDE	100 F
☐ RENÉ VIETTO	30 F
☐ LES VERTS	20 F
☐ 50 ANS DE BOXE	130 F
☐ LES GÉANTS DE TOUTES LES COUPES DU MONDE	50 F
☐ FOOT SELECTION 82/83 N° 4	50 F
☐ 22 FRANÇAIS POUR L'ESPAGNE	20 F
☐ LE DICTIONNAIRE DE LA COUPE DU MONDE	20 F
☐ HUGO KOBLET	50 F
☐ GINO BARTALI	50 F
☐ LA VIE EN MAILLOT JAUNE	50 F
☐ LES RACINES DU FOOTBALL FRANÇAIS	40 F
☐ FOOT SELECTION 83-84 N° 5	70 F
☐ ANTONIN MAGNE	75 F
☐ L'EUROPE DU FOOTBALL	100 F
☐ LES GRANDES HEURES DES JEUX OLYMPIQUES	146 F

et joins la somme de F par chèque à l'ordre de
IMPRIMERIES DELMAS

Adresse : ÉDITIONS PAC, 3, rue Saint-Roch, 75001 Paris.

NOM

ADRESSE

VILLE

CODE POSTAL

Jean-Marie PFAFF : gardien et comédien de talent

*On connaît les qualités de gardien de J. M. Pfaff
titulaire indiscuté de l'Equipe nationale belge
et du prestigieux Bayern de Munich
pour le compte duquel il a récemment réalisé
un drôle de numéro.*

LORS du match aller, en Grèce, les deux équipes s'étaient séparées sur un nul blanc qui laissait bien augurer du match retour.

Hélas ! pour eux, les hommes de Udo Latek ne sont pas en très grande forme depuis quelques semaines, et, en dépit d'une bonne volonté évidente, ils ne purent inscrire le moindre but au gardien du P.A.O.K.

Contre toute attente, on en arriva donc aux tirs au but. Ici encore, on crut que le Bayern allait se dégager sans mal, mais les Grecs se montrèrent aussi adroits que les Allemands dans le première série des cinq tirs.

Lors de la deuxième série, Jean-Marie Pfaff stoppa le tir de Maloufas. C'était alors 8-8 et si le Bayern marquait son nouvel essai, il était qualifié. Autrement dit, la responsabilité du tireur devenait énorme. En cas de réussite, c'était la gloire et la fortune pour le club bavarois. Dans le cas contraire, c'était ni plus ni moins la descente aux enfers.

C'est alors qu'il venait de réussir l'exploit de stopper l'essai de Maloufas que Jean-Marie Pfaff prit soudain la décision de se placer lui-même derrière le ballon. Le risque était inouï, car si Jean-Marie plaît énormément au public du Bayern pour ses interventions spectaculaires, voire parfois clownesques, il était tout de même permis de se demander si ce même public lui aurait pardonné l'élimination de « son » Bayern.

Quand Jean-Marie prit place derrière le ballon et se retrouva nez à nez avec le gardien du P.A.O.K., le stade olympique s'enveloppa d'un immense voile de silence.

Pfaff prit son élan, tira et marqua ! C'était fini, le Bayern se qualifiait non sans mal, au détriment de P.A.O.K. Salonique. Les héros n'avaient pas été Rummenigge ou Lerbi. Non, le héros de ce mercredi 2 novembre à Munich, c'était Jean-Marie Pfaff, parfois

chahuté par ses partenaires, mais qui cette fois le portèrent en triomphe tout autour de la pelouse. Un rêve, bien entendu, pour ce grand enfant qu'est encore toujours le gardien belge à trente ans.

Inutile de préciser que Pfaff ne se fit pas faute de narrer son exploit du jour dix fois plutôt qu'une. Pfaff est un auto-public-relations extraordinaire.

— Je suis fier de ce que j'ai accompli, dit Jean-Marie devant les micros tendus en masse devant ses lèvres. M. Latek m'avait dit au passage : « Si tu parviens à marquer ton tir alors que tu viens d'en stopper un, tu auras fait énormément pour "ton" Bayern. Si tu réussis dans ton entreprise, le club ne t'oubliera jamais. » J'ai alors remarqué que des garçons tels que Augenthaler, Kraus et Nachtweill, pourtant des « durs » étaient au bord de la crise de nerfs. J'ai vu la même panique sur le visage de Bertram Beierlorzer, qui aurait dû normalement tirer le coup de réparation qualifiant ou éliminant le Bayern. Tout cela s'est passé très vite. En me lançant vers le ballon, j'ai eu une pensée rapide pour le bon Dieu. Puis j'ai tiré et battu mon vis-à-vis. C'était fantastique.

Et Jean-Marie Pfaff d'enchaîner :

— C'était la première fois que je tirais un penalty depuis des années. Cela datait d'un match avec les « scolaires ». C'était en tout cas avec Beveren qui a du reste été le seul club de ma carrière avec le Bayern. Ce soir, en vérité, cela ne m'intéressait pas tellement de montrer que je pouvais aussi réussir un tir. Mais, soudain, j'ai vu que tout le public du stade avait les yeux rivés sur moi. C'est alors que j'ai pris ma décision. J'avais bien fait.

Après avoir repris son souffle,

Pfaff reprit son monologue de plus belle :

— Vous savez, je préfère arrêter que de marquer des penaltys. Mais quand c'est important, je suis aussi fort dans le premier que dans le deuxième exercice. Tout le monde dit que ce que je viens d'accomplir est sensationnel. Mais je n'en suis tout de même pas à un coup d'essai. L'an dernier, j'ai détourné un coup de réparation de Kaltz contre Hambourg alors que c'était 1-1 ; en Championnat d'Europe des Nations, contre l'Ecosse, j'ai également stoppé un penalty à la dernière minute de jeu, et alors que le score était de 3-2 pour la Belgique. Ceci sont deux exemples que je veux évoquer, mais il y en a assurément d'autres que je ne mentionnerai point, car pas aussi retentissants.

Si Pfaff est fort sur le terrain, il l'est également quand il s'agit de soigner sa publicité hors des stades. Par un heureux hasard, quelques jours avant son arrêt et son tir héroïques contre le P.A.O.K. de Salonique, il avait été l'un des invités sportifs à une soirée de bienfaisance où s'étaient réunies des dizaines de familles, parents et enfants.

Bien vite, Pfaff devint la coqueluche de la soirée. Allant au-devant des sollicitations, il distribua des photos et des autographes à la ronde. Mais il fut absolument irrésistible quand vint le moment de l'interview.

Voici deux questions et deux réponses qui ont ému et plu au public présent.

● Est-ce vrai que vous faites partie d'une grande famille ?

— Je suis le huitième d'une série de onze enfants, répondit Pfaff. Je n'ai pas toujours mangé à ma faim. Vous ne pouvez pas vous imaginer la joie que m'a procuré l'instant où, pour la première fois de ma vie, j'ai remis ma prime de match à ma maman...



J.-M. Pfaff, tireur de penalties.

● Vos enfants parlent-ils déjà un peu l'allemand ?

— *Nous sommes tellement heureux ici, à Munich, ma femme Carmen et mes enfants, que nous ne connaissons pas encore bien l'allemand. En revanche, notre... bavarois n'est pas loin de frôler la perfection !...*

La première réponse de Pfaff embua les yeux de bien des mamans munichoises. Quant à la deuxième, elle provoqua une véritable salve d'applaudissements.

On ne s'étonnera en tout cas plus après cela que Jean-Marie Pfaff soit aussi populaire dans les stades que dans la vie de tous les jours...

Quoi qu'il en soit, Jean-Marie est aujourd'hui un étranger parfaitement intégré dans son nouveau club. C'est presque un exploit, car, on le sait, il n'est pas toujours facile pour un non-Allemand de se faire admettre par des vedettes telles que Rummenigge et

Hoernes aujourd'hui, ou que Breiner dans le temps.

Un certain Asgeir Sigurvinsson, aujourd'hui à Stuttgart, l'a appris à ses dépens.

Il est vrai que l'Islandais avait d'emblée mis les pieds dans le plat en déclarant sans ambages à un journal à grand tirage :

— *Laissez-moi un mois et c'est moi qui serai le patron du Bayern !*

Rummenigge et Breitner ne l'ont évidemment pas entendu de cette façon.

Pfaff a été plus malin, qui a été jusqu'à se déguiser en Bavarois portant les fameuses culottes bouffantes et le tout aussi fameux chapeau à plumes.

Quand on vous le disait que Jean-Marie Pfaff est aussi bon gardien que... comédien.

J.M.

Jacques Delors reste muet.

Jacques Delors qui, en mai dernier, avait promis de revoir en septembre les dirigeants pros pour discuter avec eux de leurs problèmes de fiscalité ne donne plus signe de vie ! Ces derniers ne se font plus d'illusions : ils n'obtiendront rien cette saison du ministre des Finances.

En hélicoptère.

Rien n'est négligé, laissé au hasard, pour la préparation de l'équipe de France à la poule finale du Championnat d'Europe des Nations 1984.

Ainsi, pour le dernier match de notre sélection, le 1^{er} juin à Marseille, il a été décidé que les joueurs quitteraient Font-Romeu... en hélicoptère.

On ne sait pas encore s'ils se poseront, en tenue, directement sur la pelouse du Stade-Vélodrome.

Combat perdu.

Farouche partisan des concours de pronostics, Fernand Sastre va tenter d'obtenir un loto sportif. Si le président de la F.F.F. a changé son fusil d'épaule, c'est que les pouvoirs publics sont farouchement opposés aux concours de pronostics..., son ami Nelson Paillou, président du C.N.O.S.F., aussi.

Le « combat » était perdu d'avance.

Problème T.V. pour les élections au Parlement européen.

Un problème télévision risque de se poser pour les retransmissions à la T.V. des matches du Championnat d'Europe des Nations 1984, qui auront lieu à Lens et Marseille, le dimanche 17 juin. Le même jour auront lieu les élections au Parlement européen, qui bénéficieront d'une très grande audience sur le plan de l'eurovision.

Il faudra trouver une solution.

GOMES : il marque... pour son frère

*Au mois de juin prochain, la France,
à l'occasion du Championnat d'Europe,
va découvrir le meilleur buteur du continent,
le Portugais Fernando Gomes.*

*L'histoire du réalisateur européen le plus efficace en 1983
serait banale, ordinaire, si le destin n'avait décidé de lui offrir
une motivation émouvante.*



Gomes, une motivation étonnante.

BANALE, oui, l'histoire de Fernando Mendes Suarez Gomes. Celle de la plupart des footballeurs professionnels. Comme ses frères « manchots », le meilleur buteur européen 1983, distingué « Soulier d'or » pour ses 36 buts réalisés sous la maillot du F.C. Porto, est issu de la frange laborieuse de la population, et ses premiers récitals eurent pour théâtre une impasse poussiéreuse ou un terrain vague bosselé.

Le père de Fernando était employé de bureau. Pas l'opulence, pas non plus les affres du manque, pour l'essentiel. Même si en 1956, date à laquelle il vit le jour, il n'était guère facile de joindre les deux bouts dans un pays en proie – entre autres choses – aux plus graves difficultés économiques.

– Il ne m'a rien manqué. Mais je n'ai jamais non plus vécu dans un monde doré. Les distractions, comme beaucoup de gens de notre classe, avaient le plus souvent une seule apparence : le football.

Le football dans la rue, avec les gamins du quartier. Le football pour rêver, dans l'immense cuvette du stade Antas, ou Gomes père et fils, un dimanche sur deux, se mêlaient à la foule colorée (souvent 70 000 spectateurs) pour admirer les vedettes locales.

– Dès l'âge de cinq ans, mon père m'a emmené avec lui voir le F.C. Porto. Le football était sa passion. Il me l'a vite communiquée.

Gomes

Mais si elle se nourrit de jongleries, de « deux camps » avec les copains de classe ou les voisins de son âge, Gomes va tarder à signer sa première licence. Quand il se décide enfin, c'est dans les rangs des équipes de jeunes du F.C. Porto qu'il choisit d'entrer.

— J'avais quatorze ans. Il était difficile de se faire une place dans un grand club, même au sein des équipes minimales ou cadets. J'ai tenté ma chance. Ça a marché. J'ai gravi les échelons très rapidement.

A dix-sept ans avec les pros !

Si rapidement que, trois ans plus tard à peine, après de nombreux buts inscrits en cadets et en juniors, Gomes débute chez les pros ! Un premier match que ses adversaires du jour ne sont pas près d'oublier. A dix-sept ans, Gomes, qui n'est pas une « montagne » aujourd'hui encore, avait l'apparence frêle d'un gamin égaré. C'est tout juste si le défenseur qui le prit en charge alors ne le gratifia pas d'un petit sourire de commisération. Quatre-vingt-dix minutes plus tard, l'inconnu s'était déjà fait un nom : pour sa première, il avait tout simplement inscrit les deux buts de la victoire de Porto. L'un de la tête, sur corner. Le second du pied droit, en devançant le gardien adverse.

Gomes est lancé. Au fil des saisons, il va gagner une place de titulaire que plus personne ne songera à lui contester. Car il marque. Chez les pros comme chez les jeunes. En 1976, il a à peine vingt ans, mais déjà l'expérience d'un vieux briscard de l'élite. Il entame la saison sur les chapeaux de roues et ne faiblit plus jusqu'à la fin. Résultat : 26 buts, premier titre de meilleur réalisateur au Portugal. Plus le but qui donna à Porto la victoire en finale de la Coupe contre Braga. La saison d'après, il récidive : 25 buts, de nouveau meilleur goléador. En 1978-1979, il remet encore ça : 27 « pions » dans les cages adverses.

L'influence de Cubillas.

— C'est à partir de 1976 que j'ai véritablement commencé à devenir un buteur digne de ce nom. Cette

révélation a coïncidé avec le passage à Porto de Teofilo Cubillas, le Péruvien. Un joueur extraordinaire. Un amoureux du jeu offensif, construit, ce qui correspondait bien aux idées de notre entraîneur, Pedroto. Cubillas nous a apporté énormément. Personnellement, je m'entendais à merveille avec lui. On se trouvait les yeux fermés sur le terrain. Il m'a communiqué son goût pour le jeu court, en déviations, en une-deux, en combinaisons collectives. Le premier titre de buteur, en 1976-1977, c'est à lui que je le dois. Mais ce n'est pas tout. Cubillas m'a aussi appris que notre métier requiert, en plus de nos qualités naturelles, beaucoup de travail à l'entraînement, et beaucoup de discipline dans notre manière de vivre. Cela ne veut pas dire qu'un footballeur doit être un moine. Simplement qu'il doit s'astreindre à un travail de récupération, de soins, important. La chose surprendra peut-être, venant d'un Sud-Américain, dont on pense qu'ils sont avant tout insouciantes. C'est pourtant la réalité : c'est Cubillas qui m'a ouvert les yeux sur cela, et je lui dois beaucoup.

L'efficacité de Gomes a permis au F.C. Porto de briser la domination des équipes de Lisbonne sur le Championnat portugais. Benfica et le Sporting, en 1978 et 1979, ne peuvent rien contre le punch de la formation de Pedroto. Celle-ci joue un football spectaculaire, même lorsque Cubillas, avant le Mondial argentin, regagne son pays. Et elle enlève deux titres parfaitement mérités.

Les qualités de Gomes, cependant, n'ont pas tardé à éveiller la curiosité des recruteurs. De nos jours, les buteurs véritables ne sont pas monnaie courante, et quand un oiseau rare se révèle, sa réputation franchit vite les frontières de son pays d'origine. Plusieurs clubs sont sur les rangs, dont le Paris-Saint-Germain, « branché » par Alvès. Finalement, c'est le Sporting de Gijon qui enlèvera l'affaire.

Une année perdue.

— J'ai été mis dans l'obligation de quitter Porto. Après notre titre de 1979, la saison 1980 avait été moins agréable. Nous n'avions pu éviter le retour de Benfica et du Sporting. Plus grave, des problèmes étaient nés entre le président, Américo de Sa, et les joueurs. Le premier, député d'extrême droite, se servait plus du club pour sa pub qu'il ne le servait. Les seconds, nous-mêmes, n'apprécions guère. Alors le président, face à la révolte

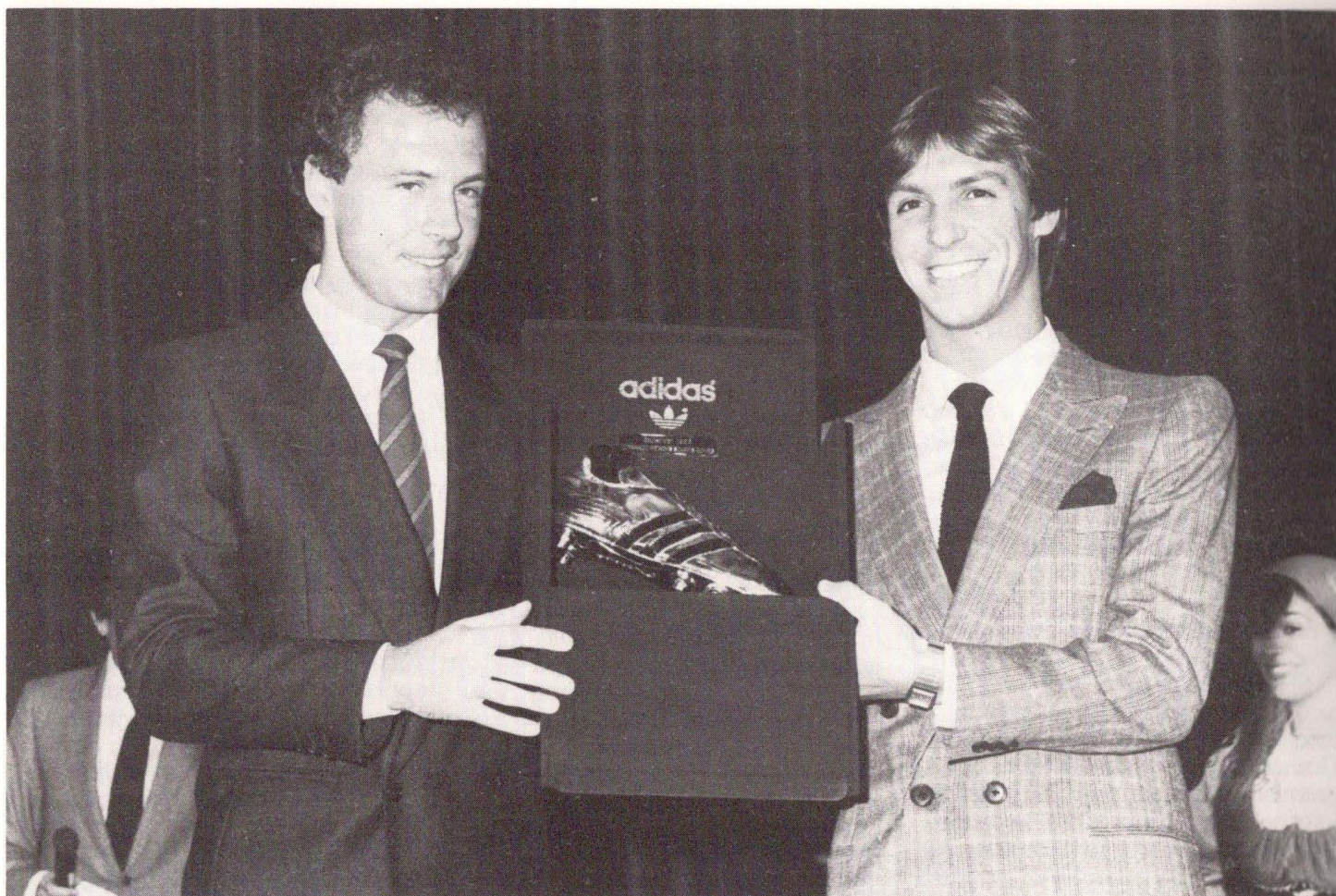
qui grondait, a entamé une purge. Pedroto, notre entraîneur, a sauté. Oliveira, notre meneur de jeu, est parti au Sporting. Les autres joueurs, se sentant menacés à leur tour, se sont calmés. Pas moi. Ayant des propositions intéressantes, j'ai préféré partir que céder.

Voilà comment Gomes se retrouve à Gijon. Où il réalise ce qu'il convient d'appeler des débuts fracassants. Premier match, derby contre Oviédo. Gijon l'emporte 5-1. Cinq buts signés Gomes. Deux matchs plus tard, face à l'athlético Bilbao, Porto est mené 1-0. Gomes égalise. Il saute de joie. Retombe mal : un faux mouvement de la cheville qui entraînera une tendinite tenace au tendon d'Achille. Dans le genre blessure stupide, on ne fait pas mieux ! Elle va pourtant lui coûter plus d'un an d'inactivité. Les médecins du club ne savent plus à quel saint se vouer pour réparer l'idole cassée. Gomes, lassé, en appelle à la science d'un professeur allemand, le docteur Schneider. En quelques semaines, celui-ci le remet sur pied. Gomes cravache pour retrouver la forme. Il réapparaît alors que la seconde partie de la saison 1981-1982 est déjà bien entamée. Ce qui ne l'empêche pas de terminer meilleur buteur de son équipe avec... douze sauts de joie sans blessure à son actif ! Gijon le fête. Mais Gomes, qui a vécu des moments difficiles pendant sa période d'inactivité, malgré une excellente ambiance au sein de l'équipe, a le mal du pays. D'où lui viennent quelques bruits plutôt encourageants. Américo de Sa, le président-despote, a sauté à son tour. Pinto Da Costa, le directeur-football du club, l'a remplacé. Pedroto est rappelé. On n'attend plus que lui pour repartir comme avant. Les supporters surtout.

Gomes ne se fait pas prier, d'autant que Porto accepte de payer la somme impressionnante que lui réclame Gijon.

Cette saison 1982-1983 va être celle de Gomes. Le retour chez lui lui fait le plus grand bien. Il retrouve « son » club, « son » public, « ses » amis. Et donc le moral. Porto n'est pas champion, mais a retrouvé un super-buteur qui réalise l'exploit de tromper à trente-six reprises les portiers adverses. Meilleur buteur européen. Soulier d'or.

— Je suis revenu d'Espagne plus fort. Moralement, mais aussi dans le domaine de l'opportunisme, de l'expérience. Il n'y a pas d'autre raison à ma réussite, si ce n'est qu'avec le retour de Pedroto Porto est redevenue une équipe offensive. Celle-là même qui m'a permis, depuis que je joue en



Le « Soulier d'or » Adidas récompensé par Franz Beckenbauer.

Division I, d'avoir réussi près de 300 buts, plus ceux conclus en Coupe.

Et si l'on ajoute ceux déjà inscrits dans les équipes de jeunes, le total de Gomes, vingt-sept ans, se monte à près de 650. Impressionnant. Impressionnant comme ce but réussi en Coupe d'Europe dernièrement, face au Dynamo Zagreb. Une reprise de volée décisive pour la qualification, qui alla se ficher dans la lucarne à une poignée de secondes de la fin du match. « *La plus forte émotion de ma vie. L'air m'a manqué. J'ai jeté mon maillot dans le public. Je ne me contrôlais plus.* »

Pourquoi pas la France ?

Avec son Soulier d'or en guise de carte de visite, Gomes est désormais attendu par tous les défenseurs. Cela ne l'empêche pas de demeurer efficace. Dans son exercice particulier ou dans celui tout aussi important à nos yeux, de faire jouer ses partenaires. Car Gomes n'est pas seulement un opportuniste. Il sait aussi construire, et s'il n'a pas l'adresse ou la créativité de Cubillas en ce domaine, les leçons du maître ne sont pas tombées dans l'oreille d'un sourd, ni dans les yeux d'un aveugle. Gomes, à l'image par exemple de Bernard Lacombe à

Bordeaux, joue aussi pour ses coéquipiers. En pivot. En ouvrant des brèches. Ou embarquant les défenses adverses sur des fausses pistes qui libèrent l'axe du but.

— *C'est un joueur extrêmement complet, dit son entraîneur Pedroto. Un très bon tir des deux pieds. Un excellent jeu de tête. Un sens du démarquage très au point, et, de plus, il est toujours en mouvement.*

On peut ajouter à ces qualités la lucidité, et aussi l'élégance du joueur. En ayant soin de préciser que Pedroto, même s'il est le futur beau-père de Gomes, fiancé à sa ravissante fille Isabel, n'est pas de parti pris, les chiffres en témoignant sans difficulté. Un tel ensemble de qualités, là, tout près de notre football français, qui n'a pas la patience de laisser mûrir ses attaquants, voilà qui ne devrait pas laisser insensible nos sergents-recruteurs.

— *La France ? En dehors de Paris, je n'ai pas eu de propositions. Le fait que j'ai repoussé celles de clubs comme Milan ou l'Inter ne signifie pas que je refuserai désormais de quitter Porto. Ma position actuelle ? Trois ans de contrat. Il est même possible que je résigne pour quatre ans supplémentaires, mais avec une clause résolutoire. On ne sait jamais.*

A titre indicatif, précisons que Gijon avait payé plus de 2 millions de francs en 1980 pour s'attacher les services de Gomes. Avec un Soulier d'or en plus sur sa carte de visite, il ne faut pas craindre de doubler ce chiffre désormais. Eh oui, un buteur, ça se paye !

Pas de la rigolade...

Même si certains, on les voit venir, ne manqueront pas de dire : « *36 buts au Portugal, d'accord, mais on peut pas dire que ce Championnat soit particulièrement difficile* ». Comme s'il existait désormais un seul pays au monde où marquer soit chose aisée ! C'est là faire preuve en tout cas d'une mauvaise connaissance du sujet. Au Portugal comme ailleurs, la mode est à la prudence, aux défenses renforcées. *A fortiori* quand on a en face de soi un joueur à la réputation affirmée comme Gomes. Lui chercher des noises sur ce plan-là ne tient donc guère. Et rappelons aux derniers réticents que le Portugal a tout de même gagné sa place en phase finale de l'Européen 1984, en éliminant notamment l'Union soviétique.

L'U.R.S.S., contre laquelle Gomes avait justement... failli débiter sa

Gomes

carrière internationale. Il avait dix-sept ans. Il était sélectionné pour la première fois.

— Hélas, le match avait été annulé, se souvient-il. Pour une cause peu banale : la révolution.

Les œilletons auront privé Gomes du titre de plus jeune international portugais. Il ne s'en plaint pas. Il a perdu bien peu de chose. « Rien, à côté de la liberté retrouvée. » D'autant moins de regrets qu'un an après, à Goiás, il débutait enfin face au Brésil. Déjà sous la houlette de Pedrito, alors sélectionneur national. Il compte maintenant une bonne vingtaine de capes, la concurrence avec cet autre grand buteur qu'est Néné (Benfica) ayant parfois été dure à vaincre. Désormais, c'est lui cependant qui est titulaire. Et c'est lui qui portera le numéro 9 au mois de juin prochain sur les stades français pour le Championnat d'Europe.

— Une aventure extraordinaire pour nous. Ce succès, car la qualification était inespérée, est bien la preuve que notre pays dispose de bons joueurs. Malheureusement, notre défaut réside essentiellement en une inorganisation flagrante de notre football. Les clubs et la Fédération ne pensent qu'aux résultats immédiats. Il n'y a aucun travail de formation approfondi, par exemple.

Une parole qui n'est pas lâchée au hasard. La formation, c'est en effet la reconversion que Gomes envisage lorsqu'il quittera les sunlights de la gloire.

— La vie de footballeur est assez stressante, trop pour que j'envisage de continuer à vivre sur les nerfs comme entraîneur. Par contre, travailler dans l'ombre avec des jeunes, ça oui, ça me plairait. J'ai d'ailleurs déjà mon diplôme d'éducateur.

Ce qui s'appelle prévoir l'avenir. Gomes, d'ailleurs, l'a déjà prévu sur beaucoup de plans. Son père a quitté son poste d'employé de bureau pour diriger une société d'aménagements de bureaux que son footballeur de fils a « montée » pour lui.

Pour son frère...

La réussite de Gomes, on le voit, est complète. Le football, comme dans beaucoup de pays, comme pour beaucoup de joueurs, aura servi de courte-échelle pour une promotion sociale par ailleurs bien hypothétique.

— Le Portugal a évolué, commente-t-il. Mais c'est vrai qu'il y a encore beaucoup trop d'inégalités sociales. Donc, qu'il est difficile de s'en sortir pour quelqu'un qui fait partie des classes laborieuses.

Grâce à son talent, Gomes, lui, a réussi. Son talent de buteur avant tout. Un don, peut-être. Un cadeau de la vie. Le destin.

— Oui, sans doute, au départ, de toute manière. Des qualités que j'ai dû travailler, développer, mais à la base, un don sans doute. Peut-être suis-je un élu des dieux du foot...

Comment Gomes ne croirait-il pas à cette sorte de privilège ? La vie, justement, a offert à sa famille un raccourci saisissant de ce que l'on peut appeler la chance et la malchance. D'un côté, Fernando Gomes. Footballeur professionnel. Riche. Adulé. L'exemple type de la réussite et du bonheur. De l'autre, Antonio Gomes, son frère, vingt-deux ans. Paralysé. Il est né comme ça. La médecine s'étonne encore qu'il vive. Antonio assiste aux matches de Fernando de son fauteuil roulant, qu'il balade près du champ de jeu du stade Antas.

— J'ai tout. Il n'a rien. C'est effarant, le sentiment d'impuissance que l'on ressent face à une telle injustice.

Gomes, au sommet de la gloire, ne peut pas ne pas penser à son frère, à chaque but qu'il marque, à chaque ovation qu'il reçoit.

— Si je n'étais pas Gomes, footballeur de Porto, buteur, célèbre, aimé, quelle serait sa vie ? Aurait-il les amis qu'il a ? Serait-il accepté comme il l'est ?

La réussite de Gomes n'est plus seulement la sienne. Elle aide son frère à vivre. De cela, le meilleur buteur européen a fini par se persuader. Cette responsabilité est une motivation. Une motivation émouvante. L'histoire, dès lors, n'est plus tout à fait banale.

Jorge ALMADERA.

Lille attend.

C'est avec une pointe d'envie que Lille a appris que Mulhouse allait régler, enfin, les 950 000 F dus à Brest pour le transfert de Gérard Bernadet.

Lille attend de Strasbourg un chèque de 600 000 F, solde du transfert de Krémau en Alsace...

Sagesse.

Organiser la poule finale du Championnat d'Europe des Nations n'est pas une mince affaire. Le comité cherche à l'heure actuelle une idée pour la cérémonie d'ouverture qui ne coûterait pas une fortune, comme ce fut le cas à Barcelone pour le Mundial 1982 : l'Espagne avait dépensé 1 milliard de centimes !

Guy Roux insiste.

Guy Roux n'accepte pas qu'un entraîneur, pour un mot de trop, puisse être interdit de banc de touche. Son lieu de travail. Son entraîneur adjoint ayant été sanctionné pour un match de Division III, Guy Roux demande à la F.F.F. une table ronde pour que ce problème soit réglé.

Aux oubliettes.

Jean-Claude Boyer, l'arbitre de Martigues - Marseille, en avait entendu de belles le 20 août dernier.

La commission du Championnat de Division II, après avoir pris connaissance du dossier et des insultes dont le président de Martigues (et aussi le maire, mais celui-ci en toute impunité) avait fait savoir qu'elle allait entendre et sans doute condamner le Président.

Depuis, plus aucune nouvelle de cette affaire.

Il s'agit sans doute d'un enterrement de première classe.

A nous deux, Bastia.

Invitée à aller jeter un coup d'œil sur la comptabilité du S.E.C. Bastia en début de saison, la commission de contrôle des experts de la L.N.F. n'avait pas « daigné » se déranger en Corse.

Mais, à la suite des nouvelles affaires qui viennent d'éclater récemment, elle vient de se décider, enfin, à déléguer deux incorruptibles pour voir de quoi il retourne.

L'ECOSSE

victime de l'exode

*Le football de club britannique se porte bien. Merci pour lui.
La Coupe d'Europe est là pour le prouver de manière irréfutable.
Les champions d'Angleterre et d'Ecosse sont toujours là :
Liverpool et Dundee United.
C'est également vrai pour les détenteurs de la Coupe :
Manchester United et Aberdeen.*

ENFIN, pour ce qui est de la Coupe de l'Union européenne, au stade des huitièmes de finale, on dénombrait toujours trois clubs anglais : Nottingham Forest, Tottenham et Watford, le fameux club d'Elton John, ainsi qu'un club écossais : le Celtic de Glasgow.

Au total, cela faisait toujours huit clubs britanniques en lice après deux tours de compétition. Au moment où paraîtront ces lignes, d'autres clubs britanniques auront disparu du concert européen, mais dans les compétitions les plus importantes (Clubs champions et Coupe des Coupes) tant les Anglais que les Ecossais seront toujours là.

En vérité, c'est surtout le football écossais qui semble actuellement avoir le vent en poupe. Certes, son équipe nationale est éliminée du Championnat d'Europe des Nations. Mais quoi de plus normal si l'on sait que Jock Stein ne peut compter sur son effectif au grand complet que très rarement, car ses sélectionnés sont pour la plupart des éléments jouant dans des grands clubs anglais.

Au lendemain des succès de Dundee United, de Aberdeen et du Celtic de Glasgow face au Standard, Beveren et le Sporting de Lisbonne, il est cependant permis de se demander si le responsable fédéral écossais ne commet pas d'erreur en allant chercher ailleurs ce qu'il a incontestablement chez lui. Nous entendons par là que Stein ne nous paraît plus obligé de faire appel à des Ecossais jouant en Angleterre, car les seuls clubs de Dundee United, Aberdeen et du

Celtic possèdent assez de talents pour animer la fameuse équipe nationale au « chardon ».

Mais voyons cela par le détail.

En Coupe des Clubs champions, Dundee United, vainqueur du titre national pour la première fois de son histoire l'an dernier, a écrasé ni plus ni moins le Standard de Liège en huitièmes de finale. A l'aller, les hommes de Jim McLean s'étaient contentés d'un 0-0, alors que, de leur propre aveu, ils auraient déjà pu imposer leurs vues en Belgique.

A Tannadice Park, quinze jours plus tard, ils ne se firent pas faute de confirmer tout le bien que l'on avait pensé de cette équipe pratiquant un football simple (nous n'avons pas dit naïf, comme le disent certains à propos du football d'outre-Manche), direct, efficace et, bien entendu, au sein duquel chaque élément détient une condition physique exemplaire.

Face à l'équipe de Goethals, qui passe pourtant pour un maître tacticien, Dundee a fait absolument ce qu'il a voulu. Balayé le milieu de terrain liégeois, anihilé le pauvre Tahamata, abandonné à son triste sort entre ces deux tours qui s'appellent Heagarty et Narey, écrasée, enfin, la défense belge pilonnée nonante minutes durant pas des garçons qui ont nom Doods, Bannon et surtout Ralf Milne.

Bref, ce Dundee United, qui jouait sans son meilleur élément Paul Sturrock, toujours blessé à un genou, n'a pas laissé l'ombre d'une chance au Standard, qui ne s'était plus vu

aussi maltraité depuis un certain 4-0 (également le score à Dundee) concédé à Manchester City il y a cinq ans déjà.

Les points forts de Dundee s'appellent assurément Gough, un fantasque et athlétique arrière droit offensif ; Narey, un international à part entière et qui mérite assurément de le rester, car sa rigueur est impressionnante, et Milne, le moins connu de tous, mais qui ne tardera pas sans doute à rejoindre le noyau de Jock Stein. Milne, c'est la classe et la volonté de vaincre conjuguées. C'est rare. Même dans un pays britannique où on possède souvent l'un ou l'autre, mais presque jamais les deux.

Contre le Standard, Milne se débarrassa à chaque fois de Michel Wintacq, que Guy Thys venait d'essayer contre... l'Ecosse à Glasgow. Il inscrivit les deux premiers buts des siens à la suite d'autant de services précis de Bannon. La première fois, Milne effectua une reprise de la tête aussi foudroyante qu'un tir au but tendu. La deuxième fois, il loba astucieusement Preud'homme venu à sa rencontre.

Ce dernier ne se souvenait plus d'avoir été bousculé de la sorte :

— *Un bloc impressionnant, dit le gardien de but belge. Même un grand Standard n'aurait rien pu contre cette équipe. Si elle parvient à rééditer son match livré contre le Standard, je la pointe comme l'un des deux finalistes de la Coupe des Champions !*



Finale des J.O., joie des Français après le deuxième but.

Lors de Monaco-Bordeaux, Jean Tigana en action.



Un but décisif de B. Lacombe contre Rennes. Bordeaux champion.



Passation des pouvoirs entre Giresse et Bossis.



Genghini (Monaco). Moins heureux qu'en Equipe de France.



Premier but de Metz contre Monaco, Kurbos annonçait déjà la couleur.



A. Szarmach, le buteur d'Auxerre, meilleur buteur du Championnat.



Garande (Auxerre). A égalité avec le Polonais.



Les Champions olympiques à Los Angeles avec leur entraîneur H. Michel.



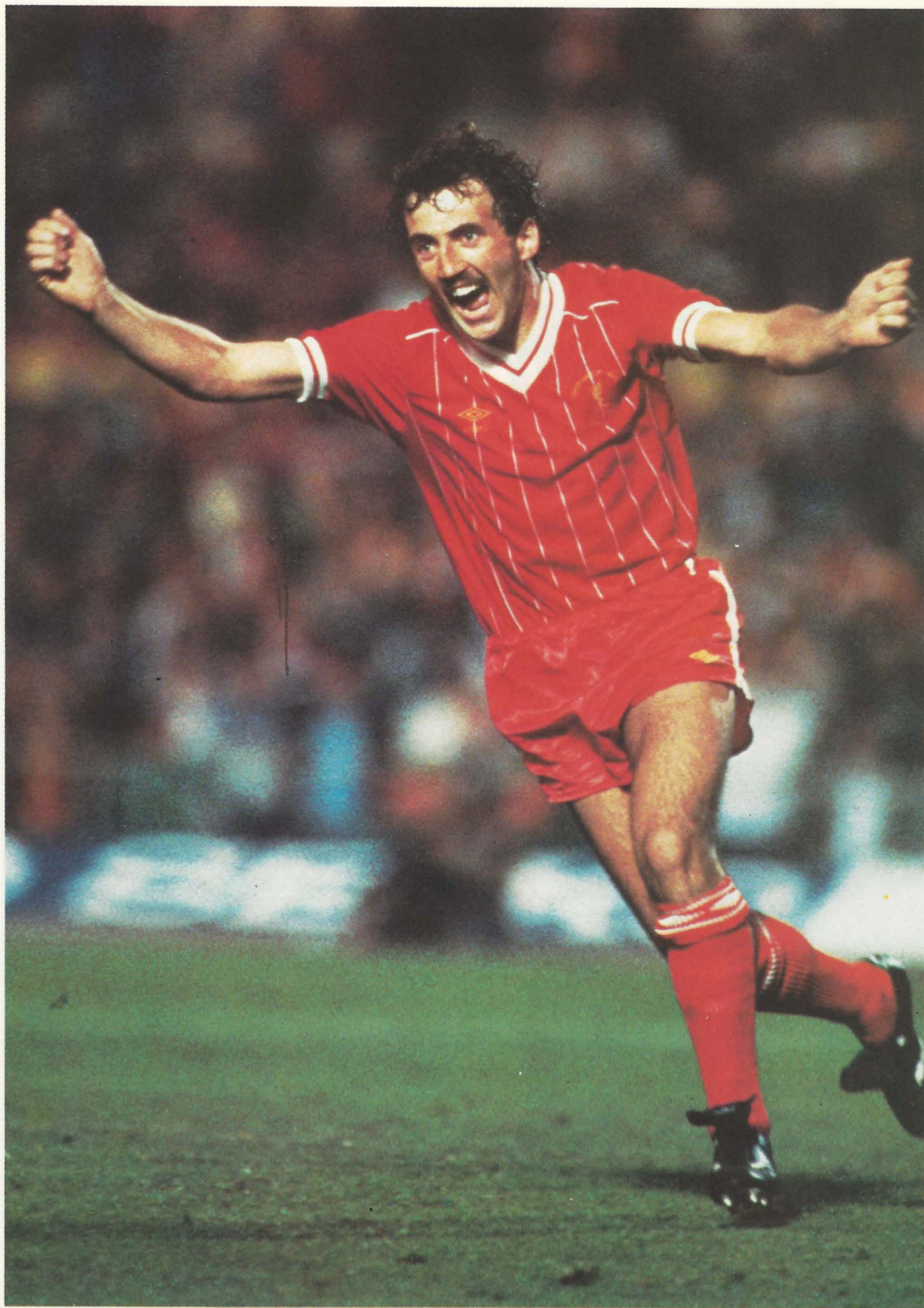


Madjer (R.C.F.), l'un des artisans de la surprenante montée du Racing.

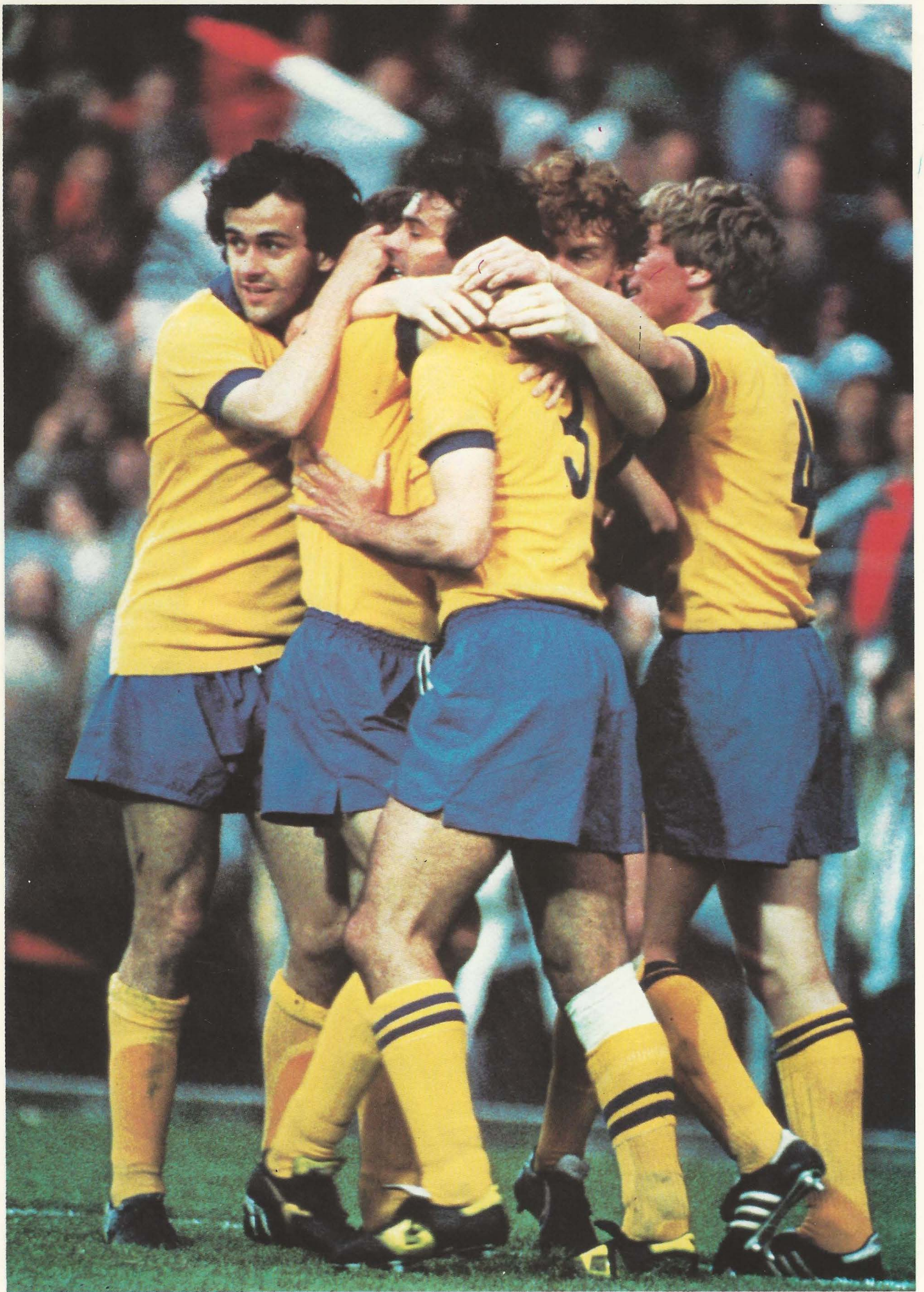




A. Graham Souness, dernière Coupe d'Europe avec Liverpool.



Alan Kennedy, le buteur inattendu.



Les Italiens de la Juve victorieux en finale de la Coupe des Coupes, avec un certain Platini.



Liesse chez les supporters de la Juve.
Scirea, brandit la Coupe des Coupes.



L'artiste Susic lors de P.S.G.-Toulon.

A une centaine de kilomètres au nord de Dundee, également en bord de mer, à Aberdeen pour être précis, le détenteur de la Coupe de Belgique, Beveren en l'occurrence, n'a pas été plus heureux que le Standard. Lui aussi a dû concéder quatre buts. Certes, les Belges en inscriront un, mais le match était alors terminé depuis longtemps.

La débâcle était d'autant plus significative que Beveren n'avait pas encore connu la défaite cette saison en Belgique. Ni en Championnat, ni en Coupe. C'est dire que les élèves de Urbain Braems, un autre stratège, pourtant, du football belge, ont pris la leçon à Aberdeen. En fait, on ne s'est plus étonné que l'équipe de Alec Fergusson était la détentrice de la Coupe des Coupes.

Après avoir vu les extraits des matches à la télévision, Dundee United - Standard et Aberdeen - Beveren étaient très semblables.

A Dundee comme à Aberdeen, les Belges avaient tenu bon un peu plus d'une demi-heure, mais étaient menés par deux buts à rien au repos. Chez les deux équipes écossaises cette même rage de vaincre. Ici, la vedette avait été le rouquin Gordon Strachan, auteur de deux buts, mais qui n'avait pas fait que cela. Durant les nonante minutes de la rencontre, il avait été le maître incontesté du terrain. Ici aussi, les Belges avaient dû abandonner l'entre-jeu à la pression constante des Ecossais ; ici aussi, les défenseurs avaient aisément pris le dessus sur les pauvres Albert et Martens ; ici aussi et enfin, la défense n'avait rien pu contre les coups de boutoir incessants d'une formation particulièrement motivée, et qui l'était encore davantage à la suite de quelques troubles qui l'avaient remuée quelque peu avant le match retour.

Aberdeen avait, comme Dundee au Standard, obtenu un match nul blanc à Beveren. Ce résultat n'avait pas été pour mettre les champions d'Europe en confiance, qui semblaient éprouver pas mal de difficultés à marquer des buts. Mais ce n'est pas tout. Vingt-quatre heures avant le match retour, tout Aberdeen fut secoué par la nouvelle du départ éventuel de son manager Alec Ferguson pour les Glasgow Rangers, en proie à d'énormes difficultés sportives. On croyait d'autant plus au départ de Ferguson que Jim Graigh, le manager des Rangers, avait été remercié et que Ferguson avait passé toute sa carrière dans le célèbre club de Glasgow. Le moral n'était donc pas des meilleurs à quelques heures de la deuxième



L'Ecosse victime de l'exode... Souness capitaine de Liverpool.

manche entre Aberdeen et Beveren. Mais une autre bombe éclata sur le coup de midi, la direction d'Aberdeen ayant invité les journalistes à une conférence de presse. D'aucuns crurent évidemment qu'on allait annoncer le départ officiel de Ferguson et, afin d'apaiser quelque peu les supporters et les joueurs, le nom du nouveau manager des rouges et blancs. Mais c'est tout le contraire qui se produisit, Alec Ferguson annonçant lui-même qu'il restait à la tête de ses troupes et ce pour une durée de cinq ans.

Non seulement Aberdeen était sauvé, mais Ferguson devenait, avec 600 000 francs par an, le manager le mieux payé d'Ecosse. La « Ferguson story » était terminée. Hélas pour Beveren, qui se retrouva du même coup opposé à une équipe survoltée

et qui ne se fit faute d'empoigner directement les Belges à la gorge. On connaît la suite, Aberdeen s'imposant par 4-1 alors qu'il aurait, à l'image de Dundee United d'ailleurs, pu gagner bien plus largement encore.

Cela dit, à Glasgow, le célèbre Celtic au maillot rayé vert et blanc, mais qu'il dut abandonner cette fois, car son adversaire portait la même tunique, ne faisait pas non plus le détail face au Sporting de Lisbonne. Ce dernier l'avait emporté par 2-0 à l'aller et croyait bien pouvoir neutraliser les Ecossais lors du match retour. Mais il n'en fut rien. Tel un rouleau compresseur, le Celtic passa sur les Portugais : trois fois avant le repos, deux fois dans les quarante-cinq dernières minutes. Ici encore, le « punch » des Ecossais avait été impressionnant et constant. Ici en-

L'Ecosse

core, il y avait eu une classe de différence entre les Ecossais et leur invité du jour.

Lors de ce Celtic - Sporting de Lisbonne, qui restera encore longtemps dans la mémoire de ceux qui l'ont vécu, les cinq buts avaient été marqués par autant de joueurs donc le nom commence par « Mac », une preuve que les clubs écossais jouent avec des produits du terroir et qu'ils n'ont vraiment pas besoin de s'entourer, comme dans nos régions, de joueurs étrangers.

Du talent, il y en a donc à revendre à Dundee United et à Aberdeen, mais aussi au Celtic, où un certain Paul McStay est en passe de devenir un très grand d'Ecosse. Puisse-t-il ne pas suivre le même chemin que cet autre gamin du Celtic, Charles Nicholas, aujourd'hui transféré à l'Arsenal où, hélas ! il semble déjà avoir perdu beaucoup de sa spontanéité.

Quoi qu'il en soit, la relève est assurée en Ecosse. Stein n'a pas à s'en faire. Souness, Hansen, Gray ou autres Dalglish peuvent s'en aller l'âme sereine. Leurs remplaçants sont prêts à prendre la relève et, qui sait, mener l'Ecosse bien plus loin encore qu'à l'époque de leur forme optimale.

Souness, Gray, Dalglish et Hansen sont autant de joueurs écossais évoluant dans des clubs anglais. Que Jock Stein les remplace par des Ecossais évoluant dans des clubs écossais. Il n'aura pas à d'en plaindre, et ses « boys » le lui rendront bien.

Finalement, seul le Glasgow Rangers fut éliminé l'autre jour en Coupe d'Europe. C'est aussi le seul club du haut du tableau qui traverse actuellement une mauvaise passe. Comme quoi, tout s'explique toujours.

En attendant, nous le répétons, le football écossais est bien plus riche qu'on ne l'imagine de ce côté-ci de la Manche. Heureusement, il n'y a que les continentaux qui semblent s'en apercevoir. Tant mieux, car le jour où les Ecossais mettront tout en œuvre pour empêcher l'exode de leurs joueurs vers l'Angleterre, leur équipe nationale sera redoutable.

J.M.



Dans les années 60, Denis Law, autre exilé, fit apprécier son grand talent.



Kenny Dalglish, une présence étonnante...

LE BALLON DANS LE CAMP DE L'EQUIPE DE FRANCE

*On ne peut désormais se le cacher,
le jeu de la sélection française s'est sensiblement dégradé
depuis le Mundial espagnol, à l'image des clubs français d'ailleurs
qui ne réussissent plus grand-chose
dans les différentes Coupes d'Europe où ils se trouvent engagés,
pour ne pas dire fourvoyés.*

RIEN que de très normal à tout cela, ces médiocres productions extra-nationales se trouvant être la juste sanction d'un football national malade, secoué par des crises et des scandales divers, et surtout une bien mauvaise qualité du jeu fourni dans l'ensemble de cette Première Division désolante.

Nantes, converti franchement au réalisme du jeu de contre, non seulement ne progresse plus mais plafonne et s'essouffle ; Paris - Saint-Germain réédite comme à plaisir les erreurs techniques et structurelles de l'ancien Racing de Paris des années 1950 ; Saint-Etienne se bat contre un spectre ; Sochaux et Bastia sont retombés dans l'anonymat après avoir flirté naguère avec certains sommets européens ; Strasbourg se contente de viser le record de matches nuls en Championnat avec un entraîneur allemand qui ressemble à une copie conforme de Gilbert Gress ; Toulouse, à l'instar de beaucoup d'autres, alterne les bonnes périodes et les mauvaises, sans que les responsables techniques se montrent capables d'analyser les raisons du phénomène cyclique inquiétant ; Lens s'est étrangement relâché après son élimination en Coupe d'Europe ; Monaco façon Muller se montre incapable de nets succès à domicile et ne l'emporte à l'extérieur qu'en pratiquant un jeu de contre où il semble plus à l'aise que lorsqu'il domine ; quant à Bordeaux, pléiade de vedettes, sa production d'ensemble n'est absolument pas à la mesure de la valeur individuelle de la plupart de

ses joueurs. On nous dira après ce bilan catastrophique que les tactiques de jeu sont secondaires. Nous affirmons ici que les mentalités en vogue, et puissamment orchestrées par une presse inconsciente et irresponsable, sont la cause essentielle de cette dégradation générale. A tel point que le club qui semble le plus digne d'intérêt est celui d'Auxerre, presque tenu généralement pour quantité négligeable, relégué au rang de simple trouble-fête (mais où donc se donne la fête ?) ou de faire-valoir. Pourtant, Auxerre est très présent et régulier depuis le début de saison, et inscrit deux hommes, Garande et Szarmach en tête du classement des buteurs. Avec des moyens apparemment réduits, Auxerre s'impose et révèle de jeunes joueurs, Bats, Boli, Lanthier. Mais, paradoxe révélateur de l'inconsistance des responsables techniques français, Lanthier, excellent demi offensif dans son club, est retenu en sélection Espoirs à un poste de faux ailier, où évidemment il se noie.

D'incompétence en sophismes, le football français est aux abois, dirigé à courte vue par des petits chefs aux allures de gardien de square, ambitieux et vindicatifs. C'est par exemple Claude Bez, le président de Bordeaux, qui empêche des journalistes de faire leur travail, secondé par un Couécou mué en homme-lige. C'est d'autre part Aimé Jacquet qui persiste à faire évoluer son équipe en 4-4-2 avec deux demis strictement défensifs et aucun ailier, Zénier faisant banquette !

Ceci étant d'ailleurs la tendance générale, rien d'étonnant à ce que le nivellement des valeurs s'accroisse dans la médiocrité. A tel point qu'en Coupe de France, des clubs de Deuxième Division comme Mulhouse et Cannes, au fond de jeu technique solide voire brillant, peuvent se permettre le plus justement du monde de remettre à leur vraie place quelques célébrités. Et Six revient en sélection sur deux ou trois coups d'éclat après avoir disparu de la circulation ; à tel point que Gilles Rampillon de Cannes propose, en manière de plaisanterie, sa candidature à Hidalgo, qui n'a pas l'air d'avoir les idées plus claires que ses compères des clubs de Première Division.

Le résultat le plus tangible de cette dégradation est le fait que désormais on ne marque plus davantage de buts en France qu'en Italie. Pourtant, quelques pontes feignent encore de s'étonner de la désaffection d'un public lassé par des joutes aux relents maussades pour ne pas dire infects. Aux difficiles postes d'avants de pointe, les révélations et confirmations se font de plus en plus rares. On pourrait bien revoir pour le rendez-vous de juin une ligne d'attaque tricolore, réduite à deux hommes, composée de Six, Lacombe ou Rocheteau, c'est-à-dire une ligne qui apparaissait déjà il y a six ou sept ans et qui avait montré ses limites. Hidalgo a oublié l'époque brillante du Mundial espagnol, oublié aussi une ligne de demis Platini-Giresse-Genghini, qui fut décisive contre la Hollande



pour obtenir le billet qualificatif espagnol.

Dès lors, Onnis, Szarmach, Lacombe, Giresse, Beltramini, tous âgés de plus de trente ans, voire de trente-cinq, tiennent toujours le haut du pavé en matière de buteurs ; en dehors de Garande, aucune jeune révélation ; les Stopyra et autres Anziani stagnent ; comment pourrait-il en être autrement dans ce triste Championnat où les club de tête ne marquent pas même deux buts par match en moyenne ?

A tel point que, cette année, le Championnat de Seconde Division paraît davantage intéresser les publics concernés, avec Marseille, Nice, Lyon d'une part, Tours, le Racing et le Havre d'autre part, et dont les attaques se montrent autrement généreuses en buts marqués. Ainsi l'avant-centre de Marseille Pascal est-il appelé en sélection Espoirs. Mais les difficultés de la sélection nationale sont corroborées par les déroutes subies par les sélections Espoirs, Olympiques ou Juniors. Le mal est donc profond, à tel point que Platini semble devenu absolument indispensable, non seulement pour organiser le jeu, mais encore pour marquer des buts. On remarque d'ailleurs que Platini n'est pratiquement jamais blessé depuis qu'il évolue en Italie, alors qu'il l'était souvent en France. Est-ce à dire

qu'en plus le football français devient plus violent, plus négatif, plus défensif que le football transalpin ?

En tout cas, si l'équipe de France n'est pas capable de disposer plus nettement d'une faible sélection autrichienne à Bordeaux, on se demande comment elle compte s'y prendre pour battre des équipes plus fortes, plus ambitieuses, en juin prochain. Le stage de Font-Romeu sera-t-il suffisant pour se débarrasser des lourds carcans tactiques et mentaux d'une pauvre saison, et rebâtir une sélection puissante et sûre d'elle-même ? D'autant qu'à plusieurs postes, et non des moindres, Hidalgo hésite, tergiverse ; certes, il a des soucis à se faire. Le match contre l'Autriche fut à ce point mauvais que même Bossis ne fut pas bon, dans son poste de libero. Depuis deux ans, donc, les mêmes problèmes restent entiers : problèmes du gardien, de la défense centrale, et de l'avant-centre. Hidalgo a passé en revue une bonne moitié des gardiens de Première Division, sans se décider. A valeur sensiblement égale, il nous semble qu'il y aurait lieu de choisir des hommes d'expérience, Baratelli, Bertrand-Demanes, voire Dropsy. Comme l'avant-centre, le gardien doit être mis en confiance bien avant la compétition. Si Amoros semble indiscutable, il n'en va pas de même pour Battiston, qui évolue désormais en

libero à Bordeaux et non plus arrière droit. Si la classe individuelle de Bossis ne se discute pas, on peut se demander s'il est réellement meilleur au poste de libero qu'à celui d'arrière gauche. Sa maîtrise est moins évidente, de même que son apport dans le domaine offensif. Dès lors, des hommes comme Lopez ou Bathenay lui sont-ils inférieurs à ce poste ? Quant à Leroux, il se contente strictement d'assurer un travail de chien de garde sans éclat et limité au secteur défensif. Luis Fernandez pourrait apporter bien davantage à ce poste, dans le domaine de la relance, à la manière de l'ancien demi-centre, tout en permettant un trio de demis Platini-Giresse-Tigana.

Quant aux Genghini, Touré, Ferreri, ils peuvent suppléer à la défaillance d'un titulaire. Au poste d'ailier gauche, Bellone et Six sont à égalité dans l'esprit du sélectionneur. En numéro 9, qui choisir entre Lacombe, Rocheteau, Soler ? Aucun des trois ne s'est jamais imposé irrésistiblement. Soler est l'avant-centre type, buteur, lutteur, avec des moyens physiques, un bon jeu de tête, mais on ne lui a pas accordé le même crédit qu'à Lacombe et Rocheteau. Enfin, la question importante de l'aile droite. Xuereb, Ferratgé, sont des ailiers droits de valeur, mais Hidalgo n'en veut pas. Il sacrifie l'aile

LE BALLON DANS LE CAMP DE L'EQUIPE DE FRANCE

droite pour le 4-4-2 en vogue ; dès lors, la sélection est incapable de créer le danger de ce côté abandonné, laissé à la discrétion d'un Tigana ou d'un Battiston quand ils veulent bien se livrer à quelque simulacre d'attaque, de montée offensive plus ou moins aveugle. Tout le potentiel de débordement est donc confiée à l'aile gauche, un labeur permanent dans lequel le jeune Bellone risque de s'épuiser rapidement. Mais Hidalgo pense avoir prévu la parade en remplaçant Bellone par Six en cours de match lorsque le premier est à bout de forces. Curieux stratagème qui tient davantage de la cuisine improvisée que de l'élaboration tactique. Tout cela est plutôt inquiétant à deux mois du grand rendez-vous. Le public ne s'y trompe pas et déserte les stades : 15 000 spectateurs payants pour France-Autriche, 4 000 à Paris pour France-R.F.A. Olympiques ; 2 000 à Rouen pour France-Angleterre Espoirs ; la Fédération est obligée de procéder à des milliers d'invitations gratuites pour meubler les stades et assurer un certain soutien aux tricolores désemparés, dont la plupart sont à bout de souffle physiquement et mentalement, et beaucoup d'entre eux essentiellement préoccupés par leur prochain transfert et le nouveau contrat à la clé.

Certains titres de la presse sont révélateurs ; « Une parodie de football » (Strasbourg-Rouen), « Le maintien à tout prix » (Nancy-Toulon), « Le couteau sous la gorge » (Monaco-Bordeaux), etc.

Le football français est malade ; le Mondial espagnol n'a pas entraîné l'élan positif espéré ; le public, lassé, se tourne vers d'autres horizons. Ainsi les trop brèves images télévisées de la Coupe d'Afrique des Nations soulèvent un réel intérêt à la vue du spectacle offert par quelques artistes à l'état pur comme le très jeune Fofana déjà contacté par des clubs européens, où hélas il risque de perdre son âme et son jeu naturel.

Au milieu d'un calendrier fou qui va entraîner l'apoplexie, la Fédération attend le mois d'avril pour improviser des demi-finales de Coupe de France en un seul match au lieu de deux, comme quoi l'argent ne fait soudain plus le bonheur. Francis Borelli voyage encore plus que le Président de la République, afin de dénicher l'oiseau rare au poste d'avant-centre, comme si la crise des attaquants ne touchait que la France. Rocheteau peut préparer ses valises.

Panique, incompétence, folie des grandeurs, décisions factices, fuite en avant, désordres mentaux, manque de dignité à tous les niveaux, voilà le printemps 1984 du football français. Par ailleurs, on annonce, histoire d'amuser la galerie, un « nouveau régime juridique » pour les « grands » (?) clubs, avec un projet de loi à l'Assemblée nationale. Mais déjà la Fédération, la Ligue et les clubs concernés multiplient les tackles glissés contre le projet. Un projet d'une complexité telle que nous épargnerons au lecteur les détails inutiles. Disons seulement que cette loi, qui ferait obligation aux clubs de confier leur gestion à une société anonyme dite « société à objet sportif »

(S.O.S. !) aurait pour conséquence directe d'accentuer le caractère déjà amplement commercial et affairiste du football professionnel. D'une part, les pouvoirs de la Fédération seraient moindres, mais cela est-il un mal dans une société prétendument démocratique ? D'autre part, il y aurait là-dessous des arrière-pensées à relent politicien, municipal ou national. Bref, le panier de crabes frétille de plus belle.

Par ailleurs, on parle de tournois en salle l'hiver, ainsi que d'un Championnat allant du printemps à l'automne, mais sans traiter du déphasage que cela entraînerait par rapport aux championnats étrangers et aux compétitions diverses internationales.

Ne pourrait-on simplement jouer le dimanche après-midi en hiver, en étalant correctement et rationnellement la saison ? Au lieu de ça, on nous ressort le vieux monstre du Loch Ness, les concours de pronostics, la panacée qui résoudra tous les problèmes du football français, un football anémique qui radote ses sempiternelles antennes. Désolant, n'est-ce pas ?

Roland AUVRAY.



Messlender, Pezzeley, Baureister, Phrohaska.

TOULOUSE : L'INTELLIGENCE AU POUVOIR

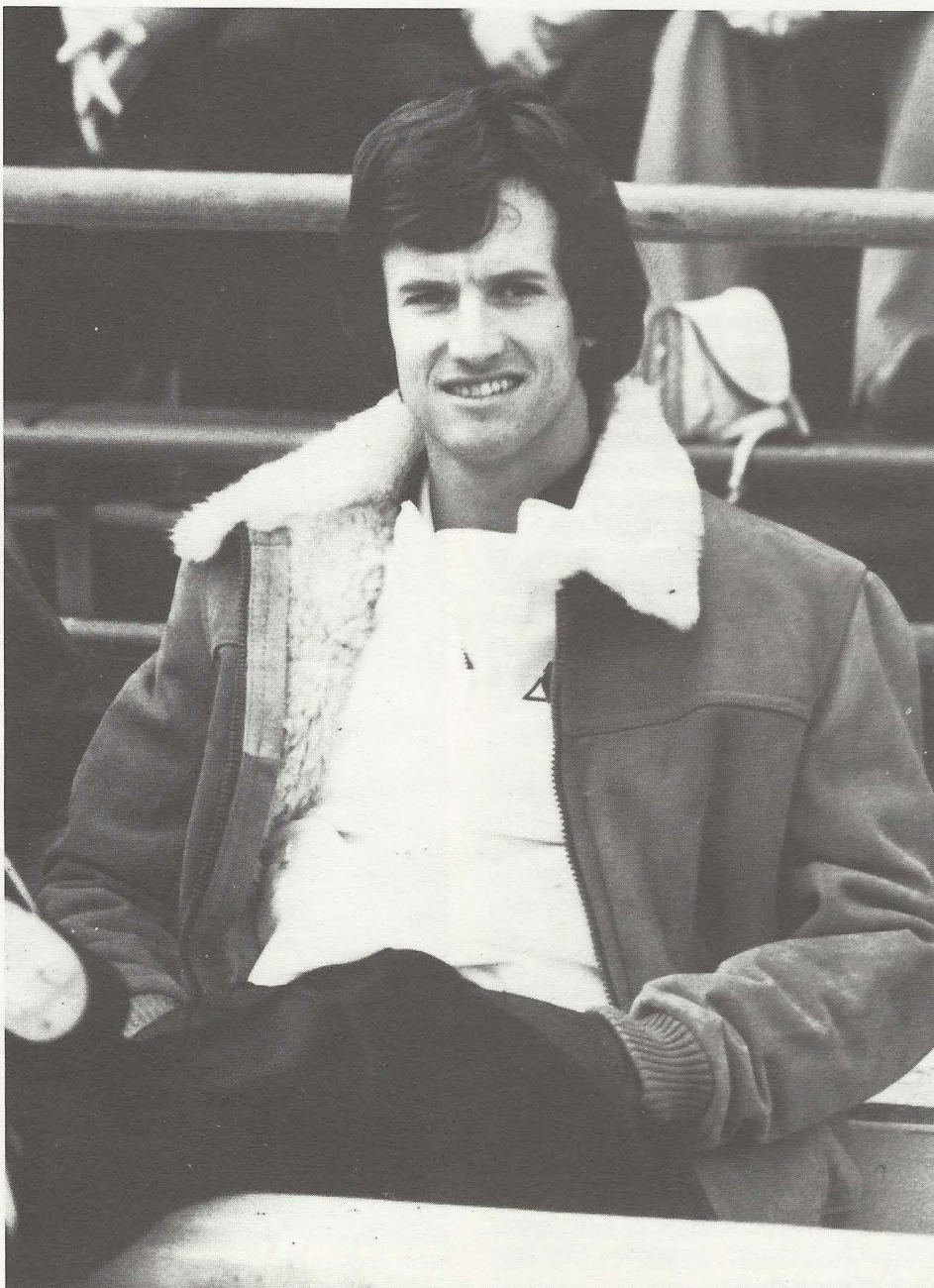
Le « Téfécé », c'est l'équipe qui monte, qui monte en ce début d'année 1984 ? Ça vous étonne ? Nous pas. Quand l'intelligence est au pouvoir, il est normal que cela finisse par payer.

UNE douzaine de matches sans défaite. C'est l'exploit réussi en quelques semaines par le Toulouse Football-Club de Daniel Jeandupeux. Une équipe qui avait bien débuté le Championnat, mais s'était vite trouvée confrontée à quelques problèmes la rejetant provisoirement dans l'ombre. Aujourd'hui, Toulouse rivalise avec les gros bras de la Division I, les Bordeaux, Paris-Saint-Germain, etc. La Coupe d'Europe est devenue le but – inavoué mais évident – d'une formation qui, en engrangeant les points, s'est bien trouvée obligée de viser plus haut qu'en début de saison, où une place en milieu de tableau aurait suffi à son bonheur pour cette saison.

Jeandupeux le récidiviste.

Cette réussite aussi soudaine que spectaculaire n'a pas manqué d'étonner nombre d'observateurs. Visiblement, ceux-là avaient oublié que Daniel Jeandupeux, s'il est jeune dans la profession, jouit déjà d'un palmarès impressionnant.

Après l'accident qui mit un terme brutal à sa carrière, alors qu'il défendait brillamment les couleurs des Girondins de Bordeaux, Jeandupeux était retourné dans son pays à la fin des années 1970. Le F.C. Sion allait être le premier club à lui donner la possibilité de mettre en pratique des conceptions maintes fois affirmées dans ses écrits de journaliste (il écrit depuis longtemps pour deux journaux suisses), ou au travers d'interviews accordées en tant que joueur. Des conceptions relativement



TOULOUSE

simples : jeu offensif à partir d'une défense en zone, pour la partie technique. Ouverture d'esprit, dialogue, sens pédagogique, capacité à expliquer ses idées pour ce qui concerne le contact avec ses joueurs.

Au F.C. Sion, donc, Jeandupeux avait effectué des débuts brillants dans la carrière : il ne restait qu'une saison à la tête de cette équipe, mais enlevait avec elle la Coupe de Suisse.

La saison suivante, Daniel Jeandupeux regagnait le F.C. Zurich, club dont il avait défendu les couleurs en tant que joueur. Arrivée saluée dès la première saison par un doublé Championnat - Coupe de la Ligue, suivi la seconde par une coupe.

La troisième saison, Jeandupeux démissionnera. alors que son équipe était en passe de se qualifier pour une Coupe européenne. Le président du F.C. Zurich lui préférera deux «joueurs-vedettes», dont Jeandupeux estimait la mise sur la touche nécessaire, leur comportement mettant en danger l'unité du groupe et l'application de ses conceptions qui avaient fait leurs preuves.

Impressionné par le public.

Ayant à peu près fait le tour du problème en Suisse, Jeandupeux le francophone se tourne vers la France. Ou plutôt, y retourne. Il n'a pas oublié, après plusieurs saisons passées à Bordeaux, les charmes de notre pays, dont il apprécie à la fois les vins, le soleil, la finesse d'esprit de ses citoyens et ses capacités footballistiques.

Quand Jeandupeux ferme son appartement de Zurich, plusieurs clubs français cherchent justement un entraîneur. Il y a le Paris-Saint-Germain et Toulouse notamment.

Jeandupeux choisira la Cité des Violettes en expliquant : « *Paris a une équipe de stars. Mais pas de jeu. En faire un sera difficile compte tenu de la personnalité des joueurs en place, des habitudes, de l'obligation d'avoir d'excellents résultats tout de suite. A Toulouse, au contraire, tout est à faire. L'équipe étant "neuve", il sera plus facile de la modeler. D'autre part, je suis convaincu qu'il y a à Toulouse un potentiel public très intéressant. Je m'en suis rendu compte il y a quelques saisons lors d'un match amical contre Saint-Etienne auquel j'avais assisté. Il y avait*

30 000 spectateurs : cela m'avait frappé. »

Pour terminer, les arguments présentés par le président toulousain Daniel Visentin seront plus convaincant, que ceux avancés par le Parisien Borelli. Sans qu'il s'agisse d'ailleurs seulement d'espèces sonnantes et trébuchantes. Disons que Jeandupeux a le contact avec Visentin. Qu'il aime son enthousiasme, sa passion pour le football, ses idées. Même ses idées sur le jeu.

A cette époque, Jeandupeux confiera à quelques auditeurs privilégiés : « *Ce type, il est super. Avec lui, il y a vraiment quelque chose qui passe. On se comprend bien.* »

Tout juste si le Suisse voudra écouter quelques conseils de prudence ou de tempérance généreusement offerts par quelque sceptique des relations sans nuages entre un entraîneur et un président.

Il est carrément heureux lorsque la saison débute.

Tout à faire...

A Toulouse, Jeandupeux trouve un effectif qui vient d'être renforcé par quelques noms ronflants. Aux Camus, Marx, Van Straelen, Durand, Soler, Ferratgé et autres Lopez, joueurs d'expérience, Visentin ajoute un gardien de talent, Bergeroo, deux défenseurs, Domergue et Brisson (le frère du Lensois François, son prénom est Gilles), un attaquant international, Laurent Roussey, plus un organisateur que Jeandupeux a lui-même recommandé, Favre, transfuge du Servette de Genève.

Ces choix sont intéressants. Il n'en demeure pas moins qu'il demeure une part de risque. Domergue, les années précédentes, à Bordeaux puis à Lille, a été de désillusions en désillusions. Pour finir par descendre en Division II avec Lyon. Il a besoin de se refaire un moral. Comme Laurent Roussey. Fils d'une génération verte devenue orpheline en quelques mois à Saint-Etienne, Roussey a été stoppé net dans son ascension d'étoile filante par une méchante blessure au genou d'abord, par une crise stéphanoise dévastatrice ensuite. Est-il capable de refaire surface ?

Et Favre ? Certes, il s'agit là d'un meneur de jeu à l'intelligence et aux possibilités techniques remarquables. Mais s'adaptera-t-il ? Et rapidement ?

Jeandupeux se doit de redonner confiance à ces joueurs. Il doit s'imposer lui-même à un effectif, à un public, à une région qui attendent beaucoup de lui. Pour cela, il doit donner un style de jeu à une équipe

qui, sous la houlette de Cahuzac, s'en est toujours remis au contre et aux exploits individuels. Lui donner un style, mais aussi des résultats rapidement.

Parallèlement, il doit aider le club à se structurer. Il propose, explique, encourage : regrouper les installations autour du Stadium. Centre de formation, terrains d'entraînement.

D'abord, le jeu...

Les premiers matches de la saison permettent à Jeandupeux de connaître son effectif et de voir ce dont il est capable. Ce sont les rencontres amicales d'avant-saison.

Peu à peu, sa vision du groupe, des forces et des faiblesses de chacun, les carences collectives apparaissent.

Les Domergue, Durand, Favre, Soler, Roussey peuvent permettre une assise technique intéressante. Des joueurs comme Camus, Deplanche, Lacombe, Ferratgé, Van Straelen ont de belles qualités : physiques pour les uns, d'intelligence ou de compréhension pour d'autres. Ces énergies, ces courages et ces bonnes volontés, bien canalisées, seront très utiles.

Mais la priorité reste le style de jeu. Toulouse a des automatismes de contre pour tout acquis tactique. Marquage individuel, jeu précipité, attaquants isolés. Menés au score, les joueurs du « tefécé » paniquent, et ne savent comment s'y prendre pour une défense adverse qui se replie pour préserver son avantage.

Jeandupeux débute par sa défense. Il la réorganise en marquage de zone. Cela ne fait pas le bonheur de tous. Lopez y voit la perte de prérogatives personnelles dues à son poste de libero perdu, puisqu'il devient un arrière central qui couvre et est couvert en alternance selon les situations de jeu. Deplanche, en revanche, est ravi. Techniquement, Claude n'est pas un ténor et il le sait. Mais Jeandupeux mise sur sa parfaite compréhension du rôle d'arrière central, qu'il a rapidement assimilé, pour le faire jouer.

Jeandupeux en est à peu près là lorsque le Championnat démarre. Toulouse débute bien, obtenant notamment un spectaculaire succès à Rennes. Mais, très vite, les limites de l'équipe de Jeandupeux apparaissent. Les résultats se font moins brillants.

La défense commence à être au point. Mais l'influence des défenseurs dans la construction, elle, n'est pas assez importante. Jeandupeux essaye de donner à son milieu de terrain une orientation constructive qui passe encore mal. Surtout au stadium, où le public « pousse » ses joueurs vers le



but adverse, n'a pas la patience de les laisser construire.

Cette situation va durer un certain nombre de matches. Jeandupeux se pose des questions. Des résultats contradictoires et pour tout dire décevants entament un peu l'ambiance générale. Lopez et Van Straelen font grise mine. Le premier n'apprécie toujours pas de ne pas jouer en libero. Le second, qui ne joue pas, n'appréhende guère. Lopez perd son brassard de capitaine, et cela n'ajoute guère à sa bonne humeur.

Domergue providentiel.

Jeandupeux, homme de dialogue, malin de surcroît, va alors tenter de reprendre le dessus. Quitte à ne pas avoir de bons résultats dans l'immédiat, autant que cela ne soit pas avec ses idées. Il accepte les doléances des mécontents pour deux ou trois matches. Toulouse revient au mar-

quage individuel. Et perd encore. La preuve est faite. Jeandupeux a alors beau jeu de faire remarquer à ses joueurs : *« Cela ne marche pas non plus avec votre méthode. Alors, revenons à la mienne, puisqu'il faut bien choisir. »*

Pour une démonstration, ce n'est guère par l'exemple, mais cela a au moins le mérite de la logique. Jeandupeux sait alors qu'il entre dans une phase délicate. Qu'il va devoir obtenir quelques résultats pour décrocher une équipe et un club au sein duquel quelques grincements de dents commencent à parcourir les couloirs.

Reprenons du début. La défense a assimilé la zone, mais beaucoup plus dans son rôle défensif que dans la phase offensive de son application. La relance laisse à désirer. Que faut-il faire ? L'améliorer. Comment ? En plaçant un joueur doué dans l'axe. Peu à peu, le portrait du joueur se dessine et devient évident. Domergue.

Excellent technicien. Bonne vision de jeu. Bonnes capacités créatrices. Mais il est coincé sur l'aile gauche de la défense. Jeandupeux tente le coup. Domergue se transforme en arrière central aux côtés de Lopez. C'est la révélation. Le défenseur en quête de revanche éclate dans les espaces du centre de terrain, où ses possibilités de manœuvre sont fortement accrues. Il reste un tackleur remarquable, mais devient un relanceur de premier ordre. Il joue juste. Sait monter pour épauler le milieu. Ou le plus souvent le placer en position d'amorcer des actions dangereuses. En déplaçant un seul joueur, Jeandupeux vient de trouver la solution à tout un ensemble de problèmes. En créant une ligne technique dans l'axe du terrain : Domergue en défense, Favre et Durand au milieu, Laurent Roussey devant. A gauche de cette ligne, différents atouts vont pouvoir s'exprimer : l'application de Marx, l'enthousiasme de Ferratgé, dont les dribbles savent être redoutables. A droite, la volonté et la lucidité de Brisson, les percées de Lacombe.

Treize matches sans défaite.

On est là courant octobre. Toulouse, très rapidement, arrive à peaufiner son jeu. Jeandupeux veut une équipe dominatrice, prenant le match à son compte, pressant l'adversaire sur son but. Grâce au rayonnement de Domergue, la circulation du ballon est débloquée. Les esprits aussi. En dominant, on prend confiance. En marquant, encore plus. Toulouse va beaucoup marquer. Et il ne va plus perdre. Treize matches de Championnat sans défaite. Une remontée spectaculaire au classement, qui place l'équipe du président Visentin dans la roue des prétendants à une Coupe d'Europe.

C'est l'euphorie.

Visentin retrouve un sourire passablement crispé depuis quelques semaines, même s'il n'a jamais retiré sa confiance à Daniel Jeandupeux.

Le public du Stadium, lui, a appris la patience. Grâce à la presse locale, qui a lancé, en reprenant les arguments de Jeandupeux, des appels aux supporters. Pas fous, les supporters. Ils ont vite vu que leurs favoris commençaient à pratiquer un excellent jeu collectif et conquérant. Cela leur plaît. Ils en redemandent. On n'entend plus les lieux communs du genre : *« Regarde, ils ne savent que jouer en passes latérales ou en retrait, ils laissent l'adversaire se replier, ils ne jouent pas assez rapidement. »* Le public apprend qu'une passe en

TOULOUSE

retrait s'impose, si elle doit permettre de faire progresser la construction, ou de pouvoir la reprendre par le bon bout. Il apprend que le redoublement de passes est un bon moyen de priver l'adversaire de ballon, et de le déséquilibrer aux abords du but adverse. Il se rend compte qu'entre un tir de loin et la tentative d'une dernière passe judicieuse, la dernière option peut être la meilleure, même si elle échoue souvent. Il comprend qu'une défense jouant sans libero peut s'appuyer sur la loi du hors-jeu pour remonter le terrain et aider ses attaquants, et ne pas concéder du champ trop rapidement quand c'est l'adversaire qui attaque.

Bref, il admet, ce public, que l'intelligence, la patience, la technique sont des arguments primordiaux, indispensables, aux côtés du courage et de la condition physique, lesquels ne sont rien sans organisation.

Il admet tellement qu'il en est comblé. Qu'il se régalé.

Des joueurs heureux...

Et les joueurs aussi admettent. Ils admettent d'autant plus volontiers que Jeandupeux, n'impose rien mais suggère, explique et motive avec un sens pédagogique que tous lui reconnaissent. Ils admettent d'autant plus que grâce à Jeandupeux, leurs bulletins de salaires se portent bien.

Visentin avait failli provoquer une fronde en instaurant un régime de primes devenant très intéressant avec de gros résultats, mais assez quelconque en cas de performances moyennes et en dents de scie. Jeandupeux a calmé son monde très rapidement : « Si on joue bien, on gagnera. Si on gagne, ce barème sera très intéressant. Et on gagnera, parce que j'ai confiance en vos possibilités. »

Et ils gagnèrent.

Tout cela est très important. Mais peut-être pas autant que cette notion que l'on dit abstraite, de plaisir. Abstraite ? Voire. Quand ceux qui font semblant d'en prôner la légitimité n'ont d'autres ressources que d'en rechercher la source dans la « défonce » physique, dans le résultat, dans les beautés sauvages du football.

Le plaisir est une chose très concrète et universelle, au contraire, quand il se nourrit de création, d'intelligence, de partage, de responsabilités.



Et c'est bien ainsi que l'ont compris les joueurs de Toulouse. L'exemple de Domergue est édifiant. *« Je me sentais finalement peu à l'aise au poste d'arrière gauche. Je ne pouvais m'extérioriser pleinement. Jouer dans l'axe dans une équipe offensive comme Toulouse, c'est un autre football. »*

Celui de Gérard Soler, d'exemple, n'est pas moins important. L'attaquant international en parle avec la spontanéité de ceux qui ressentent le besoin de partager leur bonheur. *« Vous voyez, on joue au football depuis des années, et un beau jour on découvre qu'il existe une autre manière de le concevoir, et on est heureux parce qu'on se dit que l'on aurait bien pu passer à côté. Ici, c'est formidable. Je joue au football. Nous attaquons, nous ne calculons pas, nous imposons notre football, et nous avons un plaisir immense à jouer collectivement, comme devraient jouer toutes les équipes. Cela, nous le devons à Jeandupeux. Il a su nous convaincre. Son football, c'est de l'art. Et ça marche. Que peut-on espérer de plus, si ce n'est d'aller encore plus haut ? »*

Le « cas » Sassus.

Autre cas intéressant, celui de Jean-Luc Sassus. Un surdoué. Sur tous les plans. Etudiant en mathématiques, il était déjà à Toulouse lorsque Cahuzac y professait un football à l'emporte-pièce imposé à la cravache. Jean-Luc Sassus, l'intellectuel de l'équipe, ne supportait guère les manières de Cahuzac, son autoritarisme maladif, son paternalisme, et même ce qu'il considérait comme un

manque de respect. Il l'avait fait savoir.

Footballeur de qualité, le jeune ailier droit toulousain avait choisi les études, de préférence à l'aventure du professionnalisme. Avec Jeandupeux, il n'a pas stoppé ses études, mais il a tout de même accepté de passer pro. Et de consacrer plus de temps au football. Il a découvert un milieu, une ambiance différente. Un entraîneur ouvert, friand de dialogue, traitant les joueurs comme des adultes responsables et non comme des pions qui ne sont bons qu'à exécuter de manière aveugle des consignes discutables. Sassus n'a pas gagné une place de titulaire. Ce joueur élégant, racé, rapide, qui sait centrer en retrait à la manière des ailiers d'antan, qui est doté d'un bon dribble, doit progresser dans la vision du jeu. Et aussi techniquement. Jeandupeux en est persuadé. Et il a pris le taureau par les cornes.

« Avec lui, j'ai l'impression d'apprendre à jouer au football, témoigne Sassus. De progresser. Et, de plus, j'ai envie de le faire car j'apprécie le personnage et ses idées. »

Laurent Roussey, enfin. Lui non plus n'arrivait plus à s'exprimer. A Saint-Etienne, l'ex-petit prodige du football français avait perdu toute spontanéité. A Toulouse, il a retrouvé sa légèreté. Il semble retrouver son allure, son coup de reins, son audace, ce culot qui est la marque des joueurs qui ont confiance. Jeandupeux apprécie tout cela. Il aime aussi les qualités de remiseur de Roussey. Et Laurent, qui a retrouvé le sourire, a pris le pari de retrouver aussi l'équipe de France.

Bien sûr, à Toulouse, il y a aussi des mécontents. Comme dans chaque

club. Deplanche, qui avait joué en début de saison, a dû laisser sa place à Domergue. Van Straelen n'a pas réussi encore à gagner la sienne. Si Lopez a fini par se rendre aux raisons de Jeandupeux, ces deux-là n'apprécieraient guère. Mais ils sont tout de même obligés de reconnaître que Jeandupeux a réussi à donner un style à son équipe, et qu'il s'appuie sur des résultats pour motiver leur non-insertion dans l'équipe.

Jusqu'où ?

Après treize matches sans défaite, Toulouse a chuté en Championnat à Rouen. Première défaite dans cette épreuve depuis octobre, précédée par une élimination précoce en Coupe de France face à Toulon (la bête noire de Toulouse cette saison). Ce qui ne va pas sans donner quelques soucis au président Visentin, qui misait un peu sur la Coupe pour renflouer des caisses dans lesquelles il a abondamment puisé pour payer des primes qu'il n'escomptait peut-être pas, et qui ne se remplissent pas au rythme prévu, le mercredi et le samedi n'étant pas des jours de matches propices aux meilleures recettes à Toulouse.

Cette élimination en Coupe et cette défaite à Rouen sont venues ternir quelque peu l'éclat d'un hiver 1983-1984 réellement idyllique dans la Cité des Violettes.

Mais ces contre-performances n'inquiètent pas pour autant plus qu'il ne faut ceux qui connaissent désormais le « tefécé ».

D'abord, on fera remarquer que Toulon, équipe de contre, a su saisir sa chance, la dernière, de sauver sa saison après un parcours en Championnat décevant, avec beaucoup d'opportunisme. Ensuite, on ajoutera que Rouen, cette saison, s'est fait une spécialité de tombeur de stars. Mais, le plus important, c'est surtout que Toulouse n'a pas pu compter sur Favre en Coupe de France, le stratège Suisse étant blessé. Et que cette absence explique pas mal de choses.

Toulouse, lors de ces rencontres perdues, n'a pas oublié son football. Le jeu est resté de qualité, à domicile comme à l'extérieur, où Daniel Jeandupeux veut que ses hommes se produisent aussi de manière offensive.

Sur cette base solide, Toulouse peut désormais s'appuyer en toutes circonstances : son organisation collective. C'est le signe d'un présent qui durera, la garantie de résultats à venir. D'autant que l'ensemble peut encore progresser, notamment dans la finition.

C'est ce qui préoccupe Jeandupeux à l'heure actuelle. Après avoir mis au point l'organisation défensive, donné des automatismes dans la construction, il faut parfaire la finition.

Cela passe peut-être par la systématisation d'un jeu en 4-3-3, qui pour l'heure est plus naturel que recherché. Sur le papier, Toulouse reste en 4-4-2. Sur le terrain, il se transforme en 4-3-3. La solution aux problèmes offensifs serait peut-être de débiter en 4-3-3 et de ne pas renier un 4-2-4 qui s'instaurerait au fil du jeu, de la domination.

Vers un 4-2-4 ?

Cela est-il trop demander ? Apparemment, non. Jeandupeux lui-même, au lendemain d'une large victoire sur Nîmes, en évoquait la possibilité. C'est d'ailleurs un peu ainsi que Toulouse avait abordé son match retour contre Toulon. Cela n'a pas marché (0-1). Faut-il pour autant condamner cette audace ? Ne pas lui laisser le temps de payer ? Non. Et nous pensons que Jeandupeux n'en restera pas là. Car si le Suisse avance prudemment, il sait où il veut arriver. Et s'il n'en parle qu'à demi-mots, c'est plus de peur d'effrayer un milieu qui n'y est pas préparé, victime qu'il est d'années de conformisme, que parce qu'il hésite lui-même.

Deux ailiers de débordement (entre Ferratgé, Lacombe, Sassus, Soler, Toulouse n'en est pas dépourvu), un centre-avant (Roussey), un milieu très technique avec Favre et Durand, et une défense jouant très avancée, c'est

ce que veut Jeandupeux. avec du mouvement devant. Une ligne défensive tendant vers la ligne tout court.

Cela ne se fera peut-être pas tout seul, sans vaincre quelques résistances. Ni peut-être avec tous les joueurs actuels. Mais Jeandupeux, comme il a pris son temps pour arriver là où il est, le prendra pour parvenir à ses fins. En pensant à cela lors du recrutement d'intersaison par exemple.

Toulouse, à ce moment-là, sera-t-il européen ? Peut-être. Peut-être pas.

Ce qui est sûr, c'est que l'intelligence au pouvoir aura dès cette saison fait ses preuves. Jeté les bases de lendemains prometteurs. Et séduit. A Toulouse et dans tous les stades de l'Hexagone, où les publics, même les plus chauvins, ont remarqué cette griffe de beau jeu.

Le Stadium, qui a fait peau neuve et qui contiendra 40 000 spectateurs bientôt, sera un cadre agréable. Il aura une équipe digne de lui. Une équipe faisant honneur au football.

Jeandupeux est près du succès.

Au-delà des doutes qui assaillent tous les entraîneurs, tous les observateurs qui savent éviter le piège du manichéisme, il a tracé sa voie : c'est celle du jeu offensif. Puisse-t-il ne jamais en dévier, et redonner espoir à tous ceux que le conformisme ambiant, qui a même gagné l'équipe de France d'Hidalgo, fait passer pour des « illuminés », alors qu'ils ne sont que des rationalistes.

Luc VIRGIS.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à *Football Sélection* pour 12 numéros et joins la somme de 100 F par chèque à l'ordre de

SOCIÉTÉ NOUVELLE DES IMPRIMERIES DELMAS

Adresse : ÉDITIONS PAC, 3, rue Saint-Roch, 75001 Paris.

Je recevrai à réception de mon règlement le livre-cadeau choisi :

☐ LES GRANDS DU FOOT (Tome 1) ☐ BECKENBAUER ☐ LES GRANDS BUTEURS ☐ LES VERTS 80 ☐ LES GRANDES HEURES DE PELÉ ☐ LES GRANDS DU RUGBY ☐ HINAULT CONTRE TOUS ☐ LES GRANDES HEURES DE PARIS-SAINT-GERMAIN ☐ LES GRANDS DU TENNIS ☐ LES GRANDES HEURES DE ROLAND-GARROS ☐ ROBIC ☐ KOPA ☐ LES GRANDS DE LA BOXE ☐ 22 FRANÇAIS POUR L'ESPAGNE ☐ LE DICTIONNAIRE DE LA COUPE DU MONDE

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____

Une pousse verte : Jean-Luc Ribar

A quelques journées de la fin du Championnat, l'A.S. Saint-Etienne se bat pour se maintenir en Première Division... dure réalité.

Il n'est certes pas de tout repos de porter des couleurs aussi prestigieuses, mais aujourd'hui de nombreux jeunes hissent à bout de bras le grand club du Forez ; parmi ceux-ci, un réel espoir, Jean-Luc Ribar.

LE temps semble bien loin à Saint-Etienne, où, lorsque les Verts recevaient à Geoffroy-Guichard, l'on pariait sans véritable crainte de se tromper sur une victoire locale, tellement il était difficile, voire impossible, aux visiteurs de s'imposer dans le fameux chaudron vert.

Dynamo Kiev, P.S.V. Eindhoven, Roger Rocher, le Bayern et mai 1976 à Glasgow, Piazza, Robert Herbin, Hervé Revelli, autant de noms, d'évocations qui, même en désordre, tel un puzzle, incitent à reconstituer au plus vite la grande fresque stéphanoise des années 1970.

Depuis, les lampions se sont quelque peu éteints, la fièvre verte est tombée, et de sombres histoires sont venues ternir l'image du club. Aujourd'hui pourtant, dans le difficile et lourd héritage légué, de jeunes joueurs, grâce à leur déjà grand talent, tentent de redonner au club sa vraie couleur, celle d'un vert plus soutenu... la transition n'est pas aisée certes et les résultats tardent, mais laissons-leur un peu de temps, à l'image de Jean-Luc Ribar, milieu de terrain offensif et fraîchement promu en équipe première.

Tiens, tiens, Ribar, une certaine consonance étrangère. Oui, en effet, ses grands-parents sont d'origine yougoslave, mais néanmoins il y a bien longtemps que les Ribar sont installés en France et plus précisément à Roanne.

Notre rencontre, un dimanche matin, un lendemain de match, dans les vestiaires de Geoffroy-Guichard ; la veille, les Stéphanois avaient tout juste sauvé la mise grâce à un but de Mahut à quatre minutes de la fin contre Rennes. Un match de mal-

lotis, que voulez-vous, il faut bien s'y habituer, même à Saint-Etienne. Quelques traces sur un genou après la rude bataille, et, pour la petite histoire, sachez que ce jour-là était aussi l'anniversaire de mon interviewé, J.-L. Ribar. Un bon moyen pour connaître son âge : dix-neuf ans aujourd'hui. Dix-neuf ans de football, non certainement pas, mais des débuts précoces tout de même... et lorsqu'on joue avec ses petits camarades dans la cour de l'école à Roanne, on ne pense pas toujours à devenir professionnel de football.

— *Je crois que j'étais l'un des plus doués à l'époque, mais cela restait avant tout un jeu. Néanmoins, très vite, j'ai signé ma première licence à l'A.R.C.T., un club d'une usine de Roanne. Bien que mon père ne travaillait pas dans cette usine, à l'inverse de mes camarades, j'ai bénéficié d'un régime de faveur, peut-être un signe pour l'avenir.*

Deux années ont passé, et déjà les parents pensent un peu plus sérieusement à une possible carrière dans le football pour le fiston, d'autant que le père a lui aussi touché quelques ballons comme gardiens de but dans un petit club.

L'aventure peut commencer, tout d'abord avec le « plan Guérin » ; le concours, Jean-Luc se sent un peu plus solide, et c'est tout naturellement Roanne qui vient à s'attacher ses services, le club évoluant alors en Quatrième Division. Tout se passe pour le mieux, jusqu'à cet incroyable événement qui devait bouleverser la vie somme toute tranquille de J.-L. Ribar ; la perspective d'un stage... à l'A.S. Saint-Etienne. Nous sommes en août 1980, et déjà défilent dans sa

tête les images de la formidable épopée européenne des Verts.

— *C'est vrai, je n'y croyais pas vraiment ; J'ai effectué ce stage d'une semaine sous la direction de Guy Briet ; en fait, un bon stage ponctué à la fin d'un match où malheureusement j'étais « victime d'un claquage ».*

Cela n'a pas empêché Jean-Luc Ribar d'être rapidement recontacté, les responsables stéphanois avaient réellement été impressionnés. A seize ans à peine, Jean-Luc allait porter le fameux maillot vert et signer en cadets deuxième année. Un rêve certainement, mais avant tout une réalité très prégnante pour ce jeune joueur qui a toujours su garder son sang-froid et faire des choix avec habileté et intelligence ; en fait, pour lui, plutôt une récompense.

— *Tout s'est passé très vite, j'ai trouvé au club des conditions d'entraînement, un environnement propres à vous donner un équilibre indispensable pour aborder une carrière au plus haut niveau. Après mes deux années d'aspirant, je me retrouve actuellement stagiaire première année. Nous connaissons cette saison des difficultés, mais l'essentiel pour le club, c'est le maintien, pour ainsi construire pierre par pierre l'édifice qui d'ici deux à trois ans devrait mener l'équipe parmi les meilleures formations françaises. La dix-septième place serait pour le moins satisfaisante !*

Cela peut en effet surprendre d'entendre J.-L. Ribar parler aussi sereinement du Championnat de Première Division ; détrompez-vous, Jean-Luc a fait ses débuts chez les grands le 4 décembre dernier lors de la vingt et unième journée contre

Brest, une rentrée précipitée due à l'indisponibilité du Polonais Kupcewicz. Depuis, il n'a plus quitté l'équipe première. Impressionné par ses nouvelles reponsabilités, non pas vraiment.

— Je prends goût à jouer au plus haut niveau ; de plus, je bénéficie de l'appui chaleureux de mes camarades. Ici, à Saint-Etienne, nous ne jouons pas les vedettes, et il faut surtout penser à se battre pour être titulaire et avoir la confiance de Jean Djorkaeff. En Première Division, c'est plus technique, l'on pense moins à détruire et c'est ainsi plus agréable.

A Saint-Etienne, il n'en manque pas des jeunes joueurs, jugez plutôt : Wolff, Oleksiak, Primard, Daniel, Peycelon et d'autres Bellus,... Ribar. La marge de progression des Stéphanois reste donc importante, et l'on peut raisonnablement tabler sur une équipe mûre et équilibrée et pouvant jouer les premiers rôles dans les trois années à venir. Ainsi, malgré les difficultés présentes et la corde raide, les Stéphanois et ce public si chaleureux ne devraient pas tarder à venir combler les grands vides actuels de Geoffroy-Guichard.

Une saison de Championnat, c'est bien long, mais pour J.-L. Ribar cela

ne représente pas un handicap majeur.

— Je me suis assez vite adapté au rythme, mais je dois dire que j'ai été aidé en cela par l'équipe de France. J'ai en effet participé au Championnat d'Europe Juniors en Angleterre et notamment à la finale contre la Tchécoslovaquie gagnée 1-0 en mai 1983. Tout ces matches m'ont donné de l'assurance et aussi quelque chose qui ressemble à l'expérience malgré mon jeune âge.

Indiscutablement J.-L. Ribar a d'ores et déjà acquis les réflexes nécessaires pour pouvoir exercer au maximum son métier et surtout résister au monde dévorant du professionnalisme.

— Depuis le début, j'ai essayé de faire le vide dans ma tête, je n'ai pas vraiment peur ; le football peut apporter beaucoup, mais il faut savoir garder son équilibre et ne pas croire que tout arrive sans l'avoir quelque peu mérité. Nous essayons à Saint-Etienne de sauvegarder cet état d'esprit, et actuellement au-delà des résultats, ce qui l'emporte, c'est la fraternité dans l'équipe. D'autres part, nous sommes tous très ambitieux !

Voilà qui est clair, Jean-Luc Ribar

n'entend pas descendre au purgatoire de la Deuxième Division.

Pour l'heure il faut se battre jusqu'au soir du 2 mai, où les Verts recevront le Stade Lavallois. Après, ce sera le service militaire et l'incorporation au Bataillon de Joinville en juin ; une étape de plus, mais qui lui permettra de pratiquer son football de manière assidue ; En attendant la vie s'écoule « tranquillement » au centre de formation entre l'entraînement quotidien et les après-midi de détente, où Jean-Luc s'adonne à une passion naissante, le squash.

Bien qu'au tout début de sa carrière, il n'en a pas moins pensé à l'avenir et à l'après football ; c'est ainsi qu'il a réussi à passer un C.A.P. de comptabilité, histoire de se prémunir partiellement ou complètement face à l'inactivité. La retraite des footballeurs est bien précoce et la carrière bien fragile, ainsi Jean-Luc Ribar met-il des atouts de son côté.

Les observateurs sont formels les qualités de ce joueur sont certaines et l'A.S. Saint-Etienne possède là un des plus beaux maillons de cette longue chaîne qui devrait conduire le grand club stéphanois vers des sphères plus étoilées.

François ROULLET.

Intraitable.

Le calendrier, d'ici à la fin de saison, ne lui laissant guère de date libre, la L.N.F. souhaitait que la finale de la Coupe de France soit reportée du 11 au 12 mai.

Michel Hidalgo n'a rien voulu savoir. « Le stage de Font-Romeu durera vingt jours et non dix-neuf. »

300 000 F de bénéfices.

Paris-Saint-Germain, après avoir fait ses comptes, a décidé, l'année prochaine, d'organiser à nouveau un tournoi international indoor à Bercy.

Son coup d'essai fut un coup de maître : 300 000 F de bénéfices nets.

A la demande de la ville.

C'est à la demande de la Ville de Paris que le match de gala de l'U.N.F.P. France-X a été reporté du 4 au 5 septembre. Jacques Chirac voulait protéger en effet le meeting international d'athlétisme qui aura lieu le 4 au stade Jean-Bouin.

Un timbre pour l'Euro 1984 ?

La fédération Française de Football aimerait bien que le ministère des P.T.T. édite un timbre pour la poule finale du Championnat d'Europe des nations 1984.

Mais le ministère serait réticent un timbre ayant été émis récemment pour la Coupe de France.

L'U.E.F.A. félicite Vautrot.

Numéro un français, Michel Vautrot a la grosse cote auprès de l'U.E.F.A.

Pour la façon dont-il dirigea la finale intercontinentale Hambourg-Porto Allegre à Tokyo, Michel Vautrot vient de recevoir une lettre de félicitations du secrétaire générale de l'Union européenne.

Doute.

Le quart de finale de la Coupe d'Europe Vaka Halke Juventus Turin ayant bien eu lieu le 7 mars sur la pelouse du stade de la Meinau, la Ligue se

demande aujourd'hui si cette même pelouse était vraiment injouable, le 3, pour Strasbourg-Nantes... si le club alsacien n'a pas joué la carte européenne, dont l'intérêt financier n'échappe à personne.

Déjà en 1981.

Le directeur général de l'Olympique de Marseille, Claude Cuny, vient de porter de sérieuses accusations contre la F.F.F. et son président Fernand Sastre..., qui les réfute.

Ce n'est pas la première fois que Claude Cuny s'en prend à Fernand Sastre. En 1981, il l'avait traité d'amateur marron.

Précaution.

Rien ne sera laissé au hasard pour le premier match de l'équipe de France lors de éliminatoires de la Coupe du Monde 1986.

Avant de se rendre au Luxembourg le 13 octobre prochain, notre sélection nationale suivra un stage de sept jours. Pas un de moins. Sage précaution.

Marc Pascal professionnel de la tête aux pieds

Avant-centre de l'Olympe de Marseille, Marc Pascal est encore à vingt-deux ans un espoir du football français, à l'image d'autres joueurs de sa génération.



A PRÈS avoir gravi tous les échelons à Marseille (il y est depuis l'âge de seize ans), il bute, comme son club, aux portes de la Première Division.

Pourtant, cette année devrait être la bonne. C'est du moins ce qu'il espère plus que tout, comme tous les dirigeants et tous les Marseillais.

Lorsque nous l'avons rencontré dans son fief du Stade-Vélodrome, en pleine rénovation pour accueillir prochainement le Championnat d'Europe des Nations, il nous a fait part de ses espoirs, mais aussi de ses doutes.

Il est vrai que, cette saison, Marc Pascal marque les pas, faute de buts.

● Marc Pascal, vous venez d'avoir vingt-deux ans (il est né le 5 mars 1962). Quel est votre souhait pour cette saison ?

— Je ne vous surprendrai probablement pas en vous disant que mon rêve le plus cher est de monter et jouer la saison prochaine en Première Division avec l'O.M. Ce serait, pour moi, l'aboutissement d'un rêve de jeunesse.

● Vous jouez avec le club depuis plus de trois saisons en Deuxième Division. Votre apprentissage ne

commence-t-il pas à être un peu long ?

— Bien sûr, c'est frustrant de jouer pendant plusieurs saisons à l'échelon inférieur. Lors de certains déplacements, c'est l'enfer. Trois saisons à ce niveau, c'est long. C'est parfois très dur aussi. De plus, il faut bien reconnaître que la place d'un club tel que l'Olympique de Marseille est en Division nationale. Avec son stade, sa ville et surtout son public, Marseille doit absolument avoir une équipe évoluant au plus haut niveau.

Cette année, il nous faut obligatoirement monter.

● Sinon...

– Je n'en sais rien. J'ai encore une année de contrat avec l'O.M. Mais pour l'instant, à quelques journées de la fin du Championnat, je n'envisage pas une perspective défavorable.

● L'élimination en Coupe de France, face à Toulouse, a-t-elle été pour vous une cruelle déception ?

– Non, pas vraiment. Pour nous, cette saison, notre objectif prioritaire est la montée.

● L'épopée des « minots », où en est-elle aujourd'hui ?

– L'équipe des minots, comme on nous a surnommés, est un excellent souvenir. Cela le restera à jamais. Mais aujourd'hui, c'est du passé. Pour le noyau que nous formions, l'aventure a été une réelle satisfaction, mais désormais ce n'est plus rien.

● Vous paraissez résolument tourné vers l'avenir. Esc-ce une simple impression ?

– Dans le monde du football, tout va très vite, peut-être même trop. Nous n'avons pas le temps de nous appesantir sur le passé. Je suis donc tourné, comme beaucoup d'autres footballeurs, vers l'avenir.

● En parlant d'avenir, on a vu en vous le futur avant-centre de l'équipe de France. Or, vous semblez depuis quelque temps déjà marquer le pas. Qu'en est-il exactement ?

– Il est difficile de définir ou d'analyser mon manque de réussite actuel. En ce qui concerne l'équipe de France, il faut avoir à l'esprit de jouer en Deuxième Division est un sérieux handicap pour se faire remarquer par les sélectionneurs. En football, l'avenir au niveau international passe nécessairement par la Division I.

● Avant-centre, c'est une place de choix.

– Oui et non. Quand tout marche bien, c'est la plus belle des places. En revanche, c'est la plus ingrate lorsque la réussite n'est pas au rendez-vous. Si ce n'est pas toujours une place de choix, c'est en tout cas un poste où observateurs et spectateurs vous remarquent pour le meilleur et parfois... pour le pire.

● Pouvez-vous nous dire la différence existant entre la malchance et la maladresse ?

– Au football, la malchance n'existe pas. C'est d'ailleurs un mot que je n'aime pas. En revanche, la réussite est un élément important pour un avant-centre.

● Quelles sont les qualités pour tenir un poste comme le vôtre ?

– En tout premier lieu, l'expérience est la qualité primordiale. Remarquez d'ailleurs qu'en France, les meilleurs buteurs sont bien souvent

relativement âgés (Onnis, Beltramini, Szarmach, Lacombe).

Le sens du but, le flair ou l'intuition, c'est inné. Depuis toujours, je joue à ce poste; On connaît des périodes favorables, où l'on ressent le but; d'autres fois, ce n'est pas le cas. Les petits « trucs » pour un avant-centre, c'est avant tout l'expérience. Et à vingt-deux ans, on est, je crois, encore un peu jeune et tendre.

● Sur le terrain, on note chez vous un certain stoïcisme face aux nombreux coups que vous recevez régulièrement. Comment faites-vous pour résister aux assauts répétés de vos adversaires ?

– On me reproche quelquefois d'être trop calme. Mon poste d'avant-centre m'expose aux coups. Je suis à la pointe du combat. A cette place, il est normal d'encaisser des coups... malheureusement. Si je ne réponds pas aux agressions, c'est que la violence sur le terrain ne m'intéresse pas. Je ne veux pas tomber dans un combat de rue. Je suis un professionnel. Il faut prendre bon et le mauvais côté de notre métier.

« Il n'y a pas d'amour dans le football ».

● Que pensez-vous du corps arbitral français ?

– Je pense qu'il existe depuis quelque temps déjà une réelle prise de conscience de la part des arbitres pour réprimer le jeu dur et violent. S'il est vrai que la brutalité prend de plus en plus d'ampleur sur les terrains (mais aussi en dehors), il est heureux de voir les cartons commencer à pleuvoir. Mais sur ce plan-là, il reste encore beaucoup à faire pour sauvegarder le jeu offensif.

● L'évolution du football actuel vous paraît-elle encourageante ?

– Le football est un beau sport. C'est vrai qu'actuellement les tactiques font que les défenses se resserrent.

Ce système de jeu favorise la violence. Mais le football est avant tout un spectacle, il faut qu'il le reste. Un peu comme aux États-Unis, le football tendra à devenir un véritable show en Europe.

● L'avenir du football à sept, vous y croyez ?

– C'est vrai que c'est un excellent dérivatif. C'est très spectaculaire. L'expérience de Bercy a été, d'après ce que j'ai pu lire, un succès. Mais à mon avis, rien ne remplacera le football à onze, sur un vrai terrain, sur une vraie pelouse.

● Marc Pascal et l'Olympique de Marseille, c'est un mariage d'amour ou de raison ?

– Il n'y a pas d'amour dans le monde du football. Mon rêve et mon objectif sont de jouer avec l'O.M. la saison prochaine en Première Division. Maintenant, quant à parler de mariage... Je suis avant tout un professionnel... Si on réussit dans notre entreprise, je sais que de nombreux joueurs vont venir frapper à la porte du club. Les dirigeants de leur côté recruteront. J'ai vu, cette saison, ce qui s'était passé avec mon ami Caminetti, ancien capitaine de l'équipe, remplacé par Kerjean. Une telle mésaventure peut arriver à n'importe qui, moi y compris. Je sais d'ores et déjà que les places dans l'équipe première seront chères si nous montons. Dans notre milieu, on ne nous fait pas de cadeaux. Du reste, on n'en attend pas. Je ferai toujours de mon mieux pour garder ma place. Quant au reste, on verra bien...

● Considérez-vous la presse comme un adversaire ou un partenaire ?

– Ni l'un, ni l'autre. Les journalistes font leur travail, nous faisons le nôtre. Il faut apprendre à composer avec la presse, accepter les critiques et recevoir les éloges. Cela fait aussi partie de notre métier.

● Footballeur professionnel, est-ce un dur métier, une difficile école ?

– C'est avant tout une école de vérité. Dans le monde clos, la pensée ne correspond pas toujours avec le geste. Il est regrettable de s'apercevoir que les sourires masquent trop souvent l'hypocrisie. Dans ce milieu où l'argent est constamment présent les bonnes relations sont difficiles.

Le football aujourd'hui, c'est le show-business.

Marc Pascal reste réservé sur les côtés extra-sportifs du monde du football. Il ne tient pas à porter de jugement. Il vit au jour le jour. Malgré ses espoirs, ses souhaits et ses rêves, Marc Pascal reste les pieds sur terre. Il garde la tête froide aussi bien sur le terrain qu'en dehors.

Dans un métier où rien n'est jamais acquis d'avance, il reste prudent. A chaque match, à chaque saison, un verdict tombe, sans appel. Plus que pour tous autres footballeurs, il sait que pour un avant-centre seul le résultat compte.

L'avenir de Marc Pascal est lié actuellement à l'Olympique de Marseille. Le club est lié à la montée.

Pour la suite...

Paul MASSABO.

Eugène Ekeke un lion... indomptable

Il est camerounais. Il a vingt-trois ans.

Il est instruit, poli et cultivé. Il est licencié en Sciences économiques et poursuit actuellement des études de gestion.

Accessoirement, il bonifie tous les samedis l'attaque du Racing.

Depuis plus de quatre mois maintenant.

Son histoire est peu commune. Ses réparties surprenantes.

Son langage sonne vrai. Ses mots sont simples et percutants.

Parfois fantaisiste mais jamais ennuyeux.

Du caractère et de l'humour. Du football plein les pieds, des idées plein la tête. Une tranche de vie en somme que Football-Sélection ne regrette pas d'avoir coupée pour vous.

Découvrez Eugène Ekéké, ce lion réellement indomptable !

« Un papier sur moi ! » s'étonne-t-il d'entrée quand je lui apprends le pourquoi de ma visite. « Whaouuu ! » s'exclama-t-il avec un large sourire en prime avant de lâcher : « va falloir être sérieux, alors !... ». Cela dit, bien sûr, en roulant des yeux, en fronçant les sourcils et en... riant inévitablement.

Eugène – pour qui le connaît, l'approche régulièrement – constitue vraiment un remède. C'est, en quelque sorte, l'antidote contre le cafard, le bourdon. Avec lui, l'on ne s'ennuie jamais. Cool, décontracté, voire même parfois détaché, ce Camerounais né voici vingt-trois ans à Douala prend la vie comme elle vient. Et si cette dernière s'aventurait à lui faire des entourloupes, à lui glisser des peaux de bananes, il aurait toujours les ressources d'un ultime et beau contre-pied.

« Si tu es bien dans ta peau, la vie te paraît plus belle, non ? » C'est toute la philosophie d'Eugène, ça ! Il ne laisse jamais la gangrène gagner les méninges.

« Quand j'étais gosse, raconte-t-il, on m'avait appris un proverbe qui disait : "lorsque les nuages viennent, laisse au vent le temps de souffler dessus !" ici vous dites : "après la pluie vient le beau temps !" , c'est



Ekeke aux côtés de Ben Mabrouck (à gauche) : Paré pour le sprint final !

pareil. L'essentiel, je crois c'est d'essayer d'y croire et pas seulement de le dire. Tout est là ! »

Avec des garçons comme Eugène, les psychologues et autres psychanalystes auraient tôt fait de se recycler sous peine d'aller pointer à l'A.N.P.E. sous peu. Ni introverti, ni complexé, encore moins timide, Eugène n'en reste pas moins quelqu'un de sérieux et travailleur.

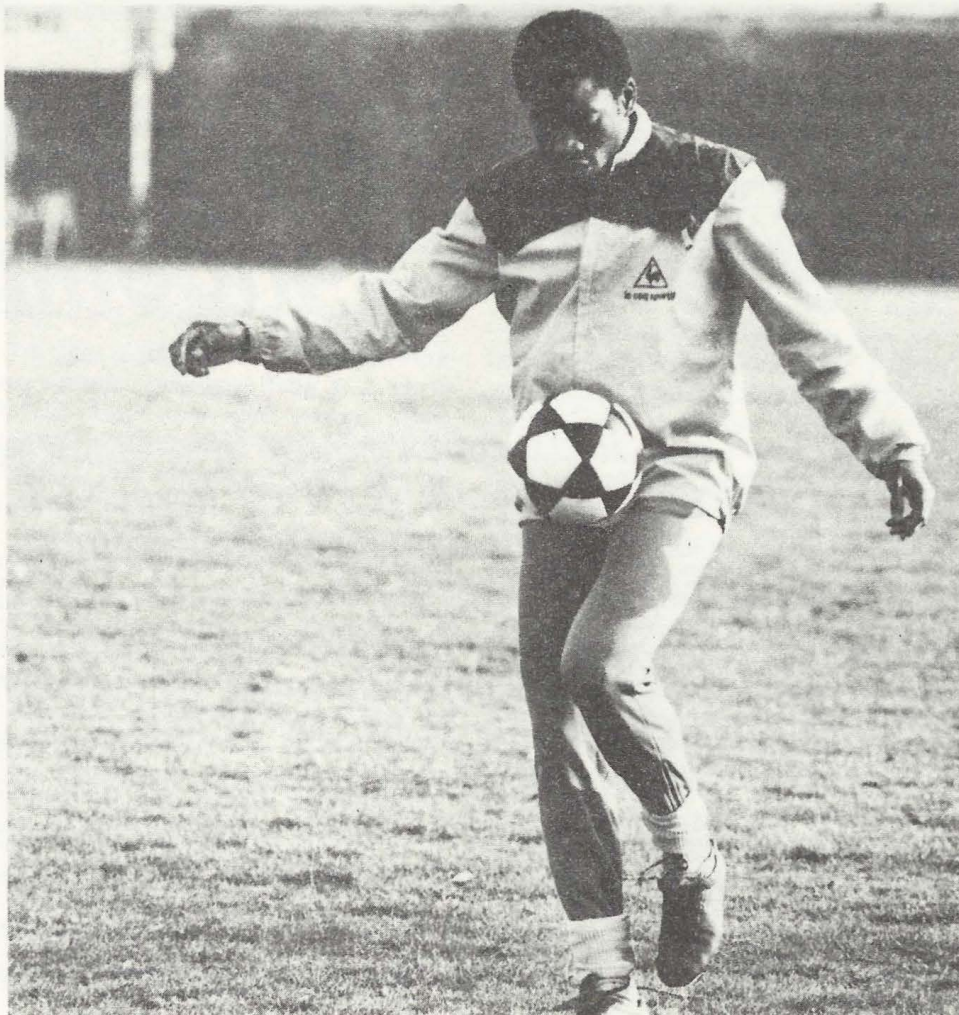
« Sérieux et travailleur, me répond-il, sont peut-être des mots un peu trop... sérieux, rigides dans mon cas. J'aime avant tout me défoncer pour des choses, des tâches qui me plaisent ou plus exactement qui m'intéressent. Qui sont susceptibles de me faire progresser, de m'instruire, de me fortifier. Que ce soit sur le plan intellectuel ou physique. C'est pourquoi j'aime à concilier le sport et les études. »

Sur deux fronts...

C'est même plus qu'une conciliation depuis quelques mois, c'est un véritable défi qu'il s'est lancé. Mener de front études de gestion et sport de compétition à haut niveau n'a rien de très reposant. Ainsi n'est-il pas rare de voir Eugène à l'entraînement le matin et à la Faculté de Jussieu l'après-midi, tandis que ses camarades de club vaquent à leur sieste ou autres occupations. Emploi du temps chargé donc duquel une légitime fatigue, un sentiment de ras-le-bol, ou une sur-compression pourrait à tout moment éclater. Contre vents et marées, l'homme tient bon. Il est vrai que sa constitution le lui permet. Près de vingt-quatre kilos de muscles harmonieusement répartis sur cent quatre-vingt-sept centimètres constitue — il faut bien l'avouer — un atout maître pour sortir vainqueur des combats qu'il mène sur le banc de la Fac ou sur un terrain de foot.

Licencié en Sciences économiques, Eugène s'est lancé au début de la présente année scolaire dans des études de gestion, option finances et comptabilité. « Le commerce m'attire, dit-il, mais je ne sais pas encore bien quel métier je pourrais y exercer. En ce domaine, je ne me fais pas de souci, j'ai une bonne palette de choix. On verra cela le moment venu. Pour l'instant, j'apprends ! »

Et puis il y a le football aussi. « Oui je sais, acquiesce-t-il un moment songeur, mais je ne veux pas en faire une priorité. Je tiens à terminer mes études d'abord. A l'époque actuelle, il est insensé de ne penser uniquement qu'au football. C'est par



Eugène à l'entraînement ou le jongleur s'amuse !

trop incertain ou surtout éphémère. Non, mes études sont prioritaires. Maintenant cela ne m'empêche pas de m'amuser en jouant au foot ! »

A l'entendre, le Racing serait sa cour de récréation. Là où il peut dépenser toute son énergie, son tonus. Là où il prend plaisir avec les copains. Là où d'autres viennent exercer leur métier, lui vient s'amuser. Surprenant, sidérant même, et pourtant c'est comme cela qu'Eugène entend pour l'instant l'échange qu'il entretient avec son club.

« Doué pour le foot ! »

Au grand dam d'Alain de Martigny, son entraîneur, qui aimerait bien sans doute qu'Eugène délaisse un peu ses cahiers pour s'adonner totalement au foot. Interrogé sur ce déroutant personnage, Alain a ainsi dressé ce portrait éloquent : « Je connais Eugène depuis un bon moment maintenant. Il est très doué pour le football. Ses qualités athlétiques lui permettent de s'exprimer partout. Ainsi, en octobre dernier, à Orléans, il avait remplacé Eric Renaut au poste de libero. Puis, en novembre, au moment où notre infirmerie affichait complet, il est rentré au pied levé, contre

Dunkerque, comme attaquant de pointe.

« Son entente avec Rabah Madjer fut tout de suite excellente. A croire qu'ils avaient tous deux déjà évolué ensemble. De surcroît, il signe deux buts ce jour-là ! Puis trois autres, quinze jours plus tard devant Valenciennes. De la graine de buteur, il n'y a pas d'autres explications ! C'est trop rare dans le football moderne pour que cela ne saute pas aux yeux. Dommage qu'il considère le football seulement comme un jeu et non comme un métier... »

Qui sait si justement cette approche du football un peu plus détachée que celle d'un véritable professionnel ne sert pas Eugène, et le Racing son club ? Le football est avant tout un jeu, et Eugène en le considérant ainsi ne fait que lui rendre ses lettres de noblesse ; il l'honore même. En outre, sur un plan psychologique, Eugène est certainement moins fragile qu'un « pro », qui gambergerait à longueur de journée sur son état de santé, son degré de forme. En poursuivant ses études, il se ménage un subterfuge psychique qui lui permet facilement d'éviter le stress... du buteur.

Cette statistique vaut mieux qu'un long discours, non ? Et, il y a fort à

Ekeke

parier qu'au terme du Championnat, le 21 avril prochain, Eugène Ekeke ne sera pas loin des meilleurs canoniers de Seconde Division. Et ce en n'ayant pas participé aux quinze premières journées du présent Championnat. C'est dire où il en serait aujourd'hui...

La joie de marquer.

Lui qui avait connu sa première titularisation en équipe première en septembre comme libero n'hésite pas un seul instant aujourd'hui pour désigner là où il se sent le mieux sur un terrain : « *Avant-centre, répond-il d'emblée ; il y a d'abord la joie de marquer. Et puis c'est plus facile. Derrière on peut "se friser" comme on dit dans le jargon, mais on n'a pas tellement le droit de prendre des risques...* »

Sur ce dernier mot, Eugène s'arrête net, réfléchit un court instant et dit en s'esclaffant : « *Tiens, ça me rappelle une anecdote...* »

« *C'était à Orléans contre Orléans, enchaîne-t-il de suite, Renaut était blessé, j'ai donc dû le remplacer au pied levé. J'étais libero. Pendant quatre-vingt-huit minutes, je me suis contenté de jouer sobrement. De faire mon boulot en somme. Jusqu'au moment où j'ai voulu prendre un risque. Comme ça ! Et alors, dans la surface, au lieu de relancer instantanément, ou de passer le ballon à Patrick (Bas) dans les buts, j'ai décidé de porter la balle et de monter. J'ai bien driblé le premier, mais le second m'a piqué le ballon. Résultat : on a failli prendre un pion alors que l'on menait 1-0 ! Crois-moi, Alain (de Martigny) m'a passé un sacré savon !* »

Si un « psy » connaissait l'anecdote, il diagnostiquerait sans tarder un certain dilettantisme dans le comportement d'Eugène. « *Pas besoin de "psy", surenchérit l'intéressé en souriant, c'est vrai je ne suis pas sérieux ! Sur un terrain, je le répète, je joue pour me distraire. Ainsi, à tout prendre, je préfère faire un grand pont que marquer un but !* »

Un fantaisiste !

Pourtant, à la suite de la bévée d'Orléans, de Martigny a sévi. Un mois plus tard à Roubaix, en effet, Ekeke n'était que remplaçant. Cette mise sur la touche l'avait profondé-

ment marqué à l'époque. « *Ça m'a fait réfléchir, c'est évident. Maintenant je veille à ne pas mettre en péril le fruit de toute l'équipe. Je suis certainement plus attentif. Encore que, conclut-il, je ne sais pas si je parviendrai à changer mon tempérament complètement !* »

Sacré Eugène, il a au moins le mérite de la sincérité...

Une chose est sûre : en le propulsant un beau jour au centre de l'attaque, Alain de Martigny a eu le nez fin. Eugène possède toutes les qualités intrinsèques pour éclater au plus haut niveau. Sa longue foulée, ses grands combats physiques, techniques et tactiques dans la surface, dos ou face aux défenseurs, ses dribbles déroutants dans un « mouchoir de poche », ses ratissages du ballon en pivotant, sa détente (il est très bon de la tête : 50 % de son capital but jusqu'alors), sa masse athlétique, bref son sens inné du ballon et cette incomparable décontraction en ont fait la coqueluche de Colombes. Les habitués du Stade Yves-du-Manoir, au premier coup d'œil, ne s'y sont pas trompés. Ainsi n'est-il pas rare quelquefois d'entendre son nom scandé sur l'air des lampions. Un écho qui va droit au cœur d'Eugène. « *Oui, ça me fait grandement plaisir lorsque j'entends mon nom ; c'est signe que je me débrouille sur un terrain !* » lâche-t-il modestement sur le ton de la confiance.

Brésilien, non ! camerounais, oui !

Et oui ! si lui s'amuse, il amuse et ravit également le public. Normal, à vrai dire. Il y a chez Eugène, un je ne sais quoi de brésilien qui sommeillait et que le ballon rond a su fort bien réveiller. Encore que lui, plus cocardier, précise un brin étonné : « *Pourquoi brésilien ! camerounais, tout simplement. Des Milla ou autre Abega par exemple ont leur propre style que tout le monde s'accorde aujourd'hui à reconnaître. Pourquoi vouloir chercher des comparaisons avec les Brésiliens, qui sont, c'est vrai, des petits génies du ballon, mais qui ne sont peut-être pas les seuls, désormais, à mon sens, dans le monde. Si je devais me définir, je dirais que j'ai les qualités de mes défauts. Dilettante et détaché dans la vie comme sur le terrain, mais toujours disponible. Toujours très décontracté, c'est vrai également, mais toujours prêt à tenter le geste le plus fou pour que la balle aille au fond des filets. Sans ces traits de caractère qui sont "moi", qui font ma personnalité, je ne*

m'amuserais plus vraiment, je crois, sur un terrain ! »

Ekeke « omnisports » !

Lui qui très tôt fut champion de natation sur 50 mètres nage libre aurait pu également pratiquer le basket, le handball voire le ping-pong. Mais Eugène, garçon très éclectique s'il en est, a préféré opter pour le football. « *C'est là où je prends certainement le plus plaisir, là où je me sens le mieux* », aime-t-il à répéter. Ses joueurs préférés ? « *Paolo César et Franz Beckenbauer.* » « *Le grain de folie pour l'un, dit-il, et pour l'autre la touche de génie...* » Un commentaire à la « Ekéké ». Concis mais précis !

Ainsi, bon an, mal an, Eugène accomplit sa septième saison de foot dans la Capitale. Des débuts au Red Star où il occupa divers postes. Puis Roger Lemerre, ex-coach des Audoniens, l'entraîna dans son sillage au Paris F.C. avant qu'il ne se retrouve sous la coupe d'Alain de Martigny en juillet 1982 par le biais d'une fusion et d'accords fondamentaux entre « feu » Racing Paris I et le P.F.C. Voilà comment un garçon qui n'a jamais réellement envisagé une carrière « pro » se retrouve aujourd'hui stagiaire « pro » dans un club qui tient le haut du pavé dans le groupe B de Deuxième Division.

Stagiaire « pro » pour l'heure et en attendant mieux peut-être, quoi qu'il en dise ! Car si le Racing accède à la Première Division cette année, et que les dirigeants et son entraîneur désirent le conserver dans l'effectif, qui nous dit qu'Eugène ne craquera pas ? Le grand saut est si tentant... Dans ses yeux perce déjà l'hésitation. C'est bien signe qu'il se tâte d'ores et déjà, non ? Pour seule réponse, dans l'immédiat, il dit : « *On ne m'a encore rien proposé.* » Une manière élégante et toute personnelle d'écluser la question pour l'instant, mais pas de refuser d'éventuelles propositions. Déjà un peu « pro » dans l'âme, le bougre !

Un sacré phénomène, en fait, Eugène ! « *Non, un mec comme tout le monde qui aime bien se marrer dans la vie, c'est tout* », rétorque-t-il simplement.

Un Lion... Indomptable. C'est encore la meilleure image que j'ai trouvée et qui colle si bien au personnage de ce sympathique Camerounais. Elle lui a plu aussi...

Preuve : après l'avoir quitté, il me semble l'entendre encore rugir... de rire !

Gilles BOIRON.

Rocher : coupable, pas victime !

*Rocher en prison : le petit monde du football
se mobilise pour dénoncer l'injustice. Hidalgo en tête.
Et essaie de faire passer un coupable pour une victime.
Au nom de quelle logique ?*



CE journaliste qui, à la manière de Dutronc, retourne toujours sa veste du bon côté, y est allé de son petit couplet larmoyant. Rocher méritait-il cela ?

Michel Hidalgo, toujours prêt à défendre les bonnes causes, ou à défaut la cause football, même lorsque la cause elle-même attaque le football, a emboîté le pas.

Des associations de défense se sont créées à Saint-Etienne. Pour la libération de Roger Rocher.

Tout juste si le président à la pipe, que l'on dit très fatigué mais qui monte en galopant les escaliers du

Palais de justice de Lyon, ne passe pas pour un martyr, dans sa cellule, « à quelques mètres de Klaus Barbie ». Rocher n'a tué personne. « Libérez-le ! »

Saint-Etienne, c'est les joueurs...

Hidalgo et ses compagnons de lutte ont bonne mine. Lorsque deux jours seulement après leurs prises de position, on apprend que Rocher s'est mis encore un peu plus à table. Avouant un second compte en Suisse

après le premier déjà découvert, à la suite de la caisse noire, des dessous de table aux joueurs, aux imprésarios, à la suite de détournements de fonds à des fins personnelles encore.

Si tout cela ne relève pas de la prison, alors même que la destination de certaines sommes reste encore inconnue et que le bruit se fait de plus en plus persistant à Saint-Etienne qu'elles n'auraient pas été utilisées à des fins très en rapport avec l'honnêteté sportive, c'est que les défenseurs de Roger Rocher ont une idée pour le moins bizarre de la justice.

Rocher

Mais c'est Rocher qui a fait Saint-Etienne. Ce Saint-Etienne qui a relancé le football français, avanceront les partisans de la clémence. Cela mérite observation.

Roger Rocher, effectivement, a passé près d'un quart de siècle à la tête de l'A.S. Saint-Etienne. Lui attribuer le mérite de résultats sportifs spectaculaires nous paraît pour le moins déplacé. Ce mérite-là revient à Jean Snella et Albert Batteux pour la génération 1960-1970, aux Carnus, Bosquier, Bereta, Keita et autres Farizon, qui étaient alors sur le terrain. Il revient à Robert Herbin, à Larqué, à Curkovic, à Lopez, Janvion, Bathenay, Revelli et autres Synaeghel pour l'épopée européenne des années 1975-1976.

Il revient, aussi, à Pierre Garonnaire, détecteur et recruteur de jeunes talents.

Certes, la part du mérite de Roger Rocher ne doit pas être écartée. Il a su diriger le club, le tenir longtemps à l'abri de difficultés financières : gérer, en quelque sorte, l'argent donné par les supporters, et non par lui, pour assister au spectacle offert par des joueurs, et non par lui. Oui, il a su gérer l'A.S. Saint-Etienne pendant longtemps. Mais pas jusqu'à la fin. Puisque, au moment où il « fut » Démissionné, le club était en déficit. Et qu'il accusait un trou de 7 millions de francs à la fin de la saison 1982.

D'un autre côté, que fut Roger Rocher ? Un président au pouvoir absolu, de plus en plus absolu au fil de la réussite. Un homme régnant

sans partage, au point d'en devenir insupportable à la fin de son mandat. Un homme aux méthodes laissant peu de place à la gratitude, aux sentiments, ni au respect. Qui ne se souvient de ses démêlés avec Snella, puis avec Batteux, avant que ce ne fût avec Herbin et Garonnaire ? Qui ne se souvient de ses méthodes expéditives pour régler les affaires Carnus-Bosquier, avant Bereta, puis Bathenay, puis Larqué.

Michel Hidalgo, qui fut il y a quelques années un éminent syndicaliste de l'U.N.F.P., l'a-t-il oublié ?

Sinon, c'est que sa religion du football lui dicte qu'il est inacceptable de laisser attaquer le football. Mais, là encore, il fait erreur. Ce n'est pas le juge Desmure, en retenant Roger Rocher à l'ombre afin de tirer au clair l'histoire des 2 milliards de centimes de la caisse noire, qui attaque le football. C'est Rocher lui-même qui l'a fait. Par son comportement tout au long de ses nombreuses années de pouvoir.

Si les joueurs ont accepté de l'argent au noir, c'est pour récompenser des performances, un talent, unanimement reconnus que Rocher ne voulait payer à leur juste prix par les voies normales. Les joueurs inculpés par le juge Desmure n'ont mis le couteau sous la gorge de personne pour réclamer ces dessous de table. Ils ont pris l'enveloppe tendue parce que c'était la seule que voulait bien tendre Rocher.

S'ils ont défilé dans le bureau du juge, s'ils seront obligés demain de témoigner à la barre d'un procès à sensation, c'est de la faute de Rocher avant tout. Par conséquent, si le football s'en trouve sali, c'est bien à Rocher que Michel Hidalgo devra

s'en prendre. Pas à ceux qui essaient de débrouiller une affaire sordide.

Il est évident que ce déballage, à quelques mois du Championnat d'Europe, fait peur. C'est d'ailleurs pour cette raison que Sastre et Sadoul, les pontes de la Fédération et de la Ligue, se sont cantonnés jusqu'à présent, et depuis toujours dans cette affaire, dans une prudente réserve, alors qu'ils savaient avant tout le monde les agissements nébuleux de Rocher.

Eux qui hier avaient été si prompts à condamner les présidents Leclerc et Hechter n'ont pipé mot avec Rocher. Ils se sont contentés de prendre acte des révélations. Prudence. Elle s'impose. A deux mois du Championnat d'Europe, il ne ferait pas bon qu'un scandale plus retentissant encore n'éclabousse le football français. Il ne ferait pas bon que cette fameuse rumeur sur la destination de l'argent manquant dans les comptes du juge Desmure sur la caisse noire ne se vérifie. Car ce serait alors un scandale d'ampleur égale à ceux qui ont sali entre autres l'Italie, le Brésil, la Hongrie, la Grèce, et aujourd'hui la Belgique.

Notre football ne sortira pas grandir de l'affaire de Saint-Etienne. De toute manière. Mais il en sortira peut-être un peu moins affaibli s'il accepte de reconnaître ses péchés. S'il ne se ridiculise pas en défendant, paradoxalement, ceux qui portent atteinte à son image de marque. Une maladie honteuse ne doit pas se cacher. Elle doit se soigner. En faisant passer Rocher pour une victime, alors qu'il est entièrement coupable, Hidalgo n'y contribue pas. Le patron du football français a mis à côté de la plaque.

Luc VIRGIS.

Pas cher payé.

Etonnement du côté du corps arbitral français après la sanction (terrain de Furiani suspendu pour deux matches dont un avec sursis) frappant le S.E.C.B. après les graves incidents du match de Championnat Bastia-Brest.

Les deux juges de touche ayant été agressés, on pensait que le terrain serait suspendu pour trois ou quatre matches. La commission sportive en a décidé autrement.

Sans espoir.

La Commission technique, dans les semaines à venir,

ouvrira ce dossier pour voir s'il y a lieu de faire rejouer ce match.

Brest battu 2-1, avait affirmé que l'incident était la cause de sa défaite.

Mais, dans les milieux bien informés, on laisse entendre que le résultat sera homologué, M. Boyer, l'arbitre du match ayant de sa propre initiative, ses deux juges soignés, décidé de faire reprendre la rencontre.

Trop de pub.

Si le juge Desmure a reçu Michel Platini à huit clos, c'est qu'il n'a pas apprécié, dit-on toute la publicité faite autour des auditions de Larios, La-

combe, Lopez, Herbin, etc.

Le juge Desmure regretterait de ne pas avoir délivré des commissions rogatoires pour inculper tous les anciens Verts.

On peut penser qu'il n'a encore rien vu. Lors du procès, il pourra juger du « succès » de l'affaire.

Confrontation générale.

Il entrerait dans les intentions du juge Desmure d'effectuer dans les plus brefs délais une confrontation générale entre tous les inculpés de l'affaire de la caisse noire de l'A.S.S.E. On dit que les joueurs en seraient dispensés.

Le Portugal, une aussi longue absence...

Depuis sa troisième place lors de la Coupe du Monde 1966 à Londres, c'était la traversée du désert pour la sélection nationale, malgré des joueurs de valeur et des clubs comme le Sporting et surtout Benfica qui restaient représentatifs dans le concert européen des clubs.

CEPENDANT, on avait du mal à trouver de dignes successeurs à la fameuse génération des Eusebio, Augusto, Torres, qui s'étaient longtemps distingués durant les années soixante. Un peu comme en France, il fut difficile de réaliser la soudure entre l'épopée de 1958 et... l'époque Hidalgo ! C'est qu'entre-temps le Portugal, lui aussi, donnait l'indépendance à ses colonies africaines, et ainsi se trouvaient taries quelques sources qui avaient offert durant des années bon nombre de joueurs noirs comme Eusebio, qui avait fait le bonheur du football portugais, en toute bonne conscience bien sûr.

Aujourd'hui, il ne reste plus guère, comme témoin de cette époque révolue, que l'attaquant Jordão, trente deux ans. D'ailleurs, au niveau des clubs aussi, on essaie de renouer avec le passé, lorsque Benfica remportait la Coupe d'Europe des clubs en 1961 et 1962 et était finaliste en 1963, 1965, 1968. A cette époque, le football portugais copiait plus ou moins son grand frère brésilien pour ce qui est du style général de son jeu, volontiers offensif, spectaculaire, basé sur une grande technique individuelle, un certain engagement physique, également des recherches intéressantes sur le plan tactique avec des périodes où la défense de ligne était à l'honneur, plus ou moins adroitement agencée, et ce il y a encore peu de temps, comme on a pu s'en apercevoir lors du Portugal-France gagnée par celle-ci. Cependant on n'oublie pas non plus que les Portugais n'hésitent pas à employer la manière forte pour s'imposer, ainsi qu'en atteste l'assassinat de Pelé lors du Brésil-Portugal de 1966, au cours duquel Morais, Coluna et Graca contribuèrent à leur



Eusebio.

façon à la qualification de leur équipe.

Il y a donc chez les Portugais des périodes de « romantisme » qui alternent avec des périodes de réalisme. Aujourd'hui, les joueurs ont généralement conservé leur finesse individuelle, leurs qualités physiques de souplesse, leur inspiration et leurs vertus morales. Cependant, la période de l'offensive construite, en parallèle avec Benfica, semble révolue, avec le départ de l'ancien sélectionneur Otto Gloria, adepte du beau football, mais rapidement « remercié » après la déroute subie par le Portugal en U.R.S.S., 5 à 0 en avril 1983. Les pontes de la Fédération décidèrent de changer de politique et engagèrent un

quatuor de techniciens davantage dans la conformité de notre époque décadente, quatuor dirigé par un certain Fernando Cabrita, dont les titres de gloire et les références en matière de football sont des plus discrets.

Il a lui-même évolué en France dans les années cinquante au poste de demi offensif, mais sans laisser un grand souvenir ; puis il passa son diplôme d'entraîneur à Vincennes. Voilà donc un bon exemple de travailleur immigré qui a réussi sa reconversion au pays avec une aide au retour volontaire sous forme de diplôme ! Le bonhomme a cinquante-huit ans et, avant d'être invité à s'asseoir à la place de Gloria, il a

entraîné les clubs de Braga et Boavista, sans que ceux-ci aient obtenu des résultats extraordinaires ni aient défrayé la chronique par une qualité du jeu spéciale. Pourtant, la presse portugaise le surnomme déjà l'homme du « renouveau », sans préciser s'il s'agit d'un nouveau « printemps des œillets » ou bien plutôt un printemps des œillères, la qualification pour la phase finale de la Coupe d'Europe des nations empêchant sans doute comme d'habitude de distinguer les travers et les carences en matière de la seule qualité du jeu fourni. Certes, le bilan chiffré de l'ère Cabrita est pour l'heure positif, avec trois victoires en trois matches officiels, sept buts pour, zéro contre. Mais la victoire décisive acquise sur l'U.R.S.S. en novembre 1983 fut essentiellement le fait d'un pénalty discutable accordé généreusement par l'arbitre français M. Konrath.

Ainsi, avec l'intronisation de Cabrita, le Portugal se met au goût du jour : le résultat avant tout ; qu'importent les moyens utilisés. La recette peut être efficace jusqu'à un certain point, mais on connaît ses limites. Face à la R.F.A., le 14 juin à Strasbourg, les Portugais risquent de trouver, en employant cette méthode prudente, des adversaires plus réalistes et plus efficaces qu'eux à ce jeu-là, qui ne convient guère à leurs mentalités, leurs habitudes, leurs qualités naturelles. Même chose ensuite face au cousin espagnol le 17 juin à Marseille, un adversaire grans spécialiste d'anti-football et de jeu dur. Ensuite, il risque d'être trop tard le 20 juin à Nantes, face à une Roumanie qui pourrait bien créer la surprise et passer le premier tour, après avoir déjà éliminé la Suède, la Tchécoslovaquie et l'Italie, ce qui représente une performance trop passée inaperçue en France. Que peut donc espérer le Portugal dans ce groupe qui s'annonce très ouvert derrière l'Allemagne, elle-même en perte de vitesse ? Rappelons qu'en Coupe d'Europe des nations le Portugal fut éliminé au premier tour en 1964, 1968, 1972, 1976 et 1980. En 1960 seulement, il réussit à atteindre les quarts de finale, éliminé par la Yougoslavie. Au total, pas grand-chose.

Cependant, les Portugais affirment venir en France avec volonté et ambition. Or, sur quoi de tangible repose cette nouvelle sélection lusitanienne ? Le style général se base donc sur le 4-4-2, en vogue depuis deux ans un peu partout ; c'est dire que le Portugal joue d'abord la sécurité défensive, dans la formation type

suivante : Bento, Pinto, Pereira, Eurico, Inacio ; Manuel, Luis, Chalana, Pacheco ; Jordão, Gomes. Autrement dit, les Humberto, Alves, ou Nene, ne sont plus considérés comme titulaires. Certes, ils n'ont plus vingt ans, mais c'est surtout leur prédisposition naturelle à un jeu constructif offensif équilibré qui fait qu'ils ne sont plus guère appréciés par les responsables techniques.

Cabrita cherche surtout à rajeunir un ensemble dont la moyenne d'âge tournait autour de trente ans, surtout en attaque. A présent, la ligne intermédiaire affiche vingt-six ans de moyenne et une expérience internationale assez réduite, surtout pour Luis et Pacheco, qui débutent pratiquement, ce qui est aussi le cas des défenseurs Pinto, Pereira et Inacio,



Gomes (Portugal).

malgré leur âge assez avancé. La ligne de demis vient souvent aider cette défense, formant un double rideau très renforcé. De ce fait, la sélection encaisse désormais assez peu de buts, à l'image de l'équipe du F.C. Porto, qui sert de modèle et qui d'ailleurs donne beaucoup de ses joueurs à la sélection : Pinto, Pereira, Eurico, Inacio, Pacheco, Gomes ; pour le reste, Benfica et le Sporting Lisboa complètent la sélection.

Mais ce système défensif emprunté à Porto sera-t-il suffisant au niveau du Championnat européen ? Cabrita essaie de constituer un noyau de sélectionnés afin de créer l'homogénéité indispensable après les nombreux tâtonnements de l'époque Gloria, qui avait essayé une quarantaine de joueurs en dix matches sans parvenir à trouver l'unité.

Cependant, Cabrita devra aussi composer avec ses adjoints du comité de sélection : Toni, José Augusto et Moralès. Au total, un quatuor en majorité favorable à un football « moderne », basé sur la rigueur ; seul l'ancien attaquant Augusto essaie de faire entendre la voix d'un jeu plus

élaboré et offensif, mais il est en minorité ; on peut espérer qu'en cas d'échec de la sélection il sera mieux entendu et suivi, mais ne sera-t-il pas trop tard ?

Pour l'instant, le Portugal se met au goût du jour d'un Marché commun européen où le jeu se dégrade malgré les courageuses initiatives de quelques techniciens comme Guillou, Jeandupeux ou Menotti à Barcelone. Et les Portugais assimilent donc tant bien que mal les notions de marquage individuel strict, d'engagement physique tous azimuts, de rigueur tactique. L'intelligence laisse la place à la ruse, l'improvisation au calcul sordide, le jeu construit à la contre-attaque simpliste. Avec des hommes rapides et malins comme Chalana ou Jordão, doués comme Manuel et le buteur Gomes, les Portugais peuvent surprendre une défense lente ou mal organisée ; les Allemands ont intérêt à ne pas relâcher leur surveillance, surtout s'ils dominent le match comme c'est probable, sinon il risque de leur arriver la même mésaventure que face à l'Algérie lors du Mondial espagnol.

Pourtant le Portugal a toujours les moyens de pratiquer un bon football ; les joueurs doués ne manquent pas, avec leur traditionnelle technique individuelle bien léchée, mais tout cela sans doute en pure perte, comme le Pérou du Mondial 1982. Ainsi, on remarquera en juin en France des vedettes comme le gardien Bento, toujours présent à trente-cinq ans passés, toujours aussi souple, prompt à sortir de sa cage. Le problème pour lui sera d'ordre collectif, puisque issu de Benfica, dont le système de jeu est sensiblement différent, surtout en défense, avec les notions de l'entraîneur suédois Eriksson ; Bento devra s'entendre avec une ligne d'arrières venant en majorité de Porto. Ce mariage de raison tiendra-t-il le choc ?

Au milieu du terrain, deux hommes à suivre, Chalana et Carlos Manuel ; celui-ci vient de Benfica, demi plutôt défensif, mais très actif et omniprésent ; son allure à la fois raffinée et efficace rappelle celle du Brésilien Falcão. Récupérant bon nombre de balles en défense, surtout sur le côté droit, il contre-attaque rapidement.

Chalana, de Benfica également, a débuté en sélection alors qu'il n'avait pas vingt ans ; ce demi offensif sait tout faire ; sa technique et sa vision du jeu lui permettent des passes précises de quarante mètres ; de plus, il possède un dribble court étonnant et une puissance d'accélération subite

Portugal

qui amène soudain le danger dans le camp adverse. C'est le régulateur de l'équipe, capable aussi bien d'accélérer le jeu que de le ralentir selon les besoins de l'équipe et la situation à la marque. C'est que les « vieux » de la sélection ont parfois besoin de se ménager des temps de repos.

Attention à l'avant-centre Gomes, de Porto, vingt-huit ans, vingt-cinq sélections, meilleur buteur européen l'an dernier, et une moyenne de quarante buts marqués chaque saison. Opportuniste dans les seize mètres, d'un jeu de tête digne des Britanniques, il sait se faire discret sur le terrain pour mieux surgir soudain et marquer en profitant d'un instant d'inattention des défenseurs adverses. Cependant, le fait qu'il soit souvent isolé en pointe, sans ailiers de soutien, le dessert et l'empêche de montrer toutes ses capacités, la grande désolation de l'attaquant moderne qui devient plus souvent le bouc émissaire en cas de défaite, que la vedette les soirs de victoire.

Autrefois les vedettes de toute équipe étaient souvent le goal et l'avant-centre ; aujourd'hui l'avant-centre prend surtout des coups et des critiques, et quant au gardien, il a changé les anciennes envolées spectaculaires, les plonges en tous genres, contre pas mal de buts stupides sur lesquels il est souvent gêné par sa propre défense agglutinée devant lui et lui cachant le jeu. Il est vrai qu'au football de lumière des dimanches de jadis ont succédé les luttes obscurantistes des nocturnes à la mode...

On terminera par un mot sur le survivant d'une époque consumée, Jordão, du Sporting, trente-deux ans, trente-deux sélections. On le connaît bien, depuis le temps où il fit ses débuts à Benfica. Même si ses qualités physiques sont un peu émoussées du fait de l'âge et des turpitudes dues au jeu de combat qui abîme vite l'attaquant de pointe, Jordão reste un avant de choc redoutable par sa valeur technique, sa volonté, sa vivacité balle au pied ; il ne déborde plus comme un ailier, mais préfère jouer plus dans l'axe, non loin de Gomes, alternant le meilleur et le pire, selon les canons du jeu moderne adopté par la sélection portugaise. Rendez-vous pour l'heure de vérité le 14 juin à Strasbourg face à l'ogre allemand.

R. AUVRAY.

Le gala de l'U.N.I.C.E.F. annulé !

Chaque année, l'U.N.I.C.E.F.

organise un grand match de football.

*Les premières éditions de ces rencontres de gala
disputées à Rome, Barcelone et New York,
avaient connu un succès retentissant.*

IL est vrai que tout les meilleurs footballeurs du moment acceptaient volontiers leur collaboration à cette véritable œuvre de bienfaisance, les bénéfices de ces rencontres allant, cela va de soi, à la célèbre organisation internationale.

Cette année, le gala de l'U.N.I.C.E.F. devait avoir lieu à Athènes, où le Panathinaïkos local devait rencontrer – le 22 décembre – une sélection mondiale.

Le moins que l'on puisse dire est que cette dernière avait fort belle allure, avec des joueurs tels que Rossi et Platini (Juventus), Falcão (A.S. Roma), Zico (Udinese), Pfaff et Rummenigge (Bayern de Munich), Olsen (Anderlecht), Ceulemans (F.C. Brugeois), etc.

Tout semblait se présenter sous les meilleurs auspices quand l'organisation connut soudain des difficultés.

Pourquoi ? Les joueurs étaient prêts à assurer leur concours, mais les clubs demandaient évidemment quelque assurance pour leurs « envoyés spéciaux ». Pour la majorité de ces clubs, il était logique que le joueur soit assuré durant la rencontre, mais également durant le séjour et le voyage.

Les organisateurs ne consentaient cependant qu'à couvrir les joueurs durant le match. C'est là que surgirent les ennuis.

Les clubs belges (Anderlecht et Bruges) déposèrent le dossier entre les mains de leur Fédération, qui tenta d'obtenir une assurance « tous risques » pour les joueurs belges. Mais même la Fédération n'obtint pas gain de cause. Il lui fut en effet répondu :

– *Vos exigences sont « brutales » (sic). Mais quoi qu'il en soit, avancez l'argent pour assurer vos joueurs. il vous sera remboursé contre retour de facture...*

Bien évidemment, l'Union belge se renseigna auprès de quelques-unes de ses consœurs et apprit ainsi qu'il valait mieux éviter une telle avance, certaines fédérations ayant déjà été « roulées », car n'ayant jamais retouché l'argent alloué pour les assurances en question.

Bref, Ceulemans et Olsen, restèrent en Belgique, et ce bien malgré eux. Mais on imagine que d'autres clubs se soient retrouvés devant les mêmes difficultés puisque le gala d'Athènes fut finalement annulé et remis aux... calandes grecques !

Pour Ceulemans, la situation était particulièrement désolante. En effet, l'attaquant belge du club brugeois avait déjà été invité à trois reprises à un match de l'U.N.I.C.E.F. Mais chaque fois son club avait refusé de prêter son joueur, car le match tombait en concurrence avec l'une ou l'autre obligation belge.

Cette fois, rien ne semblait devoir arriver à Ceulemans, puisque le F.C. Brugeois avait donné son feu vert...

Il y eut hélas, cette affaire d'assurance (logique, il faut en convenir...) qui empêcha le brave Jan d'enfin pouvoir porter le maillot d'une sélection mondiale.

Ceulemans avait loupé les rendez-vous de Rome, Barcelone et New York. Il loupa aussi le match d'Athènes.

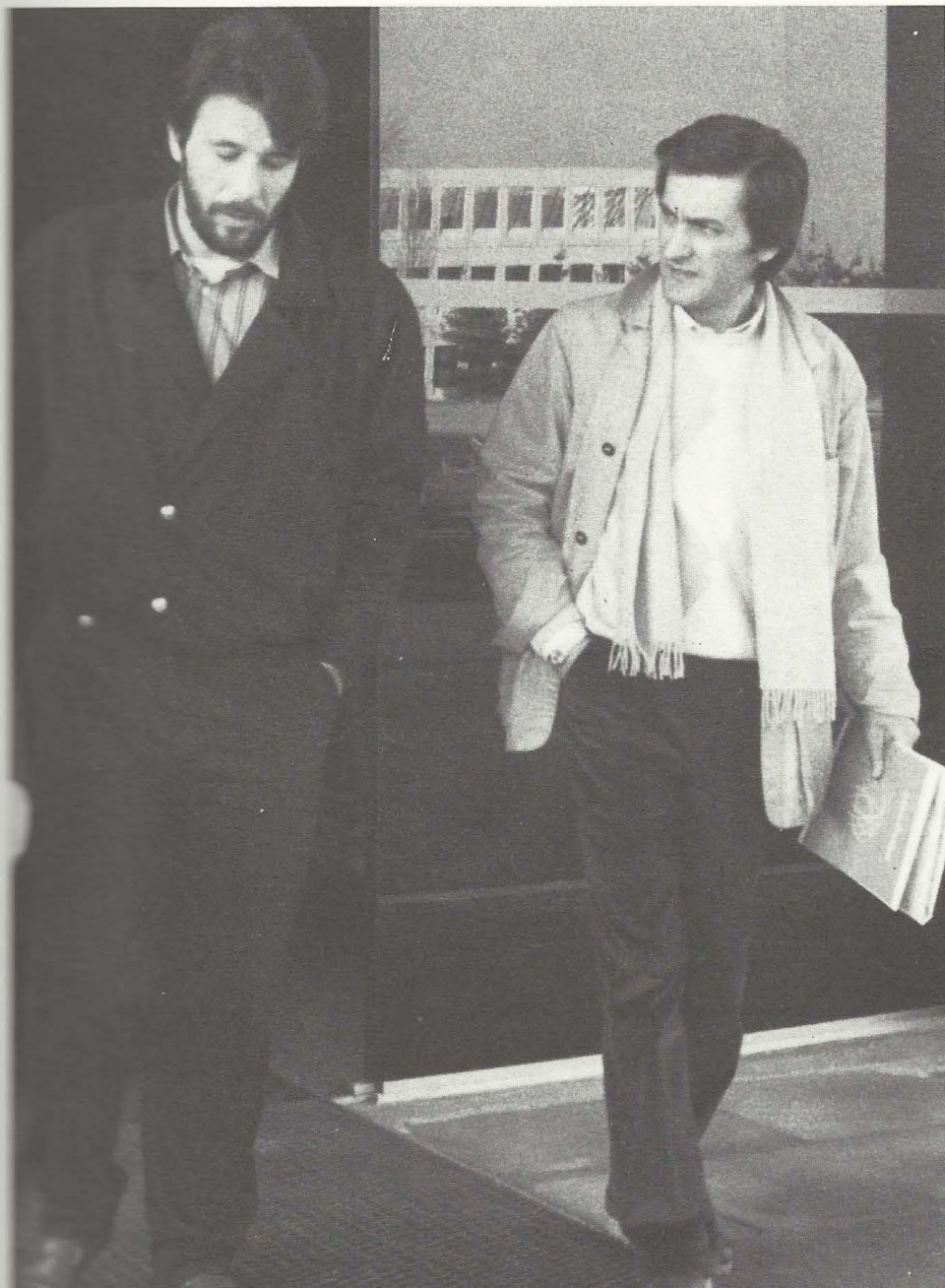
Pas de chance, décidément, pour l'excellent joueur belge, qui avait accepté l'invitation avec d'autant plus d'enthousiasme que son club n'avait pas participé à une Coupe d'Europe cette saison...

Quoi qu'il en soit, il est bien dommage de voir ainsi se terminer ce qui aurait dû être une grande fête de l'amitié et de la solidarité.

J.M.

« Sale football » aussi en Belgique

*Après le football italien (le « toto-nero » et l'affaire Paolo Rossi)
et français (Saint-Etienne et le cas Roger Rocher)
c'est au tour du football belge d'être confronté
avec un sérieux problème de « caisses noires » et de corruption.*



Gerets à un confrère italien : « Je me sentais bien en Italie où j'espérais terminer ma carrière... » On est loin du compte !

TOUT débuta dans les premiers jours d'octobre dernier quand des rumeurs se mirent à circuler dans les couloirs du Palais de justice de Bruxelles sur l'existence d'irrégularités à caractère fiscal dans certains clubs de Division I. A l'époque, cependant, il n'est question que d'enquêtes et de vérifications plus ou moins poussées. En vérité, ces enquêtes nécessitent toutefois l'intervention de la gendarmerie et surtout de l'I.S.I. ou les services de l'Inspection Spéciale des Impôts. Ce dernier service est redoutable car composé exclusivement d'experts jouant aisément avec les subtilités du code des impôts sur les revenus, le code de la T.V.A. et l'impôt sur les sociétés.

C'est là qu'intervient un certain juge Bellemans, dont on dit qu'il a décidé de faire la chasse à toute irrégularité dans le monde du football.

La stratégie du juge Bellemans est simple; Elle s'appuie sur le travail de sappe de l'I.S.I. et l'assistance technique que lui prête, à l'occasion, la brigade spéciale de recherches...

Toutes ces recherches, peut-être dictées par la parution d'une enquête importante dans un quotidien francophone bruxellois (« Le footabll et l'Argent »), où il est bien entendu question des dessous de table, de pratiques curieuses dans les transferts, des managers, etc., aboutissent début février à l'arrestation de l'ancien international belge et ex-capitaine d'Anderlecht : Joseph Jurion. Nous sommes le 2 février quand Jurion quitte, les menottes aux poings, le cabinet d'instruction du juge Bellemans, pour être dirigé au troisième étage de l'extension du Palais de justice.

Belgique

Que reproche-t-on à Joseph Jurion, radié de l'Union belge alors qu'il était entraîneur d'un club de Division II, mais réhabilité par la suite, on ne sait trop pourquoi ni comment ?

De nier tout simplement les faits qui lui sont reprochés et autour desquels le juge Bellemans semble avoir réuni assez de preuves irréfutables pour mettre l'ancien footballeur dans de mauvais draps :

- Pourquoi me cherche-t-on misère, se demande Jurion, alors qu'il est incarcéré comme un bandit dans la prison Forest-les-Bruxelles ? Je me considère entièrement comme innocent. Cela fait des années que je paie des sommes importantes au fisc. Que faut-il de plus ?...

Dans un premier temps, c'est sur ses déclarations fiscales que Jurion est inquiété. Ce dernier, après une fort belle carrière sportive, s'est reconverti dans l'hôtellerie, mais n'en a pas moins conservé des introductions importantes dans les milieux du football belge et international. Bref, si Jurion s'occupe de gastronomie, il demeure aussi un manager très couru et très écouté.

L'enquête se poursuivant le juge Bellemans ayant découvert un carnet d'adresses et de numéros de téléphone particulièrement révélateur, Jurion est bientôt interrogé sur ses occupations annexes. Bien vite, Jurion est accusé pour d'autres faits : il est inculpé de faux commis en vue d'éluider l'impôt pour plusieurs millions, une infraction qui peut le conduire à la correctionnelle.

Mais bien vite, également, il est aussi question d'un scandale dépassant la seule personne de Joseph Jurion, et qui est à même d'éclabousser le football belge tout entier.

Puis les événements s'enchaînent, inéluctables. Le 4 février, c'est le président de l'Antwerp (lui aussi ancien international et qui a encore joué avec Jurion), Eddy Wauters, qui est arrêté à son tour. La nouvelle fait l'effet d'une bombe, car Wauters n'est pas que président de l'Antwerp, il est aussi l'un des personnages principaux (le principal en fait) de la « Kredietbank », l'un des organismes financiers les plus solides du pays. Si Jurion n'est pas autrement affecté par sa situation, Wauters, en revanche, est devenu méconnaissable depuis qu'il se trouve en prison.

Mais le volet « Kredietbank » n'intéresse pas Bellemans. Ce qu'il cherche avec de plus en plus de détermination, ce sont les dessous de la Division I du football, un sujet apparemment passionnant aux yeux de celui que d'aucuns appellent déjà le « shérif ».

Le but du juge d'instruction, en mettant conjointement Jurion et Wauters sous les verrous : encourager les confidences.

Sont-ce ces dernières qui poussent soudain Bellemans à pousser ses investigations en direction de Liège, d'Anvers et d'Anderlecht ?

Toujours est-il que le président d'Anderlecht Constant Vanden Stock, le secrétaire-manager Michel Verschueren, ainsi que le comptable, sont entendus durant de longues heures dans les « salons » du Palais de justice. Tour à tour, les langues se délient. C'est pourquoi, ayant avoué presque sur-le-champ, l'existence de « caisses noires », les dirigeants anderlechtois ne sont pas mis à l'arrêt.

Après une bonne semaine d'incarcération, Bellemans relâche Wauters,

Jurion, à l'ombre depuis vingt jours, obtenant lui aussi sa liberté quelques heures plus tard. Le juge Bellemans estime que les deux précités ne peuvent plus rien lui apprendre dans l'immédiat.

On croit que l'affaire va s'éteindre quand, brusquement, elle se ranime, plus spectaculaire que jamais. Et pour cause, le jeudi 24 février, Roger Petit, le grand patron du Standart, mais aussi délégué à l'Union européenne et l'un des personnages importants du football belge, ainsi que l'entraîneur du Standart, le très célèbre Raymond Goethals, sont à leur tour les invités du désormais très populaire juge Bellemans. En fait, il leur est demandé de fournir quelques explications sur la comptabilité du grand club liégeois. L'interrogatoire dure jusqu'à trois heures du matin (Bellemans adore travailler la nuit et attaque ses victimes quand elles s'y attendent le moins), et les deux Standardmen finissent par avouer des faux pour plusieurs dizaines de millions. Ayant arraché les aveux complets. Bellemans remet Petit et Goethals en liberté.



Raymond Goethals, ici en compagnie de l'actuel entraîneur de l'équipe nationale belge Guy Thys après Saint-Trond, l'équipe de Belgique, Anderlecht et Bordeaux, il va sans doute tenter sa chance au Brésil. Bonne chance, « Raymundo ».



L'équipe du scandale : debout de gauche à droite : Haan, Neeuws, Daerden, Preud'Homme, Poel, Botteron ; accroupis de gauche à droite : Wendt, Tahamata, Gerets, Plessers, Kandersmissen. Haan et Wendt jouent à... Hong-Kong ; Botteron a aussi quitté le Standard tandis que Gerets, l'homme par qui le scandale arriva, est devenu « persona non grata » de l'A.C. Milan.

Mais un nouveau coup de tonnerre éclate, qui va encore ternir le football belge davantage que les premières affaires de fraudes fiscales.

En effet, le juge Bellemans, ayant découvert la sortie d'une somme de 420 000 francs belges (60 000 FF) de la comptabilité du Standard, parvient à se faire avouer que cette somme a servi à acheter le match Standard-Waterschei, dernière rencontre de la compétition, et que le Standard ne pouvait pas perdre sous peine de voir s'échapper le titre...

L'affaire fait évidemment beaucoup de bruit et encore bien plus, la veille de Belgique-Allemagne, match préparatoire au Championnat d'Europe de juin prochain, Eric Gerets se fait embarquer avant d'arriver à l'entraînement. Mis en présence de Roger Petit et de Raymond Goethals, Eric Gerets, qui avait remis l'argent à un joueur de Waterschei, nie tout jusqu'au moment où on lui propose de téléphoner à Roland Janssen, celui qui avait été chargé de distribuer l'argent aux joueurs de Waterschei dont il faisait évidemment partie. C'est alors que les nerfs lâchent. Gerets avoue tout. Roland Janssen, appelé à la B.S.R. entre-temps, confirme les faits, tandis que Petit et Goethals ne peuvent évidemment plus se récuser.

C'est le scandale dans toute l'acception du terme. Suivent alors des réactions à la chaîne dans le monde du football belge et italien.

Gerets, lâché en pleine nuit, ne rejoint l'hôtel des « Diables rouges » qu'à quatre heures du matin. Il est à bout. Quand on apprend ce qui lui est reproché, les hautes instances de la Fédération décident de ne pas aligner leur capitaine habituel quelques heures plus tard contre la R.F.A.

Au courant en Italie, le président Farina de l'A.C. Milan indique aussitôt que Gerets qui a rejoint le club lombard l'été dernier, est suspendu, puis quelques jours plus tard, renvoyé tout simplement. De leur côté, Goethals et Petit démissionnent au Standard, où c'est Léon Semmeling qui se retrouve soudain à la tête des troupes. Mais Petit démissionne aussi à l'Union belge et à l'Union européenne... C'est ce qu'il a de mieux à faire, car les administrateurs toujours en place à Sclessin se désolidarisent totalement de leur ancien maître à penser et gérer.

Bien entendu, le comité exécutif de l'Union belge se réunit immédiatement. La plus haute instance du football en Belgique veut que toute la clarté soit apportée sur cette affaire, qui est pour le moins gênante. Elle charge la commission d'enquête de faire diligence. Tout doit être terminé pour le 15 juin prochain. Mais l'affaire est déjà en cours tandis que le juge Bellemans a déjà entendu tous les joueurs du Standard et de Waterschei.

Sur le plan de la Fédération, tout risque d'aller très vite. Sur le plan

juridique, on n'est manifestement pas encore au bout de ses peines.

Dernièrement, le juge Bellemans a déclaré :

— J'ai encore à vérifier les comptes de quinze clubs. Certains ont de très bon dossiers, d'autres sont nettement moins bon. Je ne favoriserai ni accablerai personne. Je fais mon boulot, un point c'est tout.

Un détail : le juge Bellemans adore le football. Il dit lui-même qu'il a encore joué avec Van Himst en équipes d'âge, mais l'entraîneur anderlechtois ne s'en souvient pas. Avant l'affaire, on le voyait en tout cas souvent à Anderlecht. Depuis, il n'a plus le temps d'aller au foot...

Enfin, les bruits courent qu'une contre-enquête serait ouverte sur le même Van Himst. Ce dernier aurait touché de... l'argent au noir lors de son transfert d'Anderlecht pour le club de Denderzonen Pamel, un petit club du Brabant !...

En attendant, et quoi qu'il en soit, le football belge n'avait pas besoin d'un tel scandale.

Le public a plutôt souri quand il a appris que le fisc se faisait parfois « rouler » par plus malin que lui. En revanche, il a été outré d'apprendre que certains matches étaient tout simplement trafiqués. Cela, il ne l'a pas admis.

Et comme on le comprend.

Coupe d'Afrique des Nations

En voilà des attaquants !

Le Cameroun a remporté la 14^e Coupe d'Afrique des Nations, dont la phase finale a eu lieu en Côte-d'Ivoire du 4 au 18 mars passés.

C'est la première victoire des coéquipiers de Roger Milla dans cette épreuve, alors que les clubs camerounais ont souvent dominé le football du continent dans le courant des années 1970.

Mais au-delà de cette consécration, ce « Côte-d'Ivoire 1984 » a apporté une autre grande satisfaction : la présence d'une palette de véritables attaquants de grand talent...

D'ABIDJAN à Bouaké, de Grand-Bassam aux villages les plus reculés du Nord du pays, les pileurs de manioc de la Côte-d'Ivoire ont interrompu leurs gestes mécaniques en ce dimanche 4 mars. Raison de passion, raison d'Etat : les « Eléphants », les footballeurs de la sélection nationale ivoirienne, « ouvrent » la phase finale de la 14^e Coupe d'Afrique des Nations, face au Togo. La télévision retransmet aux quatre coins du pays (mais aussi dans 27 autres nations, dont l'Italie et plusieurs pays d'Asie) un événement aux allures de fête. La fête, car les Ivoiriens de l'entraîneur brésilien Duque s'imposent nettement (3-0) à une équipe togolaise inorganisée en défense et peu inspirée en attaque. Tia Koffie, Fofana et Goba, les buteurs ivoiriens, relancent l'espoir d'un public qui avait perdu confiance en son équipe. Et pour cause : la sélection ivoirienne, au cours de la saison 1983, a déçu. A trois mois du début de la compétition, le ministre des Sports Dona Fologo a dû intervenir énergiquement et créer un « comité de sauvetage » pour remettre de l'ordre et réaliser un consensus autour d'une équipe en proie au doute, mais aussi aux tiraillements entre membres de la Fédération et dirigeants des puissants clubs d'Abidjan, ceux qui « fournissent » la sélection. Même les quelques succès acquis ensuite face à diverses oppositions ayant en commun une médiocrité constante, les supporters des « Eléphants » n'y croient guère. Aussi

cette victoire sur le Togo est-elle accueillie comme une très bonne surprise. Pour les observateurs, il convient de relativiser les choses, compte tenu de la faiblesse togolaise. Pas pour le public, qui ne demande qu'à s'enflammer pour oublier un peu un quotidien rarement exaltant. Mais ce brave public ivoirien, bon enfant, souriant, sympathique, devra bien se rendre à l'évidence quelques jours plus tard. L'Egypte, après avoir battu le Cameroun 1-0 lors de la première journée de cette poule A, s'imposera face à la Côte-d'Ivoire (2-1) (alors que le Cameroun cartonne face au Togo : 4-1). La dernière journée de cette poule A ne réservera aucun miracle aux supporters ivoiriens : après que l'Egypte et le Togo se furent séparés sans inscrire un seul but, le Cameroun sonne le glas des « Eléphants » grâce à deux buts de Milla et Ebongué (2-0). L'Egypte et le Cameroun se qualifient pour les demi-finales. D'Abidjan à Bouaké, les Ivoiriens se remettent à piler leur manioc. Pour eux, le Coupe d'Afrique des Nations est déjà finie.

La bonne surprise du Malawi.

Si cette poule A n'a pas été très enthousiasmante sur le plan de la qualité du jeu (l'Egypte a beaucoup calculé, seul le Cameroun a fait vibrer véritablement les foules grâce à quatre buts face au Togo, en dehors de la victoire initiale des Ivoiriens sur ces mêmes Togolais), la poule B (Bouaké) sera plus animée.

Le premier match Ghana-Nigéria offre déjà une belle surprise, puisque les Green Eagles du Nigéria (les Aigles Verts) s'imposent face au tenant du titre, les Blacks Stars (les Etoiles Noires) du Ghana, vainqueurs à Tripoli en 1982.

Parallèlement, face à une Algérie jouant le contre avec un Rabah Madjer évoluant en milieu de terrain et s'imposant 3-0, le public de Bouaké découvre une sympathique équipe du Malawi, qui participe pour la première fois à la phase finale de la Coupe d'Afrique des Nations, mais séduit par la valeur d'un jeu collectif et conquérant, malheureusement trahi par une défense de coton.

Le Malawi confirmera d'ailleurs lors de la seconde journée en partageant les points avec un Nigéria mené 2-0 après seulement trente-six minutes de jeu... et qui réussit à égaliser avant la mi-temps. Quelques instants plus tard, le Ghana confirmera aussi sa méforme, tombant (2-0) face à une Algérie toujours aussi peu encline à extérioriser vraiment le potentiel technique de ses joueurs.

Scandale algéro-nigérian.

La troisième journée du groupe B va valoir un Algérie-Nigéria sous forme de parodie scandaleuse. Le Nigéria a besoin du nul pour se qualifier. L'Algérie a besoin du nul pour avoir l'assurance de jouer sa demi-finale à Bouaké, c'est-à-dire d'éviter l'Egypte, que les Algériens souhaitent retrouver en finale pour



Cameroun 81-82.

lui faire payer son élimination des Jeux Olympiques. Le match se terminera par un 0-0 pitoyable. Les deux équipes refusant de jouer, au point que l'arbitre de la rencontre prendra la décision courageuse d'infliger un avertissement collectif aux deux formations (confirmée dès le lendemain par un blâme et une amende de la Confédération Africaine de Football, la C.A.F.) aux deux équipes. Ainsi le Malawi, avant même son match contre le Ghana (qu'il perdra 1-0) se trouve éliminé par une « complicité » algéro-nigériane méprisante, qui rappelle ce fameux Autriche-R.F.A. du Mondial 1982, qui avait privé... l'Algérie d'une possible qualification pour le second tour de la compétition espagnole. Khalef, revenu aux affaires de la sélection algérienne, a de quoi être fier !

Ainsi les demi-finales allaient-elles se disputer de la sorte : Egypte-Nigéria à Abidjan et Algérie-Cameroun à Bouaké.

Devant des banquettes vides.

Des demi-finales qui allaient se jouer devant des banquettes vides, confirmant ainsi les craintes de tous les observateurs après l'élimination de la Côte-d'Ivoire.

A peine 3 000 à 4 000 spectateurs au stade Houphouët-Boigny d'Abidjan. L'Egypte, « réaliste », laisse son adversaire faire le jeu et place deux contres qui font mouche (Suleiman et

Abou Zaid). Mais le réalisme, pour une fois, ne va pas payer. Le Nigéria bénéficie d'abord d'une erreur d'arbitrage pour réduire la marque par son capitaine Keshi sur un penalty douteux, avant la mi-temps. Puis, à un quart d'heure de la fin, Bala égalise d'une tête lobée. Les prolongations ne changeant rien, il faudra attendre la fatidique série des penaltys pour que le Nigéria l'emporte enfin (8-7) après que le libéro égyptien, l'excellent Ibrahim Youssef, eut raté son tir au but.

La seconde demi-finale n'attirera guère plus de monde (8 000 ?) à Bouaké, où l'Algérie et le Cameroun, malgré quelques bonnes tentatives, se trouvent dans l'impossibilité de conclure (0-0). Là encore, penaltys. C'est Gueudouz qui ratra son tir, et le Cameroun qui se qualifiera pour la finale face au Nigéria. A la veille de celle-ci, devant à peine 2 000 personnes, l'Algérie s'imposera face à l'Egypte (3-1) dans un match de classement qu'un but du Racingman Madjer sauvera de l'ennui.

Peu de rythme sous la chaleur.

Avant même que ne débute cette finale Cameroun-Nigéria, c'est l'heure du bilan après ces demi-finales et ce match pour la troisième place, catastrophiques sur le plan populaire.

Bilan du jeu. On a vu, dans l'ensemble, des matches manquant singulièrement de rythme. A cela deux raisons – la première liée aux

conditions climatiques. Difficile de jouer vite sous la chaleur écrasante de la Côte-d'Ivoire : 30° à l'ombre (pour les matches débutant à 18 heures), plus de 40° au soleil (pour ceux dont le coup d'envoi était donné à 16 heures). Difficile d'emballer les rencontres. Seconde raison : la généralisation d'un football axé sur la prudence, la contre-attaque et le « calcul ». Le football africain n'échappe pas à la mode qui sévit en Europe ou en Amérique du Sud. Ce n'est d'ailleurs pas seulement le fait de ces entraîneurs étrangers qui vont propager leur science sur le continent africain (Duque le Brésilien pour la Côte-d'Ivoire, le Yougoslave Ognanovic pour le Cameroun, l'Ecosais McLennan pour le Malawi, l'Allemand Goeller pour le Togo). Mais aussi souvent des propres entraîneurs africains qui copient le « réalisme » au propre mépris de la personnalité des joueurs africains, naturellement doués pour l'offensive, la construction.

Des dons qui apparaissent clairement au travers du bilan des individualités. Certes, quelques-unes d'entre elles furent des défenseurs. On pense aux liberos égyptien Ibrahim Youssef ou nigérian Stephen Keshi (sans parler du gardien de but camerounais Joseph-Antoine Bell).

Mais c'est surtout parmi les joueurs à vocation offensive que l'on aura trouvé les grandes satisfactions de cette 14^e Coupe d'Afrique des Nations, qu'il s'agisse de confirmations ou de révélations.

Afrique

Pour les confirmations, on trouve en premier lieu « Docteur » Théophile Abega, le patron de la sélection camerounaise. Toujours aussi lucide et efficace (3 buts, deuxième buteur de l'épreuve). Ou le milieu offensif Abou Zaid, évoluant le plus souvent aux avant-postes et meilleur réalisateur avec quatre buts. On peut citer aussi Mahmoud Al Khatib, le meneur de jeu égyptien, qui démontra, lors des quelques minutes qu'il joua (il était blessé au haut de la cuisse) l'étendue de sa classe. Ou notre vieille connaissance Roger Milla, auteur d'un but capital face à la Côte-d'Ivoire, et qui allait encore se signaler en finale.

Parmi les « stars » attendues, celles du Ghana n'allaient pas répondre aux espérances. Les Abdul Razak, Papa Arko et autres Opotu Nti, que l'on sait fins footballeurs, n'eurent pas la chance d'évoluer au sein d'une équipe en forme. Chez les Algériens, les plus doués dans l'ensemble sur le plan technique, on attendait plus aussi des Madjer, Belloumi et autres Fergani ou Bensaoula. Las. A force de calculer, les hommes de Khalef, une fois encore, ont oublié de jouer, et ont perdu leur inspiration et leur brio.

Mais ces déceptions furent largement compensées par la révélation de plusieurs joueurs de très haut niveau. Le plus remarquable d'entre eux semble être l'ailier gauche ivoirien Fofana (18 ans), aux crochets et au démarrage dévastateurs. Encore celui-ci ne nous parut-il pas toujours suffisamment « présent » d'un bout à l'autre des matches. Le jeune Malawite Clifton Msiya aura lui émerveillé le public de Bouaké. Pied gauche superbe, rapidité d'exécution et vitesse de course, le but qu'il inscrivit aux Nigériens fit se lever les spectateurs. Tia Koffie, le très athlétique avant-centre ivoirien, montra lui aussi des qualités de présence qui ne laissèrent pas insensible l'espion du Paris - Saint-Germain, Oswaldo Piazza (Jean-Marc Guillou, l'entraîneur de Cannes, s'attardant plus sur Fofana et Msiya).

Dans l'équipe du Nigéria on aura remarqué enfin un formidable quatuor offensif. Avec le petit Clément Temile dans le rôle de l'ailier droit virevoltant et insaisissable, auteur des deux buts égalisateurs face au Malawi. Avec le très actif ailier gauche Etokébé, occupant son couloir à la perfection. Et avec, au choix, le brillant Nwosu, aux gestes techniques



Milla capable du meilleur comme du pire.

spectaculaires, ou le présent Bala au poste de centre-avant.

Toutes ces révélations, auxquelles on peut ajouter le centre-avant algérien Menad, sont, on le voit, des attaquants. Et pour beaucoup, des ailiers. Eh oui ! les ailiers ne sont pas encore une race en voie de disparition en Afrique. Oh, certes, il est assez rare que l'on joue, ici comme en Europe, avec deux ailiers véritables en même temps. Mais cette prééminence des joueurs à tempérament offensif n'en reste pas moins un espoir pour le football africain, une voie naturelle à suivre pour retrouver une « personnalité » dans le jeu.

Dernier bilan : celui du public et de l'argent. Sur ce plan, cette phase finale « ivoirienne » aura beaucoup déçu. Notamment avec ces demi-finales quasiment à huis clos. Mais d'une manière générale avec à

étaient nombreux à Abidjan, et la qualité des sites ne leur a pas échappé), mais surtout dans une opération de prestige.

Un prestige qui avait dû se nourrir d'un triomphe ivoirien, mais que, les événements commandant, le père de la nation ivoirienne, le président Félix Houphouët-Boigny, sauva en offrant l'entrée gratuite pour la finale (de même que le transport gratuit au stade). Assortis au fait que la finale serait noir-africaine (tous les Ivoiriens redoutaient un match Egypte-Algérie), et que la présence au stade fut encouragée comme un acte patriotique, ces arguments attirèrent la grande foule pour le jour J à Abidjan : 50 000 personnes entassées pour un après-midi en forme de fête et qui allait réconcilier tout le monde avec cette Coupe d'Afrique des Nations.



Le ballon d'or africain 1984. L'Egyptien : Mahmoud El-Khatib.

Bouaké un stade municipal spécialement construit pour l'occasion et contenant 30 000 personnes, qui ne fonctionna qu'à moitié dans le meilleur des cas. Dans ces conditions, le bilan financier ne sera guère florissant pour le gouvernement ivoirien. Surtout quand l'on sait que la C.A.F., après avoir vendu les droits de publicité, de retransmission télé, à la fameuse I.S.L. Marketing (qui « s'occupera » aussi du Championnat d'Europe) ne laisse à la Côte-d'Ivoire que 15 % environ des recettes aux guichets et 20 % de la publicité. Comparé aux investissements engagés (10 milliards de centimes pour la construction du stade de Bouaké, 500 millions pour la réfection du stade Houphouët-Boigny, 300 millions pour la préparation de la sélection nationale, etc.), le « bénéf » sera à rechercher dans un « placement » touristique (les journalistes

La fête de la finale.

Entre le Nigéria et le Cameroun, tout commence très vite. Par une écrasante domination des « Aigles Verts » que les « Lions Indomptables » de Théophile Abega eurent toutes les peines du monde à maîtriser. Le milieu Lawal, dès la dixième minute de jeu, transforma en but un centre de son ailier gauche Eto'kéré.

Le Cameroun, étouffé, faillit bien sombrer en cette première mi-temps. Il n'aurait probablement pas pu endiguer les assauts nigériens si l'entraîneur de ceux-ci, Adegboyega Onigbinde, avait osé les faire mener de concert par ses deux excellents ailiers. Hélas, l'un d'entre eux, le dribbleur-sorcier Clément Temile, dut se contenter du banc de touche lors de cette première mi-temps (d'où il put apprécier les envolées du gardien

camerounais Joseph-Antoine Bell, sauvant son équipe, à plusieurs reprises). Lorsqu'il entra (pour remplacer l'avant-centre Bala !) en début de seconde période, c'était déjà trop tard. D'abord, parce que le Cameroun avait déjà égalisé sur un coup franc de mule de son taureau-stoppeur Ndjeya. Ensuite parce que les coéquipiers de Milla, après le repos, affichèrent plus de fraîcheur, d'autant plus que le soleil tombait sur la lagune Ebrié.

La domination initiale des Nigériens laissa place à un jeu plus équilibré, à un suspens qui dura jusqu'à neuf minutes de la fin. Cette fameuse 81^e allait être l'instant crucial de la finale, le meilleur moment aussi de cette Coupe d'Afrique des Nations. Un superbe une-deux avec Milla à l'entrée de la surface, et Abega, venant de loin, trompait en finesse Okala, le gardien nigérian. Cette action merveilleuse s'offrait, devant 50 000 spectateurs heureux, comme un symbole de la valeur profonde du football africain, de sa nature : sens inné de l'attaque, inspiration, valeur technique pour réaliser ce une-deux parfait. Ebongué, l'ailier droit camerounais, parachevait le triomphe du Cameroun, remportant ainsi pour la première fois cette Coupe d'Afrique des Nations, après trois phases finales jouées et une troisième place difficile à « digérer » en 1972, à Yaoundé, dans la ville même des « Lions Indomptables » (3-1).

Cette finale, superbe par son intensité dramatique, par ses buts (celui d'Ebongué fut obtenu après un slalom et un tir de 20 mètres dans la lucarne), par la joie du public, faisait oublier un peu que le football n'avait pas toujours été à l'honneur dans cette 14^e phase finale de la Coupe d'Afrique. Elle récompensait enfin justement le Cameroun (9 buts, meilleure attaque), qui n'avait pas sacrifié au calcul comme l'Egypte ou l'Algérie ou le Nigéria (lors de son match contre cette dernière), qui n'avait pas bénéficié de coup de pouce de l'arbitre (comme le Nigéria face à l'Egypte pour son penalty). Certes, les coéquipiers d'Abega valurent souvent plus par la valeur de quelques individualités que par leur jeu collectif, mais, dans une compétition où seuls quelques moments furent placés sous le signe de la cohésion ou de la pure audace offensive, ce furent encore eux qui procurèrent le plus de joies.

Il était donc éminemment juste que ce furent eux qui en retirèrent aussi le plus.

Nicolas Oscar KATOUA.

ALGERIE : Zouba s'en va et Khalef revient

Comme nous l'avions prévu dans notre dernier numéro le sélectionneur national Hamid Zouba est parti et il est remplacé par... Mahieddine Khalef auquel, rappelons-le, il avait succédé au lendemain de la Coupe du Monde.

CE Départ de Zouba n'est pas une surprise. A vrai dire, on s'y attendait un peu. La seule surprise qu'il engendra c'est qu'il se situa juste après le match aller contre l'Egypte.

Précisons ici que le score du match (1-1) n'avait rien à voir avec cette décision, qui, nous venons de l'apprendre, était prise bien avant le match.

Zouba préféra mettre fin à ses

fontions à la tête de l'équipe nationale sans attendre le match retour du Caire. C'est donc Khalef qui est chargé de préparer le match et de diriger l'équipe nationale.

A présent, il s'agit de chercher et de savoir pourquoi Zouba a démissionné et, donc, n'est pas allé au bout des quatre années de son contrat.

Pour cela il faut faire un petit retour en arrière pour mieux com-

prendre le présent. Au lendemain du Mondial espagnol, Khalef dépose sa démission et se déclare écoeuré par les attaques dont il a été victime.

Il dit avoir été touché dans sa dignité d'homme. Les critiques virulentes dont il a été l'objet au lendemain du Mondial le poussent à remettre son tablier. Et pourtant l'Algérie avait battu la R.F.A. et le Chili, exploit qu'aucun pays du



L'équipe algérienne. Debout, de gauche à droite : Merzekane, Drid, Assad, Belkhira, Mader, Kouici ; accroupis, de gauche à droite : Guendouz, Fergani, Belloumi, Bensaoula, Bencheick.

Tiers-Monde n'avait encore réalisé. Sans le « honteux » R.F.A.-Autriche, l'Algérie aurait décroché son billet pour le deuxième tour.

Mais malgré cette extraordinaire performance il s'est trouvé des gens pour « critiquer » Khalef parce qu'il n'avait pas fait jouer telle ou telle « présumée vedette ».

Au retour d'Espagne, Khalef se retira sous sa tente et laissa avant le poste de sélectionneur national.

Ce départ de Khalef était le second. Le premier avait eu lieu après les Jeux Olympiques de Moscou et la Coupe d'Afrique des nations au Nigeria, en 1980.

Khalef avait été « remercié » au profit de son adjoint le « Yougoslave » Rajkov, qui avait fait à l'époque un véritable travail de sous-marin pour torpiller Khalef.

Après les Jeux Olympiques de Moscou, la crise « Khalef-Rajkov » éclata au grand jour. Au jeune entraîneur algérien, qui avait fait ses preuves à la tête de l'équipe nationale qu'il mena en finale de la Coupe d'Afrique des nations et aux quarts de finale des Jeux Olympiques, on préféra le Yougoslave et ses conceptions défensives.

Cette mise à l'écart de Khalef était très mal acceptée par le public sportif, surtout que l'équipe nationale n'arrivait plus à justifier les espoirs placés en elle.

Devant ce mécontentement général, cette grogne, les dirigeants du football algérien décidèrent de rappeler Khalef pour diriger le onze national en Espagne.

Bien leur en prit. L'Algérie fit une très grande Coupe du Monde.

Donc, au lendemain du « Mondial » Khalef quitte la sélection nationale et s'en va reprendre son club, la J.E.T., avec lequel il décroche un nouveau titre (un de plus) de champion.

Khalef parti, l'équipe nationale était alors sans entraîneur et sans direction technique, elle aussi « dissoute » après le Mondial.

On procéda alors à l'élection d'une nouvelle Direction Technique Nationale, formée de Smaïl Khabatou, Saïd Amada, Fodil Tikanouine.

A son tour, cette D.T.N. se mit à la recherche d'un nouveau sélectionneur national. Les « coaches » algériens ne se bousculèrent pas pour prendre la succession de Khalef. Après plusieurs consultations, on trouva enfin l'homme qui allait succéder à Khalef. Cet homme, c'était Zouba. Il avait accepté la tâche que tous les autres avaient refusée. En acceptant cette mission, il savait que cela n'allait pas



Kali Saïd.

être facile, qu'il allait être attendu au tournant par « certains ».

Néanmoins, il fit preuve de courage en acceptant cette charge. Il signa un contrat de quatre ans avec comme double objectif rebâtir une solide équipe et surtout se qualifier pour la Coupe du Monde 1986.

Cette tâche n'était pas de tout repos. Les joueurs qui avaient participé à la Coupe du Monde voulaient aller jouer dans les grands clubs étrangers. Ils se déclaraient peu enchantés de jouer dans le Championnat national. Ils n'étaient plus motivés.

Quand Zouba fit réunir ses joueurs lors des premiers stages il eut alors vraiment connaissance de la difficulté de sa tâche.

Alors que l'Algérie devait faire face, honorablement, à ses nouvelles obligations, les meilleurs de ses élèves n'étaient pas dans les meilleures conditions morales pour pouvoir le faire.

Pour ce faire, Zouba usa de beaucoup de patience et de compréhension. Il parla aux joueurs et leur fit comprendre qu'ils avaient, eux aussi, des devoirs envers le football qui les avait fait connaître.

Mais, malgré toute sa bonne volonté, il ne changea pas grand-chose. L'Algérie avait atteint un tel niveau en Coupe du Monde que chacun était devenu trop exigeant.

Aucune contre-performance n'était pardonnée. L'équipe nationale n'avait plus le droit d'être moyenne ou de ne pas battre n'importe qui.

Pour les sportifs algériens le

Mundial a été le sommet duquel il ne fallait plus redescendre.

A partir de là on peut dire que Zouba avait hérité d'un cadeau empoisonné. On lui demandait de réaliser l'impossible.

Pour les observateurs algériens, l'équipe nationale n'avait plus le droit à l'erreur. Plus rien ne lui serait pardonné. En arrivant, Zouba avait bien précisé le contenu de sa mission. Il avait déclaré qu'il était là pour rebâtir une nouvelle équipe nationale. Pour lui celle du Mondial avait fait son existence. Dans la perspective de la future Coupe du Monde 1986, il lui semblait raisonnable de commencer à trouver cette nouvelle sélection à partir de 1983. Mal lui en prit. Ses propos furent mal compris. Certains l'accusèrent de vouloir « détruire » l'équipe nationale.

A partir de là il y a eu « divorce » entre lui et une partie de l'opinion. Cette dernière ne comprenait pas pourquoi il voulait, comme il l'avait dit, « démondialiser » l'équipe alors que cette dernière avait fait ses preuves.

Donc, le courant n'est jamais vraiment passé entre Zouba et une grande partie de l'opinion. Ses décisions et ses choix concernant les sélectionnés et la tactique étaient vivement contestés. Sur le terrain, le « onze » qu'il alignait était loin de répondre à son attente, et encore moins à celle du public.

Exception faite des matches contre Ipswich Town et Nottingham Forest (deux équipes anglaises) l'équipe algérienne « rata » tous ses autres matches.

Algérie

Zouba ne savait plus à quel saint se vouer. Les « sorties » du onze algérien étaient lamentables. L'équipe n'avait plus d'âme, plus de jeu collectif, plus de jeu discipliné... Sur le terrain, les joueurs évoluaient à leur guise. Devant cette faiblesse, le public préféra rester à la maison au lieu de se déplacer au stade.

Ceux qui le faisaient ne se privaient pas de signifier leur mécontentement en sifflant et huant leur équipe favorite.

Devant un tel climat et une telle ambiance, il ne restait à Zouba qu'une seule chose : partir. Il hésita longtemps avant de prendre cette décision.

Voyant que la situation empirait de plus en plus sans qu'il y ait une quelconque amélioration, il prit la sage décision de remettre le tablier pour laisser la place à un autre.

Maintenant que Zouba est parti et que Khalef est revenu, la situation va-t-elle changer ? Khalef ne ris-

que-t-il plus de se heurter aux mêmes problèmes qui finirent par avoir raison de Zouba ? Ce serait fort étonnant.

Seule la personnalité et, à un degré moindre, l'autorité de Khalef peuvent faire changer un tout petit peu les choses.

Khalef sait se faire respecter. Zouba, par exemple, n'a pas bénéficié de toute l'aide qu'on lui avait promise lors de son installation. Certains lui jetèrent des peaux de banane sur son passage. Il n'a pas travaillé dans un climat serein.

Dès le départ, tout était faussé. On avait la nette impression que « certains » ne lui pardonnaient pas d'avoir accepté le poste de sélectionneur. Maintenant qu'il est parti, on peut dire que ses adversaires eurent en fin de compte raison de lui.

D'ailleurs, Zouba déposa sa démission sept mois avant qu'elle ne soit acceptée. Il le fit un soir de juin quand il y eut l'affaire de la méconnaissance des règlements lors du match retour Algérie-Ouganda.

Ce soir-là on dépassa le ridicule. En battant l'Ouganda par 3-0 les joueurs algériens quittèrent le terrain déçus parce qu'ils devaient rejouer le match, car les gens de la Fédération

leur avaient dit qu'il fallait battre l'adversaire Ougandais par quatre-buts d'écart pour se qualifier.

Quelle ne fût pas la surprise, le lendemain, de savoir que l'Algérie était qualifiée grâce au but inscrit à Kampala (1-3).

Cette « blague », la Direction Technique Nationale et les membres de la commission des règlements de la F.A.F. la payèrent chèrement. Ils furent dissous. Après cela on fit revenir Zouba sur sa décision, mais le ressort était cassé. Les Jeux Méditerranéens, au Maroc, firent qu'alourdir le malaise. Le « onze » algérien décevait de plus en plus.

La seule alternative qui restait aux responsables du football algérien, c'était de rappeler Khalef.

A part lui, on ne voyait personne capable de prendre cette « succession ». « Consulté », Khalef accepta de revenir à la tête de l'équipe nationale, mais non sans certaines « garanties ».

D'abord, il reste entraîneur de la J.E.T. avec qui, dit-il, il a un contrat moral. Ensuite, il a obtenu les pleins pouvoirs pour diriger l'équipe.

L'une des exigences premières qu'il a formulées, c'est que la Fédération ne vienne pas se mêler de son travail et qu'elle soit à sa disposition.

Flairant les pièges tendus à Zouba, il a d'abord écarté tout ce qui lui a semblé être un risque qui pourrait entraver sa mission.

Pour cela il a bien mis les choses au point. Reste maintenant à vérifier tout cela dans le concret. La personnalité de Khalef pourra-t-elle à elle seule aplanir tous les problèmes ?

Cette adhésion totale qu'il a obtenue dès son intronisation durera-t-elle longtemps ? C'est le temps qui nous donnera une réponse à toutes ces questions.

Mais une chose est sûre : il faudra à Khalef pour réussir beaucoup plus d'aide que n'en a reçu Zouba. Un homme seul ne peut rien faire.

Khalef, qui a la réputation bien établie d'être un entraîneur avec qui la chance et la réussite s'entendent bien réussira-t-il à gagner son nouveau pari et faire fortifier sa légende ?

Attendons le match retour du Caire et surtout la Coupe d'Afrique des nations en Côte-d'Ivoire, en mars, pour nous prononcer définitivement.

Mais, à la place des entraîneurs des futurs adversaires de l'Algérie, on ferait mieux de se méfier d'une équipe d'Algérie revancharde et dirigée par celui qu'on considère en Algérie comme un messie : Maheid-dine Khalef.

BON DE COMMANDE

JE DESIRE RECEVOIR :

A DECOUPER OU A RECOPIER ET
A RETOURNER AUX EDITIONS PAC

☐ REDFORD	40 F	☐ FERNANDEL	50 F
☐ JACQUES BREL	50 F	☐ ROMY SCHNEIDER	50 F
☐ GABIN	40 F	☐ VITTORIO GASSMANN	50 F
☐ MARLON BRANDO	40 F	☐ ALAIN DELON	50 F
☐ LAURENCE OLIVIER	40 F	☐ MARILYN MONROE	50 F
☐ FAYE DUNAWAY	30 F	☐ LA FABULEUSE HISTOIRE	
☐ URSULA ANDRESS	30 F	☐ DU CINEMA PARLANT	250 F
☐ HERBERT VON KARAJAN	20 F	☐ SACHA GUITRY	100 F
☐ LOUIS DE FUNES	40 F	☐ MARIA CALLAS	90 F
☐ LES DESTINS TRAGIQUES		☐ ALBUM DELON	150 F
☐ DU CINEMA	80 F	☐ ALBUM SCHNEIDER	170 F
☐ BOURVIL	50 F	☐ YVES MONTAND	170 F
☐ DUSTIN HOFFMANN	40 F	☐ EDWIGE FEUILLÈRE	120 F
☐ GERARD PHILIPE	60 F	☐ ACTEURS-CHANTEURS	120 F
☐ FARRAH FAWCETT MAJORS	20 F	☐ SIMONE SIGNORET	90 F
☐ EDDY MITCHELL	20 F	☐ ALBUM GABIN	185 F
☐ TRAVOLTA	20 F	☐ ALBUM BOGART	130 F
☐ CATHERINE DENEUVE	40 F	☐ PAUL NEWMAN	160 F
☐ CHARLOT	95 F	☐ ALBUM BELMONDO	195 F
☐ BRONSON	89 F	☐ LUIS MARIANO	165 F
☐ DALIDA	20 F	☐ GARY COOPER	195 F
☐ GEORGES BRASSENS	50 F	☐ 50 ANS DE WESTERN	165 F

et joins la somme de F par chèque à l'ordre de

IMPRIMERIES DELMAS

Adresse : Editions PAC, 3, rue Saint-Roch, 75001 Paris.

NOM

ADRESSE

VILLE

CODE POSTAL

Bilan 1983-1984 : la grisaille

*Dans notre numéro de juillet 1983,
alors que nous concluons un article-bilan de la saison écoulée
 (« Les grands moments de 1982-1983 »),
nous faisons état d'un certain nombre de signes positifs
quant à l'évolution du jeu.*

*Mais nous restions malgré tout réservés
sur la possibilité de les voir s'accroître, ou simplement se confirmer.
Cette prudence, hélas, était justifiée.*

*1983-1984 ne sera pas à marquer d'une pierre blanche
pour les amoureux du football-spectacle, du jeu offensif,
de l'esprit « chevaleresque ». Loin s'en faut...*

RAPPELONS d'abord quels étaient ces signes d'espoir, tels que nous les évoquions à l'époque :

— Les bons résultats d'une équipe de France qui, dans la foulée d'un Mondial réussi, avait conservé dans l'ensemble un visage offensif.

— Une finale de la Coupe U.E.F.A. intéressante entre Anderlecht et Benfica, redevenues deux formations plutôt spectaculaires.

— La victoire, en Coupe des champions, d'un Hambourg plus audacieux que la Juve « réaliste » de Trapattoni.

— La victoire des Ecossais d'Aberdeen attaquant crânement face à un Real de Madrid prudent et attentiste en Coupe des coupes.

— Le triomphe du Nantes de Suaudeau, qui avait retrouvé une allure conquérante avec un jeu collectif et inspiré.

— Le succès, en Championnat d'Italie, de la Roma de Falcão, seule équipe du calcio à jouer la zone et à « oser » à l'extérieur.

— L'effondrement de l'équipe nationale italienne et de son jeu en contre.

— La réussite de Gérard Houllier à Lens, avec une organisation de jeu en 4-3-3.

Tous ces événements nous poussaient à retrouver un peu d'optimisme. Car depuis longtemps, ils

n'avaient été aussi nombreux au cours d'une seule et même saison à marquer le succès d'un football plus porté sur l'audace que sur la prudence.

Tout cela demandait, bien sûr, confirmation. 1983-1984 est loin de l'avoir apportée. Voyons-y de plus près. En commençant par ce qui s'est passé dans le football français ces douze derniers mois.

BORDEAUX, ENFIN.

En Championnat, les Girondins de Bordeaux ont enfin conquis un titre de champion qu'ils attendaient depuis... 1954 et espéraient depuis trois ans. Le moins que l'on puisse écrire est que ce titre fut laborieux à obtenir. Les coéquipiers de Giresse, après avoir compté jusqu'à cinq points d'avance à la mi-saison, durent se contenter d'une meilleure différence de buts pour être sacrés.

Ce fut le grand suspens. Jusqu'à l'ultime mi-temps de l'ultime journée. Mais si l'incertitude née d'un mano à mano permanent avec Monaco, est une composante indispensable pour l'attrait d'une compétition, elle n'est pour autant pas suffisante.

Mis en scène par des directeurs sans génie, sans audace, sans goût, les meilleurs scénarii d'Hitchcock n'auraient fait que des fiascos. Et le

fiasco, dans ce championnat 1983-1984, on le frôla sur le plan populaire. Cela faisait quelques paires d'années que la courbe des affluences dans les stades de première division n'avait chuté de la sorte.

Tenus en haleine par le duel bordelais-monégasque, les spectateurs ne l'ont guère été par les matches. Par la qualité du jeu. Traduite par une efficacité offensive elle aussi en nette régression : les buts, lors de certaines soirées de championnat, se sont faits très rares. Exemples : la onzième, où l'on ne fit trembler les filets qu'à dix-huit reprises malgré un 6-0 de Metz face à Rennes. Ou plus encore la vingt-sixième journée : 14 malheureux petits buts.

Des buts, en 380 matches de Championnat, on en a d'ailleurs inscrit moins de mille. 904 exactement. Soit à peine 2,3 buts par match. Ce qui laisse aisément imaginer qu'à côté de quelques scores raisonnables, les 0-0 ou 1-0 ont été légions. Tout juste, dans ces circonstances, si un 2-0 n'est pas devenu une victoire très nette, voire une lourde défaite. Si un 2-2 ne se transforme pas pour le spectateur sevré en score pléthorique. Un 3-0 en carton et un 4-0 un score fleuve.

Bref, on s'est souvent bien ennuyé. Et pas seulement du côté de Laval (29 buts, dernière attaque du Cham-



Alain Giresse : un titre bien mérité pour le capitaine bordelais.

pionnat, le bon temps est désormais bien révolu au pays jadis béni du père Le Milinaire). Aussi chez ceux dont on attendait le plus.

Nantes et son titre de champion conquis en 1983 en inscrivant 77 buts ? Pouf, à peine 46 réussites pour les Canaris !

Lens et son 4-3-3 à la mode Houiller ? 57 buts !

Toulouse et le jeu offensif prôné par Jeandupeux (ah, Daniel, on va revenir sur ton cas bientôt, tu ne perds rien pour attendre !) : à peine 57 aussi. Voilà pour ceux que l'on pensait armé, *a priori* de bonnes intentions. Et les ténors ? Monaco et sa fabuleuse palette de vedettes : 58 buts ! Paris-Saint-Germain et ses attaquants de choc : 56 buts ! Bor-

deaux, malgré la régularité répétée du meilleur buteur français de tous les temps Bernard Lacombe : 72 buts pour conquérir son titre. Oh, certes, on a vu pire avec Strasbourg en 1979 (68 buts) ou même, avec Nantes en 1973. Mais qu'est-ce que vous voulez, nous on est comme ça : on préfère les 94 de Marseille en 1971.

Auxerre, finalement, aura été le seul à faire mieux que ce que l'on espérait grâce à Szarmach et Garande : 59 buts.

Bon : 2,3 buts par match, c'est très faible. Et c'est une bonne explication à la perte sensible de spectateurs observée, car une excellente illustration d'une qualité de jeu dont la pauvreté se généralise sans cesse.

Aujourd'hui, on est à peu près sûr

de ne pas s'enthousiasmer des masses à la vue d'un Nancy-Nîmes, d'un Laval-Rouen ou encore d'un Bastia-Lille. Soit. Rien de nouveau.

Mais l'on n'est même plus assuré du tout qu'un Monaco-Auxerre ou un Bordeaux - Paris-Saint-Germain tiendra les promesses que les plateaux d'internationaux présentés font naître. Et ça, c'est tout de même plus inquiétant. Quand un duel au sommet en arrive à faire noircir des colonnes sur la qualité de son arbitrage faute de pouvoir en retirer des commentaires sensationnels, ou même simplement agréables, sur sa tenue, la qualité du football qui s'y est exprimée, il ne faut plus s'étonner de rien. Et surtout pas d'un manque d'enthousiasme du public. Ce dernier, se rendant de moins en moins souvent au stade en ne redoutant pas d'être déçu, en arrive peu à peu à se persuader qu'il n'est plus tout à fait indispensable d'aller se geler les fesses sur le ciment. C'est d'autant plus vrai chez nous que « nos » supporters, à l'inverse par exemple des tifosi italiens, n'ont pas (tous) complètement sacrifié tout sens critique sur l'auteur du résultat à tout prix.

Même Toulouse...

L'explication à cette baisse du nombre des buts, de la qualité du jeu, et de l'intérêt du public en conséquence, nous en avons souvent fourni l'explication. Elle est due essentiellement à des organisations de jeu excessivement prudente, surtout à l'extérieur. Ou même Bordeaux, le champion, a parfois eu des comportements bétonnants très décevants.

Prudence, milieu renforcé, deux, voire un seul attaquant en pointe, plus le cortège habituel d'antijeu ou de violence : tout cela fut le lot de la plupart des équipes. Nous l'avons souligné, même de celles dont on pouvait attendre mieux comme Lens, Nantes ou Toulouse.

Toulouse, après un début de saison difficile, regrimpa à la hâte des escaliers du classement en se forgeant la réputation d'une équipe au jeu ouvert, même à l'extérieur. Connaissant la volonté exprimée par Jeandupeux d'être offensif, cette réputation ne paraît pas usurpé. Mais, à y regarder de plus près, on se rend compte que le Suisse entraîneur de Toulouse n'a pas toujours justifié cette confiance. Sans quoi Toulouse se serait qualifié pour la Coupe U.E.F.A. Les points manquants pouvant aisément être mis sur le compte des concessions qu'il a faites : jouer le plus souvent avec deux attaquants seulement. Le meilleur exemple reste

la grisaille

le dernier match de la saison sur le terrain du Paris-Saint-Germain, où Toulouse se devait de gagner pour se retrouver automatiquement européen. Rapidement menée 1-0, l'équipe de Jeandupeux se devait d'attaquer. Pour cela, il eut été logique que Jeandupeux fasse aussitôt appel à son excellent ailier droit Jean-Luc Sassus. Il le fit, mais bien trop tard. En se privant en retour d'un autre attaquant, Lacombe. Explication de Jeandupeux au retour au vestiaire : « Il fallait aussi penser à ne pas encaisser trop de buts. Afin de garder un meilleur goal-average que Nantes, qui nous menaçait. Ainsi, une victoire en coupe de Nantes nous assurera une qualification européenne. »

En misant sur la réussite monégasque, en refusant de prendre son sort en main, le Toulouse de Jeandupeux décevait. Et se trompait. Le président Visentin ne dit sans doute pas autre chose après la victoire de Metz en Coupe : « Cela prouve qu'il ne faut compter que sur soi-même. » Petite phrase que la presse a ingurgité au premier degré mais que Jeandupeux le malin n'a pu manquer de prendre pour lui.

Jeandupeux le malin s'était d'ailleurs « couvert » auparavant en déclarant à la cantonade : « De toute manière, l'Europe viendrait trop tôt pour nous. Nous n'en avons pas l'expérience ni les moyens et cela risquerait de freiner notre progression en Championnat. »

« L'Europe, ça se prépare ! », clamé par Jeandupeux, a peut-être un fond de vérité. Mais alors, juste un fond. Car le meilleur moyen de prendre l'habitude des grandes compétitions est encore d'y participer.

Et puis ? Refuse-t-on la Coupe d'Europe ?

Surtout dans un club qui est « juste » financièrement ?

Qui vient de demander l'obole de la municipalité pour porter la capacité de son stade à 40 000 places ?

Non, monsieur Jeandupeux !

Tout ça pour dire que le démon de la prudence n'épargne personne. Qu'il promena toujours son sourire hideux

sur le terrain français. Et que cela laissa un goût amer à ceux que l'indifférence n'a pas encore commencé de frapper.

... Et même Hidalgo...

Cet ennui parsemé de moments d'illusion, d'espoir, et heureusement quand même de quelques coups d'éclat dans lequel nous balada ce Championnat fut encore accentué par des coupes européennes qui ne sourient guère aux clubs français. A Bordeaux, étrillé par Leipzig. A Lens, qui succomba à son troisième club belge, Anderlecht. A Nantes, sorti rapidement malgré un match retour fort méritoire devant le Rapid de Vienne. A Paris-Saint-Germain, victime d'une crise aiguë de complexes face à la Juve. A Laval enfin, qui nous gratifia quand même d'une mi-temps mémorable contre l'Austria de Vienne.

On rentra tous à la maison avant l'hiver.

Le dernier pôle d'intérêt, l'équipe de France, ne fut pas en mesure de raviver la flamme. D'abord, une nouvelle saison de rencontres amicales n'était guère en mesure de susciter cet enthousiasme que provoquent les compétitions officielles. C'eût été moindre mal si les « Bleus », comme la saison passée, avaient réalisé un parcours spectaculaire laissant augurer une superforme pour le Championnat d'Europe des Nations du mois de juin.

Mais là encore, ce fut la déception. Défaite au Danemark (1-3), nul sans relief face à l'Espagne (1-1), nouveau nul complètement nul en Yougoslavie (0-0), victoire sans autre satisfaction que le doublé de Platini face à une faible Angleterre (2-0), succès étriqué sur le score et la manière face à un fantôme autrichien (1-0), tout cela n'était guère enthousiasmant.

Hidalgo, de nouveau, était retombé dans ses hésitations et ses concessions tactiques : deux attaquants, c'était suffisant ! Les forfaits répétés de plusieurs joueurs (Platini, Giresse, Tigana...) et les essais tentés pour le Championnat d'Europe (Ferrerri, Xuerb, Bravo...) se conjuguèrent d'autre part pour nous livrer une équipe de France sans envergure, au jeu collectif appauvri, aux possibilités défensives limitées.

Il aura fallu le dernier match contre la R.F.A. pour que Michel Hidalgo revienne à un 4-3-3 véritable. Six, ailier droit, Rocheteau (en petite forme) avant-centre, Bellone, ailier gauche. Comme par enchantement,

les Tricolores retrouvèrent alors leur football collectif, leurs possibilités offensives. Ils ne marquèrent qu'un but (Genghini) mais séduisirent par la manière. On n'ose même plus parler de preuve éloquente : celle-ci fut fournie il y a déjà bien longtemps à Hidalgo, avant même le Mondial. Il l'avait sans doute oublié...

Ceux qui ne l'ont pas oublié, ce sont les joueurs. Eux qui se manifestèrent largement en faveur du 4-3-3 lors d'un sondage fort pertinent publié par notre confrère *Onze* au mois de février dernier. Leurs entraîneurs ne pensent pas de la même manière. Comme ce sont eux qui commandent... Vous me direz que les joueurs pourraient fort bien protester de leur volonté. Comme ils le font si bien lorsqu'il s'agit de défendre le contrat à temps, les applications de la Charte, ou de combattre les limitations de salaires.

C'est que vous n'avez rien compris, confondant syndicalisme corporatif pour défenses d'intérêts personnels (d'ailleurs fort respectables) et manifestation d'une « idéologie ». Pour la défense du football, du spectacle, de l'intérêt du public, en quelque sorte de leur instrument de travail.

Leur idéologie, apparemment, est plus liée à leurs revenus qu'à leurs conditions de travail. Tant pis pour la loi Auroux. Et tant pis pour nous.

Dans l'armée, ce non-entretien de l'outil de travail, sur-le-champ, vaudrait un condamnation. Mais comme dans le football, ce sont les entraîneurs, adjudants eux-mêmes, qui donnent les ordres dans ce sens, les joueurs n'ont plus rien à regretter. Ni à redouter. Sauf la critique de quelques illuminés-nostalgiques-poètes-messagers qui n'ont su se résoudre à accepter l'inéluctable... évolution du football.

C'est comme ça. Et ce n'est pas nouveau. Jean-Pierre Dogliani, lorsqu'il s'en prit à son entraîneur Just Fontaine il y a une dizaine d'années, lui reprochant ses concessions au « réalisme », était déjà bien seul à manifester dans les rangs soumis des joueurs. On lui fit d'ailleurs bien vite rabaisser son étendard de la révolte en le mettant illico à l'amende. Tenez, comme ce brave Sundermann, dont nous écrivions en début de saison qu'il avait un chrono à la place du cœur et que la manière, il n'en avait même jamais entendu parler. Et qui ne comprit pas, le pauvre homme, que le buteur Krimau s'offusque de jouer... milieu défensif.

Conformisme des entraîneurs. Acceptation forcée des joueurs. Ce fut



Garande, Szarmach, Lanthier, Ferreri : quatre éléments majeurs d'Auxerre, qui a contesté la hiérarchie.

cette réalité qui pesa sur notre saison française. Elle ne restera pas dans les annales. Même si la victoire de Metz en Coupe récompensa un « petit » face à un grand sans imagination, ce qui eut le double mérite d'être ressenti comme une de ces agréables surprises que réserve la Coupe et comme une sanction normale de l'incapacité de Lucien Muller de donner un style sympathique à Monaco.

Non, équipes manquant de panache, sélection décevante dans l'ensemble, coupes d'Europe catastrophiques, tout cela contribua, à divers degrés, à nous laisser insatisfaits sur les stades de France. Et à reléguer au second plan ce duel entre Monaco et Bordeaux qui fut formidable sur le strict plan du classement.

Et puis, le reste...

Il y a eu tout ça, et puis il y a eu le reste. Du traditionnel d'abord. Le déficit des clubs. Metz et Bastia qui faillirent passer à la trappe. La panique de Nantes, dont on avait toujours cru les finances saines et qui avoue un trou de 6 millions de francs. 90 millions de déficit au total pour nos clubs pros. Il y a eu la non moins traditionnelle crise à Lille. Au Paris-Saint-Germain où Leduc, dont les méthodes n'avaient pas convaincu ses joueurs, fut prié de démissionner en fin de saison, laissant le très opportuniste, mais peu élégant Peyro-

che, tirer les marrons du jeu, et laissant la presse lui approprier des mérites revenant uniquement à Safet Susic. Il y a eu aussi l'habituel yougoslave de service qui fit des siennes : Nemkovic à Brest, sanctionnant Pardo et Henry après avoir fait jouer ce dernier avant-centre de pointe — esseulé évidemment — et son équipe un jeu primaire dans un style bétonnant que l'on peut qualifier de redoutable. Plus, à la manière de Prévert, une affaire Tarantini, une enguelade Sastre-Sadoul, une jambe de Maradona cassée, une crise de l'arbitrage, un projet d'assainissement — adopté cette fois et qui, on vous rassure, ne donnera rien — financier, une plainte d'Hidalgo qui manque d'attaquants (mais ne fait pas toujours jouer ceux qu'il a), de nouvelles promesses pour un calendrier plus rationnel (mais qui ne le sera jamais pour tous), une nouvelle polémique avec la presse de l'impudent et impulsif Claude Bez (président de Bordeaux), plus les ordinaires conflits d'entraîneurs (Leduc, Mosca, Dos Santos, Collot, Djorkaeff, Vincent...).

Mais tout ça, répétons-le, c'était du traditionnel.

Ce qui le fut moins, ce fut la crise de Saint-Etienne. Un président Rocher en prison. Un Hidalgo qui défend ledit Rocher comme il défend toujours « sa » famille du football sans prendre conscience qu'il est souvent nécessaire, pour que celle-ci

reste respectable, d'en chasser les brebis galeuses.

Des joueurs inculpés, appelés devant le juge.

Une illusion qui s'envolait. Un mythe qui s'effondrait. Celui de la grande maison verte. Modèle d'organisation, de gestion. Maison de verre ? On s'est rendu compte que ce verre-là était bien opaque. Le mythe a agonisé dans la rumeur d'un barrage que les Stéphanois ont dû disputer.

Oui, décidément, c'était un saison morose.

Mort, corruption...

Et on était bien loin de nos espoirs de la saison passée.

Disparus, envolés. Le retour de la grisaille. Et comme si cela n'était pas suffisant, d'autres déceptions. Une finale de Coupe des coupes gagnée par une Juventus hyperdécevante face à un Porto plutôt séduisant, grâce à une forme de chance qui sourit souvent aux gagne-petit, comme hier le Bayern de Munich face à Leeds, à l'Espanol de Barcelone ou à Saint-Etienne. D'autres déceptions : une nouvelle tache sur la légende stéphanoise lorsqu'un quotidien italien révéla une histoire de corruption d'arbitres par les dirigeants de l'A.S.S.E. Une histoire qui commençait à circuler dans la cou-

la grisaille

lisse mais que personne en France ne put « sortir », faute de preuves, pas faute d'y croire.

Déceptions ? Dégoût. Comme cette mauvaise histoire belge du Standard qui, par l'intermédiaire de son international Gerets, achète un match nul sur son terrain pour s'assurer du titre de champion. Et d'autres suspensions : telle cette tentative de corruption de responsables de l'Inter de Milan en Coupe d'Europe. Ou un curieux 12-1 de l'Espagne contre Malte en C.E. Dégoût ? Mais aussi horreur. Un mort à Gerland cette saison par un jet de fusée. Un mort dans un bar d'Anderlecht. Un mort à Bâle lors de la finale de la Coupe des coupes. Incidents à Rome, émeutes lors de l'ouverture des bureaux de location pour la finale de la Coupe des champions. Et le scandale permanent des Hooligans Britanniques. Mais aussi des Belges. Italiens (un mort, suite à un coup de poignard, aussi, à Milan). Hooligans qui, de plus en plus, ici où là, veulent se donner un « look », une gestuelle néo-nazie.

Tout cela fait beaucoup. Beaucoup en peu de temps. Tout cela aussi a contribué à peser, tel un pilonnage de guerre, sur une passion déjà mise à mal au fil des saisons depuis bien longtemps.

On n'a plus envie de se réfugier dans le football, si l'on y retrouve les mêmes tares, les mêmes excès, la même grisaille que l'on cotoie au jour le jour dans les difficultés de la vie. On peut se rattacher à la rubrique sportive comme au dernier refuge d'une exaltation pour beaucoup rare par ailleurs. Mais quand celle-ci rejoint les pages des faits divers, c'est le phénomène de rejet qui guette. En s'ajoutant aux pauvres 2,3 buts par match qui furent les nôtres en 1983-1984.

Bien sûr, avant que ne s'achève vraiment 1983-1984, il nous reste un Championnat d'Europe pour mettre un peu de couleur dans le tableau. Plus les Jeux Olympiques tronqués pour la dernière touche. Les optimistes peuvent l'espérer. Pour notre part, nous préférons souhaiter – tout en redoutant le contraire – que celui-ci n'en sorte pas encore un peu plus noirci.

Ce serait déjà beau.

Georges DUROY.



Bernad, le capitaine heureux de Metz, vainqueur de la Coupe de France.

Claude Cuny : « le football professionnel est racketté »

*Manager général de l'Olympique de Marseille,
Claude Cuny est un « fort en gueule », comme on appelle vulgairement
les hommes qui disent haut et fort ce que d'autres pensent tout bas.*

Cette franchise, par son côté brutal, déplaît.

*S'il n'a pas toujours fait l'unanimité à Nancy, à l'O.M.
et dans le football français,*

*Claude Cuny n'en demeure pas moins un figure importante.
Nous l'avons rencontré récemment pour parler non pas de l'O.M.
(nous aurons l'occasion d'y revenir), mais des affaires
qui ont secoué le football et la presse ces derniers temps,
affaires dont il n'était pas tout à fait étranger.*

CLAUDE CUNY, vous êtes au sein du football professionnel un personnage à part entière. Vos prises de positions, vos « coups de gueule », votre personnalité ne laissent pas indifférent. A quoi attribuez-vous une telle audience ?

— C'est assez difficile à expliquer. Je suis dans le milieu du football depuis bientôt vingt ans et je commence à avoir une expérience certaine dans ce monde particulier.

Si je ne laisse pas indifférent, c'est peut-être parce que je prends mes responsabilités et je dis les choses telles qu'elles sont.

J'ai une personnalité affirmée. Dans le monde du football, cette façon d'agir surprend et déplaît parfois à certaines personnes. Je le regrette pour elles.

On me qualifie volontiers de brutal dans certaines de mes prises de positions. Je pense être seulement franc et direct.

● La presse en général et le journal *L'Equipe* en particulier a beaucoup parlé des différents qui vous opposent avec le président de la F.F.F. Fernand Sastre. Qu'en est-il exactement ?

— Avant d'alimenter toute nouvelle polémique, je tiens à préciser que je ne m'en prends pas aux personnes mais aux systèmes périmés et aux citadelles dépassées.

Avec Jacques Ferran de *L'Equipe*, F. Sastre a fait paraître un papier sur

le football avec un titre racoleur : « Foot Pro : quel gouffre, un trou de 90 millions ».

Dans ce papier se trouvaient des propos que je ne pouvais pas laisser passer sans réagir. J'ai en tant que dirigeant professionnel des responsabilités. Mon devoir et ma conscience m'obligeaient de m'inscrire en faux devant certains chiffres et certaines assertions.

● Le football professionnel accuse-t-il oui ou non, comme l'affirme le président de la F.F.F., un trou de 90 millions de francs ?

— Même s'il connaît quelques difficultés de trésorerie préoccupantes, le football professionnel n'est pas en déficit (sic). Sans entrer dans le capital joueurs, ni dans la fiscalité aberrante des clubs, ni même dans l'inadéquation du contrat à temps qui torpille le capital social du club, je pense qu'on pourrait ajouter à l'actif des clubs l'immeuble de 24, boulevard de Courcelles et, après tout aussi, celui de l'avenue Léna, dans lequel le foot pro a payé sa part...

● F. Sastre a tiré la sonnette d'alarme en rappelant l'inflation galopante du football professionnel français. Pour cette saison, la masse salariale a progressé de 25 %, contre 18 % la saison passée. Pensez-vous que les clubs pourront suivre encore longtemps une telle politique financière ?

— Réduire le train de vie des clubs ? Si on parlait de celui de la F.F.F. pour la saison 1971-1972, le budget de la Fédération était d'environ 10 millions de francs. Dix ans plus tard, il était d'approximativement 60 millions, soit une progression de 19,75 % par an.

**« Il ne peut y avoir
de football durable
dans les petites villes. »**

Il est curieux de constater qu'à propos de la L.N.F. on parle d'augmentation de masse salariale et de déficit, alors que pour la Fédération on parle d'augmentation de budget.

D'autre part, mentionnant le Plan comptable, il faut dénoncer l'anomalie qui oblige un club à compter dans ses recettes les prélèvements F.F.F.-L.N.F. et clubs visiteurs, qui augmentent artificiellement son chiffre d'affaires réel et par conséquent le pénalise dans le compte de péréquation effectué pour récupérer une partie de la T.V.A. dont il est redevable et pour calculer son taux de versement de la taxe sur salaires. Pour répondre plus précisément à votre question, je pense qu'il faut cesser d'apporter des contraintes au football. La compétition sportive de football est une compétition économique. La limitation des

salaires entraînerait le départ des meilleurs footballeurs français vers l'étranger. Il ne peut y avoir de football durable dans les petites villes.

● Le salut du football passe-t-il par les subventions municipales ?

— Quatre-vingts pour cent des clubs pourraient se passer des subventions municipales si les frais inhérents aux centres de formation (150 millions de centimes) et aux sections amateurs (35 millions de centimes) étaient pris en charge. Il est bien rare que les villes paient pour les sur-salaires de certains joueurs. Il faudrait supprimer la taxe sur les spectacles pour faciliter la vie des clubs. Il y a un transfert de charges. Les municipalités paient pour la Fédération et pour l'Etat.

● La polémique existant entre vous et le président Sastre serait-elle artificielle ?

— Je crois que l'article de « Sastre-Ferran » est en réalité une manœuvre pour culpabiliser les dirigeants. M. Sastre est depuis douze ans à la tête de la F.F.F. Il est donc le premier responsable de la situation actuelle. On me dit brutal, je réponds que c'est la vérité qui est brutale.

● Quels sont vos remèdes pour améliorer l'état de santé du malade qu'est le football professionnel ?

— Je crois avant tout qu'il faut penser et organiser la compétition en tenant compte des facteurs économiques actuels. Pour vous donner un exemple précis, je pense qu'il est tout à fait aberrant de jouer au football au mois de janvier et février. Quel est le spectateur intéressé pour se geler pendant deux heures sur des gradins ? Je me le demande. Sur un même plan, je regrette le choix des dates de matches internationaux disputés par l'équipe de France qui ampute les clubs d'importantes entrées d'argent.

● Vous vous en prenez à l'I.N.F. Vichy et à son existence qui ne sert, selon vous, plus à rien. Pourquoi ?

— Il existe aujourd'hui, vingt-cinq centres de formation, conformes aux critères définis par la F.F.F. Je pense qu'une Ecole nationale de gardien de but à Vichy rendrait service à tous les clubs. Cette spécialité, en régression dans notre pays, pourrait être travaillée à l'I.N.F., où les moyens matériels sont remarquables. Cette suggestion date de cinq ans.

Que chacun balaie devant sa porte.

● Alors que la Fédération demande aux clubs pros de serrer la vis, vous regrettez de votre côté que cette même Fédération ait versé d'aussi

grosses primes durant le Mondial aux joueurs.

— L'équipe de France appartient à la F.F.F. et aux clubs qui mettent les joueurs à sa disposition. S'il est normal que les joueurs internationaux soient intéressés par les opérations commerciales réalisées par France-Football Sélection (société commerciale parallèle), je trouve que 60 % pour la vingtaine de joueurs, c'est trop, beaucoup trop, alors que seulement 25 % revient aux 450 joueurs des autres clubs professionnels.

● La Coupe de France coûte cher aux clubs pros, affirmez-vous. Peut-on avoir un ordre d'idée ?

— Les divers prélèvements effectués sur le dos des clubs pros s'élèvent à environ 5 millions de francs. C'est un gouffre pour nos clubs, non seulement à cause du régime financier mais également à cause du système. Je suis pour une solidarité entre les amateurs et les professionnels. Mais il n'appartient pas à ces derniers clubs de supporter le poids nécessaire à l'initiation et à la formation de plusieurs centaines de milliers de joueurs.

Lorsque M. Sastre oppose le déficit des sélections nationales aux déficits des sections amateurs dans les clubs pros, je ne peux pas être d'accord avec lui.

Si le bénéfice de l'équipe de France est effectivement insuffisant (1 811 050 F), cela est dû à la faiblesse de l'exploitation (invitations pléthoriques, frais dispendieux, prix des places inférieurs à ceux pratiqués par le Paris-Saint-Germain).

Dans un tableau récapitulatif pour la saison 1982, Claude Cuny a fait ses comptes. Il nous montre chiffres en main qu'entre les prélèvements réglementaires consignés aux comptes L.N.F., les journées de ligues, le calendrier stérilisé sur deux journées, les prélèvements et incidences Coupe de France, le coût inutile de l'I.N.F., les recettes de l'équipe de France plus la télévision, la publicité et les sections amateurs des clubs pros, près de 5 milliards de centimes ont été « pompés » aux clubs professionnels. Voilà pourquoi, conclut le manager de l'O.M., les clubs ne peuvent constituer de réserves financières et immobilières, qui leur permettraient de faire face aux mauvais passages économiques, conséquences de mauvais passages sportifs. A propos des accusations de Michel Hidalgo lancées à l'encontre de Claude Cuny (1), ce dernier a envoyé une lettre à l'entraîneur de l'équipe de France, expliquant qu'il ne s'attaquait pas à l'équipe de France, mais à la gabegie

économique qui l'entoure et qui s'y rapporte.

Entendu chez le juge Desmure au sujet de la caisse noire des « Verts », M. Cuny a précisé qu'il n'avait rien à signaler. Voilà, pêle-mêle, quelques-unes des réflexions du manager général de l'Olympique de Marseille à propos des affaires qui ont défrayé la chronique ces derniers temps.

Chacun jugera les propos de Claude Cuny, responsable d'un grand club, qui retrouve cette année la Première Division. Avec l'O.M. et son public, Claude Cuny est peut-être à la bonne place pour soutenir certaines théories.

D'autres clubs, avec d'autres moyens et d'autres possibilités, ne partageront certainement pas ces prises de positions, en particulier les clubs amateurs.

Mais que ces derniers se rassurent, d'après ce qu'il affirme, Claude Cuny n'a pas eu, n'a pas et n'aura pas l'ambition de postuler la place de Fernand Sastre à la présidence de la Fédération Française de Football.

Sa situation lui permet de se poser une dernière question d'actualité : Qui paiera l'arrêt de trois mois de compétition pour cause de Championnat d'Europe des Nations.

Paul MASSABO.

(1) Je comprends difficilement que Claude Cuny, dont la carrière de dirigeant repose sur l'épanouissement de Michel Platini, qui se sera produit n'importe où, puisse réactualiser ses vieux arguments contre l'équipe de France qui nuirait aux clubs.



Fernand Sastre, le président de la 3 F, ne sollicitera pas un nouveau mandat à la fin de l'année.

Johan Cruyff :

« je ne veux tromper personne »

Johan Cruyff, le célèbre joueur néerlandais, a mis un terme à sa carrière de footballeur au plus haut niveau. L'événement, car c'en est un, a eu lieu le 13 mai dernier à l'occasion de l'ultime rencontre du Championnat de Hollande à Pec Zwolle.

C'est par un succès (1-2) que le fameux numéro 14 du football hollandais a pris congé du football.

S'agit-il d'une fausse porte de sortie ou, au contraire, verra-t-on « Cruyffie » revenir sur sa décision comme bien d'autres l'ont fait avant lui ?

COMPRENEZ-MOI, a demandé Johan en répondant à cette question. Pour faire le métier qui est le mien, il faut être en condition physique parfaite. Pour ce qui me concerne, cela devient, je l'avoue, de plus en plus difficile. Je suis fort bien payé à Feyenoord et je crois que je ne mériterais plus longtemps mon salaire si je m'obstinais malgré tout. Cela dit, il est évident que je disputerai encore l'une ou l'autre rencontre amicale. Ce sera le cas bientôt à Munich où l'équipe nationale de Hollande 1974, rencontrera celle de la R.F.A. pour disputer une revanche de la Coupe du Monde... dix ans plus tard. J'ai appris que tout le monde sera là, y compris l'arbitre de l'époque, l'Anglais Taylor. Ainsi, oui, je jouerai encore au foot. Mais plus pour en retirer de l'argent. Uniquement pour le plaisir.

Une Coupe d'Europe des Champions avec Liverpool en 1977.

Coupe de l'U.E.F.A. en 1973 et 1976.

Championnats d'Angleterre : 1973, 1976, 1977.

Championnat de R.F.A. en 1979.

Meilleur footballeur européen en 1978-1979.

Sélections en équipe nationale : 63.

Nombre de matches de Championnat : 500.

Nombre de buts : 171.

Cette année : 28 buts avec Newcastle.



Cruyff aux côtés de Van Haneghem. C'était en 1974.

Il est évident que le retrait définitif de Cruyff a fait ni plus ni moins l'effet d'une bombe dans le petit monde du football hollandais mais aussi européen. Quand il a appris la nouvelle, le président de Feyenoord a eu cette déclaration :

— C'est l'un des jours les plus noirs du football aux Pays-Bas...

Pour l'heure, outre l'une ou l'autre démonstration, Cruyff songe avant tout à prendre quelques vacances dans sa propriété sise sur les hauteurs de Barcelone. En compagnie de sa

Johan Cruyff

femme et de ses enfants. Johan s'est proposé un temps de réflexion de deux mois. Après cela il avisera. En attendant, les bruits les plus divers circulent sur la reconversion de celui qui a été le plus brillant footballeur hollandais de tous les temps :

— Une chose est certaine, a dit Cruyff, dans un premier temps. J'ai grandi et vécu depuis près de trente ans dans le football. J'imagine que ce sera très difficile pour moi de changer totalement de cap. Mais Pelé et Beckenbauer n'ont-ils pas fait la même chose ?

Actuellement, et contrairement au principal intéressé lui-même, nombreux sont ceux qui pensent que Cruyff ne raccrochera pas encore ses bottines à crampons la saison prochaine. Des offres continuent en tout cas d'affluer chez lui à Vinkeveen.

Ne raconte-t-on pas que Cruyff vient encore de se voir offrir un contrat pour l'A.S. Monaco via un de ses adjoints en affaires. D'un autre côté, on dit aussi que les demandes continuent d'arriver en provenance d'Espagne, des Etats-Unis et de l'Arabie Saoudite. Mais ce n'est pas tout, très récemment, on a demandé à Cruyff de réorganiser de fond en comble le football en Hollande et ce en commençant par les jeunes. D'autre part, Cruyff a encore été approché par la direction de P.S.V. Eindhoven qui se disait prête, elle aussi, à analyser très sérieusement les conditions de travail éventuel de Cruyff. Enfin, Cesar Luis Menotti, ayant quitté le F.C. Barcelone, d'aucuns en Espagne ont imaginé d'emblée que Johan Cruyff serait son nouveau manager.

— Tout cela est très beau, a répliqué Cruyff. Mais je n'oublie pas que les choses vont parfois tellement vite en football qu'on est adulé un jour et haï le lendemain. Non, pour l'heure, je vais m'isoler quelque peu, réfléchir et... les décisions viendront plus tard. Dans l'immédiat, j'imagine mon avenir de la manière suivante : faire ce qui me plaît en allant voir des matches qui devraient être intéressants. Ainsi, j'irais voir le jeune Danois Jesper Olsen sous son nouveau maillot de Manchester United ; un autre jour, je serais un spectateur intéressé d'un Real Madrid-Barcelone, qui est toujours un sommet du Championnat d'Espagne ; un autre jour encore, je m'intéresserais de plus

près au jeune football de mon pays, les jeunes éléments m'ayant toujours fasciné pour leurs énormes qualités techniques. Et puis, si cette vie ne m'intéresse plus, il me restera toujours mes affaires qui ne sont tout de même pas à négliger même si elles sont aujourd'hui très florissantes.

Ainsi donc, Cruyff ne foulera plus les pelouses à partir de la saison prochaine. Il a, selon lui, pris une décision honnête. Vis-à-vis de lui, mais aussi vis-à-vis de ses dirigeants :

— Je peux regarder tout le monde dans les yeux à Feyenoord comme je peux le faire partout où je suis passé, a dit Cruyff. Finalement, pour moi, la franchise et l'honnêteté ont toujours été ce à quoi j'ai le plus tenu dans la vie. Et je voudrais que cela reste ainsi pour toujours. J'ai dit aux dirigeants de Feyenoord que ce club serait le dernier de ma carrière. Je trahirais mon image de marque en acceptant aujourd'hui les offres d'une autre équipe. Je n'y tiens pas.

J. M.

Tout sur Johan Cruyff

Johan Cruyff est né le 25 avril 1947 à Amsterdam.

Taille : 1,80 m.

Poids : 71 kilos.

Cruyff est marié à Danièle qui lui a donné trois enfants : Chantale, Secilia et Jordi.

Les grandes dates de sa carrière

15 novembre 1964 : Cruyff débute en équipe I d'Ajax contre G.V.A.V. et perd son premier match en division d'honneur, la division I hollandaise.

19 août 1973 : Cruyff quitte momentanément l'Ajax pour Barcelone. Cruyff gagne son dernier match par 6-1 contre le F.C. Amsterdam.

28 octobre 1973 : Premier match de Cruyff avec Barcelone. Cruyff marque deux buts et Barcelone l'emporte par 4-0 contre Grenade.

26 mai 1978 : Match d'adieu de Cruyff à Barcelone contre l'Ajax.

7 novembre 1978 : Match d'adieu de Cruyff au public d'Amsterdam : Ajax-Bayern de Munich : 0-8 !

23 mai 1979 : Première apparition de Cruyff dans l'équipe des Los Angeles Aztecs. Plus tard, il jouera aussi pour les Washington Diplomats.

2 mars 1981 : Brève apparition de Cruyff à Levante, club de division II espagnol.

6 décembre 1981 : Retour de Cruyff à l'Ajax qui bat Haarlem par 4-1.

14 mai 1983 : Cruyff joue son dernier match de Championnat avec Ajax. Résultat : 6-5 contre Fortuna Sittard. Trois jours plus tard Cruyff gagne encore la Coupe de Hollande avec Ajax qui bat Nec par 3-1.

21 août 1983 : Premier match de compétition avec Feyenoord contre Volendam : 4-1.

Titres et performances de Cruyff

Dix titres de champion national : 1966, 1967, 1968, 1970, 1972, 1973 (Ajax) ; 1974 (Barcelone) ; 1982, 1983 (Ajax) ; 1984 (Feyenoord).

Sept coupes : 1967, 1970, 1971, 1972 (Ajax) ; 1978 (Barcelone) ; 1983 (Ajax) ; 1984 (Feyenoord).

Trois coupes d'Europe des clubs champions : 1971, 1972, 1973 (Ajax).

Une Coupe du Monde interclubs : 1972 (Ajax).

Une supercoupe : 1973 (Ajax).

Meilleur buteur de la saison en 1866-1967 et en 1971-1972 avec, respectivement, 33 et 25 buts.

Footballeur de l'année en Europe en 1971, 1973 et 1974.

Footballeur de l'année aux Etats-Unis en 1979 et 1980.

Cruyff a disputé 307 rencontres en division I dont 275 pour l'Ajax d'Amsterdam.

Cruyff inscrit un jour la bagatelle de six buts : c'était le 29 novembre 1970 lors d'un Ajax-AZ 67 : 8-1.

Le plus gros score réalisé par Cruyff (avec l'Ajax, bien sûr) date du 19 mai 1972 : 12-1 contre Vitesse.

Cruyff et l'équipe nationale

Cruyff a porté 48 fois le maillot orange de l'équipe nationale des Pays-Bas. Il effectua ses débuts le 7 septembre 1966 : Hollande-Bulgarie : 2-2. Il livra son dernier match le 26 octobre 1977 : Hollande-Belgique : 1-0. Cruyff a inscrit 33 buts pour l'équipe de Hollande. Avec ce total il partage la deuxième place avec Abe Lenstra. Le recordman des buts marqués demeure Faas Wilkes avec 35 buts.

Cruyff devint vice-champion du monde en 1974 en Allemagne et décrocha la troisième place du Championnat d'Europe en 1976 en Yougoslavie.

J. M.

Championnat d'Europe des Nations : la parole aux entraîneurs...

Sur plusieurs plans, l'Euro 1984 français est déjà un succès : populaire, financier, et pour nous, succès avec la rénovation ou la construction de stades enfin dignes d'un grand pays de football.

Pour que la fête soit complète, il ne manque que...

le plus important : un football spectaculaire.

La parole est aux entraîneurs.

MARSEILLE. Nantes. Strasbourg. Lyon. Lens. Saint-Etienne. Six stades de capacité, supérieure à 50 000 places, qui viennent s'ajouter à notre superbe Parc des Princes ; quoi qu'il arrive à cet Euro 1984, il restera à notre football cet héritage important d'une compétition qui, vingt-quatre ans après, retrouve le pays de sa première phase finale.

Certes, notre pays ne sera pas pour autant doté d'infrastructures dignes des résultats récents de ses clubs en Coupe d'Europe, ou de sa sélection en Coupe du Monde. Il manquera encore ce grand stade de 100 000 places au moins, que l'on espère voir un jour se dresser dans la région parisienne.

Certes, sur tel ou tel des ouvrages sus-cités, on peut encore trouver à redire : les courants d'air de la Beaujoire à Nantes sont proprement inadmissibles pour un stade flambant neuf, et il faudra revoir cela. Certes, ici ou là, à Lens ou à Marseille, le confort ne sera pas toujours assuré comme il se devrait en 1984, à une époque où le public, de moins en moins, accepte de rester debout pendant plusieurs heures, refus tout à fait normal.

Mais quand même ! Ce Championnat d'Europe nous aura permis de franchir un pas important en avant. Pour nous, c'est son premier côté positif. Son premier succès.

Des stades pleins...

Le second succès est populaire. On garde en mémoire les images d'un

Europeo 1980 en Italie, où de nombreux matches s'étaient joués devant des banquettes désertes. Cette fois, il n'en sera pas de même. Longtemps avant la compétition, le comité d'organisation a vendu la quasi-totalité des places disponibles. Seule la rencontre Roumanie-Espagne devant se disputer à Saint-Etienne pourrait accuser quelques vides trop voyants.

Ce remplissage des stades est un facteur important de réussite. Des tribunes pleines constituent un atout important pour assurer un environnement favorable pour les joueurs. Dans un stade plein, où règne une ambiance de fête, les acteurs se sentent forcément mieux que dans une aire de jeu où flotte l'indifférence. Et si la présence du public n'est nullement une garantie d'assurer un grand spectacle de football, on peut en revanche affirmer qu'un grand spectacle de football « perd » lorsque le public manque.

Reste aussi à espérer que, dans ces stades bondés, nous ne verrons pas les images qui nous arrivèrent d'Italie voilà quatre ans. Où certaines rencontres se déroulèrent dans une atmosphère d'émeute avec grenades lacrymogènes cachant derrière leur écran de fumée ocre des batailles rangées entre supporters, et avec la police. Sur ce plan, l'absence de pays britanniques, fort producteurs de « Hooligans », est une épine retirée du pied des organisateurs. En souhaitant que nos voisins-casseurs d'outre-Manche n'aient pas fait trop d'émules dans les rangs des fans espagnols, allemands, danois, portugais et belges

qui viendront nombreux soutenir leur équipe.

... Donc beaucoup d'argent.

Succès populaire, mais aussi succès financier. Sur ce plan aussi, les choses ont bien été faites par le comité organisateur. Mais il est vrai que les gens du football sont depuis longtemps passés maîtres dans l'art de rentabiliser leur « produit ». De le commercialiser. D'en faire un support parfaitement vendeur.

Ainsi, cet Euro 1984 permettra d'aspirer de l'argent tous azimuts. Avec les recettes des entrées au stade. Avec ce que l'on appelle la publicité « statique » (panneaux dans les stades). Avec les droits de retransmission télé. Et avec la commercialisation (vente des gadgets, de la mascotte Peno, etc.).

Quelques chiffres en centimes : près de 4 milliards de centimes pour les entrées au stade. Près de 2 milliards pour la « pub » statique. Plus de 1 milliard et demi de droits de télé. La commercialisation, elle, ne pourra être évaluée qu'après la compétition.

Pour être précis, il convient de noter que ces rentrées d'argent n'iront pas toutes dans les caisses françaises. Le règlement de l'U.E.F.A. prévoit en effet que tout le monde aura droit à la cagnotte. Les huit pays finalistes, mais également ceux ayant participé aux éliminatoires. Tout cela, évidemment, au prorata des mérites sportifs respectifs.

la parole aux entraîneurs

Pour le football français, on peut évaluer le bénéfice à 1 milliard de centimes. Mais la France bénéficiera aussi du séjour de plus de 150 000 supporters étrangers, qui laisseront leurs devises dans nos hôtels, restaurants, boutiques voire... boîtes de nuit !

Cette évaluation-là est plus difficile à réaliser. Mais elle devrait compenser en partie l'investissement consenti par le gouvernement pour la réfection et la construction des stades, qui s'élèverait à près de 40 milliards de centimes.

Et le jeu ?

Tout cela est fort intéressant, mais revenons à notre principal sujet de préoccupation : le jeu. Le football. Car, si l'on peut se réjouir que les joueurs aussi réalisent de jolis bénéfices au cours de cette compétition (on parle de 50 millions de centimes pour les internationaux français, tout compris : primes, publicité, etc., mais avant impôts), encore aimerait-on qu'ils justifient cette substantielle récompense par un spectacle intéressant. Le public paiera souvent fort cher son droit d'entrée au stade : mais que lui offrira-t-on en retour ?

Il est bien difficile, avant le début de l'épreuve, d'effectuer le moindre pronostic sur les chances respectives des uns et des autres. Dans le groupe I, France, Yougoslavie, Belgique et Danemark, comme dans le groupe II, R.F.A., Roumanie, Portugal et Espagne, tout semble possible.

Les divers concurrents ont tous de beaux atouts à faire valoir. Chaque sélection dispose de joueurs de grande qualité. Bien sûr, on est tenté d'accorder un rôle de favori aux Tricolores de Michel Hidalgo. Parce qu'ils joueront à domicile. Parce qu'ils possèdent sans doute l'un des effectifs les plus riches du monde à l'heure actuelle sur le plan des individualités. Enfin parce que leur jeu, si l'on juge sur les dernières années, est sans doute le plus attrayant. Encore que, sur ce plan, il faille émettre des réserves. Depuis le Mondial, Hidalgo a fait beaucoup de concessions au réalisme, alignant



Hidalgo aura-t-il des imitateurs ?

souvent une formation qui évoluait en 4-4-2. Il est revenu avec bonheur au 4-3-3 contre l'Allemagne, mais rien ne permet, pour l'instant, d'affirmer qu'il en sera de même pour cette compétition.

Pour les autres équipes, le doute est moins fort. Pratiquement, tout le monde évoluera en 4-4-2. Tout au moins les intentions initiales le laissent-elles prévoir.

Sur le plan du jeu, il convient donc de ne pas s'enthousiasmer *a priori*. Dans un football contemporain de plus en plus porté sur l'attentisme, la prudence, le renforcement défensif, le refus de prendre des risques, il nous étonnerait fort que cet Euro 1984 déroge à la mode.

La R.F.A. de Derwall, dont on dit qu'elle se retrouve toujours lors des grands rendez-vous, n'a plus offert de spectacle digne de sa réputation depuis longtemps. Sa qualification fut pénible. De plus en plus, son football est devenu physique, sans imagination, sans création. On est loin de la R.F.A. 1972, qui avait enthousiasmé lors du Championnat d'Europe disputé en Belgique.

La Yougoslavie de Veselinovic, profondément remaniée depuis le Mondial, n'a rien montré de très joli non plus lors des éliminatoires, et, malgré Susic et d'autres joueurs aux grandes qualités techniques, l'ensemble n'est pas très conquérant. L'Espagne de Munoz ne paraît guère avoir changé de style depuis le Mondial. Et il ne serait pas étonnant que l'on retrouve les mêmes qualités (certains joueurs talentueux comme Santillana)

et les mêmes défauts (incapacité à produire un jeu collectif seulement cohérent).

Le Portugal de Cabrita, cocktail de joueurs de Benfica et Porto, deux équipes réputées offensives, paraît offrir de meilleures garanties d'audace. Cela est à confirmer. Le Danemark de Pontiek, avec ses « mercenaires », est annoncé complètement décomplexé, et prêt à jouer le jeu. Mais on le sait habitué à évoluer en contres. Quant à la Belgique de Thys, décapitée par le scandale du Standard, on l'imagine encore très bien organisée, mais pas spécialement conduite par les plus belles vertus offensives.

On le voit, beaucoup de doutes, pour peu d'espoirs.

Mais on sait que le football est capricieux. Et que les intentions initiales doivent parfois subir les événements, voire même le talent des individualités. Avant les grandes compétitions, on attend toujours monts et merveilles, et l'on est généralement déçu. Aujourd'hui, il ne nous déplairait pas que ce soit l'inverse. Et que nos doutes soient balayés par des matches où un football spectaculaire pourrait être goûté. La parole, en premier lieu, est aux entraîneurs. Ceux-ci ne devront pas oublier que le public français, lors des matches où l'équipe de France ne sera pas impliquée, sera sans pitié pour les gâcheurs de spectacle...

Albert CHOSE.

France : pas le droit de décevoir

L'équipe de France est favorite.

C'est normal : non seulement elle aura l'avantage d'évoluer devant son public, mais en plus son effectif est le plus riche de tous. Elle n'a donc pas le droit de décevoir...



Elle est belle cette envolée de Genghini lors du match Danemark-France.

MAIS entendons-nous bien : la déception, plus qu'une éventuelle défaite de laquelle personne n'est à l'abri en football, pas même les plus forts, serait que les Tricolores ne jouent pas leur chance à fond.

C'est-à-dire que devant leur public, et alors qu'ils visent la première victoire dans une grande compétition internationale, ils ne jouent pas crânement leur chance en évoluant de manière très offensive.

En cette saison 1983-1984, après une année post-mondialiste satisfaisante, l'équipe de France a marqué le pas. Petite victoire face à Penarol (1-0). Défaite au Danemark (1-3). Nul laborieux contre l'Espagne à Paris (1-1). Nul complètement décevant à

Zagreb contre la Yougoslavie (0-0). Victoire face à l'Angleterre (2-0), signée Platini, qui joua ce soir-là le rôle de l'arbre masquant la forêt dans une sélection pratiquant le contre sur son terrain ! Victoire sans gloire contre l'Autriche (1-0). Et, pour terminer, succès étriqué mais cette fois avec la manière contre la R.F.A. Tout cela avant l'affrontement avec l'Ecosse à Marseille.

Hidalgo a-t-il compris ?

Ainsi, il a fallu attendre la fin de saison pour retrouver une équipe de France enfin digne de sa Coupe du Monde 1982, de sa réputation de

formation offensive, spectaculaire, audacieuse. Ce match contre la R.F.A. était le premier de la saison que l'équipe de France disputait avec trois attaquants (Six, Rocheteau, Bellone). Et comme par hasard, comme par miracle, elle retrouva des possibilités offensives paraissant oubliées.

Bien sûr, Hidalgo s'insurge quand on lui reproche de ne faire évoluer que deux attaquants. « Platini, meilleur buteur italien. Genghini l'un des meilleurs buteurs français. Ce ne sont pas des attaquants ? Et Giresse, qui marque beaucoup lui aussi ? Ce n'est pas un attaquant ? » Hidalgo n'a pas tort. Mais il n'a pas raison. Car s'il est vrai que Platini, Genghini, Giresse,

FRANCE : Pas le droit de décevoir

voire même Tigana et Fernandez, plus Bravo, plus Ferreri, sont tous des joueurs capables de se comporter brillamment dans des missions offensives, il n'en reste pas moins qu'il paraît inconcevable de tous les aligner en même temps. Pour la bonne et simple raison que c'est d'attaquants de pointe, pesant sur la défense adverse, la fixant, essayant de la contourner, dont l'équipe de France a besoin.

Et surtout de deux ailiers. Pas d'un seul. Deux pour étirer la défense de l'opposant en occupant les couloirs, deux pour diversifier les possibilités d'orienter le jeu. Deux pour contourner aussi bien que le firent Bellone et Six face à l'Allemagne. Le but de Genghini étant consécutif à un débordement avec centre en retait de Didier Six.

On espère que cet exemple a définitivement convaincu Hidalgo.

Pour l'équipe de France, cela sera crucial. Favorite de la compétition, elle se doit de prendre tous les risques pour justifier ce titre. Si elle échoue ainsi, elle n'aura rien à regretter, car elle se sera donné tous les moyens pour réussir, pour déborder les défenses hyperrenforcées qui se dresseront sur sa route. Mais si elle échoue en se privant d'une partie de son potentiel offensif, la désillusion sera amère. Et Hidalgo cédera la place à Henri Michel en ratant sa sortie. Ce qui, avouons-le, serait dommage.

Pourquoi Rocheteau ?

Sur la sélection composée par le patron du football français, il n'y a pas grand-chose à redire.

Bats justifie son poste de titulaire dans les buts pour la régularité dont il a fait preuve cette saison. Bergeroo méritait depuis longtemps de figurer dans le groupe. Rust, enfin, a gagné sa place par ses excellents matches avec les Olympiques.

En défense, Amoros, en constante progression, est incontestable. Tout comme Bossis, le meilleur défenseur du monde sans doute actuellement, comme Le Roux, qui a imposé son style fait de force, mais aussi de propreté dans la relance et de bonne participation à l'offensive, tout comme Battiston, que l'on espère cependant toujours plus audacieux. Thierry Tusseau, lui, est prêt à gagner une place que sa valeur technique lui assure de tenir avec brio. Le dernier est Jean-François Domergue. Au poste d'arrière central, il a éclaté à Toulouse cette saison, et cette sélection pour l'Euro 1984 récompense ses mérites. Même s'il ne fera vraisemblablement que de la figuration.

Au milieu, rien de très nouveau. Fernandez et Tigana se disputeront sans doute le rôle le plus défensif dans une ligne que l'on espère composée de trois éléments, et où Giresse et Platini seraient alors indiscutables. Genghini et Ferreri se tenant en réserve (à moins que ce dernier ne monte d'un cran pour occuper le poste d'ailier droit qu'il est parfaitement en mesure de tenir, avec

son démarrage foudroyant et ses qualités techniques).

En attaque, Bellone est incontestable à gauche. Son punch a fait merveille en fin de saison (comme en début d'ailleurs), et on ne peut que souhaiter qu'il l'ait conservé. A droite, Didier Six le gaucher a prouvé qu'il pouvait s'imposer. Mais Ferreri ou Bravo, même s'ils rechignent à occuper cette place, sont suffisamment doués pour s'acquitter de ce rôle avec bonheur.

Reste le poste de centre-avant. Le retour de Bernard Lacombe, meilleur buteur français de tous les temps, est extrêmement sympathique, en même temps que rassurant. Car Rocheteau, de son côté, n'a rien réussi de vraiment bien cette saison, aussi bien en sélection que sous le maillot du Paris-Saint-Germain.

On se demande d'ailleurs pourquoi Michel Hidalgo n'a pas appelé à sa place Anziani, qui a réalisé une fin de saison euphorique, ou même Stopyra, qui, malgré ses malheurs à Rennes, reste un avant-centre précieux pour sa présence, ses possibilités de jeu en pivot et sa détente verticale exception-



Les accélérations de Tigana comptent.



Lors du dernier France-Autriche, Bossis a été devancé par le gardien Lindemberger dans la conquête de la balle que convoitaient Rocheteau et Fernandez.

nelle qui lui assure un jeu de tête remarquable.

Hidalgo justifie son choix sans doute plus de manière sentimentale que réaliste. Il espère aussi un réveil de Rocheteau, qui s'est toujours honorablement comporté dans les grandes épreuves.

Qui dit mieux ?

Et plus, on regarde l'effectif des Bleus pour cet Euro 1984, et plus on se dit qu'il n'a sans doute à l'heure actuelle pas d'équivalent au monde. Il est riche dans toutes ses lignes de techniciens de premier ordre. De joueurs intelligents, habiles, imaginatifs.

Bref, il ne lui manque rien pour réussir. Les Tricolores doivent s'en persuader. Etre sûrs de leur force. Jouer leur football sans calcul, ce qui leur a toujours réussi. Ainsi, ils doivent offrir au football français son premier titre de gloire. Franchement, on ne voit pas ce qui pourrait les en empêcher. Sauf la malchance ou leur propre peur. Où un 4-4-2 qui, assurément, manquerait d'audace.

Luc VIRGIS.

Canal plus voudrait 38 matches de Championnat

Les pourparlers se poursuivent entre Canal plus et la Ligue nationale. La L.N.F. s'accorde aujourd'hui un temps de réflexion. Tout en restant très sensible à l'intérêt de la quatrième chaîne pour le football, la Ligue ne semble pas décidée pour autant à lui accorder les 38 matches (un par journée de Championnat) que souhaite Canal plus.

Les menaces de l'O.M.

Il a suffi d'une lettre recommandée de l'O.M. à Saint-Etienne pour que Zanon signe à Marseille. Le président marseillais, alors qu'un accord avait été passé entre les trois parties, n'avait pas admis que l'on puisse annoncer Zanon aux Girondins de Bordeaux.

Il a suffi d'une lettre recommandée et d'une menace de procès pour que tout rentre dans l'ordre.

Football en circuit fermé.

Le football en circuit fermé est appelé à un grand avenir. Quelques expériences ont eu lieu cette saison, dans des salles de cinéma, en Auvergne notamment, mais aujourd'hui la société « Vidéo Transmission Service » vient de proposer à la Ligue de donner une autre ampleur à ce genre de diffusion et propose 300 salles... La Ligue est intéressée.

Plus jamais à Brest.

Débouté par la commission paritaire d'appel, Brest n'a renoncé pour autant à conserver Njo Lea et espère que le comité restreint de la Ligue cassera cette décision.

Les dirigeants bretons n'oublient qu'une chose, c'est que Njo Lea ne veut plus rester au Stade Brestois !

Coupe des Champions : bonsoir tristesse...

On attendait monts et merveilles de ce Roma-Liverpool en finale de la Coupe des Champions. C'était le choc idéal. Et finalement, une nouvelle fois, la montagne a accouché d'une souris. Bonsoir tristesse sur le Stade Olympique...

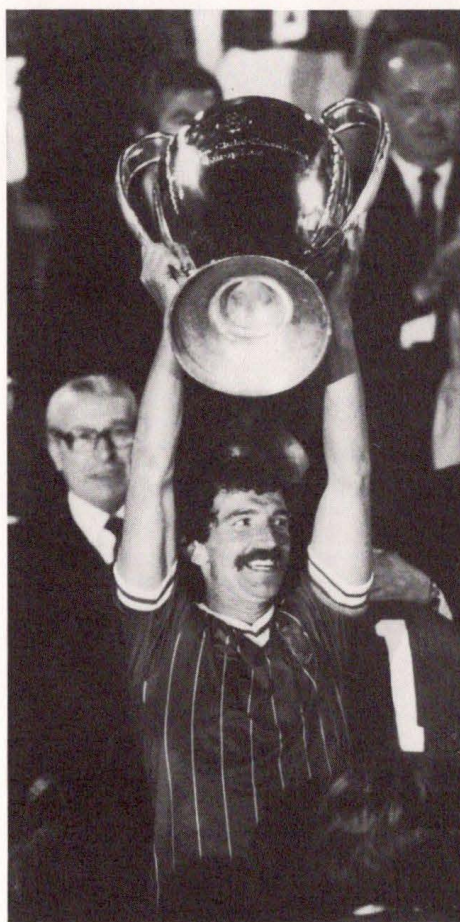
OUI, c'était « le » choc au sommet. Liverpool, ses trois titres de champion d'Europe, son buteur miracle, Ian Rush. Rome : ses Brésiliens, Falcão et Cerezo, son jeu offensif, si différent des autres équipes italiennes. Deux formations représentant deux nations du football parmi les plus riches d'Europe. Celles où l'on dépense des milliards pour acquérir des joueurs. Deux pays où le football est comme une seconde religion. Et, pour couronner le tout, l'opposition de deux styles : la mécanique bien rodée de Liverpool, d'un côté, l'imagination des artistes de la Roma de l'autre. Ça promettait, ça promettait. On allait voir ce qu'on allait voir...

Et finalement, on n'a rien vu ! Ou presque...

Sacrée prudence.

Une fois encore, comme lors de la Coupe de l'U.E.F.A., remportée par Tottenham face à Anderlecht, il a fallu avoir recours à ces fameux tirs au but pour départager les deux équipes. A ce jeu-là, Liverpool s'est montré supérieur. Question de nerfs. L'habitude des chocs au sommet sans aucun doute.

Une conclusion indigne d'un tel événement pour une finale indigne du « plateau » présenté sur le terrain. Si les quatre-vingt-dix minutes initiales avaient dû désigner un vainqueur, la logique du football aurait dû sourire aux joueurs romains. Oh, non pas qu'ils aient affiché une supériorité évidente sur leurs adversaires britanniques. Simplement parce qu'ils se



Souness, champion aux penalties.

créèrent le plus grand nombre de dangers de but. Ou encore plus parce que le but qu'ils inscriront, par l'intermédiaire de leur avant-centre Pruzzo, fut la conséquence d'une action de jeu qui ne devait rien à la chance. Alors que celui inscrit par l'Anglais Phil Neal bénéficia de la triple coïncidence d'une erreur du

gardien Tancredi, relâchant un ballon aérien, d'une faute de l'un de ses défenseurs, qui dégagait mal son camp, et, pour finir, du rebond capricieux d'un cuir qui frappa la tête de Tancredi, alors à terre, avant d'échouer dans les pieds de Neal. Pas des deux Romains qui l'entouraient, non : juste entre eux, dans les pieds de Neal ! Pour Liverpool, sur ce coup, réussite totale. Pour Rome, sur le même, excès de malchance.

Ceux qui ont les archives du football pour livre de chevet nous rétorqueront, à coup sûr, que, dans quelques années, on ne se souviendra que du résultat. Nous leur répondrions bien volontiers que les archives des amoureux du football sont plus souvent des images qu'ils gardent en tête que des palmarès couchés dans les dernières pages d'une encyclopédie. Mais ce débat n'est guère passionnant.

Il n'y a rien là de vraiment essentiel. Après cette finale ô combien décevante, une seule chose demeurera dans nos esprits : c'est qu'une fois de plus le seul vainqueur fut la prudence. Cette sacro-sainte prudence, ce refus de prendre des risques qui gâche la plupart de nos espoirs régulièrement. Et de plus en plus.

Elle se manifesta dès les premiers instants de la partie. Rome restait sagement dans son camp. Liverpool l'occupait sans trop dégarnir ses lignes arrière. Sans trop pousser. Après le but de Neal, les coéquipiers de Souness se replièrent massivement. Rome, alors, montra le bout de son nez. Juste le bout. Cette équipe que nous avons vu franchement audacieuse en Championnat, et ce même à l'extérieur, refusait cette fois de se

livrer à fond en finale de Coupe d'Europe. Devant son public. Et malgré la présence dans ses rangs de garçons comme Di Bartoloméi, Cerezo, Falcão, Conti, Pruzzo, qui donnait à l'ensemble italien une valeur technique d'ensemble et une capacité créatrice tout de même supérieure à celle de Liverpool.

Les « absences » de Falcão.

Ce fut à ce point vrai que le pourtant génial Falcão fut à créditer d'un match simplement moyen. Le Brésilien, certes, nous gratifia, comme son compatriote Cerezo, de ces quelques gestes techniques qui furent les seuls moments agréables de la soirée. Mais s'il n'eut pas son influence habituelle sur le jeu de la Roma, s'il connut même de longues minutes d'absence dans le match, c'est surtout parce que son équipe manifesta sans cesse de la retenue dans son action offensive. L'image d'un Bruno Conti évoluant souvent en milieu défensif en fut une parfaite illustration.

De l'autre côté, il en fut de même pour l'autre grand que l'on attendait, le buteur gallois Ian Rush. Il avait inscrit 49 buts dans cette saison, toutes compétitions confondues. A Rome, en cent vingt minutes de jeu, il n'héritait pas de la moindre occasion de tromper Tancredi. Pas une fois ses coéquipiers ne furent en mesure de lui offrir un ballon négociable. Et pour cause : ils étaient plus préoccupés à conserver le ballon au milieu du terrain qu'à tenter de trouver vraiment une brèche dans la défense romaine.

La force de l'habitude.

La chaleur d'un été romain plus précoce que le nôtre en France. Les fatigues d'une fin de saison bien remplie de part et d'autre. On chercha beaucoup d'excuses pour tenter d'expliquer ce match sans rythme, sans actions tranchantes. La force de l'habitude nous paraît être une explication plus valable. Avec ses matches aller-retour, la Coupe d'Europe a instauré le calcul en règle suprême. Elle a créé des automatismes qui tuent la spontanéité. Et qui, inéluctablement, se retrouvent aussi sur une finale jouée en un seul match.



Graziani, à la lutte avec Lawrenson.

La fatigue n'est pas une explication convaincante. Tous ceux qui jouent au football savent bien que l'on s'use plus à défendre qu'à attaquer. A marquer à la culotte, ou à lutter en pointe, esseulé, qu'à jouer collectivement. D'autant qu'à cette fatigue physique s'ajoute une usure psychologique évidente. Alors qu'au contraire la joie procurée de tentatives bien conçues, d'un jeu élaboré, d'une participation offensive constante, aurait plutôt tendance à faire oublier la lassitude des muscles.

Non, ce qu'il faut regretter, après cette nouvelle finale de Coupe d'Eu-

rope décevante, comme les sept précédentes qui s'étaient soldées par autant de 1-0, c'est avant tout que l'esprit originel du jeu n'anime plus entraîneurs, voire footballeurs actuels.

Pour prendre son pied, aujourd'hui, vaut mieux fréquenter une salle de casino qu'un terrain de football. Dans la première, au moins, on trouve encore des gens qui, pour tenter la fortune, sont prêts à tout risquer.

Alain DESSUT.





Platini impérial et auteur de neuf buts.



La joie du buteur protégé par l'Ange Battiston.



Numéro 10 domine son sujet.



Joël Bats : une puissance dans l'attitude.



Battiston aérien.



Domergue, une révélation efficace.



Le coup franc décisif de Platini contre l'Espagne réussit avec la complicité involontaire d'Arconada.

La joie de Schumacher.



Quist : le Danemark vient de rater une occasion.



Bats : la France vient de marquer.



Lung dépité regarde dans son short...



Luis Fernandez, second couteau infatigable.



Tigana, l'homme irrésistible dans les grandes occasions.



Maxime Bossis, libero de haut niveau maîtrisant Santillana.



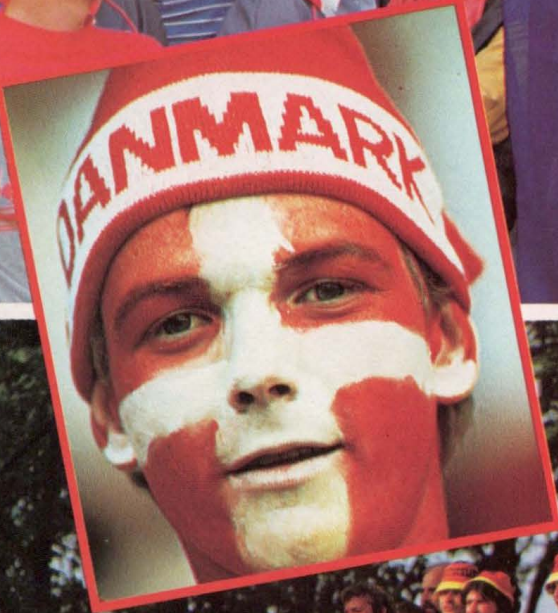
Bellone, un battant sur le flanc gauche.



Giresse et Lacombe, les duettistes bordelais.



Michel Hidalgo : une fin de règne qui méritait cette récompense.



Coupe des Coupes : la Juve vous plaît-elle ?

En regardant la Juve emporter la Coupe des Coupes face à Porto, nous ne pouvions nous empêcher de poser cette question : à qui cette équipe de football peut-elle encore plaire ?

B IEN entendu, cette interrogation comportait en elle-même un gros sous-entendu : à qui peut-elle plaire, hormis à ses supporters et à une presse qui compte souvent parmi eux d'ailleurs, à qui peut-elle plaire hormis à tous ceux qui n'ont qu'une seule religion : celle du résultat à tout prix et par tous les moyens ?

La Juve plaît à ses supporters. Parce qu'un tifosi, qu'il soit italien, français, belge ou égyptien, est par définition un individu que seul le résultat intéresse. C'est encore plus vrai d'ailleurs pour les Italiens, qui ont laissé depuis bien longtemps tout soupçon de sens critique, ou tout plaisir d'apprécier le jeu de l'adversaire lorsque celui-ci le mérite, à la porte des stades qu'ils fréquentent. La Juve plaît à la presse. Pas toute la presse, c'est vrai. Mais au moins à celle qui dispose des plus gros moyens pour faire l'opinion. Cette presse-là, en Italie comme en France, est quasiment aux pieds de la Fiancée de l'Italie. Elle glorifie. Elle s'enthousiasme. Elle porte aux nues.

Et elle tente de nous faire prendre des vessies pour des lanternes. Cette presse-là, ne souriez pas, porte une part de responsabilité dans l'élimination du Paris-Saint-Germain par la Juve en Coupe des Coupes cette saison. Par une campagne de presse dithyrambique, elle présenta la formation italienne comme un véritable monstre invincible. Nous « préparant » psychologiquement un Paris-Saint-Germain que l'on vit peureux, manquant de cette plus élémentaire témérité qu'on lui connaît d'ordinaire lors des grands événements.

Non, ne souriez pas ! On ne lui prête pas plus de pouvoirs qu'elle n'en a, et la plus grosse faute, en cette occasion, émana de Lucien Leduc, qui se laissa prendre au piège. Mais le quotidien du sport et de l'automobile et ses différents satellites, entre autres, ont une influence dont il convient de bien mesurer la portée.

Après la finale contre Porto, cette même presse tenta de nouveau de nous faire croire que la victoire de la Juve fut un grand succès, amplement mérité, enthousiasmant. Il faut bien vivre, et, pour cela, vendre du papier.

Cette presse-là, c'est incontestable, aime la Juve. Il importe peu de savoir si c'est parce qu'elle la fréquente régulièrement, et plus encore depuis que Michel Platini y a déposé ses valises. Elle l'aime, c'est sûr.

Mais en dehors de ceux-là, à qui la Juve peut-elle plaire ? A quel amateur de football qui ne soit animé de sentiments partisans ?

Malgré Michel Platini...

Vous qui nous lisez en ce moment. Vous êtes sûrement Français. La Juve, cela évoque pour vous un grand club italien, plusieurs joueurs champions du Monde, mais surtout Michel Platini.

On l'aime, Platini. C'est un grand footballeur. Un technicien incomparable. Un buteur. Un joueur aux inspirations souvent géniales. Un homme sympathique et intelligent. Sa réussite ne peut laisser indifférent. Il a beaucoup donné au football français. Il nous a offert de nombreuses émotions. Partisanes souvent, lorsqu'il permit à l'équipe de France de se qualifier pour le Mondial espagnol par exemple. Mais, plus souvent encore, des moments de joies pures par l'expression d'un art qui en fait aujourd'hui l'un des meilleurs footballeurs du monde. Oui, on aime bien Platini. Et, du coup, on aimerait bien, presque inconsciemment, apprécier de la même manière le club dont il défend les couleurs.

La presse, d'ailleurs, avant cette finale contre Porto, nous l'a bien rappelé : c'est « la Juve de Platini » qui allait tenter de glaner un trophée européen. Cela ne pouvait laisser

insensible un amateur de foot français.

Cette Juve-là, qui s'est imposée 2-1, nous a fait penser au Bayern de Munich. Le Bayern triomphant de l'Espanol de Barcelone en égalisant, lors du premier match, à la dernière minute par un tir « fada » de Schwarzenbeck. Le Bayern auteur du hold-up du Parc des Princes face à Leeds. Le Bayern vainqueur de Saint-Etienne à Glasgow, après un match que l'A.S.S.E. méritait largement de gagner.

La Juve, face à Porto, a refait le coup du Bayern. Comme la formation allemande, elle a bénéficié au maximum d'un facteur réussite qui a en revanche complètement fui les joueurs portugais.

Les coéquipiers de Gomès ont fait le jeu. Ils se sont créés les plus belles occasions. Ils ont inscrit un but superbe, au terme d'une combinaison collective spectaculaire (et même si un faux rebond providentiel vint s'interposer).

Et pourtant. Après la victoire de la Juve, et malgré la présence de Platini, nous ne sommes pas sûrs que l'amateur de football en question n'ait pas ressenti comme un goût d'amertume au coup de sifflet final. La Juve a gagné. Platini, longtemps après Kopa, a inscrit son nom au palmarès de la Coupe d'Europe. Mais le football, ce soir-là, n'a pas gagné, lui. La Juve vous plaît-elle ? Non, nous n'en sommes pas sûrs. Pas sûrs du tout ?

La Juve, elle, a bénéficié de deux erreurs monumentales de Zé Beto, le gardien portugais. Mal placé sur le tir de Vignola. Sorti inconsidérément sur le but de Boniek. Par ailleurs, qu'a-t-elle montré ? Un Vignola fin technicien et intelligent. Un Boniek redoutable par ses contres dans les espaces libres, avec son style de taureau. Et puis ?



Vignola, auteur du premier but turinois.

C'est Porto qui a fait le jeu. C'est Porto qui a assuré le spectacle. C'est Porto qui a perdu. Après avoir tout tenté ? Certainement. Mais peut-être trop tard. Jaime Pacheco et les siens n'entamèrent en fait pas la rencontre avec la détermination offensive que l'on aurait pu espérer. Frasco, l'ailier droit aux dribbles dévastateurs, n'occupa pas, au contraire de Vermeelho, l'ailier gauche, le flanc de l'attaque portugaise franchement en début de rencontre. La défense de Porto ne soutint pas aussi nettement qu'elle aurait pu le faire les actions de

son milieu de terrain. Surtout sur le côté gauche. Porto fit entrer ses attaquants remplaçants en fin de rencontre. Quand la Juve eut prit l'avantage. Il est dommage que cette audace ne se soit pas manifestée plus tôt. D'autant que l'on a bien vu, et ce en plusieurs circonstances, que la défense de la Juve n'était guère à l'aise face aux combinaisons des Sousa, Pacheco, Frasco et autres Magalhaes. La fébrilité de Gentile, qui fut encore remarquable dans son genre comédien-hypocrite-méchant, les problèmes d'un milieu de terrain

où seul Vignola surnagea (ce qui n'empêcha pas les « anciens » de lui adresser maints et maints reproches), tout cela pouvait permettre à une formation croyant véritablement en ses chances et ne faisant aucun complexe de bousculer l'ogre turinois. Porto y parvint souvent. Mais il n'osa pas s'y employer d'entrée. Ses regrets, sans doute, n'en seront que plus vifs...

Sentiment d'injustice.

La Juve, on l'a dit, profita de deux erreurs de Zé Beto. Le reste du temps, elle se cantonna en défense. Elle ne montra rien sur le plan du jeu. Elle ne se préoccupa jamais du spectacle. Bref, elle fut bien triste et ennuyeuse. Qu'elle ait réussi, dans ces conditions, à s'octroyer le trophée tant convoité, nous laisse comme un sentiment d'injustice.

Assurément, la Coupe n'est pas allée à celle qui la méritait le plus. A cette équipe de Porto qui attira la sympathie, malgré ce que l'on a pu lui reprocher.

La Juve, une fois de plus, ne s'est pas souciée de l'esprit du jeu. Elle l'a bafoué.

C'est pour cette raison que le spectateur neutre, ou même l'amateur de football français aimant Platini, n'a certainement pas apprécié le succès de l'équipe italienne.

La Juve vous plaît-elle ? Au bistro du coin, le lendemain matin, on avait plus envie de souligner les mérites de Porto que ceux de l'équipe de Trapattoni. La Juve vous plaît-elle ? Non ! Car une victoire acquise comme celle-ci le fut, n'est pas génératrice de ce plaisir que l'on goûte à un succès glané logiquement et avec la manière.

Un spectateur de football, et c'est cela qui donne à ce sport sa dimension émotive, aime que la logique du terrain soit respectée et que le tableau d'affichage soit favorable à celui qui joue le mieux.

Bien sûr : on nous rétorquera que le palmarès se soucie peu de la manière. Que, dans quelques années, on ne se souviendra que d'une chose : 1984. Coupe des Coupes. Juventus Turin 2 - Porto 1.

La belle erreur. Les amoureux de football ne s'endorment pas le soir à la lecture des palmarès. Mais en faisant revivre dans leur tête des images de football. Celles qui renaîtront, dans quelques années, seront signées Porto.

Georges DUROY.

Un bilan sans dépôt

QUE se serait-il passé si l'équipe de France ne l'avait pas remporté au Parc des Princes le 27 juin, si Battiston n'avait pas sauvé sur la ligne, si Arconada n'avait pas relâché le ballon, si par leur présence Maceda et Gordillo avaient empêché les attaquants français de s'exprimer ? Si, si...

Eh bien, on aurait eu droit, comme d'habitude, à de beaux retournements de veste avec effets de manche.

Vous n'en êtes pas sûr ? Prenez l'exemple du tennis et d'un certain Ivan Lendl. A vingt-quatre ans, il avait quand même déjà participé à quatre finales de tournois du grand chelem — ce qui est un bel actif. Mais voilà, il n'en avait remporté aucune. Alors, malgré son âge encore jeune, il portait l'étiquette infamante de celui qui craque toujours dans les grands moments, du jeune homme qui, pourquoi ne pas l'écrire, « n'en a pas ». Et puis, revenu de loin, face à un John McEnroe en plein génie, il remporte superbement Roland-Garros. Instantanément, il devient pour certains un fier combattant que rien ne peut abattre, etc.

7-5 au cinquième set, cela correspondrait à peu près à un but dans les dernières minutes, à une victoire dans les prolongations...

Lendl se serait-il incliné, la France eût-elle raté sa finale que l'on serait vite revenu aux images les plus éculées aux idées les plus reçues. L'équipe de France championne des matches amicaux, on connaît la rengaine.

Vous n'y croyez pas ? Même dans l'euphorie, les pisse-froid ont montré le bout de la plume.

Prenez l'éditorialiste de *France-Football*, qui, certes, se réjouit de la victoire, de ce qu'il appelle l'apogée. Mais c'est pour dire aussitôt que dans des conditions différentes, la victoire n'aurait pas été au bout du chemin : « *Que serait-il arrivé à l'équipe de France si, après son cinquième match, elle avait dû en disputer deux autres, comme cela se produit en Coupe du Monde, pour arriver en finale ? Il semble, hélas, qu'elle n'aurait pas mis un pied devant l'autre.* »

Nous voilà prévenus si la France se qualifie pour le Mexique en 1986 : « *Il est impossible à n'importe quelle équipe d'être brillante et généreuse de bout en bout.* » Autrement dit, cette brillance, cette générosité, traduisez ce jeu offensif et créateur, mieux vaudra les laisser au vestiaire pour les troquer contre une sorte de prudence, d'économie.

Rien de nouveau sous le soleil... Mais savez-vous pourquoi l'équipe de France a gagné, vous ? Pourquoi elle a marqué quatorze buts en cinq matches, c'est-à-dire pas loin de trois de moyenne ? Le même va vous l'expliquer, puisque vous n'avez pas bien compris : « *Dans l'inventaire de sa supériorité, il faut d'abord placer ses qualités morales, et même physiques, avant ses qualités purement techniques.* »

Tiens, il manque le mot tactique. Bon, cette fois on a compris : si l'on émet autant de réserves, c'est pour ne pas avoir vraiment à parler du bilan de Michel Hidalgo, à qui, cependant, on rend hommage au passage.

Ce bilan, exprimé en chiffres, c'est tout simplement le meilleur pour l'après-guerre parmi les entraîneurs qui se sont succédé à la tête de l'équipe de France : 75 matches disputés, 41 remportés, 16 nuls et seulement 18 défaites, c'est, à vrai dire, assez impressionnant. Un bilan sans dépôt, comme on le dirait d'un vin...

un bilan sans dépôt

Mais, derrière les chiffres il y a autre chose. Il y a cet enthousiasme que Hidalgo a su donner à une équipe qui, avant lui, ne respirait pas la joie. Le moyen était, si l'on peut dire, simple : transformer une équipe défensive en une équipe offensive. Et, pour cela, faire appel à un certain type de joueurs, d'abord préoccupés de créer même s'ils ne dédaignent pas reprendre la balle dans les pieds de l'adversaire : de Jean-Marc Guillou à Jean Tigana, le choix ne s'est pas démenti. Et faut-il rappeler que la sélection de Michel Platini coïncide exactement avec l'entrée en fonctions de Michel Hidalgo ? Un tandem superbement complémentaire. Ce « romantisme », diraient certains, de Michel Hidalgo, disons plus simplement son choix lucide du football offensif, s'est parfaitement allié au sens tactique du capitaine de l'équipe de France pour donner le résultat que l'on sait. Mais, là encore, on peut se demander quelle aurait été la nature des réactions si cette transformation qui ne s'est pas faite en un jour avait débouché sur autre chose.

De la Coupe du Monde en Argentine à l'Euro 1984 en passant par le Mundial espagnol, il y a eu évolution sans doute, mais en conservant les mêmes idées et souvent les mêmes hommes. A l'exemple d'un Bernard Lacombe déjà présent en 1978 et enfin bien noté par la presse après une finale disputée dans des conditions de jeu quasi inhumaines pour lui.

C'est fini maintenant ? Écoutons toujours *France-Football* : « *L'avenir, pour n'être pas décourageant, devra être axé sur la recherche de nouveaux talents.* » C'est oublier qu'ils existent au sein même du groupe sans avoir été encore utilisés à fond ou au sein de l'équipe olympique (Touré, Garande par exemple) et que, s'ils peuvent et doivent être introduits dans le groupe, c'est à dose homéopathique et pas forcément à dose massive. Car, ce que l'on feint d'oublier parfois, c'est que la plupart des joueurs de l'Euro 1984 sont disponibles pour la Coupe du Monde 1986. Et ils ne seront pas de trop, car les batailles de l'Est (dans le groupe de qualification) ne seront pas évidentes.

Bref, malgré ceux qui trempent leur plume dans le vinaigre, il faut répéter que l'équipe de France a mérité son succès.

Parce qu'en d'autres circonstances (composition des groupes, arbitrage) on ne lui a jamais, passez-nous l'expression, fait de cadeaux.

Parce qu'elle a été, sous l'effet combiné du tandem Hidalgo- Platini, à la fois enthousiaste et offensive.

Parce qu'elle a trouvé en Michel Platini à la fois un leader et un buteur. Souvenez-vous seulement du temps où il était pas mal décrié...

Parce qu'il aurait été dommage que l'Espagne et ses donneurs de coups en viennent à bout. Nous le disons sans parti pris. Mais est-il vraiment indécent de rappeler de quelle manière honteuse cette Espagne s'était qualifiée en passant ses fameux douze buts à Malte ? Sans doute, cette équipe de France a-t-elle évolué devant son public, avantage certain. Mais on peut remarquer justement qu'il n'y a pas eu débordement de chauvinisme, que l'on n'a pas recensé les excès des supporters.

Et surtout, surtout, 600 000 spectateurs (40 000 par match en moyenne) se sont déplacés sur les stades. Et donc pas seulement pour l'équipe de France. C'est aussi le football qui est sorti vainqueur des ces dix-sept jours que l'on n'oubliera pas.

Francis LE GOULVEN.

CHALANA a une telle dégaine qu'il n'y a pas de danger qu'il passe inaperçu. Des cheveux qui descendent en cascades sur ses épaules, une épaisse moustache qui scie son visage en deux, plus toute une collection de gris-gris dont l'affuble Annabella, sa troublante compagne. Ajoutez une petite taille et un aspect presque rondouillard (1,62 m, 74 kg). Pour un peu, le public non averti aurait tendance à s'esbaudir lorsque le bonhomme pénètre sur le terrain. Mais que la balle lui parvienne et tout change. Les railleries éventuelles ont vite fait de s'effacer au profit de l'admiration. C'est que Chalana possède un talent fou. Il y a de la magie dans son style. Il est de cette race de footballeurs, hélas en voie d'extinction, qui perpétuent la beauté du jeu. Les bûcherons passent, par multitudes, sans laisser de traces, sinon celles de leurs crampons sur les jambes adverses ; Chalana, lui, en une seule apparition, est capable d'exploits qui s'inscrivent d'une encre durable dans la mémoire des témoins. A ses qualités techniques il faut joindre, en effet, d'étonnantes facultés de création, dont il donne d'ailleurs plus souvent la preuve dans son club de Benfica qu'en sélection nationale. Ceci parce que Cabrita lui attribue un rôle un peu trop hybride dont Santos fait d'ailleurs encore plus les frais que lui. Le seul Jordão occupant les avant-postes, Chalana manque de partenaires auxquels il pourrait adresser ses ouvertures lumineuses de lucidité et de précision. Alors, soucieux de ne pas perdre le ballon, Fernando tournicote exagérément sur lui-même ou redonne en retrait. Il pourrait faire plus, créer davantage. Mais dans un autre contexte. Dans une équipe qui serait véritablement habitée par l'esprit de conquête. Ce que n'est pas le Portugal...

Né en février 1959 à Barreiro, petite ville située sur l'estuaire du Tage, face à Lisbonne, Chalana a effectué ses classes dans l'équipe locale, le Barreirense. Il n'y a pas perdu son temps : il avait dix-sept ans lorsqu'il fut, pour la première fois, retenu en sélection. Peu après, il passait à Benfica, avec lequel il a collectionné les titres de champion (6 !) et disputé une finale de Coupe de l'U.E.F.A. (perdue contre Anderlecht, en 1983). Avec l'équipe nationale, il a connu moins d'honneurs, et on peut s'étonner de son faible total de sélections (21) avant le coup d'envoi du Championnat d'Europe. Apparemment, il était davantage dans les

Fernando Chalana : l'artiste mal employé

L'équipe portugaise ne joue pas bien.

Mais elle possède de très bons joueurs.

Fernando Abino de Souza Chalana est le meilleur d'entre eux.

Balle aux pieds, Fernando est un spectacle. Il sait tout faire.

Il dribble, il crochète, il accélère. Et il frappe.

Luis Arconada a poussé un ouf de soulagement à Marseille lorsqu'un projectile expédié de vingt-cinq mètres par le petit Portugais s'est écrasé sur sa transversale.



Chalana n'a pas son pareil pour éviter les tackles, fussent-ils allemands !

bons papiers d'Otto Gloria que dans ceux de Cabrita, qui ne l'a convoqué qu'une fois pour les matches de qualification...

Il est vrai aussi que Chalana est souvent blessé. Un peu parce que son style de jeu l'expose aux coups.

Beaucoup en raison de la mansuétude des arbitres qui ne protègent pas suffisamment les artistes de sa trempe. Ainsi à Nantes, la brute roumaine Irimescu assassina-t-il méchamment le meneur de jeu portugais. Il s'en tira avec un carton jaune.

Pour Chalana, en revanche, le match s'arrêta là. Il y avait quatorze minutes seulement que l'on jouait. L'artiste foudroyé quitta le terrain sur une civière...

B.V.

France, 1 - Danemark, 0

Victoire au goût de cendre...

VOTRE favori Karl-Heinz Rummenigge ?

- La France !
- Et vous Guy Thys ?
- La France !
- Dites-nous, Jupp Derwall, qui va gagner l'Euro 1984 ?
- La France !
- Sepp Piontek, qui voyez-vous s'imposer le 27 juin au soir ?
- La France !
- Un pronostic Todor Veselinovic ?
- La France !

Interrogez n'importe qui en cet après-midi du 12 juin, et vous obtiendrez presque à coup sûr la même réponse. La France rallie l'ensemble des suffrages : elle va gagner l'Euro 1984. Bien sûr, on peut supposer que certains pronostiqueurs se montrent un brin hypocrites sur les bords et qu'ils ne pensent pas tout à fait ce qu'ils affirment, n'empêche que désigner comme futur champion d'Europe le quatrième de la dernière Coupe du monde, pays organisateur de surcroît, ne paraît relever que de la plus élémentaire des logiques.

Tout parle en faveur de la bande à Michel Hidalgo. Les chiffres : elle n'a pas été battue à Paris en compétition officielle depuis 1971. Les faits : quelqu'un des gros bras européens, telles l'Italie, l'U.R.S.S. et l'Angleterre, ne sont pas au rendez-vous. La technique : la France est sans nul doute l'équipe qui pratique le meilleur football. Même si ces derniers temps, surtout quand Platini n'était pas là, il lui est arrivé de verser dans un jeu trop prudent où les attaquants se trouvaient confrontés à des missions quasi impossibles. Michel Hidalgo prêche de bonnes conceptions mais il se laisse parfois trop influencer par les « papes » du football réaliste et du jeu défensif. Ceux qui nous bassinent avec les conneries qu'ils débitent à longueur de colonnes, affirmant que, hors le 4-4-2 et le marquage serré, il n'y a pas de salut... Ils vantent un jeu à l'image de leurs écrits : sans imagination....

A propos, qu'est-ce qu'il en dit Hidalgo de cette position de favori dans laquelle tout le monde installe volontiers sa formation ? Eh bien, il

essaye, comme toujours, de faire preuve de modération et de la susciter autour de lui :

- J'ai essayé de minimiser les conditions qui auraient pu provoquer l'anxiété, dit-il.

Le sélectionneur a sorti quelques-unes des belles phrases dont il a le secret. Vous savez, celles qu'il aime tant servir, à l'heure du déjeuner, devant les caméras de la télé, son beau regard bleu rivé dans celui des spectateurs.

- Le football, a lancé Hidalgo, ce n'est pas la guerre. Pas question pour moi d'en appeler aux baïonnettes, aux canons ou à l'honneur de la patrie. Je réfute ces références à des termes guerriers. Elles sont ridicules. Le football n'est qu'un jeu...

Pourquoi diable les entraîneurs n'adoptent-ils pas tous cette philosophie ? Et pourquoi surtout ne la mettent-ils pas en pratique ?

Décevant ! On leur avait tressé tant de louanges à ces Nordistes qu'on s'attendait à autre chose de leur part. On les croyait capables sinon de prendre résolument un match à leur compte, du moins de construire davantage d'actions positives, de ne pas sacrifier délibérément un ou plusieurs joueurs exclusivement à la neutralisation d'adversaires. (Berggreen sur Platini, Bertelsen sur Giresse). Alors c'est ça l'équipe qui avait mystifié la France à Copenhague en septembre dernier ? C'est ça la formation qui a gagné à Wembley et éliminé l'Angleterre ?

- Le Danemark, c'est d'abord une forteresse composée d'hommes capables d'avaloir des grands espaces et de tenir le coup physiquement...

Tiens, qui a dit cela ? Eh bien Hidalgo en personne ! Et avant le match ! Avouez que c'est parfaitement vu...

Sepp Piontek, qui entraîne le Danemark depuis 1979, après s'être occupé du Fortuna de Dusseldorf, de l'équipe nationale d'Haïti et de Saint-Pauli, un club de la banlieue de Hambourg, s'est également fendu de quelques déclarations. Dans le genre platitude il s'est révélé être un champion. Voici par exemple quel-

ques extraits chocs de son ultime conférence de presse :

- Bien sûr, a-t-il précisé, nous possédons de bonnes chances de gagner...

Il a ajouté :

- Mais la France est favorite...

Enfin il a conclu :

- Cela ne nous empêchera pas d'essayer d'obtenir un nul...

D'accord, les entraîneurs des équipes nationales sont passés spécialistes dans l'art d'asséner solennellement d'absolues banalités. Reste que Piontek, là, a battu les records. Parce que vous avez beau retourner ses fortes phrases dans tous les sens, vous ne parvenez qu'à un seul résultat : il a parlé pour ne rien dire. Sinon pour affirmer *grosso modo* qu'avant d'entamer une rencontre une équipe dispose de trois possibilités : gagner, perdre ou à la rigueur obtenir un nul... Mais ça, franchement, on le savait déjà... Si, si, m'sieur Piontek, on vous assure !

Entre la théorie et ce qui se passe sur le terrain, il existe en effet, quelquefois, une énorme différence. Et le coach le mieux intentionné, le plus pacifique, peut être trahi par un joueur qui, l'habitude aidant peut-être, a oublié sa raison aux vestiaires. Un Amoros peut toujours surgir au détour d'un match, avec comme principal argument ses réflexes de bête...

N'anticipons pas. On en est toujours au 12 juin, mais cette fois à la soixante-dix-huitième minute de jeu de France-Danemark. Et le Monégasque n'a pas encore frappé...

Soixante-dix-huitième minutes de jeu avons-nous dit ? De souffrance plutôt ! La France, en effet, bafouille. Elle domine mais reste à la merci d'une contre-attaque en forme de coup de poignard. Plusieurs fois, d'ailleurs, l'ouragan Preben Larsen, qui se jette sur toutes les balles avec la voracité d'un lion qui n'a pas croqué d'antilope depuis dix ans, a durement secoué la défense tricolore. Sur un centre de Laudrup, son compère des avants-postes, il a même expédié un tir qui, dévié par un pied



Le redoutable Danois Larsen se fait stopper par Maxime Bossis.

français, a amené Joël Bats à un sauvetage quasi désespéré.

Que serait-il advenu sans le beau plongeon du gardien auxerrois ?

Dans les tribunes, la colonie danoise, dix mille personnes au moins, ne se sent plus :

— *Dan-Mark ! Dan-Mark !*, crie-t-elle.

Plus les minutes passent, plus elle croit à l'exploit...

Pourtant le Danemark est loin de se montrer étincelant. Solide certes, mais brillant certainement pas. Qu'a-t-il prouvé en soixante-dix-huit minutes ? Pas grand-chose sinon une défense de fer, un engagement physique outrancier et quelques actes d'antijeu...

Le chef cuisto du Danemark a tout de même convoité une surprise de dernière minute. Il avait plus ou moins annoncé que Jans Bertelsen servirait de garde du corps à Michel Platini. Or, d'entrée, c'est Klaus Berggreen qui s'est attaché aux basques du meneur de jeu des Tricolores. Et il ne l'a plus lâché d'une semelle. Impressionnant ! Mais

stupide... Malheureux Berggreen ! Sacrifié par son entraîneur sur l'autel de l'imbécillité !

Platini, ceci dit, à l'habitude. En Italie, le marquage à la culotte est une pratique courante, et Michel ne manque pas de s'offrir quelques fantaisies aux dépens de son cerbère. Un faux démarrage par-ci, une feinte de corps par-là, br... Berggreen doit être en train de s'enrhumer. Qu'est-ce qu'il déguste comme courants d'air ! La prochaine fois, il va demander à Piontek s'il peut se munir d'un cache-nez !

Pour ne rien arranger, Klaus-le-chien-de-garde risque fort de se faire passer un méchant savon par son entraîneur. Dame, deux fois déjà Platini a échappé à sa surveillance. Et les deux fois, ça a failli faire mal.

La première alerte a eu lieu à la soixante et unième minute. Centre de Battiston. Platini a bondi et placé une tête piquée que Qvist a dévié à grand-peine. Il s'est saisi du ballon avec la même dextérité que le baigneur une savonnette mouillée. Vous voyez le genre ! Le gardien danois a eu du

bol : le projectile lui a échappé, mais est passé au-dessus de sa cage.

Seconde alerte trois minutes plus tard. Cette fois, c'est Bruno Bellone qui centre. Michel se lance, Berggreen est encore pris de vitesse et Qvist s'en tire de nouveau de justesse, au prix d'un beau réflexe. Sûr que Berggreen a entendu la gueulante que Piontek lui a lancé depuis son banc de touche.

Allons Klaus, faut resserrer ta vigilance, sinon tu vas entendre causer du pays !

Enfin, là voilà la soixante-dix-huitième minute de jeu, celle à laquelle on faisait référence tout à l'heure. Action Tigana-Giresse-La-combe... Mais qu'est-ce que tu fous Klaus ? Tigana, c'est pas ton gars, c'est Platini que tu dois suivre !...

Enfer et damnation mon pauvre Berggreen. Platini, il est là. Seul. A l'affût. Le shoot part, un Danois dévie légèrement, Qvist demeure pantois : ballon au fond des filets !

Le Danemark est battu. La France, elle, n'a pas convaincu. Elle a laissé ses attaquants trop isolés, Bellone opérant exagérément en retrait et

victoire au goût de cendre...

laissant Bernard Lacombe sans soutien. Ça tenait du 4-5-1 ! Assez rébarbatif comme tactique. Evoluer comme avant-centre en pivot, c'est très bien, mais encore faut-il disposer autour de soi de copains auxquels on peut remettre la balle. Et ne pas oublier, accessoirement, que le hors-jeu ça existe ! Les Danois s'en sont servis et l'avant-centre bordelais est souvent tombé dans le piège. Quant à l'aile droite des Français, elle n'a pas été encombrée. Mais alors pas du tout. Battiston et Tigana ont bien essayé de l'occuper, mais sans donner satisfaction. Du moins dans ce rôle d'ailier. En seconde période Alain Giresse, à son tour, a tenté de remédier à cette lacune que constitue l'inoccupation de l'aile droite, cela n'a guère été plus convaincant...

Bref, la France se cherche encore et Hidalgo reconnaît qu'elle doit davantage sa victoire à sa persévérance qu'à ses talents. Bien sûr, on peut lui passer un peu de pommade en guise de baume au cœur en disant que « pour un match d'ouverture, c'était plutôt moins moche que d'habitude ». Frantz Beckenbauer, qui donne ses impressions dans le *Bild Zeitung*, abonde dans ce sens. Reste que ce sont deux équipes plutôt tristes qui au soir du 12 juin quittent le Parc des Princes.

Les Danois, parce qu'ils ont non seulement perdu le match, mais aussi Allan Simonsen. Les Français, en raison du mauvais geste d'Amoros, qui a jeté un voile sombre sur un succès déjà peu reluisant. A trois minutes de la fin, l'arrière droit tricolore qui venait de se faire asticoter les chevilles a décoché un méchant coup de boule à Jesper Olsen. Un geste même pas digne d'un joueur de Troisième Division. De district bien sûr. Amoros a été expulsé. Logique...

La presse danoise, elle affûte ses titres :

— *Saloperie !* Le mot s'étalera demain sur toutes les unes des journaux de Copenhague.

Etes-vous sûrs qu'il a bien débuté, ce Championnat d'Europe ?

Bernard VERRET.

Il n'y aura pas de magazine sur FR 3

L'annonce par Alain Manevy, directeur de l'information de FR 3, que cette chaîne avait l'intention de présenter les mercredis et samedis un magazine sports consacré en majeure partie au football, n'a pas provoqué une grande émotion à la Ligue Nationale.

— Nous discutons actuellement avec TF 1, et si nous passons un accord, il n'y aura pas de magazine sur FR 3 ! *affirme-t-on à la L.N.F.*

FR 3 a laissé entendre qu'il était prêt à l'épreuve de force, mais pour l'heure c'est la Ligue qui a engagé le combat avec un procès intenté à FR 3, coupable d'avoir retransmis sans autorisation Paris-Saint-Germain - Toulouse.

De la pub.

La L.N.F. recherche actuellement des sponsors pour patronner la Coupe de la Ligue.

La première édition de cette épreuve avant la Coupe du monde 1982 n'avait pas connu un grand succès populaire, ni rapporté beaucoup d'argent. On aimerait qu'il en soit tout autrement cette fois.

La fiche technique.

France bat Danemark : 1-0 (mi-temps 0-0).

Parc des Princes. 47 570 spectateurs. Pelouse excellente. Très bon éclairage. Arbitrage de M. Roth (Allemagne).

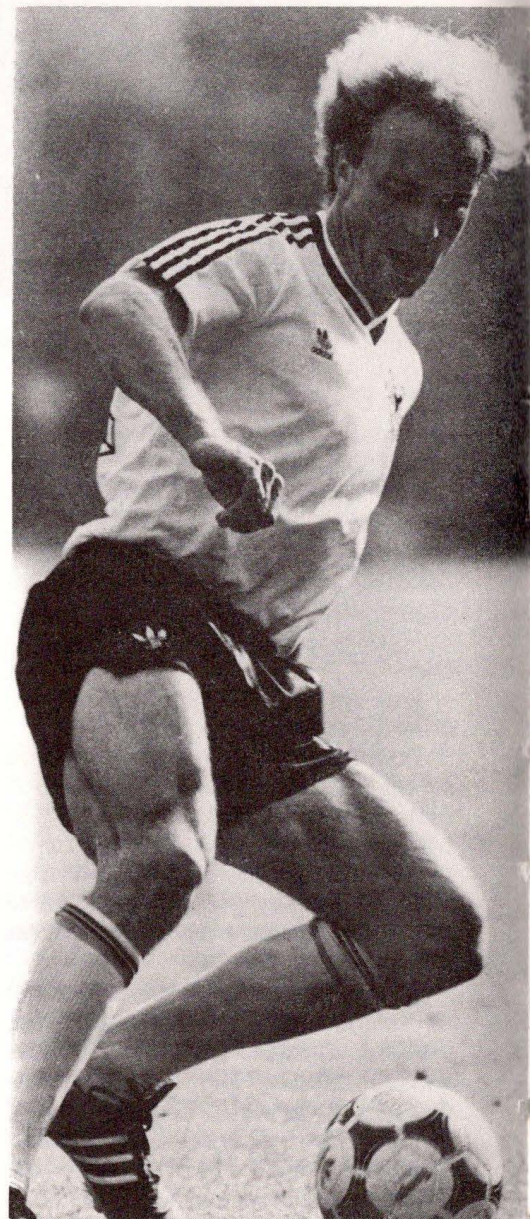
Carton jaune à Jesper Olsen (87°).

Expulsion d'Amoros (87°).

But de Planiti (78°).

France : Bats - Battiston, Le Roux (puis Domergue, 60°), Bossis, Amoros - Fernandez, Tigana, Giresse, Platini - Lacombe, Bellone.

Danemark : Qvist - Nielsen, Morten Olsen, Busk, Bertelsen - Arnesen (puis Jesper Olsen, 80°), Lerby, Berggreen, Simonsen (puis Lauridsen, 44°) - Laudrup, Larsen.



Hans Rummenigge décevant en France.

R.F.A., 0 - Portugal, 0 pas la joie...

*« Oh, on a quand même vu quelques actions... »
Dans les longues files de spectateurs qui quittent
le stade de la Meinau après le 0-0 entre R.F.A. et Portugal,
pour ce premier match du groupe II, une paire de copains,
qui ont payé leur place fort cher,
essayent de se consoler du triste spectacle
auquel ils viennent d'assister en tentant de se remémorer
quelques rares sujets de satisfaction.*

Quelques tirs de Klaus Allofs.

*Un essai de João Pinto détourné par Schumacher de fort belle manière...
C'est tout.*

ET cela fait très peu pour un tenant du titre européen, finaliste de la dernière Coupe du monde, et un Portugal duquel on attendait beaucoup, après la sympathique exhibition de Porto face à la Juve en finale de la Coupe des coupes 84.

TRISTESSE ALLEMANDE...

Que pouvait-on attendre de l'Allemagne ? Pas grand-chose en vérité. Depuis le Mondial, l'équipe de Jupp Derwall n'a plus jamais offert les moindres signes d'espoirs à ses supporters. Elle a même frôlé la catastrophe face à... l'Albanie lors des éliminatoires pour cet Euro 1984 !

A l'image de ses clubs, rentrés dans le rang européen après des années de succès, la sélection nationale de la R.F.A. est aujourd'hui une équipe qui n'a vraiment plus rien de redoutable. Avec le retrait de certains joueurs comme Kaltz, avec le refus de la sélection d'Hansi Müller, qui ne supporte plus Jupp Derwall, avec la blessure de Schuster, et avec les choix de Derwall, la R.F.A. est tout simplement moyenne.

Elle a conservé certains atouts : un grand gardien, en la personne de Schumacher. Un excellent stoppeur, avec Karl-Heinz Förster. De bons attaquants avec Rummenigge, Voeller, la révélation de Brême, ou Allofs.

Mais, en ce début d'Euro 1984, ce sont surtout ses défauts qui apparais-

sent au grand jour. Avec un milieu de terrain fort en muscle, mais d'une pauvreté affligeante sur le plan technique et créatif. A l'image d'un Buchwald qui débuta ce match contre le Portugal, et dont on se demande comment il a pu séduire Derwall, tant il paraît limité sur le plan technique, lourd dans ses déplacements, emprunté dans le jeu. A l'image aussi des Brehme ou Rolff, qui sont certes de gros « travailleurs », mais n'auront aucune chance d'approcher un jour le génie.

RUMMENIGGE DÉCEVANT.

Face à ce vide consternant au milieu du terrain, Jupp Derwall avait choisi de le renforcer avec Rummenigge, répondant ainsi, semble-t-il, au desiderata de ce dernier. L'expérience fut catastrophique. Rummenigge manqua à l'attaque et n'apporta rien au milieu, où il eut du mal à se situer géographiquement, et montra une fois encore que sa puissance et sa détermination, ses principaux atouts, ne peuvent s'exprimer que dans de grands espaces ou sur le front de l'attaque, près du but.

Quand il s'agit de créer, d'organiser, Rummenigge n'est plus à la hauteur.

Au cours de cette rencontre, le seul joueur à se mettre vraiment en évidence fut Klaus Allofs, auteurs des quelques tirs dangereux de l'Allemagne. Ce fut tout.

PRUDENCE PORTUGAISE.

Face à cette faiblesse allemande, un Portugal audacieux aurait pu s'imposer. Mais Cabrita, le sélectionneur portugais, à contre-courant de ce qui se pratique à Benfica et à Porto, dont la sélection nationale est l'émanation, allait choisir de miser avant-tout sur la prudence et l'attentisme.

Pour cela, il laissait sur la touche Fernando Gomes, meilleur buteur européen 1983 (36 buts) et Nene, meilleur buteur portugais 1984 (avec Gomes, 21 buts chacun). En pointe, il ne laissait que le pauvre Jordão, l'attaquant du Sporting de Lisbonne, esseulé dans la défense allemande.

Cabrita alignait donc un milieu super-renforcé, avec cinq éléments : Carlos Manuel, Sousa, Frasco, Jaime Pacheco et Chalana. Ces joueurs sont tous d'excellents techniciens et, ils allaient le démontrer, surtout Fernando Chalana, faisant étalage, tout au long du match, d'une technique en mouvement, d'un sens du dribble et d'une vision du jeu remarquables. Face aux frustrés milieux allemands, la comparaison était saisissante.

Mais cette belle technique fut surtout mise au service de la temporisation, de l'attentisme, de la conservation gratuite du ballon, et ne déboucha, en tout et pour tout, que sur une seule occasion franche d'ouvrir la marque : le tir de João Pinto, l'arrière droit, détourné par Schumacher.



Allofs tente de déborder la défense portugaise, mais, comme ses partenaires, il échouera.

Il restait de ce match comme un gros sentiment de gâchis; en refusant d'aligner au moins deux attaquants (quand Gomes entra, ce fut pour remplacer Jordão), en faisant de Frasco (le dribbleur impressionnant qui avait paniqué la défense de la Juve en Coupe des coupes) un milieu en retrait refusant de s'engager, bref, en misant sur la prudence, Cabrita avait sacrifié les chances, pourtant bien réelles, du Portugal.

Après France-Danemark et Belgique-Yougoslavie dans le groupe I, matches au cours desquels le calcul n'avait jamais été de mise, ce R.F.A.-Portugal ouvrait le groupe II de manière bien décevante.

On ne savait pas encore que l'on verrait pire...

Luc VIRGIS.

La Fiche technique.

A Strasbourg, Portugal et R.F.A. : 0-0.

Temps agréable. Pelouse excellente. Arbitrage de M. Butenko (U.R.S.S.).

Portugal : Bento - João Pinto, Lima Peirera, Eurico, Alvaro - Carlos Manuel, Sousa, Frasco puis Veloso, Jaime Pacheco, Chalana - Jordão, puis Gomes.

R.F.A. : Shumacher - B. Förster, K.-H. Förster, Stielike, Briegel - Buchwald (puis Mathaus, 67^e), Brehme, Rummenigge, Rolff (puis Bommer, 67^e), Völler, Allofs.

La publicité en question...

De nombreux clubs professionnels estiment que les sponsors de la Coupe de France (R.T.L. et Calberson pour ne pas les citer) versent une somme dérisoire (200 millions de centimes par saison). Ces dirigeants, le président des Girondins de Bordeaux, Claude Bez, en tête, pensent que s'ils géraient eux-mêmes les contrats publicitaires relatifs à la Coupe de France, la Fédération Française de Football y trouverait son compte... eux aussi bien sûr.

Belgique, 2 - Yougoslavie, 0 les Belges se croient au ciel

*Tout de jaune vêtu, Pfaff salue la foule qui l'acclame
et il fait le clown.*

*Le stade Félix-Bollaert a pris les couleurs et les accents de la Belgique
et le gardien du Bayern de Munich s'y sent comme chez lui.*

*Nullement préoccupé, en apparence, par le fait qu'il va évoluer
derrière une défense tout à fait inhabituelle.*

AUX absences prévues d'Eric Gerets, Walter Meeuws et Luc Millecamps s'est ajoutée, en effet, celle de Michel Renquin que son club, le Servette de Genève, accaparé par la lutte pour le titre de champion de Suisse, n'a pas voulu libérer. Du coup Guy Thys a failli s'arracher les cheveux et après avoir décrété que Walter Degreeef jouerait stoppeur, Léo Clijsters libero et Michel De Wolf arrière gauche, il a passé un coup de fil à George Grun, vingt-deux ans, arrière droit d'Anderlecht :

— Rejoins-nous, j'ai besoin de toi pour jouer contre la Yougoslavie.

Le téléphone a retenti chez Grun alors qu'il pliait ses bagages pour partir se dorer la pilule au soleil. Il a laissé ses valises en suspens et rejoint dare-dare Courtrai où l'équipe de Belgique a établi ses quartiers. L'endroit présente sans doute moins d'attrait que les plages espagnoles mais pour un footballeur une participation à un championnat d'Europe vaut toutes les vacances du monde.

Grun en est à sa première sélection. Vincenzo Scifo en compte tout juste une de plus. Il a effectué ses débuts l'autre jour lors d'un match amical contre la Hongrie. Il a dix-huit ans. Et Thys lui a dit qu'il compte énormément sur lui durant cet « Euro ». Sinon, probable que ce fils d'émigrés siciliens ne se serait pas fait naturaliser belge. Ou du moins pas tout de suite :

— Mon rêve, déclarait-il il y a peu, c'est de porter le maillot de l'équipe d'Italie.

Mais les Italiens sont restés chez eux et si Enzo Bearzot hante les



Ceulemans : de bons débuts,
à l'image de son équipe.

couloirs de Bollaert c'est uniquement en curieux. Evidemment il ne peut esquiver la question :

— Comment se fait-il que les clubs italiens n'avaient jamais entendu parler de Scifo. Eux qui sont à l'affût de toutes les vedettes...

Bearzot évite de répondre. Il pense qu'il a assez de soucis avec son équipe nationale, réduite actuellement à des rôles de seconde série sans se mêler des problèmes des autres... Après tout, si les grands clubs italiens viennent de prendre une claque, leurs dirigeants n'ont qu'à se frotter la joue. Lui, il s'en tamponne. Pour une fois qu'il n'est pas sur la sellette !

Malgré les talents d'Enzo Scifo, Guy Thys n'affiche pas un optimisme débordant :

— Si nous passons le premier tour ce sera déjà bien, précise-t-il. Nous, nous préparons la Coupe du monde 86...

C'est ce qui s'appelle se prémunir d'un parapluie. En cas de douche glacée, ça peut toujours servir...

Côté yougoslave Todor Veselinovic ne manifeste pas, lui non plus, un enthousiasme fou, fou, fou :

— J'ai des problèmes, confie-t-il.

— Ah ! Lesquels ?

— Mon équipe vient de gagner deux matches amicaux contre le Portugal et l'Espagne, mes joueurs ont tous été bons et maintenant je ne sais plus lesquels choisir...

C'est un original Veselinovic ! Peut-être aurait-il préféré que la Yougoslavie prenne des pâtées pour lui simplifier la tâche ? Patience, patience, ça va venir...

Todor aligne une formation avec trois attaquants : Halilovic à droite, Vujovic à gauche, Susic au milieu. Susic avant-centre ? Eh oui. Il a de drôles d'idées, vraiment, le sélectionneur yougoslave ! En fait, sur le terrain, l'affaire ne se révèle pas drôle

les Belges se croient au ciel

du tout pour ses troupes. Les attaquants de pointe sont sevrés de balle et ils ne touchent aucune « canette » face à une défense belge ne s'embarrassant pas de fioritures. La machine yougoslave apparaît plutôt rouillée, question rouages. A cinq à l'heure, elle tourne bien mais dès qu'il faut accélérer un peu, elle grince méchamment et la balle lui échappe très vite. Nenad Stojkovic et Gudelj passent le plus clair de leur temps à surveiller Vandenberg pour le premier, Vercauteren pour le second. Mais cela n'empêche pas Frankie de s'offrir ses habituelles chevauchées sur le côté gauche. Avec au bout les centres rentrants qu'il mijote tel un cuisinier une spécialité de derrière les fagots. Ceulemans et Vandenberg se précipitent comme des vautours sur ces ballons aériens. Le déchet est important mais les Belges ne paraissent guère s'en soucier. Michel Hidalgo, Henri Michel et François Remetter qui se sont glissés dans les tribunes juste avant le coup d'envoi prennent, eux, bonne note : attention à Vercauteren côté gauche. Ça doit bien représenter quarante à cinquante pour cent du potentiel offensif belge. Peut-être Hidalgo, à cet instant, est-il en train de penser que Fernandez ferait une très belle arme anti-Frankie ? Il va y réfléchir...

En attendant, ne sachant pas ce qui l'attend dans quelques jours, Vercauteren a bien raison de profiter des faiblesses de Gudelj. Le pauvre ne sait plus où donner de la tête ni, des pieds et c'est avec les mains qu'il retient le joueur d'Anderlecht en pleine surface. Le penalty est évident. Pas pour l'arbitre suédois Fredriksson qui fait mine de ne pas avoir vu la faute. Casse pas trois pattes à un canard cet arbitre, il se distingue surtout par sa mansuétude ! La lutte contre le jeu dur, il ne doit pas connaître !

Les permutations de Vandenberg, Claesen et Ceulemans mettent les défenseurs yougoslaves dans tous leurs états. Ils s'interrogent pour savoir comment s'y prendront pour contrer ces as de la contre-attaque. Ils ne trouvent pas de solution. Et à la vingt-sixième minute, sur un contre

justement, Vandenberg fait véritablement joujou à leurs dépens. Il se retrouve seul contre quatre. En principe, il n'a aucune chance. Mais il feinte une talonnade, ce qui place hors circuit au moins deux adversaires, garde la balle et s'avance face au but. Posément, d'un peu plus de vingt mètres, il tente sa chance. Katanec qui ne s'est pas laissé piéger à sa ruse de tout à l'heure veut s'interposer... Le malheureux ! Il dévie le ballon dans la cage de Simovic !

Les Yougoslaves essaient alors de ruer dans les brancards. D'autant que la défense belge pour laquelle Guy Thys redoute tant est encore amoindrie par la blessure de Clijsters, victime d'un claquage. Paul Lambrechts rentre à sa place, le blond Walter De Greef devenant libero. Susic, Sestic, Halilovic héritent alors de situations favorables. Ils n'en tirent pas profit. Ils ont tort.

Juste avant la pause, en effet, les Yougoslaves prennent un deuxième but dans les carreaux et cette fois ils vont couler comme un navire dont un boulet vient d'ouvrir le flanc. Le coup les atteint à la suite d'un corner. Simovic se précipite sur la balle frappée par Scifo mais il ne capte que les courants d'air... Derrière lui, il y a la tête de Grun... Paf ! 2-0 pour la Belgique. Simovic reste accroupi longuement, le poids de toute la misère du monde sur ses épaules. Sûr que ça va barder pour son matricule, il n'est qu'à voir les éclairs que lancent les yeux de Veselinovic. Pour l'instant, le cœur du coach yougoslave tient encore le choc !

La seconde période tourne à la promenade de santé pour le Belges. Pensez, avec deux buts d'avance, ils se balladent. Les copains de Susic sont contraints de se découvrir et de grandes brèches s'ouvrent dans leur arrière-garde. Les Vercauteren, Ceulemans, Vandenberg, Claesen s'engouffrent joyeusement dans les boulevards. Mais le roi du terrain, c'est Enzo Scifo. Balle aux pieds il ridiculise les adversaires qui essaient de la lui chiper. Et il allume des contre-attaques royales. Si les Yougoslaves n'employaient pas les grands moyens (Hadzibegic descend Vercauteren, Zajec fauche Ceulemans) sous le regard toujours impassible de Fredriksson, ils ramasseraient une vraie valise. En fin de match, alors qu'ils n'ont plus que trois défenseurs (Zajec, Nenad Stojkovic et Hadzibegic), le reste de l'équipe étant à l'attaque (il est bien temps !), ils perdent totalement les pédales et repoussent on ne sait trop comment

des shoots de Claesen et Vandenberg.

Les Belges, eux, nagent dans un bain d'euphorie. C'est tout juste s'ils ont remarqué que sans deux extraordinaires parades de Pfaff ils auraient peut-être manifesté moins de superbe. Leur défense qui donnait tant d'inquiétudes ? Elle a tenu. Sans gros problèmes. Alors, d'un coup, tous les soucis sont oubliés. Au coup de sifflet final, Pfaff entraîne ses partenaires vers le « Kop » de leurs supporters. Ils les saluent :

— Jean-Marie, Jean-Marie ! crie la foule.

Il y a quatre ans en Italie les Belges étaient allés en finale du Championnat d'Europe. Ils avaient été la révélation de l'épreuve. Soudain ils pensent que le passé peut revivre, que demain peut ressembler à hier...

Ils ne soupçonnent pas qu'ils viennent de battre la plus faible équipe du tournoi. Ils se laissent griser... Que la victoire parfois est énivrante !

B.V.

La fiche technique

Belgique bat Yougoslavie : 2-0 (mi-temps : 2-0).

Stade Félix-Bollaert à Lens. 40 000 spectateurs. Temps frais. Bon terrain. Bon éclairage. Arbitrage de M. Fredriksson (Suède).

Carton jaune à Hadzibegic (53°).

Buts de Vandenberg (28°), Grun (45°).

Belgique : Pfaff - Grun, De Greef, Clijsters (puis Lambrechts, 34°), De Wolf - Vandereycken, Scifo, Vercauteren, Ceulemans - Claesen, Vandenberg.

Yougoslavie : Simovic - Nenad Stojkovic, Katanec, Zajec, Hadzibegic-Bazdarevic (puis Drayen Stojkovic, 59°), Gudelj, Sestic - Halilovic, Susic, Vujovic (puis Cvetkovic, 77°).



Scifo : l'étoile montante

Avec Enzo Scifo, la Belgique a réussi, à l'occasion de cet EURO 1984, ce qu'elle avait raté avec Juan Lozano lors du Mondial 1982.

SOUVENEZ-VOUS. Quelques semaines avant le début de la Coupe du monde en Espagne, la sélection nationale de Guy Thys, à la recherche d'un grand meneur de jeu, avait convaincu l'Espagnol d'Anderlecht Juan Lozano de demander sa naturalisation. Ignoré des autorités footballistiques espagnoles, Juan Lozano avait accepté. Et personne se doutait que les instances compétentes outre-Quiévrain accorderaient à la petite vedette du football belge son passeport. La presse, à grand renfort de publicité, avait même annoncé la chose comme certaine... Ce qui n'avait pas eu l'heur de plaire au

Sénat belge, qui, mis devant le fait accompli, avait préféré défendre une certaine forme de justice que paraître céder devant... l'intérêt supérieur de la cause du football !

Pourquoi accorder en quelques semaines à Lozano, sous le prétexte que celui-ci était une star du ballon rond, ce que le simple travailleur émigré mettait des mois ou des années à obtenir, quand il l'obtenait ?

Et Guy Thys, la mort dans l'âme, avait dû renoncer à Lozano. Ce qui avait contribué à une exhibition quelque peu décevante des Diables rouges en Espagne.

Avant l'Euro 1984, Scifo et Thys ont eu plus de chance. Le jeune Italien, successeur de Lozano, parti entre-temps au Real Madrid, à Anderlecht, milieu de terrain technique, créatif et surdoué comme son prédécesseur, et lui aussi ignoré du football italien, a déposé sa demande de naturalisation quelques jours à peine avant le début du mois de juin, et de la fatidique date limite du dépôt des listes officielles des joueurs auprès de l'U.E.F.A. Et cette fois, le Sénat belge, conscient sans doute de ce que son refus eu d'impopulaire dans le cas Lozano, influencé certainement

Scifo : l'étoile montante

par la suspension de nombreux internationaux belges après l'affaire du Standard, a estimé que l'intérêt du football, et par là même de la nation, valait bien une mesure d'exception...

Et Scifo, avant même d'avoir obtenu sa naturalisation, disputait déjà les dernières rencontres amicales de la Belgique avant le début du Championnat d'Europe.

Sa première sélection officielle, ce fut donc contre la Yougoslavie. A dix-huit ans le jeune néo-Belge formé à la Louvière, allait se révéler aux yeux de l'Europe en quatre-vingt-dix minutes réellement impressionnantes.

Scifo sait tout faire. Sa technique est remarquable. Son esprit créatif étonnant. Sa rapidité de jugement, la clarté de ses choix sur le terrain, la facilité qu'il met dans l'exécution des gestes les plus difficiles est déconcertante. A Lens, face à des Yougoslaves médusés, il a étalé tous ces atouts, alternant avec un rare bonheur l'orientation judicieuse du jeu, les percées en dribbles spectaculaires et même un travail de récupération auquel sa première saison sous le maillot d'Anderlecht l'a habitué.

Face à la France, au sein d'une équipe belge surclassée, il n'a pas eu le même rendement, mais a quand même démontré encore par éclairs l'étendue de son registre.

Béarzot, le sélectionneur italien, peut s'arracher ses derniers cheveux. Et les clubs italiens, eux, peuvent regretter de n'avoir pas su repérer à temps ce joueur d'exception : Anderlecht a fait signer Scifo pour cinq ans. Pour obtenir sa signature, les trésoriers des grandes sociétés du calcio ne devront pas avoir peur d'aligner les chiffres sur leur chèque...

Les clubs s'estiment lésés.

Les clubs professionnels qui ont prêté des joueurs à l'équipe de France pour le Championnat d'Europe des Nations 1984 font grise mine. Ils ont appris que chaque joueur (en cas d'accession à la finale) percevrait dans les 600 000 F..., une somme bien supérieure à celle qui leur sera reversée !



Carrasco, un grand talent mal utilisé.

Espagne, 1 - Roumanie, 1 treize minutes de football

*Caractéristique essentielle de l'équipe de Roumanie :
elle est ultra-défensive et pratique un jeu de contre-attaque.*

*Caractéristique essentielle de l'équipe d'Espagne :
elle est ultra-défensive et pratique un jeu de contre-attaque.*

BIGRE, voilà une rencontre aussi engageante qu'une porte de prison ! En général, il n'y a guère que les chauvins pour apprécier ce type de débats. S'ils y prennent du plaisir, c'est parce que, dans leur esprit et leur cœur, l'amour des couleurs supplée largement celui qu'ils ont du football (s'ils en ont...). Seulement là, pour ce qui est des supporters braillards, tintin. Ce n'est pas le genre des Roumains auxquels leur cher dictateur n'accorde les visas de sortie qu'au compte-gouttes. Déjà beau, paraît-il, qu'il ait admis que le match soit télévisé : par principe, il ne veut pas que ses « sujets » regardent des images venues d'ailleurs. Ça pourrait leur donner des idées.

Les Espagnols, eux, soutiennent parfois des causes qui n'en valent pas la peine, footballistiquement s'entend. Sinon, leurs stades seraient moins bien garnis, le Nou Camp en premier tellement le jeu de Barcelone est simpliste. Seulement, ils ont tellement été échaudés en 1982, ils sont tombés de si haut, qu'ils ne possèdent plus qu'une confiance limitée en leur sélection. Ils ne la croient plus capable d'exploits, même si Miguel Munoz a pris la succession de José Santamaria. Est-ce que cela d'ailleurs a changé beaucoup de choses ? Question joueurs oui. Question tactique assurément pas. Et puis l'équipe d'Espagne porte comme une tache sur son maillot les douze buts contre Malte qui, en décembre, ont assuré sa qualification dans l'enfer de Séville. Comment avoir été dupe d'une telle mascarade ?

Peu d'Espagnols et encore moins de Roumains à Geoffroy-Guichard. Peu de monde en fait. Les absents, disons-le carrément, ont eu cent fois raison. Car le match a été exactement ce qu'on redoutait : ennuyeux au

possible. Bien sûr, Mircea Lucescu, l'entraîneur roumain, avait bien essayé d'amuser la galerie en faisant des cachotteries au sujet de la composition de son équipe, et en attendant le dernier moment pour décider d'inclure Coras et Dragnea à la place de Negrila et Hagi, mais franchement il y a belle lurette que ce genre de simagrées ne fait plus rire personne. Et quand un entraîneur se trouve réduit à utiliser de telles ficelles on se trouve en droit de penser qu'il ne se sent guère sûr ni de lui, ni de ses joueurs. Et probablement encore moins du système de jeu qu'il a mis au point. Remarquez, à propos de tactique, Lucescu ne possède pas la réputation d'avoir inventé la poudre. Il en reste à un football de consignes à la portée de pas mal d'entraîneurs. Et si lui-même se définit comme un champion de l'organisation en ce qui concerne une défense, il ne parle en revanche jamais de l'attaque... Sans doute croit-il que c'est sans importance !

Résultat : durant les quatre-vingt-dix minutes d'une rencontre, les Roumains passent assurément beaucoup plus de temps dans leur camp que dans celui d'en face. L'ennui est que les Espagnols voient le football à peu près de la même manière. Alors, d'entrée, chacun se mit à faire circuler gentiment le ballon sans être attaqué ni « pressé » dès lors que cela se passait au milieu du terrain. A l'approche d'une zone située à vingt-cinq - trente mètres des deux cages, celle d'Arconada comme celle de Lung, ça tacklait par contre très dur. Gare aux chevilles. Que faisait alors le gars qui avait le ballon ? Eh bien, soit il repassait le cuir en arrière, et c'était reparti pour un petit tour, soit il expédiait une fusée que l'un de ses rares copains des avant-postes avait à

peu près une chance sur cinquante de pouvoir exploiter ! Les Espagnols, notamment, essayèrent souvent d'alerter de cette façon leur avant-centre Carlos Santillana, alias « l'hélicoptère de Bernabeu ». Mais le pauvre Madrilène ne vit pratiquement jamais la couleur du ballon, tant les centres étaient imprécis. En outre, le gardien roumain Silvia Lung, du haut de ses 194 centimètres, se fit fort de capter la plupart des projectiles qui volaient dans ses parages.

Santillana mis ainsi sous l'éteignoir, le potentiel offensif des Espagnols se limita aux seules actions de Francisco Carrasco, sorte de dribbleur fou exerçant ses talents sur l'aile gauche. Excellent individuellement, ce joueur du F.C. Barcelone l'est cependant beaucoup moins collectivement. Capable d'éliminer plusieurs adversaires sur un coup de reins, un crochet et un long sprint, il oublie ensuite de lever les yeux. Alors, il perd la balle ou, ce qui revient au même, il centre dans le paquet, à l'aveuglette.

Pour ordonner les mouvements de son équipe en milieu de terrain, Miguel Munoz compte essentiellement sur Rafael Gordillo, un ancien arrière gauche. Ce choix est significatif : le Sévillan a vingt-sept ans et, s'il possédait l'étoffe d'un chef d'orchestre, il est probable qu'on le saurait depuis déjà un certain temps !

Juan Senor n'ayant visiblement pas, lui non plus, l'envergure d'un grand meneur, les Espagnols se montrèrent totalement impuissants à poser le jeu. Ce sont pourtant eux qui ouvrirent le score à la vingt-troisième minute. Encore faut-il signaler, c'est symptomatique, qu'au départ de l'action c'est un Roumain, Ungureanu, qui, le traître, transmet la balle à Senor. Ce dernier lança immédiate-

ment en profondeur Gallego, qui, juste après avoir franchi la ligne des « dix-huit », fut impitoyablement croché par Lung. Le penalty était indiscutable et Carrasco, d'un tir en force du gauche, se chargea de prendre Lung à contre-pied. Il n'y avait rien de construit dans tout cela, mais enfin on tenait un but, et vu le contexte ce n'était déjà pas mal ! Mieux : on allait même voir du foot ! Comme quoi tout parfois arrive... Eh oui, menés à la marque, les Roumains se trouvèrent bien obligés de sortir un tant soit peu de leur coquille. D'essayer quelque chose. On put alors s'apercevoir que Stefanescu n'est pas seulement une tour de contrôle défensive, qu'il sait aussi bien relancer et s'intégrer à son milieu de terrain. On se rendit également compte que Marcel Coras possède de belles qualités, et pas seulement physiques, comme on nous le décrivait sur les fiches d'avant Championnat d'Europe. Cet attaquant du Sportul de Bucarest fit bien meilleure impression que l'échassier Rodion Camataru, qui bénéficie d'une plus grande notoriété mais ne se présente pas comme un monstre de technique.

Le réveil des Roumains amena Luis Arconada à se coucher sur deux ou trois balles chaudes. Et puis, à la trente-sixième minute, on eut droit à la plus belle portion du match, du plus beau but en vérité depuis le début de « l'Euro ». D'accord, au départ, ce fut encore une mauvaise passe, d'un Espagnol cette fois, qui amorça le mouvement. Mais ne faisons pas trop la fine bouche, la suite mérite d'être racontée. Coras, donc, hérita d'une balle mal renvoyée par un joueur en maillot rouge, il s'engouffra plein pot en direction du but ibérique, donna le cuir à Camataru, lequel le lui rendit immédiatement, dans la foulée. Un « une-deux », il y avait déjà là matière à donner le tournis à la lourde défense espagnole... Maceda et Goicoetchea, les athlètes taillés dans la masse, commençaient à se demander ce qui se passait. Ils n'étaient pas au bout de leurs émotions. Coras, en effet, continua son chemin sur le flanc gauche et, parvenu à peu près au coin des six mètres, fit mine de tirer. Comme un seul homme, Urquiaga et Camacho se jetèrent pied en avant, décidés à contrer le shoot. Mal leur en prit. Coras bloqua net sa course et, tandis que les deux défenseurs espagnols « s'ébousaient » piteusement sur la pelouse, il se retourna. Il vit son compère Boloni qui arrivait. Lui transmettre la balle en retrait n'était plus qu'un jeu. Le tir de Boloni partit

à ras de terre, et la détente d'Arconada s'avéra vaine : la balle, frôlant le montant d'un côté, la main du gardien de la Real Sociedad de l'autre, alla se fiche dans les filets.

Vous avez fait les comptes : vingt-troisième minute but espagnol, trente-sixième minute égalisation roumaine. Entre les deux, treize minutes. Treize minutes de football. Ce fut tout. Car ensuite les deux équipes reprirent vite fait leurs dispositions initiales. Il n'était plus question, ni pour l'une ni pour l'autre, d'assumer le moindre risque. Chacun resta dans sa moitié de terrain et ne s'en extirpa qu'avec réticence. Boloni par exemple, qui d'après les Roumains devait faire oublier Balaci et Geolgau réunis, jouait les constructeurs à trente mètres de la cage de Lung. C'était drôlement plus facile qu'à la même distance de celle d'Arconada ! Ah ça ! il pouvait contrôler la balle tranquille Boloni, il avait le temps de lever la tête et de la transmettre à un partenaire : pas un Espagnol ne se souciait de l'empêcher de tourner en rond là où il se situait. Je me demande, oui je me demande si diriger les manœuvres de cette façon, ma grand-mère n'en serait pas capable. On lui dirait : « *Tu sais, tu n'auras rien à craindre, le plus proche adversaire restera à au moins vingt pas, et puis on te verra à la télé.* » peut-être bien qu'elle se laisserait tenter, enfilerait un short, oublierait ses rides et ses courbatures et se mettrait en piste...

Dur pour Boloni. Dur surtout pour Lucescu et Munoz, les maîtres d'œuvre de ce football négatif, capables de demander à leurs joueurs de se contenter d'un nul pour un match d'ouverture :

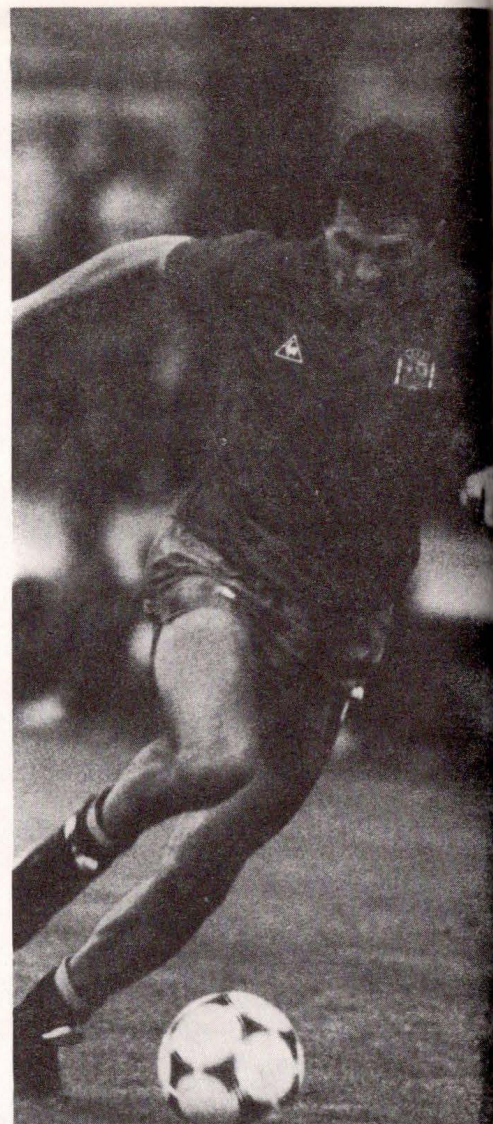
- Jouez à trois à l'heure messieurs, ne vous souciez pas du public, on s'en fout. Et surtout ne marquez plus de buts !

Tels devaient être leurs ordres...

Ils avaient dû calculer dans leurs petites têtes : 1-1 c'était mieux que le 0-0 de l'après-midi entre l'Allemagne et le Portugal, en cas d'égalité aux points à la fin du tournoi, c'est l'équipe ayant la meilleure attaque (pardon la moins mauvaise !) qui se qualifie, alors peut-être valait-il mieux en rester là.

Minables ces calculs ! Mesquins ! Triste ce match, cette seconde période surtout « disputée » au petit trot !

Les Espagnols et les Roumains quittèrent le terrain sous les sifflets. C'était tout ce qu'ils avaient mérité.



Gordillo, un des meilleurs atouts de l'Espagne.

La fiche technique

Espagne et Roumanie : 1-1 (mi-temps 1-1).

Stade Geoffroy-Guichard, à Saint-Etienne. 10 000 spectateurs. Arbitrage de M. Ponnet (Belgique).

Buts pour l'Espagne : Carrasco (23^e, sur penalty). Pour la Roumanie : Boloni (36^e).

Carton jaune pour Iorgulescu (74^e).

Espagne : Arconada - Camacho, Maceda, Goicoetchea, Urquiaga - Victor, Senor, Gallego (puis Julio Alberto, 74^e), Gordillo - Santillana, Carrasco.

Roumanie : Lung - Rednic, Iorgulescu, Stefanescu, Ungureanu - Coras, Boloni, Klein, Dragnea (puis Ticleanu, 59^e) - Camataru, Gabor (puis Hagi, 78^e).

B.V.

France, 5 - Belgique, 0 le retour du football art

Après le match Belgique-Yougoslavie, la critique, unanime avait salué la performance des coéquipiers de Frankie Vercauteren.

*Décapitée par l'affaire du Standard
(elle avait perdu Gerets, Meeuwis, Plessers, Prudhomme),
accablée par la malchance avec la blessure de Millecamps,
par le sort avec le forfait de Renquin,
appelé à d'autres tâches avec le Servette de Genève,
la sélection de Guy Thys, en quatre-vingt-dix minutes,
était passée du doute, de l'incertitude,
à un optimisme retrouvé.*

GUY THYS, cependant, s'était bien gardé de crier victoire trop tôt :
- *Ce succès est encourageant. Mais il demande confirmation. Car l'opposition yougoslave, valable sur le plan offensif, puisque les coéquipiers de Susic se sont créé beaucoup d'occasions, ne l'a guère été sur le plan défensif, ni sur celui de la combativité. Alors, le véritable test, ce sera ce match contre la France.*

Cela était vrai. Et le retour à la réalité aura été bien cruel pour le sélectionneur belge.

La France à la française...

Car les joueurs des Flandres ont vécu un véritable calvaire pendant une heure et demie, face à une équipe de France qui joua sans doute en cette occasion le match le plus parfait de l'ère Hidalgo.

Face au Danemark, lors du match d'ouverture, les « Bleus » avaient répondu à l'engagement physique des joueurs nordistes par le muscle. A l'image d'un Michel Platini se muant en tackleur, en « battant ».

Face à la Belgique, au style d'ordinaire proche de celui des Danois, avec un engagement constant, Hidalgo avait rectifié le tir. Il ne s'agissait pas de tomber dans le même

piège. D'accepter le combat. Mais de jouer à fond la carte du jeu « à la Française », label « finesse technique, imagination, création ».

En choisissant de n'aligner que trois défenseurs, en incorporant Bernard Genghini au milieu du terrain, Hidalgo avait fait le bon choix. Celui de l'intelligence et de la technique. Et, servis par la réussite initiale de Platini, ouvrant le score en début de partie, les Tricolores allaient pouvoir mettre ce plan à exécution en toute tranquillité.

Un football de référence.

Pour les Belges, c'était le cauchemar. Le cauchemar face à un football de rêve. Qui réjouissait tous les puristes, tous ceux, amoureux du jeu offensif, collectif, créatif, qui voyaient s'étaler sous leurs yeux la référence même du football qu'ils aiment.

Un jeu que l'équipe de France avait déjà produit. Mais par à-coups, ici et là, lors du dernier Mondial en Espagne ou, depuis, lors des rencontres amicales disputées depuis cette Coupe du monde. Un jeu qu'on la savait capable, avec son formidable potentiel technique et constructif, de développer, mais qu'elle n'avait sans doute jamais réussi à exprimer avec

autant de constance, de plénitude, au cours d'un seul match. En voyant ce football-là, on se disait, à Nantes, qu'il n'y a sans doute, aujourd'hui, aucune équipe au monde capable de l'égaliser. Et si l'on relativisait l'importance du score au tableau d'affichage, on était par contre en droit de s'extasier pleinement face à la qualité du spectacle offert.

Le public, d'ailleurs, ne devait pas s'y tromper. Lui qui, au-delà du résultat favorable à ses favoris, à ses couleurs, sentait qu'il se passait quelque chose d'important sur la formidable pelouse de la Beaujoire : on venait de retrouver un football confinant à l'art, emplissant de joie tout le monde, au-delà du résultat, par ce qu'il recelait de richesses créatives. Ce public, conquis, applaudissait longuement, comme pour remercier les « Bleus d'avoir rappelé tout ce que le football peut avoir de beauté esthétique.

L'enfer pour les Belges.

Jeu à une touche. Déviations. Circulation du ballon impeccable. Esprit collectif. Prise de risques. Imagination. Rien ne manquait, en cet après-midi ensoleillé dans un stade de la Beaujoire subjugué, à cette équipe de France.



Une accélération
et ce sera le premier but de Platini
devant la Belgique.

Maîtresse du ballon, du jeu, et de son art.

Pour les Belges, courant en vain après une balle qu'ils n'arrivaient jamais à saisir, incapables de s'opposer aux changement de rythme de Platini ou de Giresse, d'enrayer le tourbillon offensif, le ballet bleu se jouant devant eux, c'était l'enfer.

Après la rencontre, Frankie Vercauteren, éccœuré par une telle démonstration, cherchera une explication dans la passivité excessive de certains de ses coéquipiers. Faisant allusion au non-marquage de Platini. Et à un laisser-aller coupable après le deuxième but français.

Sans avoir tout à fait tort, ces arguments ne convainquaient personne tout à fait. Tant tout le monde avait le sentiment que, face à une équipe de France à ce point euphorique et inspirée, il n'y avait pas grand-chose à faire.

Marquer Platini ? Certes. Mais Giresse et Genghini, dès lors, étaient là pour tirer les ficelles. Lutter, s'engager encore avec plus de cœur, de vaillance pour récupérer le ballon ? On veut bien. Mais celui-ci, insaisissable, volait d'un Bleu à l'autre, les joueurs d'Hidalgo, mis en

confiance par leur réussite initiale, jouant collectivement à la perfection.

Rassurés.

Pour l'équipe de France, cette superbe victoire, outre la qualification, était aussi une occasion de se rassurer. Après le match contre le Danemark, et malgré le succès, l'inquiétude n'avait pas disparu. Les Tricolores, installés dans leur rôle de favoris, ne s'étaient pas pleinement prouvés à eux-mêmes qu'ils seraient en mesure de le justifier. Après le match contre la Belgique, c'était chose faite. En plus, les trois buts de Michel Platini, qui portaient alors son total à quatre en deux matchs, achevaient d'ôter ces doutes qui, longtemps, tenaillèrent l'équipe de France. Dans le passé, elle avait souvent bien joué sans conclure faute d'un buteur.

En cet Euro 1984, elle avait tout. Son jeu, et en plus une super-individualité capable d'apporter l'indispensable touche finale.

La France pouvait s'embrasser. Et s'embrasser avant, en vue des demi-finales.

L.V.

La fiche technique.

A Nantes, France bat Belgique 5-0. (3-0). Beau temps. Pelouse excellente. 45 000 spectateurs. Arbitre : M. Valentine (Ecosse).

Buts : Platini (4^e, 74^e sur penalty et 89^e), Giresse (31^e) et Fernandez (44^e).

Avertissements : Claesen (15^e) et Tigana (37^e).

France : Bats - Battiston, Bossis, Domergue - Fernandez, Tigana, Genghini, (puis Tusseau 79^e), Giresse, Platini - Lacombe (puis Rocheteau, 65^e), Six.

Belgique : Pfaff - Grun, Lambrichts, De Greef, De Wolf - Vandereycken (puis Coeck, 46^e), Scifo (puis Verheyen, 52^e), Vercauteren, Ceulemans - Claesen, Vandenberg.

Danemark, 5 - Yougoslavie, 0

Les Danois aiment les boulevards

Cinq ballons dans les ficelles yougoslaves.

Todor Veselinovic n'a pu y résister.

Au retour aux vestiaires, il est tombé dans les vaps !

C'est son adjoint, Anton Mladanic, qui se pointe à la conférence de presse.

Visage défait, voix lasse.

RIEN ne sert d'analyser maintenant le jeu de l'équipe et de s'interroger sur sa composition, lâche-t-il.

Ah bon ! Alors une défaite de cette dimension, c'est normal ?

— Cela arrive, assure Mladanic.

Il ajoute :

— Chercher des coupables ne sert à rien.

Si on comprend bien le second de Veselinovic, il ne faudrait pas chercher à comprendre ! Ni surtout mettre quiconque en cause. Tout serait pour le mieux dans l'équipe yougoslave : les joueurs, les entraîneurs, le système de jeu...

Où, mais voilà, cinq pions dans les carreaux. Contre le Danemark !

On doute que les Yougoslaves marchent dans la combine. Au retour d'un Mondial décevant, il y a deux ans, Safet Susic et ses copains, lors de leur retour de Belgrade, avaient été attendus à l'aéroport par une poignée d'énergumènes qui s'étaient munis d'une ample cargaison de fruits avariés. Vous devinez l'usage qu'ils en avaient fait. Qu'est-ce que cela va être cette fois ! Pas étonnant que Veselinovic ait eu son malaise... Qu'est-ce qu'il te criait Todor, le public de Zagreb en novembre dernier, à l'issue du peu reluisant match contre la France ?

— Tue-toi ! Tue-toi !

Veselinovic doit penser qu'il aurait été mieux inspiré en démissionnant ce jour-là... Parce que, après un carton comme ça, on va lui demander, c'est sûr, d'aller s'occuper d'autre chose que de l'équipe nationale. Et on ne va pas se soucier de son avis ! Ah ! sale temps mon pauvre Todor, sale temps...

Mais à qui la faute ? Les Yougoslaves n'avaient pas été bons contre les

Belges à Lens, ils ont été seuls face aux Danois dans un stade de Gerland tout acquis à la cause des coéquipiers de Morten Olsen. Et les changements apportés par Veselinovic ne se sont pas avérés payants, au contraire. Tenez, dans les buts, il a placé Tomislav Ivkovic à la place de Zora Simovic. Normal si on considère que Simovic avait le deuxième but des Belges sur la patate. L'ennui est qu'Ivkovic se montre plus mal inspiré encore. Une vraie catastrophe. Ainsi, dès la septième minute, Frank Arnesen centre de la droite. Et que fait le gardien yougoslave ? Il plonge. Mais dans le mauvais sens ! C'est lui qui propulse le ballon dans ses filets !

Les Danois, à ce moment-là, mènent donc 1-0. Et ils vont pouvoir jouer en contres. Ils aiment ça. Les Yougoslaves, eux, vont devoir mener le jeu. Ils ne savent pas. Vous imaginez le topo : l'équipe de Susic se met à dominer sa rivale, mais sans jamais placer hors de position sa défense renforcée. Et sur les ripostes pardon : ce sont des boulevards qui s'ouvrent devant le pauvre Ivkovic, qui ne sait plus où donner de la tête et des bras...

Dès la quatorzième minute, cela fait mal. Preben Larsen donne le bonjour à Nenad Stojkovic, centre sur Laudrus qui d'une pichenette, prolonge sur Berggreen, en lobant au passage le gardien yougoslave. Le numéro 11 danois n'a plus qu'à pousser la balle au-delà de la ligne. 2-0 !

A propos de Klaus Berggreen, dont le rôle contre les Français s'était borné à s'occuper du cas Platini, il démontre aux dépens des Yougoslaves qu'il sait aussi jouer au ballon. Cette fois Sepp Piontek ne l'a pas

accablé de consignes, et Berggreen en profite. Tout son saoul. Peut-être, se dit-il, qu'il n'aura pas l'occasion de sitôt de prouver ses talents, alors il met les bouchées doubles. Et on s'aperçoit que ce brave Klaus n'est pas seulement un démolisseur...

Si le chien de berger attiré des Danois ne garde personne, vous avez envie de poser une question : qui alors surveille Susic ? Piontek l'aurait-il laissé libre ? Non, faut pas rêver : le Parisien est pris en charge par Ivan Nielsen, le stoppeur. Safet joue en effet, cette fois encore, avant-centre. Il se tient certes moins en pointe qu'à Lens, mais il ne paraît pas pour autant tellement mieux dans son assiette. Et à part une reprise de volée qui aurait pu changer le cours des événements alors que le score n'était encore que de 1-0 et deux ou trois belles ouvertures, pas plus, le Parisien va passer pratiquement inaperçu. Il donne tellement dans la discrétion, qu'il serait bien étonnant que Veselinovic, quand il aura repris des couleurs, ne l'accuse pas de quelques maux. La gale ou quelque chose d'approchant, genre fainéantise. Todor oubliera l'essentiel : c'est lui qui a fait évoluer Susic contre nature et lui a ainsi plus ou moins coupé l'envie de jouer... Il couperait l'envie de manger à un affamé ce type-là avec ses conceptions à la noix !

Pour ce qui est de l'envie de jouer, les Danois, en revanche, n'en manquent pas. Ils paraissent sans cesse prêts à bouffer le ballon, et c'est vraiment sans retenue qu'à l'image de Larsen il se jettent dans tous les duels d'homme à homme. Ils courent, ils courent... Reste à savoir combien de temps ils pourront tenir à cette cadence. C'est l'une des énigmes du

jour. Car, enfin, leur football est tout, sauf économique.

— *Il est total*, assure Piontek.

Et immédiatement arrive la grosse référence : il y a de l'Ajax dans ce Danemark-là... Oh ! oh ! doucement les basses. Vous avez vu un Johan Cruyff, un Piet Keizer ou un Arie Haan dans cette fière légion venue du Nord ? Moi pas...

D'accord, plusieurs joueurs de talents figurent dans l'équipe de Piontek. Sinon elle n'aurait pas résisté à la France ni filé cinq buts aux yougoslaves. Cependant, il convient de souligner que ses premières préoccupations sont d'ordre défensif. Le reste vient après. Contre la formation de Veselinovic, six joueurs se trouvent ainsi accaparés par des missions essentiellement destructrices : les quatre arrières Ole Rasmussen, Nielsen, Olsen et Busk, plus deux milieux de terrain Bertelsen, un gars qui a tendance à mettre la semelle, et Lerby, qui s'attache aux basques de Katanec d'abord d'Halilovic ensuite.

Alors, qu'est-ce qu'il reste pour l'attaque, compte tenu du fait que Berggreen voire l'excellent technicien Arnesen n'hésitent pas à prêter main forte à leurs copains de la défense ? Eh bien l'adroit Laudrup, d'une part, et puis surtout Larsen-le-baroudeur. Ça ne fait pas derche. Mais cela s'avère largement suffisant pour semer la panique dans une formation yougoslave qui, lorsqu'elle se retrouve menée 2-0, ne sait plus vraiment où elle habite.

Elle fait bien illusion un instant, et Cvethovic puis Gudelj sont à deux doigts de réduire l'écart, mais les Danois se procurent au moins autant d'occasions d'accroître leur avenue par Lerby et l'intenable Larsen. Et on en arrive peu à peu à un match fou-fou-fou, les Yougoslaves poussant de plus en plus leurs actions, mais, du même coup, se découvrant sans cesse davantage, et les Nordiques en profitant pour chercher des ouvertures de plus en plus larges. Velimir Zajec, capitaine et libero de la formation de Veselinovic, est passé carrément milieu de terrain. Le rôle lui va fort bien, c'est lui, en tout cas, qui perd le moins de balles, mais derrière son absence se fait sentir et c'est l'affolement total dès que Larsen, Laudrup ou Berggreen se présentent...

Le football académique n'est pas de mise. Le suspense et le côté débridé du jeu suppléent partiellement cette lacune. Le match ne donne pas l'envie de dormir, au contraire, et c'est déjà quelque chose de positif. Par les temps qui courent, on n'est pas trop difficile. On sent que tout

peut, à chaque instant, basculer dans un sens ou dans l'autre... Manque de bol pour les Yougos, c'est en faveur des Danois que penche le sort. Cela se passe à la soixante-septième minute. Berggreen, sur une passe en retrait de Laudrup, puis ce dernier sur un centre de Larsen, viennent tout juste de faire couler des rigoles de sueur froide dans le dos d'Ivkovic. Cette fois, c'est Larsen qui se présente en pleine surface. Gudelj qui ne s'embarrasse rarement de fioritures, le bouscule sans ménagement. L'arbitre espagnol Lamo Castillo, qui n'est pourtant pas un modèle de sévérité (il s'était déjà illustré par sa mansuétude dans le Mondial 1982, souvenez-vous du fameux Brésil - U.R.S.S.), désigne le point de pén. Franck Arnesen prend son élan et expédie Ivkovic aux pâquerettes. Le score passe ainsi à 3-0, les dés sont jetés.

Il reste un peu plus de vingt minutes à jouer. Pour les Yougoslaves, c'est l'enfer. Ils ne touchent plus une balle. Ils sont dépassés, débordés. Découragés aussi sans doute. Crevés. Tant moralement que physiquement. Plus rien dans la tête, plus rien dans les jambes. Sur son banc de touche, Veselinovic commence à manquer d'air.

Larsen puis Lauridsen, qui est rentré à la place d'Arnesen, corsent l'addition. Les Danois en sont à cinq buts. Ils s'arrêtent là. Mais ils auraient pu aller plus loin, tellement la moindre de leurs accélérations fait exploser la défense yougoslave comme un fruit trop mûr. Comble d'infortune pour les potes de Susic : l'arbitre leur refuse pour hors-jeu un but de Cvetkovic à deux minutes de la fin. Mais 5-0 ou 5-1, qu'importe c'est du pareil au même, il y a déjà un joli moment que Todor Veselinovic voudrait être taupe : il se cacherait sous terre et s'éclipserait en douce de Gerland pour ne plus voir ça...

Il y a huit ans, la phase finale du Championnat d'Europe avait eu lieu en Yougoslavie. La Yougoslavie (avec les Dzajic, Katalinski, Petrovic) avait été battue en demi-finales par l'Allemagne. Le lendemain, des drapeaux noirs avaient été hissés, en signe de deuil, au faite des grands immeubles de Belgrade. Les Yougoslaves n'ont pas, on l'a dit, le sens de la mesure : qu'est-ce qu'ils vont inventer cette année ?

Ils feraient déjà bien de changer d'encadrement technique...

Bernard VERRET.

La fiche technique.

Danemark bat Yougoslavie 5-0 (mi-temps 2-0).

Stade Gerland à Lyon. 34 745 spectateurs. Bon terrain. Bon éclairage. Arbitrage de M. Lamo Castillo (Espagne).

Buts d'Arnesen (7^e et 67^e sur penalty), Berggreen (16^e), Larsen (80^e), Lauridsen (83^e).

Danemark : Qvist - Ole Rasmussen (puis Sivebaek, 60^e), Busk, Morten Olsen, Nielsen - Lerby, Bertelsen, Berggreen, Arnesen (puis Lauridsen, 78^e) - Larsen, Laudrup.

Yougoslavie : Ivkovic - Nenad Stojkovic, Radanovic, Zajec, Miljus - Katanec (puis Halilovic, 57^e), Gudelj, Bazdarevic (puis Dragan Stojkovic, 25^e) - Cvetkovic, Susic, Vujovic.

Pas de subvention.

C'est donc au Parc des Princes, en alternance avec Paris-Saint-Germain, que le Racing disputera ses matches de Championnat.

Pour obtenir le Parc, Jean-Luc Lagardère, président du R.C.P., aurait, dit-on, renoncé à une subvention de la Ville de Paris, mais il aurait voulu ce sacrifice pour garder sa totale indépendance.

Quatre et non trois.

La F.F.F. n'a pas accepté la sanction, trois matches, infligée à Manuel Amoros.

Mais, du côté de l'U.E.F.A., où l'appel de la 3 F n'a pas été apprécié, on laisse entendre que si la poule finale du Championnat d'Europe des Nations n'avait pas eu lieu en France, le Coup de tête aurait valu quatre matches à son auteur.

Affaire réglée.

Contentieux réglé entre Bastia et Toulon pour le transfert d'Olmetta, qui avait provoqué, on le sait, le courroux du président Vendasi, qui n'était pas au courant. L'affaire s'est réglée à l'amiable.

Il ne pouvait en être autrement lorsque l'on connaît les besoins d'argent du S.E.C.B.

R.F.A., 2 - Roumanie, 1 heureusement des buts

*R.F.A.-Roumanie, second match des deux équipes dans ce groupe II,
disputé à Lens dans un stade qui avait accueilli
le spectaculaire Belgique-Yougoslavie du groupe I
quelques jours auparavant,
n'aura pas laissé un souvenir impérissable
dans la mémoire du public nordiste
(le seul que l'on ne pouvait en cette occasion taxer de chauvinisme).*

L'AUTEUR de ces lignes en sait quelque chose, lui qui dut raconter « l'événement » à un ami endormi en milieu de seconde mi-temps (alors qu'il était pourtant bien éveillé au coup de sifflet initial de l'arbitre), au moment pourtant où les deux équipes étaient à égalité 1-1.

Mais que voulez-vous ! Il y a des matches où le suspense ne suffit pas pour tenir en haleine. Et celui-là en fut un. Avec une Roumanie comme toujours très prudente. Et une R.F.A. tricotant son football de grosses et lourdes mailles sans le moindre génie, sans la moindre parcelle d'imagination. En titularisant Matthaus et Meier, Jupp Derwall espérait donner une allure plus constructive à la R.F.A. Par rapport au premier match contre la R.F.A., la différence ne fut pas sensible dans les grandes largeurs, c'est le moins que l'on puisse écrire.

Le ronron

De son côté, Lucescu n'avait pas jugé utile de changer quoi que ce soit à la manière d'opérer de sa formation. Pire : dès lors que l'excellent Coras, attaquant de métier placé en milieu de terrain, et qui dut s'y tenir durant la majeure partie de la rencontre, eut inscrit le but égalisateur, les Roumains accentuèrent encore leur jeu exaspérant de passes latérales sans autre but que de conserver le ballon pour en priver l'adversaire plus que pour s'en servir véritablement.

C'était le ronron. Heureusement troublé une seconde fois par Völler, auteur déjà du premier but, qui récidivait passé l'heure de jeu.

La suite se passe du moindre commentaire, puisqu'il ne se passa rien d'autre.

Et si la R.F.A. ressortait de ce match avec deux points précieux, on ne pouvait dire pour autant qu'elle avait rassuré ses supporters. Après le Portugal, les Roumains ont d'ailleurs dû se mordre les doigts (tant pis pour eux, ils savaient à quoi s'en tenir) de ne pas avoir osé attaquer de face cet adversaire qui continue de faire peur sur sa seule réputation d'antan (ce qui est tout de même le comble de la bêtise pour les craintifs en question, tout le monde sachant bien, depuis le Mondial que la R.F.A. n'a plus rien de l'ogre de jadis).

Le vide du milieu.

Derrière sa défense efficace (surtout face à une opposition absente), la R.F.A. pouvait certes se satisfaire du punch retrouvé de Völler. Mais, dans le même temps, l'étendue de la nullité régnant au milieu du terrain ne pouvait que continuer à l'inquiéter. Car Völler n'aurait peut-être pas toujours la même réussite. Et comme les occasions, en l'absence d'une constructions et d'une imagination élémentaires, n'étaient guère nombreuses, tout le monde avait bien conscience que le cap des demi-finales n'était pas encore définitivement atteint. Quand bien même ces deux points le rapprochaient singulièrement.

Devant leurs petits écrans, en Allemagne et en Italie, Magath ou Hansi Müller, deux milieux talentueux qui ont refusé la sélection pour cause d'incompatibilité de vues avec Derwall, ne devaient pas penser autre chose...

La fiche technique.

A Lens, R.F.A. bat Roumanie 2-1. Beau temps. Bonne pelouse. 35 000 spectateurs. Arbitrage de M. Keizer (Pays-Bas).

Buts : Völler (25^e et 65^e) pour la R.F.A. Coras (46^e) pour la Roumanie.

R.F.A. : Schumacher - B. Förster, K.-H. Förster (puis Buchwald 79^e) Stielike, Briegel - Matthaus, Brehme, Meier (puis Littbarski, 66^e) - Allofs, Völler, Rummenigge.

Roumanie : Lung-Rednic, Andone, Stefanescu, Ungureanu - Klein, Gradnea (puis Ticleanu, 62^e), Coras, Bölöni, Hagi (puis Zare, 46^e), Camataru.

Portugal, 1 - Espagne, 1 bonjour les gagne-petit

Portugais et Espagnols n'ont jamais été copains-copains.

Leur antagonisme est ancestral.

*Son point le plus virulent doit remonter
à quelque chose comme les années 1300.*

LES Portugais qui, jusque-là, vivaient sous le joug de leurs voisins espagnols eurent envie d'indépendance. Ils leur mirent l'une de ces pâtées qui font date dans l'histoire. La rencontre eut lieu au nord de Lisbonne, du côté d'Aljubarrota, où, pour immortaliser leur victoire remportée à coups d'arbalètes et de boulets de canon, les Portugais ont érigé un somptueux monastère. Ils l'ont appelé Batalha. Inutile de traduire.

En football, on a longtemps retrouvé les traces de cette opposition quasi viscérale entre les frères ennemis de la Péninsule Ibérique. Leurs face à face débouchent souvent sur de bonnes parties de manivelles où les tackles volent haut. Les Espagnols n'y ont pas le beau rôle aussi fréquemment qu'on l'imagine. Ainsi, lorsque, après 1960, le Real Madrid déclina à l'image de son leader Alfredo Di Stefano, c'est bel et bien un club portugais qui prit la relève. Par deux fois Benfica enleva la Coupe d'Europe. Et, qui plus est, aux dépens du F.C. Barcelone d'abord, du Real ensuite. C'était la belle époque du football des bords du Tage et du rio Douro. Celle des Eusebio, Coluna, Augusto, Aguas... Celle des succès. Celle de l'offensive...

Jordão avait vingt ans, en 1972, lorsqu'il fut pour la première fois retenu dans la sélection nationale. Il a ainsi connu la fin de la période faste du Portugal. Il a côtoyé Eusebio sur la pelouse de la Luz. Douze ans après, il doit en conserver des souvenirs privilégiés. Mais il a aussi vécu le lent et inexorable déclin qui a suivi. Le football portugais d'aujourd'hui est à la poursuite de son passé. Il cultive la nostalgie comme une chanteuse de fados lancinants. Depuis 1966 et sa glorieuse troisième place à la World Cup, il a loupé, avec une désolante régularité, tous les grands rendez-vous. Et s'il a répondu présent pour cet Euro 1984, il le doit autant,

pourquoi l'oublier, à la complicité des Polonais qu'à ses propres talents. Les copains de Zibi, de Soniek, se sachant perdus, se laissèrent en effet manœuvrer chez eux par l'équipe de Fernando Cabrita, ceci afin de provoquer la chute de l'U.R.S.S., à laquelle, pour toutes sortes de raisons, ils aiment bien faire des vacheries... Ce coup de pouce n'aurait peut-être pas été suffisant si l'arbitre français Georges Konrath n'y avait, à son tour, mis du sien en accordant, lors du décisif Portugal-U.R.S.S., aux portes de Chalana un pénalty aussi généreux que providentiel... Si à Moscou, où l'on n'a guère l'habitude d'épancher publiquement ses sentiments, on est resté assez silencieux sur l'affaire, à Lisbonne en revanche on en rigole encore. Et les journalistes portugais qui accompagnent leur sélection nationale accablent volontiers Konrath d'une complicité qui probablement le dépasse :

— Les Français, disent-ils, préféreraient le Portugal à l'U.R.S.S. C'était plus sûr pour remplir les stades...

On ne les suivra pas trop sur ce chemin tortueux. On dira simplement que Konrath, comme beaucoup de ses collègues, est un arbitre qui a fâcheusement tendance à avantager l'équipe qui opère à domicile. Et parions, au passage, que ce n'est certainement pas de Saint-Etienne que viendra la contradiction...

Mais les responsables techniques portugais manquent souvent de pudeur. Ils fêtèrent la qualification comme un événement national, comme si elle n'avait pas été obtenue de façon douteuse. De la même manière ils pavoisèrent après le nul arraché face à l'Allemagne :

— Et pan sur le bec de ceux qui nous ont critiqués ! lança Cabrita. Ils disaient qu'on ne jouait pas bien au football, ils ont bonne mine à présent !

Fernando ferait bien de ne pas trop chanter victoire. Et de moins parader. La façon dont joue le Portugal est en

effet désolante. Il s'en était expliqué après la rencontre face à l'équipe de Derwall en disant :

— Nos adversaires étaient plus forts qu'eux, en jouant au ballon nous aurions couru à notre perte...

Bien sûr, on ne partage pas l'argument. Soyons tout de même bons princes et retenons-le. Ne serait-ce que parce qu'il permet par simple déduction, d'espérer voir un autre Portugal devant l'Espagne. Car enfin s'il y a une formation avec laquelle la sélection de Cabrita peut prétendre rivaliser, c'est bien celle de Miguel Munoz. D'ailleurs, pour en revenir à notre propos initial, on peut dire que les Portugais, malgré toutes leurs lacunes, sont, aujourd'hui plus qu'hier encore, supérieurs à leurs voisins. Normalement, ils devraient les jongler. Les dominer. Leur refaire le coup d'Aljubarrota. Avec un ballon cette fois ! Tant individuellement que collectivement les joueurs de Cabrita sont meilleurs que leurs voisins, et, s'il est logique avec lui-même, le sélectionneur lisbonnais va leur permettre de le prouver. En les « libérant ». En leur permettant de donner la pleine mesure de leurs moyens. Or, que décide-t-il ? De jouer à un seul attaquant. Comme devant l'Allemagne ! Le jour même où le Portugal devrait faire feu de tout bois, Cabrita indique à Gomes, l'homme aux quatre cents buts, et à Nene qu'ils vont faire banquette. C'est nul, mon pauvre Fernando...

Jordão s'installe donc à la pointe de l'attaque. Tout seul comme un grand. Chalana et Sousa lui apportent bien quelque soutien, mais de façon très épisodique. Et les balles aériennes que les Portugais expédient avec une obstination déconcertante en direction de la tête de leur avant-centre provoquent surtout le bonheur de la paire d'arrières centraux espagnols Maceda-Goicoetxea. Ces deux-là, justement, n'ont qu'un point fort : leur aptitude à livrer bataille dans les airs.

Alors ils se régalaient et doivent sourire en douce, ravis des cadeaux qu'on leur offre. Quand on pense qu'ils avancent comme des tortues et ont besoin de plusieurs secondes pour se retourner, on reste sidéré par l'erreur de jugement commise par une équipe possédant des petits gabarits comme Sousa, Frasco, Pacheco. Sans parler des surdoués Chalana et Santos. Ces gars-là sont bons techniciens, vifs, insaisissables. De vrais lutins. Qu'ils attaquent la défense espagnole balle aux pieds, qu'ils multiplient les échanges courts et rapides, et elle sera vite désarçonnée, tel un cavalier trop lourd. Au lieu de ça, ils cherchent la tête de Jordão. Ils ne la trouvent pas. Ils continuent quand même. Ils sont bornés ou quoi ?

Côté espagnol, on n'abonde pas non plus dans le génie. Ce serait assurément trop en demander à Gordillo et à ses copains. Leur dispositif ressemble assez à celui de leurs adversaires, Santillana reprenant à son compte le rôle de Jordão. Et en avant les grands coups de botte en l'air ! A cette différence, toutefois, que l'avant-centre du Real Madrid procure de sérieux soucis à Eurico et Lima Pereira. De la tête, il leur est supérieur. Pour le reste, Santillana doit compter essentiellement sur lui-même, les incursions de Carrasco sur le front de l'attaque n'étaient pas monnaie courante : l'ailier de Barcelone décroche plus souvent qu'à son tour.

4-5-1 d'une part, 4-5-1 de l'autre, allez vous étonner après cela que l'essentiel des débats se déroule en milieu de terrain ! Les Espagnols s'y trouvent souvent mystifiés. Parce qu'ils sont moins bons techniciens et qu'il sont plus lourdauds. Parce qu'ils sont aussi davantage à être accaparés par le boulot défensif : Urquiaga, arrière droit spécialiste des tackles glissés dans le vide (il est préférable de « sauter à la corde » face à lui), Goicoetchea, Maceda, Camacho, Gallego, Julio Alberto, Moreno et Victor : cela fait sept joueurs qui, avant d'essayer de jouer, s'évertuent à empêcher les autres de jouer. C'est beaucoup. C'est trop. Là-bas, en Castille, Santamaria doit serrer les poings devant sa télé :

— *Mais bon Dieu pourquoi m'ont-ils liquidé ? Ils jouent exactement comme lorsque je les entraînai !*

Il a raison « Pépé » José : les Espagnols demeurent fidèles à leurs sales principes destructifs. Et ils n'ont toujours pas de chef d'orchestre sur le terrain. Pas d'âme...

La première période à partir de toutes ces données : Oh ! quelconque. Pour ne pas dire soporifique !



Santillana dut compter essentiellement sur lui-même.

Contrairement à ce qu'on pourrait supposer, ce sont les Espagnols qui se montrent les plus dangereux. Oh ! il n'y a pas matière à s'évanouir : un tir croisé de Santillana qui passe à côté de l'objectif, un shoot de Gallego que Bento dévie du pied en corner : cela ne fait que deux occasions en quarante-cinq minutes. Pas de quoi écrire un roman ! Mais les Portugais, bien que se révélant dans l'ensemble plus habiles, ont été moins percutants encore : à leur actif, on n'a guère relevé qu'une action de Jordão terminée par un superbe centre en retrait que Pacheco n'a pas su exploiter...

Heureusement les potes de Bento enclenchent la vitesse supérieure (remarquez vu leur vitesse de croisière, ce n'était pas superflu) après la pause. Et très vite la défense espagnole donne de la bande. Une action Chalana-Alvaro sur la gauche se termine sur Sousa qui, d'un lob astucieux, bat Arconada. 1-0 pour les joueurs de Cabrita et cinquante-deux minutes de jeu, on se dit alors qu'ils tiennent le bon bout. Ils n'ont qu'à faire tourner la balle, les Espagnols par la même occasion, et l'affaire sera dans leur poche. Bien emballée !

Or, nouvelle désillusion, les Portugais se mettent à déjouer. A confondre football et guerre de tranchées. Ils se replient massivement dans leur

camp, décidés à défendre leur maigre butin et à renvoyer toutes les balles qui se présentent.

L'ennui pour eux est que les tranchées, ça les connaît drôlement les Espagnols. Pensez, avec leur foot qui semble dater de 1914 ! Résultat : ce sont eux qui progressivement empoignent les commandes du match. Chalana est bien à quelques centimètres de leur asséner le coup de grâce lorsqu'il catapulte un tir sur la transversale (suite à un coup franc, rien de construit dans l'action), mais finalement c'est Santillana qui, de la tête, remet tout le monde à égalité à un peu plus d'un quart d'heure de la fin.

Ce n'est pas totalement immérité, et les Portugais peuvent se mordre les doigts : ils ont laissé filer une belle occasion d'assurer dès ce soir leur qualification pour le second tour. Car on en reste là, à ce 1-1 qui ne mécontente personne, les Espagnols frôlant même le K.O. dans les ultimes secondes, Bento sauvant les meubles de justesse par deux fois devant Carrasco.

Et que croyez-vous que déclare Cabrita quelques instants plus tard ?

— *Je pense qu'on aurait pu gagner. Il nous a simplement manqué un peu de réussite...*

(Suite p. 120.)

France, 3 - Yougoslavie, 2 coup de chapeau à Platini

Les Français ont déjà en poche leur ticket pour les demi-finales.

*Les Yougoslaves, eux, ont retenu des billets dans l'avion
qui demain matin décolle de Lyon à destination de Belgrade.*

*Depuis trois jours le sort des deux équipes est scellé
et leur match ne compte plus que pour du beurre.*

MICHEL HIDALGO en profite pour lancer Jean-Marc Ferreri et Dominique Rocheteau dans le bain. Voilà qui ne fait pas spécialement plaisir à Bernard Lacombe, qui, pour toutes sortes de raisons, aurait bien

Et Miguel Munoz ? Eh bien exactement la même chose :

— *On a dominé. On a construit (sic) les meilleures actions. Dommage que la réussite nous ait fuis...*

Cabrita-Munoz, même combat. Celui du football petit bras. Du football rachitique. Dommage, surtout pour les Portugais !

Bernard VERRET.

La fiche technique.

Portugal et Espagne : 1-1 (mi-temps 0-0).

Stade-Vélodrome de Marseille. 25 000 spectateurs. Bon terrain, bon éclairage. Arbitrage de M. Vautrot (France).

Cartons jaunes à Carrasco (25°), Eurico (45°).

Buts pour le Portugal : Sousa (52°). Pour l'Espagne : Santillana (72°).

Portugal : Bento - João Pinto, Eurico, Lima Pereira, Alvaro - Frasco (puis Diamantino, 77°), Magalhaes, Carlos manuel, Pacheco, Sousa, Chalana - Jordão.

Espagne : Arconada - Urquiaga (puis Senor, 78°), Goicoetxea, Maceda, Camacho - Victor, Julio Alberto (puis Sarabia, 69°), Gallego, Gordillo, Carrasco - Santillana.

aimé fouler la pelouse de Geoffroy-Guichard. Bon gré, mal gré, il doit se résoudre à un rôle de spectateur. Roger Rocher, lui, on nous l'apprend dans un journal, n'a pas pris place dans l'ancien « chaudron vert », il a préféré rester devant sa télé. Le journaliste qui l'a interviewé semble encore nouer une grande dévotion à l'ex-patron de choc de l'A.S.S.E. et il estime que Rocher a « beaucoup fait au profit du football sans avoir été payé en retour ». On croyait pourtant savoir que...

Passons. Michel Platini lui aussi a lu le journal. Et il y a vu que les archivistes épris d'exactitude lui refusent encore le titre de meilleur buteur de tous les temps en équipe de France. Il atteint le total de 30 buts depuis les trois pions qu'il a flanqués aux Belges. Il croyait ainsi avoir distancé Fontaine, que les bouquins annoncent à 27 buts depuis une vingtaine d'années. Seulement, en cherchant bien, on s'est aperçu que Justo avait inscrit trois buts en 1953 contre le Luxembourg en match éliminatoire de la Coupe du Monde, et qu'on avait oublié de les lui comptabiliser. Résultat : Fontaine partage encore le record avec Platini : 30 chacun.

L'histoire a fait sourire Michel, plus sensible qu'il y paraît et qu'il le laisse supposer à ce genre de choses et à ce qui s'écrit sur lui (c'est peut-être la raison qui le pousse à tenir une chronique dans *La Gazette dello Sport*, on n'est jamais si bien servi que par soi-même) :

— *Ils ont retrouvé trois buts à Justo, a-t-il pensé, eh bien ce n'est pas grave, il me suffit d'en marquer trois autres et le tour sera joué...*

Pas difficile en effet ! Ah ! quand on a la classe de Platini !

Là-dessus Michel a parcouru les rangs des Tricolores en murmurant ici et là :

— *Même si ce match n'a plus d'enjeu, ce serait bien d'y réussir un truc, ne serait-ce que pour le public de Geoffroy-Guichard...*

Message reçu, mon capitaine.

Les bonnes intentions, toutefois, ne suffisent pas toujours. Il faut aussi compter avec l'adversaire. Or les Yougoslaves se révèlent dans un premier temps plus coriaces que prévu. Todor Veselinovic a dû les sermonner sévèrement et il a donné une tournure plutôt défensive à son équipe. Les cinq buts encaissés contre le Danemark ont provoqué de gros remous (dont le rappel de Simovic dans la cage) et les copains de Safet Susic veulent à tout prix éviter un nouveau carton. Sinon, ils se feront écharper en rentrant au pays ! Alors ils se livrent à un marquage de zone serré, avec en couverture un libero, Zajec, qui flirte avec les records de prudence.

La combativité des Yougoslaves ne suffiraient pas si les Tricolores se montraient bien inspirés. Or, ce n'est pas le cas. Fernandez qui devait jouer faux arrière droit, Hidalgo ayant de nouveau opté pour le 3-5-2, se situe mal tactiquement, et il éprouve mille difficultés pour contenir Vujovic. Si bien (ou si mal) que le système tourne purement et simplement à un bon vieux 4-4-2. Platini, peut-être parce qu'il veut trop en faire, se replie à l'excès, et les deux seuls attaquants de pointe, Rocheteau et Six, se retrouvent isolés comme des naufragés sur une île déserte. Six, quand il n'a pas le ballon, cherche à le récupérer par tous les moyens, et il se livre à des tackles du plus déplorable effet. Dans ces cas-là, il vaut mieux que le gars qu'il vise sache sauter à la corde ! On va finir par croire que Didier prend des cours avec Le Roux ou Goicoetxea !

— *Notre organisation était déséquilibrée, reconnaîtra Hidalgo. Ferreri*



Premier des trois buts de Platini contre la Yougoslavie.

jouait essentiellement à gauche, et il n'y avait pas suffisamment d'animation à droite...

Pas d'animation à droite ? Mais il n'est pas neuf ce problème ! Il date du jour où le sélectionneur a décidé de se passer d'ailiers. Ou n'en a plus trouvé, ce qui revient au même.

Les atermoiements des Tricolores ne sont pas pour déplaire aux Yougoslaves. Un « une-deux » Sestic-Susic-Sestic aboutit à un tir du gauche de vingt-cinq mètres du dernier nommé. La balle prend tout droit la direction de la lucarne de Bats. Les joueurs de Veselinovic hésitent un peu avant de faire exploser leur joie : donc, c'est le premier but depuis le début du tournoi, et, on ne sait jamais, un mirage est si vite arrivé. Il fait chaud ce soir sur le Forez... C'est aussi le premier but qu'encaisse le gardien tricolore depuis le... 5 octobre et le penalty qu'il avait alors concédé en fin de rencontre face aux Espagnols. Il restait six minutes à jouer ce soir-là et sept matches s'étant écoulés depuis, plus trente-deux minutes avant que Sestic ne shoote, il y avait donc six cent soixante-huit minutes que le gardien auxerrois n'était pas allé aux pâquerettes. Une performance à donner à Dino Zoff l'envie de rechausser les crampons ! A cette différence près, elle est capitale, que le gardien italien du temps de ses records dans le genre opérait dans une formation superbétonnante alors que la France, elle, malgré ses imperfections, conserve et c'est heureux, une vocation offensive.

Le public n'a cure de ces considérations. Qu'est-ce qu'il voit ? Un tableau d'affichage qui indique 1-0 pour la Yougoslavie et des Français

qui jouent comme des pieds. Qu'est-ce qu'il fait ? Il siffle...

C'est sévère. Platini doit serrer les poings : décidément, beaucoup de choses ont changé à Geoffroy-Guichard. Hidalgo dira pourtant :

— *Il est normal que le public nous ait sifflés. Nous subissons trop, nous nous tenions trop près de nos seize mètres. Le public attend beaucoup de nous, il vient au stade rêver, et nous ne répondions pas à ses espérances...*

Saine réaction. Au lieu de se lamenter, comme beaucoup d'autres s'y seraient laissés aller à sa place, sur la versatilité des spectateurs, Hidalgo décide donc d'agir. Et de remanier profondément son équipe durant la pause. Il fait passer Ferreri à l'aile droite, demande à Platini de jouer plus en pointe, presque en position d'avant-centre, remplace Rocheteau par Tusseau, lequel hérite du poste d'arrière gauche, Battiston passant à droite et Fernandez montant d'un cran en milieu de terrain. Récapitulons : mais c'est presque un 4-3-3 que l'on a là, mais oui, mais oui, avec Battiston, Domergue, Bossis et Tusseau à l'arrière, Fernandez, Tigana et Giresse dans l'entre-jeu, Ferreri, Platini et Six en attaque. C'est tout bon comme formule, d'autant plus que Platini évolue réellement en tant qu'avant-centre. Il confie parfois qu'il aurait aimé ce poste autant que celui de numéro 10 et que, s'il l'avait tenu, son total de buts, déjà fort éloquent, serait plus impressionnant encore. On veut bien le croire. Par ses accélérations, ses feintes, ses remises, son opportunisme et son jeu de tête, l'ex-Nancéien met en effet très rapidement les défenseurs yougoslaves sur le gril. Ils ne savent pas comment le prendre.

— *Un Platini en forme, c'est un problème quasi insoluble pour une défense, assure Bossis.*

Sa remarquable couverture de balle incite en outre les assaillants à commettre des irrégularités, ce qui, ils le savent bien, n'est guère recommandé lorsqu'il opère en pointe et donc à proximité du but. Car qui dit irrégularités sous-entend coups francs, et les coups francs, avec Platini, les gardiens n'ignorent pas où ils ont vite fait d'aller les chercher...

Le système mis au point par Hidalgo pendant la mi-temps va s'avérer payant. Raison de plus pour regretter que le sélectionneur ait eu besoin, cette fois, de se retrouver le dos au mur avant de miser à fond sur la carte de l'offensive. Qu'est-ce que c'était cette tactique rachitique de la première période ?

Bon, combien a-t-on retrouvé de buts à Fontaine déjà ? Trois. Eh bien, c'est juste le nombre que va réussir Platini. Pas un de plus, mais surtout pas un de moins. Et deux qui à eux seuls méritent le « coup du chapeau ».

Le premier, à la 53^e minute : action Six-Ferreri, balle à la Platine, qui du gauche glisse le ballon sous Simovic accouru pour tenter d'éviter la casse. Le tir juste quand il faut et où il faut. Le moment M et le lieu L, diraient les mathématiciens.

Le second, à la 62^e minute : un centre de Battiston de la droite, Platini qui surgit entre deux défenseurs, tête plongeante et ficelles ! Là encore, du sans bavures. Garantie grand art.

En trois minutes, la France a ainsi renversé la vapeur, et les Yougoslaves

(Suite p. 122.)

coup de chapeau à Platini

ne savent plus trop où ils en sont. D'autant que l'on s'agite autour de leur banc de touche. Un drame s'y noue. Un homme est à terre, le dos sur la pelouse.

On revient au match. C'est pour voir Gudelj descendre Giresse. Coup franc. Et troisième but de Platini ! On vous l'avait dit : les coups francs, avec lui. Remarquez, Simovic le savait... Mais cela n'a pas suffi. On peut être averti et en rester baba...

Trois buts donc : le compte y est. La France peut terminer en roue libre. Les Yougoslaves en profitent pour réduire l'écart à la suite d'un penalty sanctionnant une faute de Maxime Bossis sur Deveric. Joël Bats stoppe d'abord le shoot de Radanovic, mais l'arbitre, estimant qu'il est parti avant le tir (ce qui n'est pas du tout évident), fait recommencer la sentence. Cette fois, c'est Dragan Stojkovic qui se présente devant le gardien auxerrois et transperce sa garde. Ce n'est plus qu'une péripétie, insuffisante pour remettre en cause la troisième victoire des Français. Maintenant Michel Platini va pouvoir penser à son anniversaire : il a vingt-neuf ans dans deux jours. Il fêtera ça du côté d'Aix-en-Provence, car c'est à Marseille que les Français ont leur prochain rendez-vous. En demi-finales...

La fiche technique.

France bat Yougoslavie 3-2 (mi-temps 0-1).

Stade Geoffroy-Guichard, à Saint-Etienne. 50 000 spectateurs. Arbitrage de M. Daina (Suisse).

Buts pour la France : Platini (59^e, 62^e, 76^e). Pour la Yougoslavie : Sestic (32^e), Dragan Stojkovic (80^e sur penalty).

France : Bats - Fernandez, Battiston, Bossis, Domergue - Tigana, Giresse, Ferreri (puis Bravo, 77^e), Platini - Rocheteau (puis Tusseau, 46^e), Six.

Yougoslavie : Simovic - Radanovic, Nenad Stojkovic, Zajec, Miljus - Sestic, Gudelj, Bazdarevic (puis Katanec, 84^e), Dragan Stojkovic - Susic, Vujovic.

Danemark, 3 - Belgique, 2 jeu de quilles

*Pour une histoire belge, c'en est une bonne.
Les Français peuvent d'autant plus en rire
qu'ils y sont mêlés et qu'ils y ont le beau rôle
ce qui, en matière de football,
ne leur est pas forcément arrivé souvent
dans les explications
entre voisins du Quiévrain.*

A LA mi-temps de France-Belgique donc, Guy Thys, considérant le score de 3-0 en faveur des Tricolores fit le tour de ses joueurs et leur dit :

- Allez, on laisse tomber ce match. En prendre, trois, quatre ou cinq, c'est pareil, réservez-vous maintenant pour la rencontre devant le Danemark. C'est là que se jouera la qualification...

Sur son banc de touche de la Meinau, alors que sa troupe en découd depuis trente-neuf minutes avec celle de Piontek, Thys peut penser qu'il a eu le nez creux. Le tableau d'affichage indique 2-0 pour la Belgique et les demi-finales sont en vue. Seulement l'histoire n'est pas terminée, il manque la « chute », et en fait de dégringolade, c'est à celle des Belges que l'on va assister...

Pourtant l'affaire avait bien débuté pour les coéquipiers de Franck Vercauteren. Même l'arbitre, l'Allemand de l'Est Prokop, s'était montré extrêmement gentil avec elle, fermant coupablement les yeux lors d'interventions musclées de Pfaff devant Larsen, puis surtout de De Greef contre Arnesen. Le tout, au cœur de la surface de réparation évidemment. Comme quoi, on peut être copains de clubs comme De Greef et Arnesen, qui jouent ensemble à Anderlecht, et

s'en mettre plein la poire dès lors qu'on se retrouve face à face. Il faut dire que la plupart des Belges et des Danois se connaissent bien, nombre de ces derniers ayant évolué en Belgique à un moment ou un autre de leur carrière. Ainsi chacun, avant le coup d'envoi, s'est serré chaleureusement la main. Mais, dès les premiers échanges, c'est plutôt du côté des chevilles que l'on a eu tendance à se frictionner... A ce petit jeu, Preben Larsen ne laisse pas sa part. Il prend des coups, il en donne aussi. En tout cas, il se bat. Et quelques journalistes belges facétieux, ayant l'habitude de le voir couramment à l'œuvre sous les couleurs de Lokeren, lui enverront ce petit mot après la rencontre :

- Bravo pour ton premier match de la saison !

Larsen ne leur en voudra pas : à ses heures, il sait apprécier les plaisanteries, et puis, surtout, il vient de signer un contrat pour le club italien de Vérone. Alors...

Débats « engagés » donc. On y oublie un peu le football et Enzo Scifo éprouve bien des difficultés à faire apprécier sa technique ciselée. Ole Rasmussen et Claesen n'en finissent pas de se frictionner. Coup franc contre le Danois. Et au bout, tir

et but de Ceulemans ! Ce n'est pas tellement brillant, mais c'est tout à fait à l'image du spectacle. Comme jeu de quilles ou de massacre, c'est super. Pour ce qui est de la technique, par contre... Et la tactique ? Là non plus, les antagonistes ne versent pas dans le génie, s'en tenant l'un et l'autre à deux attaquants vers lesquels ils lancent de longues balles en profondeur. On ne va tout de même pas s'extasier sur les montées ultra-rapides de la défense de Pfaff, ce n'est pas une invention qui date d'hier ! Le deuxième but belge est le fruit d'un superbe tir de Frankie Vercauteren. Lucarne du gauche. Seulement sa préparation a été aussi rudimentaire que le premier : Vercauteren venait de recevoir le ballon de Scifo sur remise en touche...

A ce moment-là, le match est entamé depuis trente-neuf minutes. Et Guy Thys donc peut siroter du petit lait : ses joueurs avaient bien fait de se réserver contre la France puisque les voilà surclassant les Danois physiquement, ce qui, on l'admettra n'est pas une mince péripétie.

Qu'il se dépêche de savourer sa joie, le père Thys, car elle ne va pas durer longtemps ! Une minute pas plus... De Greef a en effet la mauvaise idée de crocheter dans ses « dix-huit » ce vieux renard de Larsen, qui au fond n'attendait que cela, et M. Prokop se décide enfin à signaler qu'il assiste bien au match : il accorde le penalty. Arnesen transforme, et du même coup redonne des couleurs à son camp. A 2-1, les Belges ne sont plus sûr de rien. Est-ce pour cette raison que Thys fait rentrer Ludo Coeck en seconde période ? Il se conduit comme une vraie brute Coeck ! Une faucheuse. Première intervention : pan ! sur le cheville de Bertelsen... Plus tard il « aura » celle de Berggreen. D'accord, Bertelsen et Berggreen ne sont pas des agneaux, quand même, quand même... M. Prokop, lui, regarde sans sourciller. Qu'est-ce qu'il fait dans le « civil » ce type : il doit être militaire ou boucher, enfin un truc comme ça, parce que le sang, apparemment, il aime...

Là-dessus Piontek se décide lui aussi à opérer un changement : il remplace le fruste Ole Rasmussen par l'attaquant d'Anderlecht Kenneth Brylle. Pas mauvaise cette idée : un quart d'heure après la reprise, Arnesen met dans le vent la défense belge et adresse un centre sur la tête de... De qui ? De Brylle ! Jean-Marie Pfaff n'a rien vu, voilà les Danois revenus à la hauteur de leurs rivaux et pour

l'instant qualifiés pour les demi-finales...

Erwin Vandenberg se prend la tête entre les mains : il n'a pas fini de revoir sur le magnétoscope de sa mémoire la balle de but qu'il a ratée tout à l'heure. Il était parti en contre-attaque, il s'est présenté seul devant Qvist, il a tiré en plein sur le gardien danois.

— A 3-1, jamais nous ne nous serions laissés rejoindre, affirmera Thys.

Le sélectionneur ajoutera :

— Vandenberg a raté là le but de sa vie ! Je me demande encore comment il a pu s'y prendre...

Eh bien : Vandenberg a peut-être du souci à se faire en ce qui concerne la suite de sa carrière internationale...

Rejoints, les Belges s'évertuent à durcir encore le jeu. C'est une erreur ; en ce domaine, les Danois ne les craignent pas. Ils feraient mieux de jouer technique ! En outre, la sortie de Vercauteren, blessé à un genou, complique un peu plus leur tâche, ils perdent là l'un des rares éléments qui s'efforcent de servir les attaquants dans de bonnes conditions. Un véritable blockhaus a en effet été érigé par Morten Olsen et ses copains pour défendre l'accès de la cage de Qvist, et les Belges cherchent en vain le moyen de le prendre en défaut. Ils s'y heurtent aveuglément, telles des lucioles sur une ampoule allumée. Et physiquement, à force de courir et de se mettre des coups, ce sont eux qui flanchent. Sale histoire Monsieur Thys...

Ils sont tellement au bout de leur rouleau, les copains de Jean-Marie Pfaff, qu'à six minutes de la fin ils se montrent bien incapables d'enrayer une rageuse montée de Larsen, que ses partenaires laissent pourtant seul aux avant-postes depuis un bon bout de temps. Combien sont-ils pour s'opposer au rush du futur « Véro-nais ». Trois ? Quatre ? Aucun, en tout cas, ne parvient à l'arrêter et, pire, lorsque le Danois perd la balle, le malheureux Walter de Greef trouve le moyen de la lui remettre du talon juste dans sa foulée. Un comble ! Ravi du cadeau, Larsen poursuit sa course jusqu'à Pfaff, qu'il fusille sans rémission.

Cette fois, c'est bien fini pour la Belgique. Les Danois, eux, exultent. Sans se soucier apparemment de l'énergie qu'ils viennent de dépenser... Ils rêvent de revenir au Parc des Princes pour y retrouver la France, ils n'y sont pas encore...

De nouveaux supporters.

Après une saison bien décevante sur le plan spectateurs, Brest cherche une nouvelle clientèle et invite tous les jeunes de moins de seize ans à assister gratuitement à ses matches au Stade Francis-Le Blé.

Mais, pour bénéficier de cet avantage, ils devront adhérer à un club de supporters moyennant 20 F.

L'équipe de France Bradée.

Ces mêmes dirigeants ont fait savoir que les prix pratiqués pour les matches de l'équipe de France, 150 F maximum, étaient ridiculement bas. Ils aimeraient que la F.F.F. réajuste ses prix, prenant exemple sur ceux pratiqués dans les compétitions de haut niveau (à Roland-Garros, pour les Internationaux de France, la barre avait été fixée à 500 F), et monte le prix des places à au moins 250 F.

La fiche technique.

Danemark bat Belgique 3-2 (mi-temps 1-2).

Stade la Meinau, à Strasbourg. 39 611 spectateurs. Arbitrage de M. Prokop (Allemagne de l'Est).

Cartons jaunes à de Greef (62°), Vandereycken (65°).

Buts pour le Danemark : Arnesen (40° sur penalty), Brylle (60°), Larsen (84°). Pour la Belgique : Ceulemans (27°), Vercauteren (39°).

Danemark : Qvist - Ole Rasmussen (puis Brylle, 57°), Morten Olsen, Nielsen, Busk - Lerby, Berggreen, Bertelsen, Arnesen (puis Sivebaek, 78°) - Laudrup, Larsen.

Belgique : Pfaff - Grun, de Greef, Clijsters, de Wolff - Vandereycken, Scifo, Vercauteren (puis Voordeckers, 52°), Ceulemans - Claesen (puis Coeck, 46°), Vandenberg.

Preben Larsen, le baroudeur

C'est une « nature » Preben Elkjaer, dit Larsen.

Une forte nature. Une bête. Un monstre.

Il s'installe en attaque, seul ou avec Laudrup, selon que Piontek a opté pour la sécurité ou l'extrême prudence et se tient prêt à se lancer sur tous les ballons qui traînent.

C'est un kamikaze. Rien ne lui fait peur.

Pas même deux ou trois adversaires.

Il les attaque de front. Et c'est rarement lui qui plie.

SA couverture de balle est impressionnante. Au besoin, il la consolide en jouant des coudes. « C'est un vicieux », estimèrent les Français après le « combat » du Parc des Princes. Ils n'avaient pas totalement tort. C'est aussi un gars qui, grâce à sa robustesse, sa solidité (1,83 m, 73 kg) et son engagement physique outrancier, sait bénéficier de beaucoup de contres favorables. Il n'est pas élégant. Mais il est dangereux. Et, il y a trois ans, avec l'équipe belge de Lokeren, il avait fait salement souffrir les Nantais en Coupe de l'U.E.F.A. Avec le Polonais Gregor Lato, il avait même été à la base de leur élimination.

Larsen, qui aura vingt-sept ans en novembre prochain, a été formé au K.B. Copenhague. A la fin de ses études, il est allé tenter sa chance à l'étranger. A Cologne, plus précisément. Mais il ne s'y est pas imposé. On peut se demander pourquoi, tant son style paraît bien adapté au football allemand. Sans doute Larsen avait-il, à l'époque, le tort de ne pas posséder un « nom ». A Cologne, club de Schumacher et Littbarski, on aime bien les « vedettes »...

Lokeren le récupéra. Il n'a pas eu à s'en plaindre, même si son caractère indiscipliné a valu à Preben quelques avatars avec les arbitres. Les buts qu'il marque contribuent en effet grandement à faire oublier ses défauts. Avec l'équipe du Danemark (il comptait trente-huit sélections avant le début de l'Euro) il a largement dépassé le cap de la vingtaine. Pas mal ! C'est non seulement un buteur, c'est aussi un empêqueur de tourner



en rond. Il court, on l'a dit, après tous les ballons. Il exerce aussi un pressing constant sur les défenseurs qui cherchent à relancer, n'hésitant pas d'ailleurs à foncer un peu follement de l'un à l'autre. Il dépense beaucoup d'énergie dans cet exercice, et cela lui manque, peut-être, ensuite, lorsqu'il se trouve en mesure de tirer ou de solliciter un partenaire. Manque de fraîcheur est souvent synonyme de manque de lucidité. Mais Preben dispose de tellement de forces qu'il ne se pose pas de questions à ce sujet. On l'a appris à jouer en baroudeur, il joue en baroudeur. Point final.

Domage. Pourquoi dommage ? Eh bien, parce que Larsen possède aussi, on l'oublie trop, les qualités pour évoluer autrement. La preuve : le quatrième but marqué par les Danois contre les yougoslaves. Un véritable bijou. Larsen est au départ de l'action, à trente mètres environ de la cage d'Ivkovic. Au lieu de foncer, comme trop souvent, tête baissée, il regarde autour de lui, voit Berggreen sur la droite. Il lui donne la balle. Berggreen renverse à gauche sur Laudrup, qui, lui, remet au centre sur... Mais qui est là pour réceptionner le ballon et l'expédier imparablement dans les filets ? C'est Larsen ! Larsen qui, lorsqu'il a des appuis, sait donc aussi jouer au ballon. Cela mérite d'être souligné. Même si du soutien, Preben, dans l'équipe danoise comme dans celle de Lokeren (qu'il s'apprête à quitter), n'en dispose pas souvent.

B.V.



Tête de Maceda à la 89^e minute. L'Allemagne est éliminée.

Espagne, 1 - R.F.A., 0 on ne va tout de même pas plaindre les Allemands

Les chronos indiquent 89'20''.

Quarante secondes encore et les Allemands seront en demi-finales.

*D'accord, leur qualification n'aura rien de tellement glorieux
mais, n'est-ce pas, avec eux on a l'habitude...*

D'AILLEURS, sur ce match, ils ne l'auront finalement pas usurpée. Ils ont en effet, dans l'ensemble, dominé les Espagnols et ils auraient mérité d'obtenir au moins un but durant la première demi-heure. Bon, ils n'y sont pas parvenus, on en est resté à 0-0, mais cela va leur suffire. D'ailleurs, depuis un bon bout de temps déjà, ils ne songent qu'à se défendre, Ulrich Stielicke ayant battu le rappel des troupes autour de son crâne dégarni.

89'20'' de jeu et les Espagnols jettent leurs dernières forces dans la bataille. Ils savent qu'à Nantes les Portugais ont marqué contre la Roumanie et donc que ce 0-0 les élimine. Rageusement, ils essaient de ruer dans les brancards.

89'20'' de jeu et Senor centre. Une tête se propulse, celle d'Antonio Maceda. Le gardien de Cologne touche la balle, mais ne peut l'empêcher de rentrer. L'Allemagne est éliminée du Championnat d'Europe ! A quarante secondes près !

L'histoire est cruelle. Ceci dit, on n'éprouve pas spécialement l'envie de

plaindre les copains de Stielicke. Ils ont trempé dans tellement d'affaires louches depuis deux ans qu'on peut estimer qu'ils n'ont été victimes après tout que d'un juste retour du destin. Depuis le honteux Allemagne-Autriche de Gijon jusqu'à la peu reluisante qualification contre l'Albanie, en passant par la rencontre impromptue de Séville entre Battiston et qui vous savez, les motifs ne manquent pas d'estimer que l'équipe de Jupp Derwall n'a pas volé ce qu'il lui est arrivé.

Ses productions réalisées dans l'Euro 1984 ont d'ailleurs été si médiocres qu'elles confortent le sentiment qu'il n'est entre nulle injustice dans son élimination prématurée. Le football allemand joue petit bras ; actuellement, il se situe au creux de la vague, et cela ne date pas d'aujourd'hui. Si on se rappelle bien, il faut remonter au moins huit ans en arrière pour retrouver trace d'une Allemagne qui tienne la route. C'était au Championnat d'Europe 1976, en Yougoslavie, Beckenbauer, Maier, Vogts, Bonhof étaient encore là, alors qu'un jeune avant-centre, Dieter Muller, bien connu aujourd'hui du

côté de Bordeaux, tentait de faire oublier son homonyme, Gerd, le fameux « der bomber ». Le temps a filé et l'Allemagne n'a cessé de décliner. Elle recherche en vain les successeurs des grands joueurs qui firent sa gloire dans les années soixante-dix, et, faute de dénicher un nouveau Beckenbauer, elle s'apprête à refiler à l'ex-« Kaiser Frantz » le poste de Jupp Derwall. Ce ne sera pas un riche héritage...

Schuster absent, Rummenigge en petite forme ou fatigué, les « vedettes » de l'équipe allemande ont nom Karl-Heinz Förster, Ulrich Stielicke, Klaus Allofs, Hans-Peter Briegel... Qu'est-ce que ça vaut tout ça ? Pas cher ! K.-H. Förster donne plus dans la force que dans le génie, c'est peut-être une forte personnalité, mais certainement pas un footballeur appelé à marquer l'histoire. Disons que c'est un défenseur costaud et viril, et n'en parlons plus. Stielicke, lui, c'est le champion de l'économie. Il joue libero, dix mètres derrière ses copains, profitant sans vergogne de leur boulot. Pour les passes latérales ou en retrait, pas de problèmes : il ne craint pas la concurrence. A ce rythme-là, il

les Allemands

va pouvoir tenir le coup, facile, jusqu'à cinquante ans. Klaus Allofs pour sa part est du genre bigleux. L'attaquant type « je tire sous tous les angles ». Dès que la balle lui parvient, il ne prend pas le soin de lever la tête, il shoote. N'importe comment, n'importe où. Alors, ça passe à droite, à gauche, au-dessus des buts, ça va direct sur le gardien. Quelquefois, tout de même, le ballon, pénètre dans les ficelles. C'est rare... Reste Briegel. Alias Hercule. Le colosse. La bête. Symbole de l'Allemagne actuelle : puissance d'abord. Or, c'est le géant de Kaiserslautern (et bientôt de Vérone) qui, très vite, contre les Espagnols, monte au créneau. Il va être le numéro un de son équipe. Symptomatique, non ? Mais il va aussi manquer de bol. Rappelez-vous :

- Troisième minute : corner d'Allofs, tête de Briegel. Sur la barre !

- Vingtième minute : recorner d'Allofs, retête de Briegel. Et rebarre !

Peu après, Andréas Brehme tente sa chance, il « allume » des vingt-cinq mètres : poteau ! Bigre, ce n'est pas le soir de chance des Allemands. Et ils n'ont pas encore tout vu !

Le jeu est plutôt rapide. Mais complètement décousu. L'ennui pour les deux équipes est qu'elles ne savent pas exactement ce qu'elles doivent faire. Leur sort dépend en effet aussi du résultat de Roumanie-Portugal, qui se déroule en même temps à la Beaujeoire. Un nul suffit aux Allemands. Mais il ne condamne pas forcément les Espagnols. Il peut même provoquer leur bonheur dans la mesure où ni les Portugais ni les Roumains ne se montrent en mesure de donner du boulot au préposé au tableau d'affichage. Or, pour les avoir récemment rencontrés, les partenaires d'Arconada savent bien que marquer des buts n'est pas le point fort de ces types-là.

Alors en route pour le 0-0 ? Ma foi... Les Allemands, dans un premier temps, ont essayé, c'est sûr, de forcer la décision. Mais ayant constaté que la réussite les fuyait, ils ont progressivement repris leurs vieux réflexes de prudence. Ils ne sont pas du genre à tenter le diable, surtout que Rummenigge n'est visiblement pas dans son assiette. Le Munichois, qui a fait une mauvaise chute, n'en finit pas de se frotter la nuque et de grimacer. Il souffre. Mais il a refusé de sortir : tant qu'il est sur le terrain il occupe Camacho, et il sent bien que ses

copains, qui ne brillent déjà pas lorsqu'il est au milieu d'eux, se trouveraient totalement déboussolés s'il les quittait. La douleur de Karl-Heinz est peut-être autant morale que physique : il ressent telle une plaie à vif l'impuissance chronique qui frappe son équipe.

Les Espagnols, eux, vont leur bonhomme de chemin. Fidèles à leur réputation, c'est-à-dire à leur jeu collectif voisin du point zéro et à leur engagement physique sans concession. Goicoetchea, mais oui, le boucher de Bilbao, porte ainsi un tackle sauvage à Rudi Voeller. L'avant-centre allemand, sur le coup, doit s'estimer heureux de posséder toujours ses deux jambes lorsqu'il se relève. Carton jaune pour le bourreau basque, décide M. Christov. Et fin du match pour lui, car, dans l'action, il s'est blessé. Un comble ! Salvador Garcia, dit Salva, stoppeur de Saragossa, le remplace.

L'événement passerait somme toute inaperçu si, juste avant la pause, le Salva en question n'éprouvait l'envie d'aller folâtrer dans la surface de réparation allemande. Quelle idée ! Elle n'est pas du goût de Stielicke, qui pour une fois se surprend à courir et badaboum ! A bas Salva ! Là-dessus, M. Christov intervient à son tour... Pour désigner le point de pén. Un coup dur pour les Allemands. Car on se demande bien comment ils pourront s'y prendre pour remonter leur handicap !

Stielicke essaie de se racheter en allant tuyauteur Schumacher sur la façon dont Carasco tire les pénalités. Plus tard, il assurera qu'il n'a rien dit à Toni et qu'il a procédé à cette petite manœuvre uniquement pour déconcentrer l'ailier de Barcelone. Au fond, c'est secondaire. L'important est que Schumacher plonge du bon côté et stoppe le ballon. Ils sont tout de suite trois ou quatre Allemands à bondir sur leur gardien et à l'embrasser tel leur sauveur. Mieux que quiconque, Briegel et les autres connaissent les difficultés qui les auraient guettés s'ils avaient dû courir après un but de retard... Alors l'arrêt de Toni n'a pas de prix.

Schumacher doit d'ailleurs en effectuer d'autres durant la seconde période, où l'on voit les Allemands de plus en plus mal à l'aise. Assis entre deux chaises les gars ! Ils ne savent plus quoi faire. Un nul donc leur suffit... mais, s'ils marquaient un but, ils se placeraient définitivement hors de portée de leurs adversaires... seulement pour le marquer il faut attaquer... et en attaquant ils risquent de prendre un contre dans les dents... Vous voyez le genre de calculs ! Et ce

maladroit de Klaus Allofs qui tire tellement haut qu'il va décrocher les étoiles qui apparaissent dans le ciel parisien ! Trois éléments conduisent les Allemands à adopter définitivement une position défensive. Le premier, c'est une tête de Maceda (tiens, tiens) que Stielicke sauve sur sa ligne (*« décidément faut pas prendre de risques »*), pensent les hommes de Derwall), le second ce sont les belles parades de Luis Arconada (*« à quoi bon essayer de le battre puisqu'il tient la grande forme et qu'au fond le 0-0 nous suffit »*), le troisième, enfin, survient à une dizaine de minutes de la fin lorsqu'on apprend que le Portugal vient de déflorer le score à Nantes. Vous pensez bien en effet que la nouvelle provoque une vive réaction sur le banc espagnol, d'où Miguel Munoz indique à ses joueurs qu'il faut désormais attaquer à tout va et foncer à l'assaut de la cage de Schumacher. Les Ibériques savent désormais où ils doivent aller : ou ils égalisent ou c'est fini pour eux... Plus le choix !

Ce changement d'attitudes surprend évidemment Stielicke et ses potes. Mais il les renforce dans leur détermination : tous derrière, tous derrière ! Neuf minutes à tenir, c'est pas la mer à boire après tout. Neuf minutes ? Non plus que cinq. Quatre... Trois... Deux... Une... Allons, c'est fini Schumacher a tout arrêté, l'Allemagne va passer...

89'20". Centre de Senor, tête de Maceda.

Auf wiedersehn, Toni, Karl-Heinz, Ulrich, Klaus, Bernd, auf wiedersehn !

B.V.

La fiche technique

Espagne bat Allemagne 1-0 (mi-temps 0-0).

Parc des Princes, à Paris. 47 691 spectateurs. Arbitrage de M. Christov (Tchécoslovaquie).

Carton jaune à Goicoetchea (28°).

But de Maceda (89°).

Espagne : Arconada - Senor, Goicoetchea (puis Salva, 28°), Maceda, Camacho - Gordillo, Victor, Julio Alberto Moreno (puis Francisco, 81°), Gallego - Santillana, Carrasco.

Allemagne : Schumacher - Bernd Förster, Karl-Heinz Förster, Stielicke, Briegel - Brehme (puis Rolff, 79°), Meier (puis Littbarski, 60°), Matthaus - Allofs, Völler, Rummenigge.

Portugal-Roumanie : le bonjour du vieux

Trent-quatre ans. Un âge canonique ?

Certainement, pour ceux dont les qualités footballistiques sont plus proches de celles d'un marathonien que d'un artiste.

Pour Nene, le centre-avant de Benfica, excellent technicien, buteur exceptionnel qui vient de décrocher cette saison un nouveau titre de meilleur réalisateur national (21 buts, à égalité avec Gomes),

trente-quatre ans, ce n'est pas encore l'âge de la retraite.



But de Nene, devenu remplaçant en équipe nationale.

C E fut pourtant celui du banc de touche dans la majeure partie de cet Euro 1984. Fernando Cabrita, le sélectionneur portugais, animé par des intentions de prudence pour le moins excessives, qui le poussèrent à n'utiliser le plus souvent qu'un seul attaquant (à l'exception de ce match contre la Roumanie où Gomes débuta aux côtés de Jordão), ne jugea pas utile, en tout cas, de faire de Nene un titulaire.

Il fallut attendre ce dernier match du premier tour, et la dernière demi-heure, alors que les deux équipes étaient encore à 0-0, pour que Nene fasse enfin sa première apparition dans la compétition.

Un but superbe.

Double résultat : le « vieux », bien en jambes, toujours aussi svelte, rapide et incisif, apporta en premier lieu sa technique et son expérience, ce qui remit un peu en selle un milieu de terrain tournant en rond depuis la blessure de Chalana dans le premier quart d'heure de jeu. Premier apport. Le second allait être encore plus spectaculaire : Nen, d'une reprise de volée superbe, inscrivait le seul but du match à dix minutes de la fin, et offrait ainsi au Portugal son billet pour les demi-finales.

En l'occurrence, il venait de sauver sa sélection et, peut-être même, la tête de Cabrita. Il venait aussi de sauver de l'ennui complet un match qui menaçait de se terminer sur un nouveau 0-0, tant les deux équipes paraissaient alors incapables de se créer la moindre occasion de but.

le bonjour du vieux

Pour le Portugal, cette dernière demi-heure du premier tour confirmait ce que l'on s'acharnait à penser depuis le premier match. A savoir qu'en osant, qu'en prenant des risques, elle était capable de s'imposer à n'importe qui. Avec Nene, Jordão et Gomes, elle jouait enfin avec trois attaquants. Et ce n'est donc pas un hasard si elle prit peu à peu l'ascendant sur une Roumanie toujours aussi passive et lente.

Un épilogue logique.

Une Roumanie qui pouvait regagner Bucarest sans laisser de regrets dans l'esprits des foules françaises. Emportant avec elle l'image d'un groupe de bons joueurs n'ayant pu s'exprimer par la faute de son entraîneur, Lucescu, qui avait misé sur le calcul.

Faute de mieux, d'un spectacle un tant soit peu riche et haut en couleur, ce Portugal-Roumanie nous offrait au moins une forme de respect de la logique sportive. Les plus audacieux, pendant une demi-heure certes seulement, mais les plus audacieux quand même, continueraient leur chemin dans la compétition.

Cela aurait pu être pire...

Luc VIRGIS.

La fiche technique.

A Nantes, Portugal bat Roumanie 1-0 (0-0). 25 000 spectateurs. Arbitrage de M. Fahnler (Autriche). Temps lourd. Pelouse excellente.

But : Nene (81').

Avertissements à Irimescu et Iorgulescu.

Portugal : Bento-João Pinto, Lima Pereira, Eurico, Alvaro-Frasco, Carlos Manuel (puis Nene, 64'), Sousa, Chalana (puis Diamantino, 17'), Jordão, Gomes.

Roumanie : Moraru-Rednic, Stefanescu, Iorgulescu, Ungureanu-Klein, Bölöni, Irimescu (puis Gabor, 58'), Negrila-Coras, Camataru (puis Augustin, 35').



Camataru : déception.

La déception Catamaru

On l'attendait.

Avec sa réputation flatteuse de baroudeur des surfaces de réparation, de buteur.

On l'espérait, grande vedette du football roumain en l'absence de Balaci, resté à la maison pour cause de blessure.

AL'IMAGE de Jupp Derwall, qui disait le plus grand bien de lui avant le début de l'épreuve, ses adversaires se faisaient déjà des cheveux pour résoudre le problème de sa neutralisation.

Eh bien ! Rodion Camataru, avant-centre de Craiova, a déçu tout son monde.

On l'a bien vu, avec sa silhouette à la Delio Onnis, en plus grand, mais avec la même allure, bas baissés, brun comme l'ébène, mais on ne l'a vu que pour s'impatiser en vain.

Camataru, vingt-cinq ans, ne réussit jamais à confirmer sa réputation. Tout au plus se contenta-t-il de quelques remises, de quelques tentatives face au but adverse, qui furent toutes vouées à l'échec.

Certes, au sein d'une équipe roumaine ayant tout misé sur l'attentisme, le refus de prendre le moindre risque, sa tâche n'était pas aisée.

D'autant que les stoppeurs aussi l'attendaient. Mais, quand même, jamais, au travers des rares actions qu'il lui fut donné de réaliser, il n'arracha le moindre soupir d'admiration (ne parlons pas de cris) aux spectateurs de Nantes, Lens ou Saint-Etienne.

Quand on sait qu'il compte une quarantaine de sélections en équipe nationale, où il débuta à l'âge de vingt ans, que Bruges, Kaiserslautern, entre autres clubs occidentaux, ont déjà essayé de s'attacher ses services, on ne peut être que déçu.

Lucescu le fut lui aussi, puisqu'il sortit son avant-centre avant même la fin de la première mi-temps, lors du match Roumanie-Portugal.

Le grand Rodion nous doit une revanche. Elle viendra peut-être avec Craiova, demi-finaliste de la Coupe U.E.F.A. en 1983.

France, 3 - Portugal, 2 retour de l'enfer

Un boulot titanesque de Tigana,

*Un centre en retrait Platini qui fusille trois ou quatre Portugais
qui, amassés devant leur but, restent à genoux ou le cul par terre.*

Une explosion de joie qui embrase les joueurs aux maillots bleus.



Débordement de Tigana et centre en retrait pour Platini, qui fusille trois ou quatre défenseurs portugais.

EMBRASSADES, embrassades ! Une pyramide d'allégresse. De grosses étreintes par-ci, quelques petites tapes par-là, celle que par exemple Hidalgo donne presque subrepticement (attention aux délégués de l'U.E.F.A. !) sur la joue de Platini. Puis Platini, toujours, trente-quatre buts en équipe de France derrière lui maintenant, qui salue la foule tel un

empereur italien (de Turin, pas de Rome) tandis que les Portugais, pas lourds, visages hébétés quittent tristement le terrain, le « vieux » Bento, trente-six ans aux prunes, essuyant furtivement une larme... Les images défilent encore toutes fraîches devant les yeux. Fugitives mais quasi-indélébiles. Riches d'émotions et porteuses d'espérances : la France est

en finale, elle sera peut-être championne d'Europe demain...

Le public marseillais en prend plein les mirettes, il emmagasine des souvenirs pour plusieurs générations de supporters : dans l'imagerie populaire cette folle soirée de Marseille rejoindra celle de Seville, même si la rencontre qui vient de s'achever n'a pas eu la même qualité technique que

le France-Allemagne de juillet 1982...

Il y a deux ans le couperet avait tranché la tête des Tricolores. Cette fois il est passé tout près. Eh oui, le Championnat d'Europe, « son » Championnat d'Europe a bel et bien failli s'arrêter pour la France au Stade-Vélodrome. Contre le Portugal. Le modeste Portugal ! Une équipe sur laquelle personne n'aurait voulu parier un escudo avant le coup d'envoi...

Personne ? Ah si : Fernando Cabrita ! L'entraîneur portugais depuis la qualification de son équipe pour le second tour ne doute plus de rien :

— *A présent nous sommes capables de battre n'importe quelle équipe au monde, a-t-il décrété.*

deux aussi grands pays de football pouvait produire des spectacles autant ennuyeux. En ce moment le football va mal...

Toni, l'un des nombreux adjoints de Cabrita, se veut un peu moins catégorique que son patron. Il croit cependant que ses compatriotes ont leurs chances :

— *Les Français, constate-t-il, n'ont pas encore rencontré une seule équipe leur ressemblant. Cela leur a facilité la tâche. Nous, nous avons un style latin et ça, je suis sûr que les Tricolores n'aimeront pas. Nous allons leur poser de gros problèmes.*

Sur ce dernier point, Toni ne se trompe pas. Sur le reste, en revanche, il exagère : les Portugais n'ont jamais

Finallement, il a opté en faveur du Bordelais. Pourquoi pas ? D'autre part il a rappelé Le Roux en défense centrale. « La faucheuse monégasque » a recouvré le plein usage de son genou blessé et son retour fait plaisir à Maxime Bossis qui préfère jouer libero derrière un stoppeur spécialiste plutôt que d'alterner les rôles avec Patrick Battiston. Mais à part ça, on n'est pas sûr du tout que la rentrée de Le Roux sera bénéfique...

On a même vaguement l'impression qu'on en est revenu aux données de France-Danemark qui reste de loin le match le moins convaincant accompli par les Tricolores et ce n'est pas forcément rassurant. Hidalgo après avoir joué les risque-tout contre les Belges serait-il redevenu prudent ?



Franchement on ne s'en était pas aperçu. Ou alors cela traduit un sacré nivellement par le bas. Après tout il n'a peut-être pas totalement tort l'ancien coach de Tomar, Bela Maro et Rio Ave (tiens, rien que des clubs de seconde division) quand on sait que Pelé, de passage à Paris, vient de déclarer :

— *J'ai assisté récemment à Brésil-Angleterre et je ne pensais pas que*

confectionné au cours de cet Euro un jeu aussi brillant que celui des Tricolores lorsqu'ils sont en plein boum. Comme à Nantes par exemple. C'était il y a huit jours. Déjà ! Hidalgo a repris des recettes similaires en ce sens qu'il a de nouveau fait des cachotteries concernant la composition de son équipe Lacombe ou Ferreri ? Il ne savait pas, paraît-il, quel attaquant adjoindre à Didier Six.

Côté portugais, Cabrita, vous l'avez sans doute deviné, n'a pas fait, lui non plus, de folies allant dans le sens de l'offensive. Au dernier moment il a décidé d'incorporer Diamantino aux côtés de Jordao. Cela ne fait tout de même que deux avants puisque c'est Gomes qui paie la note de l'opération.

Dès les premières minutes de la rencontre on a d'ailleurs confirmation qu'attaquer n'est pas vraiment le truc

retour de l'enfer

des Portugais. Pas celui de Cabrita en tout cas. A la dixième minute, sur un coup-franc en faveur de Giresse, on note dix joueurs, oui dix joueurs, pas un de moins, prêts à barrer l'accès de la cage de Bento. Jordao et Diamantino ? En défense comme les autres !

Comme prévu, on assiste donc à une bataille de milieu de terrain. Une sorte de football-ronron où les actions d'envergure sont exclues. Chacun rechigne à se découvrir, les Portugais surtout qui ont tendu une nasse dans laquelle les rares offensives françaises viennent échouer comme des poissons aveugles. Le Roux, fidèle à ses mauvaises habitudes, et Fernandez qui, de temps à autres, fait l'idiot (qui a dit : « Ça lui va bien ? ») mettent des coups. Frasco ne donne pas, dans ce genre, sa part au chat alors que Jaime Pacheco s'attache, lui, à la surveillance de Platini. Il ne le fait pas bêtement, « à la Berggreen », il s'efforce, tout de même, de garder toujours un œil fixé sur le meneur de jeu français. On ne saurait trop lui donner tort : « Platoche », c'est comme le lait sur le gaz, vous pensez trois secondes à autre chose et vous retrouvez la balle dans vos ficelles. A moins, évidemment, de pratiquer une tactique moins stupide que le marquage à la culotte. Mais justement les Portugais ne se débrouillent pas mal du tout en effectuant un alliage mi-zone, mi-individuelle. L'inconvénient pour eux est que l'exercice requiert beaucoup d'hommes. Ceux qui manquent devant...

Pacheco emploie donc des moyens licites pour neutraliser Platini. Enfin, à peu près licites... A la vingt-quatrième minute, il tend un peu trop la jambe. Coup franc face au but. Le Turinois place la balle... Sûr que Bento et ses potes ont étudié cent fois, magnétoscope à l'appui, la façon dont Michel tire ses coups francs. Ça doit se bousculer en ce moment dans leur têtes... Seulement voilà, plus malin que Platini on ne trouve pas actuellement sur les terrains.

— C'est toi qui le tire, a-t-il glissé à Domergue.

Et, tandis que les Portugais attendent un ballon lifté de l'ex-nancéen, qu'est-ce qui leur arrive en pleine poire et perfore leur mur ? Un boulet du gauche du défenseur toulousain !

Domergue ? Tiens, on ne le connaissait guère comme tireur de coups-francs celui-là ! Alors en plus de Platini, de Genghini, de Six, de Rocheteau, il y aura dorénavant Jean-François Domergue ! Car la balle, eh bien elle est au fond des filets de Bento !

But sur coup franc donc. Faut-il pour autant se rouler de joie par terre ? Certainement pas. Car c'est bien tout ce qu'il y a eu à se mettre sous la dent durant une première période soporifique comme cela devrait être interdit en demi-finale d'un Championnat d'Europe. Aucun attaquant, qu'il soit portugais ou français, n'a réussi à décocher un seul tir cadré ! Et l'on se demande si d'une part les Tricolores vont se contenter de vivre chichement sur leur avance et si, d'autre part, les gars de Porto et de Lisbonne ont l'intention de s'extraire de leur réserve... Dans leur situation, il faudrait tout de même mieux...

C'est ce que doit penser Cabrita qui se décide (enfin !), et d'une, à faire rentrer Gomes à la place de Diamantino et, de deux, Nene à celle de Sousa. Alors, il joue avec trois attaquants le Portugal ? pincez-vous, on rêve... Non, il convient tout de même de rester les pieds sur terre. Pour deux raisons. La première est que Sousa, qui vient donc de sortir, c'était l'un des milieux de terrain les plus offensifs de l'équipe de Cabrita, la seconde est que Gomes décroche des avant-postes. Le Portugal en reste donc à deux attaquants, disons deux et demi avec le petit Chalana, qui multiplie les incursions à l'aile gauche, au grand dam de Patrick Battiston qui ne voit guère la couleur du ballon dans les duels qui l'opposent au super-technicien de Benfica.

Sous l'impulsion de leur petit meneur de jeu, les Portugais reprennent quand même petit à petit du poil de la bête. En se libérant de consignes trop défensives. Et qu'est-ce qui se passe alors ? Eh bien non seulement il joue beaucoup mieux mais les Français aussi : ils n'ont plus affaire à des adversaires uniquement préoccupés de détruire et ils en profitent. La conséquence essentielle de ce changement d'esprit est que le match qui tournait au sinistre devient progressivement fort intéressant. Quand deux équipes veulent jouer au foot, c'est tout le football qui en profite.

Les Portugais ont enclenché le mouvement et il est, après tout, normal qu'ils en profitent le plus même si avant de toucher les dividendes de leurs initiatives, ils ont frôlé le K.O. Car au début de la

seconde mi-temps, les Tricolores se mettent soudain à improviser. Leurs offensives partent de tous les côtés. Renversments de jeu, redoublements de passes, une-deux, tirs de volée, ça c'est du foot. Luis Fernandez, Alain Giresse et Platini installent Bento sur des charbons ardents. Seulement le gardien de Benfica s'envole une fois, deux fois, trois fois et il plonge dans les pieds des gars qui se présentent devant lui. Héroïque, il évite la casse. Si bien qu'à la soixante-quatorzième minute, la France ne compte toujours qu'un petit but d'avance. C'est le moment que choisit Chalana pour s'infiltrer pour la énième reprise sur le flanc droit de la défense tricolore. Son centre atterrit pile sur la tête de Jordao qui ne laisse pas filer l'occasion d'expédier Bats aux pâquerettes. 1-1 et Hidalgo a fait sortir Lacombe au profit de Ferreri. Les Français en seraient-ils au 4-5-1 ? Tout de même



Domergue.



Jordão, auteur de deux buts devant la France.

pas car Platini est passé à la pointe de l'attaque. Encore heureux !

Michel est d'ailleurs celui qui pose le plus de problèmes aux défenseurs portugais et Six profite de l'une de ses actions qui a échoué de justesse sur Bento pour expédier un bolide sur la barre. Reste que l'équipe de Chalana ne cède pas avant la fin du temps réglementaire et, bien au contraire, durant la première partie des prolongations, c'est elle qui se crée les meilleures occasions. par un tête de Nene d'abord, Bats évitant la catastrophe de justesse. Et puis au terme d'un énorme travail de Chalana (encore, toujours lui), par une reprise de volée de Jordao. L'avant-centre portugais a certes raté son shoot mais la balle après avoir frappé la pelouse, rebondit comme au billard et va se ficher dans la lucarne.

2-1 pour le Portugal, voilà les Français dos au mur avec vingt-trois minutes devant eux pour refaire surface.

Alors, on oublie les tactiques et le côté émotionnel de l'affaire l'emporte largement sur le technique. Les Tricolores vont tous de l'avant. Ils confondent un peu abordage et

lucidité. Ce n'est pas trop grave car les Portugais se sont exagérément repliés (comme certains à Séville il y a deux ans, vous voyez lesquels !) et ils perdent ainsi totalement le contrôle des opérations. Ils oublient de conserver la balle quand elle passe dans leurs pieds et la renvoient naïvement n'importe où. Autant dire à Maxime Bossis et ses copains. La presson française se fait à chaque seconde plus intense. Et Domergue à six minutes de la fin puis Platini, tout au bout du suspense, renversent la vapeur.

Cette fois la France a évité Seville...

— *Nous avons effectué le voyage à l'envers déclare Michel Hidalgo, nous sommes allés de l'enfer au paradis...*

Reste qu'on ne sait toujours pas comment cette équipe tricolore peut passer d'un football mièvre, tout juste solide, comme face au Danemark et durant la première période de ce France-Portugal à un jeu emballant comme à Nantes ou pendant certaines phases qui viennent de se dérouler au Stade Vélodrome...

B.V.

La fiche technique

France bat Portugal : 3-2 après prolongations (mi-temps : 1-0 ; fin du temps réglementaire : 1-1).

Stade-Vélodrome de Marseille. 54 468 spectateurs. Excellent terrain. Très bon échange. Arbitrage de M. Bergamo (Italie).

Cartons jaunes à Lacombe (44^e), Lima Pereira (26^e), Eurico (89^e), Gomes (104^e).

Buts pour la France : Domergue (24^e et 114^e), Platini (119^e). Pour le Portugal : Jordao (74^e et 97^e).

France : Bats - Battiston, Le Roux, Bossis, Domergue - Fernandez, Tigana, Girresse, Platini - Lacombe (puis Ferreri, 66^e), Six (puis Bellone, 101^e).

Portugal : Bento - Joao Pinto, Eurico, Lima Pereira, Alvaro - Jaime Pacheco, Frasco, Sousa (puis Nene, 63^e), Chalana - Jordao, Diamantino (puis Gomes, 46^e).

Espagne, 1 - Danemark, 1

(5 pénalties à 4)

Fatigue contre jeu simpliste

*D'un côté une équipe qui a déjà dilapidé beaucoup de forces
et commence à ressentir les méfaits de la fatigue.*

C'est le Danemark.

*De l'autre une formation qui ne sait pas très bien
ce que jouer au football veut dire.*

C'est l'Espagne.

Que faut-il attendre de cette confrontation ?

Pas grand'chose de bon sans doute...

ET c'est vrai que le jeu ne va pas voler haut, que certains Danois vont assez vite se révéler incapables de mettre encore un pied devant l'autre tandis que les copains d'Arconada essaieront, eux d'aligner trois passes consécutives. Sans presque jamais y parvenir... Heureusement il va y avoir un suspense fou, fou, fou et c'est cela, uniquement cela, qui va sauver la soirée de la tristesse.

Les hommes de Sepp Piontek, donc, sont crevés. Tout de suite, on ne s'en aperçoit pas. Tant qu'ils possèdent encore un semblant de fraîcheur ils donnent, en effet, véritablement la leçon à des Espagnols qui cherchent désespérément leur inspiration (mais pourquoi diable l'oublient-ils toujours aux vestiaires ?) Lerby, un bosseur de première, l'adroit Arnesen, le vif Laudrup et l'intenable Larsen en font voir de toutes les couleurs à leurs gardes du corps qui s'efforcent pourtant de ne pas les lâcher d'un crampon. Les Danois qui, au fond d'eux-mêmes, doivent bien se douter que le temps risque d'œuvrer contre eux, frappent fort d'entrée : dès la sixième minute, Lerby ouvre sur la droite, direction Arnesen, lequel centre vite fait sur la tête de Larsen. Dans un excellent réflexe, Arconada parvient à renvoyer le ballon... mais juste dans les pieds de Lerby qui a suivi. Boum : ça fait 1-0 pour les Nordiques.

Madre de dios, les Espagnols filent un vilain coton. Ils ne savent plus à quel saint se vouer. Et ils stoppent une action Laudrup-Arnesen, de

façon fort suspecte, à la limite de la surface. Mais c'est surtout ce diable de Larsen qui leur procure des soucis. Il joue les cyclones et emmène tout sur son passage : la balle et les adversaires qu'il déracine tels de vulgaires arbustes. Comment faire ? « On sort la faucheuse » décident d'un commun accord Gordillo et Salva. Et vlan : Larsen à terre une première fois ! Et re-vlan : Larsen en train de brouter le gazon une seconde fois ! Seulement M. Courtney ne se dégonfle pas. Et un carton, un, pour Gordillo ! Et deux cartons, deux, pour Salva ! Aie, ça se complique pour eux...

Même Maceda n'arrive pas à trouver la clef des problèmes posés par les Danois. Athlétiquement les défenseurs de Quist possèdent, en effet, du répondant et dès qu'il se pointe avec ses gros sabots pour tenter de placer un coup de tête meurtrier, le libero espagnol suscite la réaction de Busk qui accourt à sa rencontre. Comme ni l'un ni l'autre ne semblent spécialement fins, dans le jeu du moins, leurs rencontres répétées font vite tilt. Dès la vingt-quatrième minute, un choc les laisse K.O. sur la pelouse. Les deux soigneurs accourent un peu d'eau fraîche pour Maceda, un bon coup d'éponge pour Busk, ça y est ils ont recouvré leurs esprits. Tout cela n'est qu'assez accessoire. Disons que ça meuble les temps morts. Or, justement de temps morts, le match en profuse à satiété. Il y en a même trop ! Bousculez-nous un peu sinon on va s'endormir ! Il

faut dire que les Nordiques ralentissent considérablement leur cadence, ils se replient de plus en plus, décidés visiblement à se contenter de leur avance. Pour l'accroître, ils misent tout juste à l'occasion sur un contre de Laudrup. Ils lui expédient de longues balles en profondeurs. Laudrup court un peu partout pour tenter de les attraper. Mais à ce jeu, il s'épuise le pauvre. Quant à Larsen, il a déjà beaucoup donné depuis le début du Championnat d'Europe, il commence à manquer de jambes...

Tout cela, ce jeu assez simpliste et cette fatigue, devraient faire le bonheur des Espagnols. Ce n'est pas tellement évident. Car le fait qu'ils sont placés de plus en plus dans l'obligation de prendre des initiatives ne les met pas spécialement à l'aise. Et vloum, une fusée à destination de la tête de Santillana ! Et re-vloum une autre pour essayer de placer Carrasco sur orbite... Plutôt rudimentaire comme système ! D'autant que les Danois qui ne sont tout de même pas tombés de la dernière averse se méfient du crâne de l'avant-centre du Real Madrid comme de la peste. Le grand et solide Nielsen (1,90 m, 84 kg) a été chargé de tenir auprès de lui le même rôle que Busk face à Maceda, il joue les anti missiles.

Pif-paf : dans les deux camps les défenseurs frappent donc très fort en direction de leurs attaquants, ces derniers, après tout, n'ont qu'à se débrouiller... Les Nordiques, meilleurs footballeurs et un peu moins

mal organisés bénéficient au début de la seconde période de plusieurs possibilités de réaliser le K.O. Notamment sur une belle action Larsen-Arnesen qui voit le premier lancer le second sur la droite. L'Anderlechtois se retrouve en position de déséquilibre, il ne peut tirer et tout le monde, les défenseurs d'Arconada en premier, croient qu'il va centrer. Au lieu de cela, Arnesen se retourne, repique vers le but et décoche un tir qui surprend totalement Maceda et ses copains. But ? Non, le cuir s'écrase sur le poteau ! La chance à ce moment tourne délibérément le dos aux Danois, car c'est bien une balle de match qui vient de se dérober devant eux. A 2-0, jamais les Espagnols ne seraient revenus ! Soren Lerby a encore le malheur de laisser filer une belle occasion lorsqu'au terme d'une nouvelle contre-attaque, il se présente à portée de tir d'Arconada. Mais au lieu du boulet qu'il faudrait, le milieu de terrain du Bayern de Munich expédie un shoot de bonne sœur que le le gardien basque capte sans aucune difficulté. Il est crevé Lerby !

Ses potes le sont tout autant. Leurs contres deviennent de plus en plus rare. De plus en plus mous. La domination espagnole s'accroît. Miguel Munoz, sentant que le vent a changé, lance alors un attaquant supplémentaire sur la pelouse : Manuel Sarabia remplace Julio Alberto et vient épauler Santillana et le fantasque Carrasco. Il reste une demi-heure à jouer. A résister pour les Danois qui s'arqueboutent de plus en plus autour de Morten Olsen, leur libero et capitaine Morten fait preuve, c'est à noter dans le contexte d'une lucidité remarquable au milieu de l'orage espagnol qui déferle. Les Bertelsen, Berggreen, Sivebaek, Lerby, eux, s'agrippent à leurs adversaires comme des roquets aux mollets du facteur. Seulement, là encore, la lassitude joue contre eux. Elle alourdit leurs muscles et aussi leurs réflexes. Il suffit de l'apport d'un nouvel élément pour que la mécanique mise au point par Piontek se dérègle. La rentrée de Sarabia s'avère ainsi suffisante pour troubler profondément l'arrière garde nordique. Personne ne sait trop qui doit se charger de sa surveillance. De plus, Sarabia, attaquant de l'Atletico de Bilbao, est loin d'être maladroit. Ses slaloms jettent la perturbation dans les rangs adverses et Santillana rate de peu l'occasion d'en profiter. Juste après, Sarabia, toujours lui, expédie un ballon sur le montant. Sepp Piontek qui croyait avoir tout inventé en

n'alignant que trois défenseurs et cinq milieux de terrain (*« puisqu'il n'y a que deux attaquants dans la plupart des autres équipes, a-t-il doctement expliqué, j'ai pensé que trois arrières suffisaient, je suis pour les procédés révolutionnaires »*) doit chercher sa règle à calcul » qu'est-ce qu'il faut faire quand l'adversaire présente trois avants ? C'est un scientifique Piontek, on nous l'a assez dit !

Il n'a pas le temps de résoudre le problème. A la soixante-septième minute, Maceda hérite de la balle à vingt mètres du but, non pas sur sa tête mais dans ses pieds. Posément, il ajuste un bolide que Quist ne peut que regarder passer... 1-1, l'Espagne a refait surface et la suite s'annonce vraiment délicate pour les Danois. Piontek essaie bien d'insuffler du sang frais en sortant Arnesen au profit de Jesper Olsen mais outre que ce dernier manque singulièrement de clairvoyance par rapport à son prédécesseur, il écope à peine cinq minutes après son entrée, d'un carton jaune qui modère singulièrement ses ardeurs. Il faut dire que l'Anglais Courtney ne badine pas avec le jeu dur et qu'il a le carton facile. Maceda s'en aperçoit à son tour à ses dépens. Pour lui, c'est un coup dur : c'est le deuxième qu'il reçoit depuis le début du championnat d'Europe et, quoi qu'il arrive, il suivra la finale depuis les tribunes. Le héros (!) de la soirée sera aussi l'un des plus malheureux...

En attendant, il est bon, lui et les vingt et un autres acteurs du match, pour une rallonge de trente minutes. Preben Larsen aurait sans doute pu éviter ces prolongations lorsque sur un centre en retrait de Jesper Olsen, il s'est retrouvé bien placé face à la cible. Seulement il s'est trop précipité et a shooté largement au-dessus. Quel manque de jugeotte ! Larsen décidément n'a plus ses jambes d'il y a huit jours. Et par la même occasion plus sa tête !

Ah ! Ça sent le roussi pour les Nordiques. Ole Quist, heureusement pour eux, veille au grain et il se révèle un gardien aux étonnantes qualités. Trente ans, flic dans le civil (*« et ce n'est pas un emploi bidon »*, précise-t-il), il ne s'inclut pas parmi les Danois dont on a le plus parlé. Il démontre pourtant que comme beaucoup de ses potes il n'aurait pas déparé l'effectif d'un club pro de Belgique, de Hollande ou d'Allemagne. Il compte en tout cas parmi ceux qui permettent à son équipe d'atteindre le terme des deux heures de jeu sans casse supplémentaire. Les Danois y parviennent tant bien que mal, sans Morten Olsen qui a bout de forces a dû laisser sa place à Brylle

son camarade d'Anderlecht, ni Berggreen qui, lui, s'est fait expulser. Sale temps pour l'ex-garde du corps de Platini !

Reste à tirer les pénalités. Brylle, Santillana, Jesper Olsen et Senor expédient tour à tour la balle dans les filets. Deux partout donc. A Laudrup de shooter. Arconada bondit du bon côté et repousse. Il laisse éclater sa joie. Pas pour longtemps. M. Courtney estiment que le goal basque a bougé avant le tir (ce qui n'est pas évident) et accorde une seconde chance à Laudrup. L'attaquant de la Lazio, cette fois, fait mouche. Urquiaga l'imite dans la foulée. Lerby et Victor agissent de même. Nous voilà donc à quatre pénalités partout... Larsen prend son élan... Au dessus. A Sarabia de jouer. Une place en finale au bout de sa godasse. Son pied ne tremble pas, Quist est exécuté.

Pour le Danemark, le rêve est passé... Les Espagnols entament une sarabande de joie qu'ils n'auraient jamais espérer danser il y a dix jours. Mieux, voilà une heure et demie à peine, après le but de Lerby et le départ en trombe de Nordiques, ils ne semblaient plus posséder l'ombre d'une chance. Ah ! si les Danois avaient un peu moins misé sur le physique !

B.V.

La fiche technique

Espagne bat Danemark 1-1 après prolongations (mi-temps : 0-1, fin du temps réglementaire : 1-1) et 5 pénalités à 4.

Stade Gerland de Lyon. 47 843 spectateurs. Arbitrage de M. Courtney (Angleterre).

Cartons jaunes à Gordillo (20°), Salva (21°), Victor (28°), Maceda (87°), Arconada (120°) Berggreen (71°), Jesper Olsen (74°), Larsen (119°).

Expulsion de Berggreen (106°).

Buts pour l'Espagne : Maceda (67°). Pour le Danemark Lerby (6°).

Espagne : Arconada - Senor, Salva (puis Urquiaga, 102°), Maceda, Camacho - Victor, Julio Alberto Moreno (puis Sarabia, 60°), Gallego, Gordillo - Santillana, Carrasco.

Danemark : Quist - Busk, Morten Olsen (puis Brylle, 113°), Nielsen - Bertelsen, Lerby, Berggreen, Sivebaek, Arnesen (puis Jesper Olsen, 68°) - Laudrup, Larsen.

France, 2 - Espagne, 0 une finale médiocre

*Luis Arconada a plongé sur le ballon, l'a plaqué contre son ventre
et puis, il ne s'expliquera jamais
pourquoi, il a senti qu'il lui échappait.*

*La sphère a effectué deux ou trois tours sur elle-même,
franchi la ligne.*

*Luis, dans un geste désespéré a tenté de la rattraper.
Trop tard !*

ALORS, en se relevant, il l'a saisi dans ses mains, ce ballon maudit et, d'un coup de pied, l'a envoyé valdinguer dans les tribunes. Trahi ! Le gardien est un homme seul. « *La différence avec les autres, dit joliment le Danois Quist, est que, moi, je ne sais pas jouer au foot. Alors je me contente de les regarder et d'arrêter les balles.* » En ce moment, Arconada est plus seul que jamais. Solitaire et malheureux.

Bien sûr, aucun copain ne lui a adressé le moindre reproche, ils savent tous que s'ils en sont là c'est en grande partie grâce à lui et à ses parades l'autre soir à Lyon. Mais Luis le Basque n'a pas besoin qu'on lui fasse un dessin. Il connaît l'étendue de sa faute et il se doute bien que, sauf miracle, l'Espagne vient de perdre le Championnat d'Europe. Les clameurs assourdissantes qui montent des tribunes lui font mal. Il voudrait

mettre ses deux mains sur les oreilles et ne plus les entendre. Il cligne des yeux, passe une main dans ses cheveux, imagine la télé qui abreuve des millions et des millions de gens d'accablants ralentis, se demande quel cauchemar il vit : comment a-t-il pu, lui, commettre pareille bourde ?

Quel but bête ! Quel symbole aussi ! Un but de raccroc pour une finale médiocre ! Un but sur coup franc pour un match haché par les



Coup franc de Platini, Arconada laisse passer le ballon sous son ventre après s'en être emparé, c'est le but le plus chanceux du Championnat.



une finale médiocre

mauvais gestes à tel point que l'équipe victorieuse le termina à dix, l'un des siens ayant été renvoyé aux vestiaires avant l'heure... On a beau, en effet, retourner les séquences de la rencontre dans tous les sens, on ne discerne pas très bien quels motifs de satisfaction on peut y trouver. Bien sûr il y a la victoire. Mais ça, on le laisse aux chauvins... En fait le plus réconfortant est que ce soit tout de même le meilleur qui ait gagné, ce qui n'arrive pas forcément à tous les coups. Le reste...

Bon, reprenons l'affaire par le commencement, c'est-à-dire par les heures qui précèdent le coup d'envoi. Dans les deux camps, on s'était encore fait des cachotteries. Michel Hidalgo se refusait à dire qui, de Bellone ou de Ferreri, jouerait alors qu'il laissait planer un doute sur la présence de Fernandez, genou gauche douloureux. En revanche il a décidé de laisser Six sur la touche, ce qui a provoqué un gros chagrin et une petite bouderie de Dider. Quant à la défense, pas de changement : Manuel Amoros qui n'est plus suspendu aurait pu être aligné dès le départ mais le sélectionneur a préféré conserver les défenseurs qui ont affronté le Portugal, c'est-à-dire Battiston, Le Roux, Bossis et Domergue. Il est vrai qu'il était délicat d'enlever ce dernier après ses deux buts de Marseille. Quant à Le Roux, malgré son jeu brutal et son manque de souplesse, ce n'est sans doute pas vraiment le jour de l'ôter : avec le jeu de tête de Santillana, il faudra se méfier des balles aériennes.

Côté espagnol, la vie de Miguel Munoz a été empoisonnée par les suspensions de Maceda et de Gordillo à la suite des cartons jaunes que leur a fort justement infligés M. Courtney à Lyon. La punition tombe d'autant plus mal que Goicotchea n'est toujours pas en état de tenir sa place :

— *Il me faut remanier ma défense centrale et trouver un nouveau meneur de jeu*, maugrée Munoz.

Bof, on n'a jamais tenu Gordillo pour un stratège de premier ordre. Un gars qui court énormément de terrain et qui tombe beaucoup de ballons d'accord, un modèle de lucidité certainement pas.

Le sélectionneur espagnol opte pour le maintien de Salua à la place de Goicotchea et il demande à Ricardo Gallego de descendre d'un cran sur l'échiquier tactique : libero au lieu de milieu de terrain. Gallego est un joueur qui sait jaillir, possède une bonne technique et voit clair, après tout il n'y a pas de raison pour qu'il ne fasse pas oublier Maceda...

— *Oui, mais Maceda marquait des buts*, soupire Munoz.

Bon, il ne va tout de même pas nous faire passer son libero madrilène pour un génie irremplaçable...

Reste, quand on sait que le Sévillan Francisco Lopez-Alfaro, appelé plus communément Francisco se substituera à Gordillo, à deviner qui surveillera Platini. Señor ? Camacho ? Victor ? Sur le sujet, Munoz joue motus et bouche cousue :

— *On verra ça. Il y a tellement d'autres Français à neutraliser !*

Dès les premières secondes du match, on est fixé : c'est le Madrilène José Antonio Camacho, vingt-neuf ans, cinquante sélections derrière lui, qui s'attache à la foulée de Platini. On ne tarde pas non plus à connaître la tournure que les Espagnols entendent donner aux débats. Et là, pas de surprise, ce sera dur mon bon monsieur, très dur même. Il n'y a même pas une minute et demie que l'on joue et Lacombe mange déjà l'herbe aux abords de la surface. C'est Salva, lequel s'apprête à ne pas lui laisser un seul instant de répit, qui l'a envoyé le goûter. Coup franc.

— *Platini ! Platini !* hurle le public.

Pas d'affolement !... Le tir se perd dans le mur.

Camacho qui suit Platini donc, Salva qui colle à Lacombe, Victor qui s'occupe de Tigana, Urquiaga qui ne quitte pas Bellone, Señor et Julio Alberto qui surveillent Giresse, Gallego qui bouche les trous en jouant presque à côté de Salva : les Espagnols ne dissimulent pas leurs intentions. Ils cherchent d'abord à empêcher les Français de développer leur jeu, à essayer de les contrer ensuite. Un sprint de Carrasco, une fusée que reprendrait le crane de Santillana, on ne sait jamais semblent-ils penser. On peut toujours rêver...

Les Français eux, restent fidèles à leur 4-4-2- Lacombe est plus ou moins sacrifié en pointe. Il se bat dans de telles conditions qu'il dispose vraiment de peu de chances de voir le ballon. Il lui faut de la persévérance, du courage et aussi un certain talent pour se battre dans de telles conditions. Il travaille pour Giresse et Platini en tentant de leur ouvrir des brèches. Mais ni l'un ni l'autre ne

parviennent à se défaire du marquage qu'ils doivent supporter et ils se conjuguent mal leurs actions. Ils discutent... sans trouver de solution. Bellone de son côté occupe le flanc gauche, ce qui représente beaucoup de champ étant donné qu'il campe parfois sur la même ligne que... les défenseurs. Ceux de l'équipe de France ! Il essaie de partir de loin comme à la vingt-sixième minute où, ayant démarré pied au plancher, il s'apprête sur une contre-attaque, à laisser Gallego sur place. Ensuite la route du but sera libre... Tu parles ! Gallego n'hésite pas, il cravate salement l'ailier monégasque ! On ne va pas aussi facilement, droit vers la cage d'Arconada !

Le 4-4-2 français se distingue donc encore une fois par l'inoccupation insuffisante du côté droit de l'attaque (malgré les incursions épisodiques de Fernandez et Battiston) et une forte tendance à virer au 4-5-1. Certes les Tricolores dominent mais ils ne mettent jamais hors de position une défense espagnole très renforcée à laquelle, de temps à autres, même Santillana vient porter secours (sur les corners en faveur des Tricolores, c'est lui qui marque Le Roux). Qu'est-ce qu'on voit surtout ? Eh bien la balle qui voltige devant le domaine d'Arconada et qui est inlassablement renvoyée... Pas très gai comme spectacle.

Reste à savoir s'il est possible de faire du spectacle contre les Espagnols... Pour y parvenir il faudrait jouer plus juste, mieux occuper le terrain, effectuer des passes plus précises... Faute d'y parvenir les Français ne se créent pas une seule, non pas une seule occasion de but durant toute la première période, l'action la plus redoutable étant à inscrire à l'actif de Jean Tigana qui, aux alentours de la demi-heure de jeu s'est offert un slalom royal entre cinq adversaires. Seulement, en bout de course, tir de Boulet du Bordelais. Ça n'a guère inquiété Arconada.

Pire : si l'on y regarde bien, ce sont les Espagnols qui se sont montrés les plus dangereux et l'arbitre ma foi, le Tchèque Christov, le brave camarade n'a pas désavantagé les beaux. Il a ainsi fermé les yeux, ça valait mieux pour les Tricolores, lors d'une intervention suspecte, en pleine surface de Bosis sur Francisco... A part ça, Battiston a dû dégager sur sa ligne une reprise de la tête de Santillana sur un corner de Carrasco et puis, surtout le même Carrasco, a ponctué une contre-attaque par un joli centre en retrait que Santillana n'a su exploiter, Bossis s'interposant *in extremis* de la cuisse (ou de la main).

Bon sang, en quarante-cinq minutes, Arconada a connu nettement moins d'alerte que Joël Bats... Inquietant tout de même, non, pour une équipe de France cherchant un peu trop son inspiration. Comment pourrait-elle réussir à marquer un but en s'y prenant de la sorte ?

C'est onze minutes après la reprise que le gardien basque va sentir la balle s'échapper traitreusement sous lui... Neuvième but de Platini depuis le début du tournoi. Le plus vaseux. Mais sûrement pas celui qui compte le moins !

A partir de là, en effet, le match se trouve pratiquement terminé dans la mesure où leur handicap place les Espagnols dans l'obligation de construire le jeu. Autant demander à un cul-de-jatte d'aller vous décrocher la lune ! Les insuffisances de la formation de Munoz apparaissent moins criardes quand il lui suffisait de jouer les hérissons. Maintenant, le voilà contraint d'étaler ses lacunes au grand jour, telle une vieille élégante démaquillée au sortir de la douche, et c'est fou ce que cela lui fait mal. A part Santillana et peut-être Gallego, qui est-ce qui sait jouer au ballon dans cette équipe ? Ah ! Ils foncent les taureaux espagnols, mais tête baissée ! Et Maceda n'est pas là pour leur retirer l'épine qu'ils ont fichée dans le pied.

Les Français ne se montrent pas rayonnants pour autant. Ils songent surtout à vivoter sur leur avance. Il faut les comprendre : les voici en passe de donner à leur pays le premier titre de son histoire footballistique, que n'entendraient-ils pas s'ils le laissaient échapper ? On dira : la prudence ne constitue pas le meilleur moyen de conserver un résultat. C'est vrai. Seulement les Espagnols sont tellement aveugles que leur laisser prendre quelques initiatives ne représente pas grand danger. A part les balles dans le paquet...

Sur les contres, les Tricolores cherchent toujours à asséner le coup qui achèverait les bêtes. Dès que Platini accélère c'est plus ou moins la débandade dans les rangs adverses et la grande crainte de Camacho est que le Turinois se porte aux abords de la surface de réparation. Michel n'y pense pas tellement, même après que Genghini ait remplacé Lacombe. Il se contente de quelques incursions, histoire de procurer des chaleurs à Arconada comme lorsqu'il place une reprise de la tête au ras du montant...

On s'oriente donc ainsi tout doucement vers une victoire de gagne petits. Que voulez-vous que l'on vous



Platini est radieux. Le Président Mitterrand heureux.

dise d'autre ? Française oui, mais de gagne-petits ! Le second but de Bellone à l'ultime seconde ne change rien au sentiment qui prévaut : une passe de Tigana, un sprint du monégasque et, en conclusion, un shoot qui trompe de nouveau Arconada : 2-0. Cette fois la messe est dite et les espoirs espagnols ruinés. Seulement c'est un match de faible qualité qui s'achève. Une finale qui ne passerait pas à la postérité si elle n'avait été remportée par la France. Le bilan chiffré est d'ailleurs aussi éloquent que l'impression visuelle : un but abracadabranteur donc et un autre type de contre-attaque alors que l'équipe adverse, totalement découverte, abattait sa dernière carte. Mais aussi quarante-quatre coups francs (fichtre !), quatre cartons jaunes et, pour couronner le tout, l'explosion d'Yvon Le Roux... Comme quoi les joueurs brutaux ne jouent pas tous sous le maillot espagnol ! Que le football ait été « engagé » c'est évident, qu'il ait été de qualité, c'est une autre paire de manches !

B.V.

La fiche technique

France bat Espagne : 2-0 (mi-temps : 0-0).

Parc des Princes à Paris. 47 368 spectateurs. 432 millions de centimes de recette. Bonne pelouse. Bon éclairage. Arbitrage de M. Christov (Tchécoslovaquie).

Cartons jaunes à Gallego (26°), Carrasco (28°), Fernandez (26°), Le Roux (54°).

Expulsion de Le Roux (84°).

Buts : Platini (56°), Bellone (90°).

France : Bats-Battiston (puis Amoros, 72°), Le Roux, Bossis, Domergue-Fernandez, Tigana, Giresse, Platini-Lacombe (puis Genghini, 80°), Bellone.

Espagne : Arconada-Urquiaga, Salva, Gallego, Julio Alberto Moreno-Camacho, Senor, Victor, Francisco-Santillana, Carrasco.

Une équipe moyenne a gagné un petit Championnat d'Europe

*La meilleure équipe,
celle qui pratique le plus beau football
est championne d'Europe. c'est justice.*

LA France recueille ainsi les fruits d'un long travail entamé par Michel Hidalgo à partir de 1976 et qui visait à réhabiliter des notions aussi importantes que la technique, l'imagination, l'offensive. Les Tricolores auraient d'ailleurs mérité d'être récompensés plus tôt, leurs deux dernières coupes du monde ayant été particulièrement malchanceuses. En 1978, ils furent éliminés pratiquement autant par l'arbitre suisse Dubach que par l'Argentine, laquelle fut scandaleusement avantagée, non seulement contre la France, mais aussi face à la Hongrie. En 1982, ils s'inclinèrent devant l'Allemagne dans des conditions sur lesquelles il n'est pas besoin de revenir tant elles demeurent présentes dans les esprits.

Ce n'est donc pas d'aujourd'hui que la France joue bien. On peut même affirmer qu'elle a déjà mieux joué que durant ce Championnat d'Europe. En Espagne justement il y a deux ans. Mais les autres pays adeptes d'un football spectaculaire subissent actuellement un tel déclin, le Brésil en tête qu'il est également permis de supposer que les Tricolores forment actuellement la meilleure équipe du monde. Pas moins !

Et, pourtant, tout n'est pas rose dans une formation qui n'arrive pas toujours, pas assez en tout cas, à donner la pleine mesure de ses talents offensifs. Pour une France rayonnante contre la Belgique, il a aussi fallu endurer une France hésitante devant le Portugal, quelconque, face au Danemark et même médiocre, oui médiocre en finale, le soir de son triomphe. La France n'a pas toujours été la meilleure, il lui est arrivé d'être simplement la moins mauvaise, saisissez la nuance. C'était suffisant certes.

Mais cela devrait amener chacun à rester les pieds sur terre et mesuré dans les louanges. Il est d'ailleurs utile de rappeler que la France est l'équipe qui compte le plus d'expulsés, ce qui indique qu'elle ne se contente pas de jouer technique. Elle versa aussi de temps à autres dans la violence, ce qui doit être souligné et condamné. On espère que Michel Hidalgo, infatigable porte-parole du fair-play, sera bien d'accord là-dessus... Que ne dirait-on pas en France d'une équipe étrangère qui se serait imposée sur ses terres après avoir abusé ainsi de moyens discutables, éliminé dès le premier match le meilleur joueur de l'un de ses plus vieux rivaux (Allan Simonsen) et bénéficié, en dernier ressort, d'un arbitrage plutôt clément ?

On le voit, cette France que nous considérons comme la meilleure équipe du monde en puissance n'est pas parfaite. Il s'en faut de beaucoup. Et force est de reconnaître que la compétition qu'elle vient de remporter fut d'un niveau assez bas. « *A part la France, tous les autres sont nuls !* », c'est une phrase que nous avons souvent entendue en quinze jours, de Paris à Paris en passant par Lens, Strasbourg, Saint-Etienne, Nantes, Lyon et Marseille. Le niveau d'ensemble nous a paru toutefois bien supérieur à ce qu'il était il y a quatre ans, durant le Championnat d'Europe remporté par l'Allemagne en Italie. Seulement, il faut bien préciser qu'à l'époque on avait vraiment battu les records de la nullité. Il était difficile de faire plus mal tant les matches avaient été ennuyeux. Le mieux, amorcé déjà durant le Mondial espagnol (première Coupe du Monde gagnée toutefois, rappelons-le, par une équipe à vocation défensive) est

donc très relatif. Au royaume des aveugles, c'est bien connu, les borgnes sont rois et les Français n'ont pas manifesté tout au long du tournoi une clairvoyance telle qu'elle permette d'affirmer qu'ils avaient les deux yeux grands ouverts...

Dis-moi qui est deuxième

Une équipe moyenne, la meilleure cependant, on insiste là-dessus, a donc gagné un petit Championnat d'Europe. pour s'en convaincre un peu plus, il suffit d'examiner le comportement des vaincus. Francis Pélissier, alors qu'il était directeur sportif, demandait toujours à ses coureurs, quand ils se vantaient d'une victoire : « *Mais dis-moi qui a terminé deuxième ?* » On peut en faire de même aujourd'hui avec la France. Quels sont donc les seconds ? Leurs faiblesses ne projettent-elles pas une ombre sur le triomphe des coéquipiers de Michel Platini ?

L'Espagne, il est vrai, la deuxième précisément, n'a jamais paru en mesure de fracturer trois pattes à un canard (c'est plus facile de casser une seule jambe à un adversaire !) et elle même se demande comment elle s'y est prise pour aller si loin. Son jeu est l'un des plus pauvres qui soit et ce n'est pas le fait qu'elle ait égalisé à trente secondes de la fin contre l'Allemagne qui nous fera changer d'avis. Eh oui à trente secondes près, Luis Arconada et ses copains seraient rentrés plus tôt chez eux et on se serait orienté, comme c'était généralement prévu au départ, vers une finale France-Allemagne. A trente secondes près... Et beaucoup de commentaires auraient changé de ton.



Beaucoup d'émotion chez Hidalgo et Platini.

Mais on ne va pas plaindre les Allemands parmi lesquels Karl-Heinz Rummenigge a fait une nouvelle fois faillite. Comme au Mondial. On dit que le futur joueur de l'Inter de Milan est la dernière star de l'Allemagne, ou en est aujourd'hui à se demander si l'appellation n'est pas surfaite en ce qui le concerne. Car alors que valent un Giresse ou Tigana qui, eux, ont brillé en France comme ils l'avaient faits en Espagne ? Beaucoup de joueurs français n'ont plus de complexes à avoir, pour les chasser il leur suffit de voir les « vedettes » étrangères dans leurs œuvres. Bordeaux et Auxerre ont beau ne pas être le Bayern de Munich ou Stuttgart, ce n'est pas pour ça qu'ils jouent plus mal au ballon !

L'Allemagne justement punie

Champions de l'attentisme, les Allemands ont donc payé, cette fois, la facture d'une addition dont ils avaient servi les premiers détestables ingrédients du côté de Gijon, face à

l'Autriche, au cours d'un « non match » demeuré tristement célèbre. Depuis, la R.F.A. a souvent opté pour l'anti-jeu, elle a désapprouvé, en tout cas, à assumer des initiatives, son élimination prématurée n'a donc rien d'anormal. Peut-être y puisera-t-elle les éléments de réflexion qui l'amèneront à prendre un nouvel élan ? Ce dernier, s'il a lieu, s'effectuera en tout cas sans Jupp Derwall qui a démissionné. Le changement d'entraîneur est un événement suffisamment rare dans la sélection allemande (Sepp Herberger et Helmut Schoen, les prédécesseurs de Derwall accompliront des contrats de très longue durée) pour bien marquer le désarroi dans lequel se trouve plongé le football du pays de Frantz Beckenbauer.

Si l'Espagne a été égale (ou à peine supérieure) à sa mauvaise réputation et l'Allemagne décevante, la Yougoslavie et la Roumanie, elles, ont été carrément inexistantes. Elles n'ont, en tout cas, rien montré. La Belgique, de son côté, a alterné le bon (contre la Yougoslavie) et le mauvais (à Nantes) sans s'attirer d'éloges ultra-flatteurs ni de véritables descentes en flammes. On sait que l'équipe de Guy Thys,

pour diverses raisons, se trouve présentement à la recherche de son identité, celle-ci ayant toutes les chances d'être basée sur la contre-attaque. Ce n'est pas forcément une perspective riche de promesses même si Enzo Scifo possède beaucoup, beaucoup de talents...

Portugal, Danemark : vous parlez de révélations...

Reste, pour terminer, cette revue de détail à parler du Danemark et du Portugal. On les a considérés comme des révélations. C'est très exagéré. Les Danois ont démontré qu'ils sont des joueurs généreux, courageux et même, ce qu'on n'a peut-être pas assez souligné, talentueux individuellement. Seulement leur style de jeu est exagérément axé sur l'engagement physique et leur écoulement avant le terme du parcours n'a pas surpris les véritables spécialistes. En fait, c'est le contraire qui eut été étonnant. Il convient, d'autre part, d'insister sur le fait que le Danemark est une formation faisant la part belle à la défensive. Sepp Piontek n'aligne peut-



être que trois arrières nominaux mais deux milieux de terrain, trois parfois, sont essentiellement chargés de besognes destructives. Cela fait beaucoup de monde dévolu à la protection du but de Quist. Alors, malgré la classe des Larsen, Laudrup et Arnesen, on aurait pu rêver mieux comme révélation... Les Danois doivent être considérés dorénavant comme des interlocuteurs redoutables, des durs à cuire, il serait exagéré de prétendre pour autant qu'ils jouent bien...

La prédominance tactique du Portugal est la même que celle du Danemark : la défense d'abord. La différence provient du fait que Fernando Cabrita base son système sur la zone, alors que Piontek exige lui, un marquage individuel extrêmement serré. La performance accomplie par les partenaires de Chalana devant la France ne doit pas non plus rejeter dans l'oubli leur prestation essentiellement négative contre l'Allemagne ni leur mièvre production face à la Roumanie. Sur quatre rencontres, les Portugais n'en ont véritablement disputé qu'une seule de bonne !

N'est-ce pas un peu exagéré pour parler du renouveau de leur football ?

Domage de manquer ça !

Puisqu'on en est à des aspects tactiques, profitons-en pour souligner combien nous ont paru limitées, pour ne pas dire pis, les capacités des entraîneurs qui dirigent ces équipes. C'est affligeant. Jupp Derwall, on l'a dit, a déjà été renvoyé à ses études. Todor Veselinovic va sûrement être, lui aussi, invité à s'occuper d'autre chose. Piontek, Munoz et Cabrita, en revanche, risquent de passer pour des héros, ce qu'ils ne sont assurément pas et il serait amusant de relire les journaux espagnols et portugais après les deux premiers matches du tournoi. Munoz et Cabrita s'y faisaient surtout tailler des costars...

Guy Thys et Michel Hidalgo relèvent le niveau. Mais on sait que le second va se diriger vers d'autres fonctions. Il est prématuré de parler aujourd'hui de sa succession et donc d'Henri Michel lequel va se rôder une dernière fois avec les olympiques

avec les U.S.A. En revanche il est encore temps de rappeler qu'Hidalgo a, depuis deux ans, engagé l'équipe de France sur une voie moins offensive avec notamment le dédain dans lequel il tient les attaquants de pointe. Dire qu'on n'en possède pas est une chose, laisser Garande à la maison et demander aux ailiers de jouer comme des défenseurs (n'est-ce pas Belloue) en sont d'autres...

On en revient à notre propos initial. La France est la meilleure mais au lieu d'en profiter pleinement et de creuser l'écart qui la sépare de ses concurrents, elle se rabaisse trop souvent à leur niveau en adoptant un système de jeu conformiste. Dès lors, pour s'imposer il lui faut davantage lutter que briller. Sûr qu'elle passe ainsi à côté de moments exaltants, même si ce qu'elle vient de vivre est déjà bien. Elle restera l'équipe qui a gagné un championnat d'Europe alors qu'elle pourrait être celle qui marquerait une époque. Quel dommage de manquer ça !

Bernard VERRET.

La fièvre olympique

*En fin de compte, tout le monde s'est bien vengé.
Les Brésiliens ont battu l'Italie,
revanche de la demi-finale perdue en Espagne ;
la France a battu le Brésil, revanche de la demi-finale en Suède ;
la Russie s'est vengée du boycott américain de 1980 ;
et Dieu sait quels règlements de compte ont eu lieu entre les Arabes.*

LA F.I.F.A., elle aussi, a bien arrangé les comptes. Le premier tirage, fait avant que les pays de l'Est ne se retirent, avait désigné ces pays mêmes comme têtes de série : l'U.R.S.S., la Tchécoslovaquie, la R.D.A. et la Yougoslavie. Du coup on perdait trois têtes et surtout un arrangement tout à fait inhabituel : les organisateurs et M. Panagoulis, entraîneur de l'équipe nationale des U.S.A., avaient demandé, dans un esprit d'amitié complètement inattendu, que les U.S.A. soient mis dans le même groupe que l'U.R.S.S. Ce n'était cependant pas tant par affection que par un sens un peu louche des affaires. On croyait qu'un match U.R.S.S.-U.S.A. allait attirer beaucoup de monde. Or, les faits ont prouvé que ces précautions étaient entièrement inutiles, car non seulement les Russes ont refusé de jouer... les Jeux mais les foules sont venues sans qu'on ait eu besoin de telles menées sourdes. L'étonnant est que la F.I.F.A. ait accepté cette proposition.

Mais on ne s'arrête pas en si bon chemin. Une fois les trois têtes rentrées dans leur coquille, il fallait trouver de quoi les remplacer. Passons sur les critères de ce choix, car il a, paradoxalement, rendu plus attrayant le tournoi olympique. L'Allemagne de l'Ouest, l'Italie (excusez du peu !) et même la Norvège valaient largement les têtes disparues et du coup la question de l'amateurisme ne se posait plus de la même façon.

Cependant une autre question se posait : les pays remplaçants devaient-ils prendre les places laissées vides par les disparus ? Du point de vue sportif c'était une solution inacceptable, car les trois pays en question avaient été éliminés dans les

matches éliminatoires et n'avaient donc aucun droit au statut privilégié de tête de série d'équipes qui allaient disputer tous leurs matches du premier tour sur le même terrain, tandis que la France, par exemple, qui avait éliminé l'Allemagne, serait obligée de voyager entre Boston et Annapolis. C'était donc un nouveau tirage qui s'imposait avec, comme têtes de série, des équipes qui avaient terminé les éliminatoires en tête de leur groupe : la France, le Brésil, les U.S.A. (hôte) ou l'Egypte. Seule la Yougoslavie était à sa place. Ce furent néanmoins les trois nouveaux qui se trouvèrent têtes de série grâce à l'argument des organisateurs que le calendrier avait été établi et qu'il serait impossible de le changer si tardivement.

Rendons grâce au football qui arrangea tout le monde. Seule l'Italie se qualifia pour les demi-finales après avoir gagné son groupe. La France, le Brésil et la Yougoslavie avaient gagné leur qualification de haute main. Leur mérite d'avoir joué un football de bonne qualité est d'autant plus grand qu'ils furent obligés de jouer six matches en quatorze jours et les trois premiers avec seulement un jour de repos entre les matches et, pour la France et le Brésil, avec des déplacements. Tout cela souvent dans une plus ou moins grande chaleur et contre des adversaires inconnus.

Dans de telles circonstances et vu la crise du « soccer » aux Etats-Unis, on aurait pu marcher vers la catastrophe. Ce fut le contraire qui se produisit. Le 29 juillet, jour de l'ouverture du tournoi, on se frottait les yeux. Au stade de l'Université de Stanford en Californie, on compta bel et bien plus de 78 000 spectateurs

pour le match entre les U.S.A. et Costa Rica ! Record d'assistance à un match de « soccer », dépassant la foule qu'avait attirée Pelé au Cosmos de New York. Il est vrai qu'une très belle cérémonie avait précédé le match, assez médiocre et gagné 3-0 par l'équipe des U.S.A.

Mais le véritable gagnant était le public, un public en or qui ne demandait qu'à s'amuser, qu'à vibrer, encourageant son équipe mais sans méchanceté. Et il revenait en nombres de plus en plus grands : 75 249 pour Allemagne-Brésil, 83 642 pour Brésil-Italie, 100 374 pour Italie-Yougoslavie, 101 799 pour la finale. On n'avait jamais vu, ni surtout attendu, des foules pareilles aux Etats-Unis. Si bien que le football avait attiré le maximum de spectateurs pendant les Jeux olympiques : 1 421 798, dépassant le sacro-saint athlétisme par 200 000 et laissant loin derrière lui tous les autres sports dont le plus fort en assistance n'atteignit que 350 000.

Et que montrait l'ABC, qui avait acheté les droits de téléviser les événements sportifs pour 225 000 000 de dollars, pendant que ces vastes foules se levaient section par section pour faire « la vague humaine » ? Des heures de volley-ball féminin, de gymnastique, de cyclisme, elle ne ratait pas un match de boxe, narrés par l'éternel Howard Cossell dans sa voix nasale de reporter de courses de chevaux, elle nous faisait admirer la natation rythmique jusqu'à nous faire endormir — mais de football, presque rien. Quelques minutes par-ci et par-là, imprévisibles, jamais annoncées d'avance. Elle avait cependant un excellent spécialiste en la personne de



J.-F. Brisson déborde lors de la finale contre le Brésil.

La fièvre olympique

Mario Machado, qui se rongait le cœur en attendant le feu vert du producteur. Mais, l'ignorance du football des journalistes sportifs de la télévision est dépassée seulement par leur égoïsme et il faudra attendre que ces machines à parler passent... le micro au moment de leur retraite tardive, pour enfin voir le football prendre sa place au cadre de la caméra de la T.V.

De matches, il y en eut de toutes sortes. De détestables, comme Italie-Egypte, où trois joueurs furent expulsés, ou Italie-Chili, où plus de quatre-vingts fautes furent sifflées et qui fut, du reste, décidé par un coup de pénalité plus que douteux. En revanche, il y en eut de dramatiques, comme ce Brésil-Allemagne très serré rappelant par son intensité un peu le Brésil-Angleterre de 1970 à Guadalajara avec, cette fois, un coup franc extraordinaire exécuté par le jeune Gilmar et qui ne laissa aucune chance à Franke. C'est, cependant, la Yougoslavie qui s'avéra l'équipe la plus spectaculaire, refaisant un déficit de deux buts contre l'Irak pour terminer victorieuse par 4-2, submergeant les solides Allemands par 5-2 grâce à un hat-trick de Cvetkovic et remontant de 0-2 à 2-2 avec dix joueurs contre la France, se rendant seulement lors de la prolongation quand un deuxième joueur fut expulsé par l'arbitre par trop nerveux. Avant de parler de l'équipe française, un grand coup de chapeau est dû à l'équipe entraînée par notre ami Ivan Toplak, qui avait tellement conquis le public et la presse que, pendant le premier tour, on l'appela « Team Annapolis ».

La France, elle, avait mal commencé. Favorite de son groupe, elle ne put que partager les points avec le Qatar (2-2) et le Chili (1-1). Une victoire sur la Norvège (2-1) lui permit de prendre la tête de son groupe, ayant marqué plus de buts que le Chili, équipe défensive, accrocheuse et pratiquant souvent l'antijeu. C'est contre l'Egypte, équipe surprenante par sa technique et son harmonie, menée par un remarquable El-Khatib, que la France trouva enfin sa vitesse de croisière, ajoutant un réalisme de bon aloi à son fond technique et à sa vitesse d'exécution. Si sa victoire contre la Yougoslavie fut entachée par l'expulsion de deux

joueurs adverses (dont surtout une excessivement sévère), la finale s'avéra un test redoutable : battre le Brésil.

C'était sans doute la première fois que les jeunes Français jouaient devant 101 799 spectateurs, dont la plupart favorisaient le Brésil. Ce n'était pas qu'ils aient eu quelque chose à reprocher aux Français, mais, étant donné le nombre de Mexicains et d'autres Sud-Américains qui habitent la région de Los Angeles, il était naturel que la « torcida » brésilienne fût beaucoup plus appuyée que le petit groupe autour du drapeau tricolore et la bannière portant les lettres « Allez France ».

Fut-ce à cause de cette ambiance que l'équipe française se montra très nerveuse en première mi-temps ?



Xuereb, meilleur buteur de l'olympiade.

Toujours est-il qu'elle fut outrageusement dominée par les Brésiliens très à l'aise et supérieurs en technique. Les Français n'arrivèrent pas à faire deux passes consécutives. Lemoult rata tout ce qu'il entreprit, Rohr chassa après un ballon insaisissable, Ayache fut incapable d'arrêter le rapide Silvinho. Seul Jeannol se montra à la hauteur du péril. Calme comme un port dans la tempête, toujours en bonne position, libero de désespoir, essayant toujours de bien relancer le jeu, il donna l'impression d'un capitaine courageux dont le bateau prend de l'eau partout. Et si le rapide mais brouillon Silvinho avait pu terminer ses actions, le Brésil aurait mérité une avance de deux buts à la mi-temps. Mais l'ailier brésilien, seul devant Rust, croisa trop son tir à la troisième minute et, plus tard, fit seulement trembler l'extérieur des filets français. Pendant ce temps, la France se créa, en tout et pour tout, un total de deux occasions, par l'intermédiaire de Bijotat. Une fois son tir fut bloqué par un défenseur et, juste avant le sifflet de l'arbitre, il fut bousculé d'une façon suspecte dans la

surface de réparation, mais M. Kaizer laissa courir à la grande déception du public, gentil et fair-play, qui demanda le penalty.

Le début de la deuxième mi-temps ressembla à la première et les Brésiliens, sûrs de la victoire, s'endormaient un peu dans le ronron agréable de leurs passes précises mais stériles, quand la France porta deux coups meurtriers aux espoirs brésiliens. Le premier fut un petit chef-d'œuvre, exécuté par les deux joueurs les plus petits sur le terrain. Lacombe récupéra une balle au milieu du terrain. Deux passes courtes et rapides et Rohr se trouva sur la droite, libre de mouvement. Son centre en retrait fut repris par le petit Brisson qui sauta plus haut que les grands défenseurs brésiliens et, de la



tête, mit la balle dans le coin droit du but, juste au-dessus des mains de Gilmar, qui implora en vain le ciel. Le deuxième but fut également le résultat d'une attaque rapidement menée, qui aboutit à Bijotat. Son tir puissant ne put qu'être bloqué par l'infortuné Gilmar et Xuereb, plus rapide que les défenseurs brésiliens, réussit à reprendre victorieusement la balle.

Il restait encore vingt-huit minutes à jouer et l'on se demande pourquoi Picerni, l'entraîneur brésilien, fit sortir deux attaquants, Kita et Tonho, au lieu d'un ou deux défenseurs; et pourquoi Ademir, le meneur de jeu, continuait à jouer au niveau de ses défenseurs. On peut également se demander pourquoi Henri Michel remplaça deux attaquants, Brisson et

Xuereb, par deux autres (Cubaynes et Garande). De toute façon, les jeux étaient faits. Gardant un étroit marquage sur l'autre Gilmar (Flamengo), le seul attaquant dangereux, les Français n'avaient plus grand chose à craindre des Brésiliens découragés, et la finale se termina en apothéose pour les Français, qui ne reçurent pas seulement l'ovation du public mais aussi le trophée du fair-play !

Le tournoi olympique nous a permis de découvrir des talents inconnus ou méconnus. Si l'on connaissait l'Egyptien El-Khatib, considéré le meilleur joueur d'Afrique, on découvrit en Emad Suleiman un excellent ailier. Si les Allemands Buchwald, Bommer et Brehme avaient joué dans la formation qui se présenta au Championnat

d'Europe, c'est le libero Bast qui étonna par sa clairvoyance et son omniprésence. Côté Brésil, ce furent le milieu Ademir et le dangereux Gilmar qui impressionnèrent. La Yougoslavie a enchanté tout le monde avec sa jeune équipe, où le défenseur Baljic, le meneur de jeu Gracan et les buteurs Cvetkovic et Deveric préparent un bel avenir. Enfin, la France a fait briller sa richesse et les Jeannol, Bijotat, Xuereb et Brisson ont montré qu'ils sont prêts à assumer la relève.

Quant aux U.S.A., leur équipe a démontré des progrès certains, surtout en défense, mais il lui manque encore l'expérience et la maturité qui permettent l'éclosion des grands milieux de terrain et la confiance des buteurs. Le seul joueur capable de



La joie des Français champions olympiques.

La fièvre olympique

calmer et de diriger le jeu ne fut pas Ricky Davis, en dépit de ses deux buts contre le Costa Rica, mais DiBernardo. C'est surtout dans le match décisif contre l'Egypte que l'on put découvrir les limites des Américains, souvent incapables d'utiliser les espaces sur un grand terrain pour avoir trop joué en salle.

Ici on se pose la question si ces assistances surprenantes furent un phénomène dû à la fièvre olympique ou s'il existe un public nombreux pour le football, qui a été touché pour la première fois dans son intégralité à l'occasion du tournoi olympique. Il faudra probablement escompter jusqu'à 40 % comme spectateurs curieux, qui voulurent seulement participer aux Jeux olympiques. Il faudra aussi enlever environ 15 % comme partisans ethniques, qui viendront au stade seulement quand une équipe de leur nationalité s'y présente. Ceci dit, il reste cependant un nombre important d'amateurs de football susceptibles de venir à des matches intéressants. Mais la grande question n'est pas tant de savoir si l'on peut remplir assez de places dans les stades, mais si les responsables du « soccer » seront capables de leur offrir des compétitions qui les attireront.

Les joueurs français ont fait une contribution importante dans cette voie, mais en retour ils ont vécu une aventure inoubliable. Demandez-leur, et à Henri Michel en particulier, ce qu'ils pensent de leur séjour. « *Je pense, dit Michel, que les foules étaient absolument merveilleuses. Je crois que le football a un grand avenir dans ce pays. Le tournoi olympique a fait que beaucoup d'Américains ont appris à apprécier le football. Je crois que les Américains sont capables d'organiser une excellente Coupe du Monde.* »

Le 11 août 1984 est inscrit comme une grande date dans l'histoire du football français. La F.F.F. aura l'opportunité d'en fêter l'anniversaire l'été prochain par un geste de remerciement en envoyant l'équipe de France aux Etats-Unis afin de resserrer les liens que l'équipe olympique a forgés entre les deux pays.

Léo WEINSTEN.

RESULTATS

Groupe A

Norvège-Chili : 0-0 ; France-Qatar : 2-2 ; France-Norvège : 2-1 ; Chili-Qatar : 1-0 ; Norvège-Qatar : 2-0 ; France-Chili : 1-1.

	G	N	P	p.	c.	Pts
1. France	1	2	0	5	4	4
2. Chili	1	2	0	2	1	4
3. Norvège	1	1	1	3	2	3
4. Qatar	0	1	2	2	5	1

Groupe B

Yougoslavie-Cameroun : 2-1 ; Canada-Irak : 1-1 ; Yougoslavie-Canada : 1-0 ; Cameroun-Irak : 1-0 ; Yougoslavie-Irak : 4-2 ; Canada-Cameroun : 3-1.

	G	N	P	p.	c.	Pts
1. Yougoslavie ...	3	0	0	7	3	6
2. Canada	1	1	1	4	3	3
3. Cameroun	1	0	2	3	5	2
4. Irak	0	1	2	3	6	1

Groupe C

Allemagne-Maroc : 2-0 ; Brésil-Arabie Saoudite : 3-1 ; Brésil-Allemagne : 1-0 ; Maroc-Arabie Saoudite : 1-0 ; Brésil-Maroc : 2-0 ; Allemagne-Arabie Saoudite : 6-0.

	G	N	P	p.	c.	Pts
1. Brésil	3	0	0	6	1	6
2. Allemagne	2	0	1	8	1	4
3. Maroc	1	0	2	1	4	2
4. Arabie S.	0	0	3	1	10	0

Groupe D

U.S.A.-Costa Rica : 3-0 ; Italie-Egypte : 1-0 ; Italie-U.S.A. : 1-0 ; Egypte-Costa Rica : 4-1 ; U.S.A.-Egypte : 1-1 ; Costa Rica-Italie : 1-0.

	G	N	P	p.	c.	Pts
1. Italie	2	0	1	2	1	4
2. Egypte	1	1	1	5	3	3
3. U.S.A.	1	1	1	4	2	3
4. Costa Rica	1	0	2	2	7	2

Quarts de finale

Italie-Chili : 1-0 (a.p.) ; France-Egypte : 2-0 ; Brésil-Canada : 1-1 (a.p.), Brésil gagne par 4 penalties à 2 ; Yougoslavie-Allemagne : 5-2.

Demi-finales

Brésil-Italie : 2-1 (a.p.) ; France-Yougoslavie : 4-2 (a.p.). Match pour la médaille de bronze : Yougoslavie-Italie : 2-1.

Finale

France-Brésil : 2-0.



LES RESULTATS DE LA SAISON

CHAMPIONNAT DE FRANCE DE PREMIÈRE DIVISION

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.	Diff.
1. BORDEAUX	54	38	23	8	7	72	33	+ 39
2. Monaco	54	38	22	10	6	58	29	+ 29
3. Auxerre	49	38	21	7	10	59	33	+ 26
4. Paris-Saint-Germain	47	38	18	11	9	56	37	+ 19
5. Toulouse	45	38	19	7	12	57	41	+ 16
6. Nantes	45	38	18	9	11	46	32	+ 14
7. Sochaux	41	38	14	13	11	46	34	+ 12
8. Strasbourg	39	38	11	17	10	36	38	- 2
9. Lille	37	38	13	11	14	49	49	0
10. Bastia	36	38	14	8	16	36	43	- 7
11. Laval	36	38	12	12	14	29	36	- 7
12. Metz	35	38	13	9	16	49	53	- 4
13. Lens	35	38	14	7	17	57	66	- 9
14. Rouen	34	38	13	8	17	42	40	+ 2
15. Nancy	32	38	10	12	16	38	53	- 15
16. Toulon	32	38	12	8	18	39	60	- 21
17. Brest	31	38	9	13	16	36	47	- 11
18. Saint-Etienne	30	38	11	8	19	31	52	- 21
19. Nîmes	25	38	6	13	19	36	70	- 34
20. Rennes	23	38	8	7	23	39	65	- 26

Accèdent en Première Division : Tours, Marseille, RC Paris.

Relégués en Deuxième Division : Nîmes, Rennes, Saint-Etienne.

Barrages pour l'accèsion à la Première Division

Nice bat le Havre 4-3 après prolongation.

Racing C.P. bat Lyon 3-1 après prolongation.

Racing C.P. bat Nice - 0-2 (0-1, match arrêté à la 53^e minute), 5-1 après prolongation.

Racing C.P. bat Saint-Etienne 0-0, 2-0.

CHAMPIONNAT DE FRANCE DE DEUXIÈME DIVISION

Groupe A

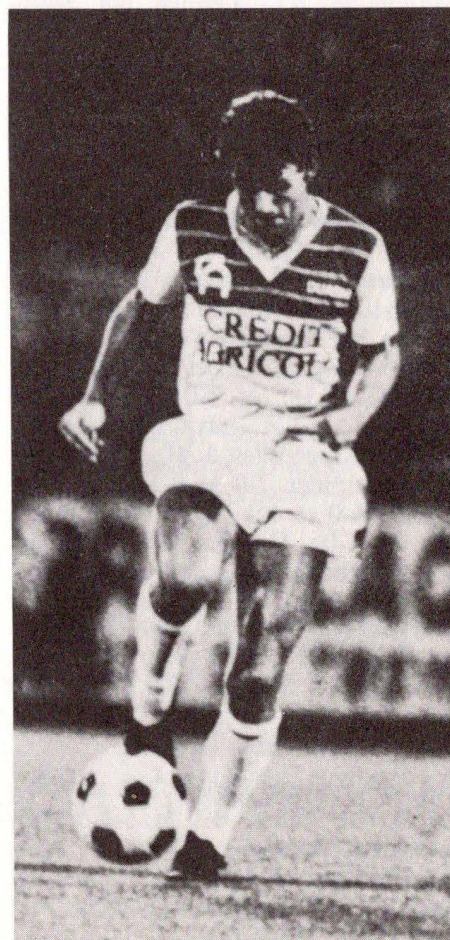
	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.	Diff.
1. MARSEILLE	56	36	22	12	2	92	32	+ 60
2. Nice	53	36	23	7	6	72	28	+ 44
3. Lyon	47	36	17	13	6	55	26	+ 29
4. Limoges	45	36	17	11	8	55	37	+ 18
5. Montpellier	43	36	16	11	9	57	43	+ 14
6. Cannes	40	36	14	12	10	53	48	+ 5
7. Grenoble	37	36	14	9	13	45	52	- 7
8. Alès	36	36	10	16	10	37	40	- 3
9. Thonon	33	36	11	11	14	39	51	- 12
10. Martigues	32	36	11	10	15	49	59	- 10
11. Sète	32	36	11	10	15	41	56	- 15
12. Cuiseaux-Louhans	31	36	9	13	14	37	50	- 13
13. Gueugnon	30	36	9	12	15	33	38	- 5
14. Besançon	30	36	8	14	14	48	57	- 9
15. Béziers	30	36	10	10	16	35	53	- 18
16. Libourne	29	36	9	11	16	32	48	- 16
17. La Roche-sur-Yon	28	36	11	6	19	37	60	- 23
18. Angoulême	27	36	9	9	18	33	47	- 14
19. Villefranche	25	36	8	9	19	44	69	- 25

Releués en troisième division : Libourne, La Roche-sur-Yon, Angoulême, Villefranche.

Classement des buteurs

- 21 buts : Garande (Auxerre), Onnis (Toulon) ;
 20 buts : Szarmach (Auxerre) ;
 18 buts : Lacombe (Bordeaux), Genghini (Monaco), Anziani (Sochaux) ;
 17 buts : Brisson (Lens) ;
 16 buts : Giresse (Bordeaux) ;
 15 buts : Kurbos (Metz) ;
 14 buts : Müller (Bordeaux), Beltrami (Rouen) ;
 13 buts : Halilhodzic (Nantes).
 12 buts : Tokinski (Lens), Savic (Lille) ;
 11 buts : Krause (Monaco), Cubaynes (Nîmes), Soler (Toulouse).

Patrice Garande



COUPE DE FRANCE

Trente-deuxièmes de finale

Bastia bat Nîmes 1-0; Bordeaux bat Brest 3-1; Saint-Etienne bat Auxerre 1-0; Monaco bat Alès 2-0; Mulhouse bat Paris Saint-Germain 1-0; Lens bat Orléans 1-0 ap. prol; Laval bat Angers 2-1 ap prol; Toulon bat Béziers 2-0; Rennes bat Libourne 2-0; Toulouse bat Marseille 2-1; Rouen bat Châteauroux 2-0; Nancy bat Gueugnon 1-0; Nantes bat Amiens 3-1; Strasbourg bat Evreux 3-0; Caen bat Lille 2-1; Metz bat Calais 2-0; Sochaux bat Thionville 2-0; Valenciennes bat Abbeville 2-1; Lyon bat Red Star 2-1; Martigues bat Sète 2-0; Tours bat Montmorillon 2-1; Guingamp bat UCK Vannes 2-1; Besançon bat Corbeil 1-0; Thonon bat Saint-Dizier 2-1 ap. prol.; Reims bat Paris FC 83 2-2 (4 pénalités à 1); Le Havre bat Marly-le-Roi 4-2; Castets bat La Roche-sur-Yon 1-1 (2 pénalités à 0); Cannes bat Lyon Decines 2-1 ap. prol.; Pau bat Montauban 1-1 (3 pénalités à 2); Bourg-sous-la-Roche bat Cholet 0-0 (3 pénalités à 2); Sarreguemines bat Maubeuge 2-1; Orange bat Saint-Tropez 1-0.

Seizièmes de finale

Monaco bat Saint-Etienne 1-0 et 1-0; Nantes bat Rennes 2-0 et 7-0; Toulon bat Toulouse 1-0 et 1-0; Bordeaux bat Le Havre 1-0 et 2-0; Strasbourg bat Martigues 1-0 et 2-0; Rouen bat Valenciennes 3-0 et 2-0; Lens bat Reims 2-2 et 0-0; Sochaux bat Tours 1-1 et 3-0; Cannes bat Bastia 1-2 et 6-1; Laval bat Caen 0-1 et 1-0 (5 pénalités à 4); Nancy bat Sarreguemines 2-0 et 9-1; Metz bat Castets 4-0 et 4-0; Lyon bat Thonon 1-1 et 1-0; Guingamp bat Bourg-sous-la-Roche 1-0 et 4-0; Mulhouse bat Orange 1-0 et 3-2; Besançon bat Pau 2-0 et 2-2.

Huitièmes de finale

Monaco bat Nancy 2-0 et 4-1; Laval bat Rouen 0-1 et 3-1; Mulhouse bat Bordeaux 1-0 et 2-2; Metz bat Besançon 4-0 et 1-1; Nantes bat Lyon 0-0 et 4-4; Toulon bat Guingamp 2-0 et 0-1.

Quarts de finale

Monaco bat Cannes 4-2 et 4-2; Nantes bat Mulhouse 2-0 et 2-3; Metz bat Laval 1-0 et 2-1; Toulon bat Lens 1-0 et 2-2 ap. prol.

Demi-finales

Metz bat Nantes 1-2 et 1-0; Monaco bat Toulon 4-1 et 1-2.

Finale

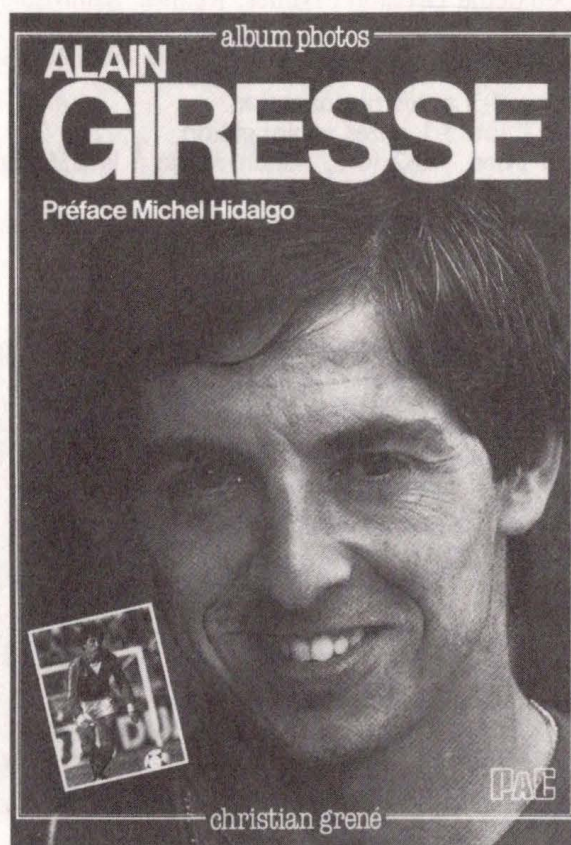
Metz bat Monaco 2-0 ap. prol.

Groupe B

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.	Diff.
1. TOURS	53	34	24	5	5	80	30	+ 50
2. RC Paris	52	34	24	4	6	91	26	+ 65
3. Le Havre	47	34	18	11	7	57	29	+ 28
4. Reims	45	34	20	5	9	68	40	+ 28
5. Valenciennes	41	34	17	7	10	45	39	+ 6
6. Orléans	39	34	14	11	9	39	32	+ 7
7. Mulhouse	38	34	15	8	11	60	42	+ 18
8. Guingamp	38	34	14	10	10	52	45	+ 7
9. Stade Français	38	34	10	13	11	36	37	- 1
10. Châteauroux	31	34	12	7	15	41	64	- 23
11. Sedan	30	34	11	8	15	29	42	- 13
12. Abbeville	28	34	8	12	14	33	46	- 13
13. Dunkerque	27	34	9	9	16	22	51	- 29
14. Angers	26	34	9	8	17	33	49	- 16
15. Quimper	26	34	7	12	15	28	48	- 20
16. Red Star	26	34	9	8	17	30	52	- 22
17. Montceau-les-Mines	17	34	3	11	20	22	51	- 29
18. Roubaix	15	34	3	9	22	20	63	- 43

Relégués en troisième division : Montceau-les-Mines et Roubaix.
Red Star repêché.

CHEZ VOTRE LIBRAIRE



COUPE DE L'U.E.F.A.

Premier tour

Aston Villa - Vitoria S.C. Guimarães 0-1 et 5-1; Sparta Prague - Real Madrid 3-2 et 1-1; Royal Antwerp F.C. - F.C. Zurich 4-1 et 4-2; Sparta Rotterdam - Coleraine F.C. 4-0 et 1-1; Banik Ostrava - B. 1903 Copenhagen 5-0 et 1-1; Austria Memphis Vienne - Aris Bonnevoie 5-0 et 10-0; Sporting Portugal - Séville F.C. 1-1 et 3-2; P.S.V. Eindhoven - Ferencváros Budapest 4-2 et 2-0; Watford F.C. - F.C. Kaiserslautern 3-1 et 3-0; Verona Hellas - Crvena Zvezda Belgrade 1-0 et 3-2; F.C. Groningen - Atlético Madrid 1-2 et 3-0; Honved Budapest - Larissa F.C. 0-2 et 3-0; Widzew Łódź - I.F. Elfsborg 0-0 et 2-2; F.C. Carl Zeiss Jena - I.B.V. Vestmannaeyjar 0-0 et 3-0; Spartak Moscou - H.J.K. Helsinki 2-0 et 5-0; Racing - Club de Lens - K.A.A. Gand 1-1 et 2-1 ap. prol.; R.S.C. Anderlecht - Bryne I.L. 3-0 et 1-1; Nottingham Forest - Vorwärts Frankfurt/Oder 2-0 et 1-0; Celtic Glasgow - A.G.F. Aarhus 1-0 et 4-1; Stade Levallois - Dinamo Kiev 0-0 et 1-0; S.V. Werder Breme - Malmö F.F. 1-1 et 2-1; Tottenham Hotspur - Drogheda United 6-0 et 8-0; Feyenoord Rotterdam - St. Mirren F.C. 1-0 et 2-0; Lokomotiv Leipzig - Girondins de Bordeaux 3-2 et 4-0; F.C. Radnicki Nis - F.C. St. Gallen 3-0 et 2-1; F.C. Bayern Munich - Anorthosis Larnaca 1-0 et 10-0; S.K. Raika Sturm Graz - Sport Studentesc Bucarest 2-1 et 0-0; P.A.O.K. Salonique - Lokomotiv Plovdiv 2-1 et 3-1; Levski Spartak Sofia - V.F.B. Stuttgart 1-1 et 1-0; Hajduk Split - Universitatea Craiova 0-1 et 1-0 (3 pénaltys à 1); F.C. Internazionale - Trabzonspor Kulubu 0-1 et 2-1; Inter Bratislava - Rabat Ajax F.C. 10-0 et 6-0.

Deuxième tour

R.C. Lens - Royal Antwerp F.C. 2-2 et 3-2; Spartak Moscou - Aston Villa F.C. 2-2 et 2-1; Sparta Rotterdam - F.C. Carl Zeiss Jena 3-2 et 1-1;

Sparta Prague - R.T.S. Widzew Łódź 0-1 et 3-0; Nottingham Forest F.C. - P.S.V. Eindhoven 2-1 et 1-0; R.S.C. Anderlecht - Banik Ostrava 2-0 et 2-2; Celtic Glasgow - Sporting Club Portugal 0-2 et 5-0; F.K. Austria Memphis Vienne - Stade Levallois 2-0 et 3-3; S.K. Raika Sturm Graz - Verona Hellas 2-2 et 0-0; Hajduk Split - Honved Budapest 2-3 et 3-0; Tottenham Hotspur F.C. - Feyenoord Rotterdam 4-2 et 2-0; F.C. Lokomotiv Leipzig - S.V. Werder Breme 1-0 et 1-1; Watford F.C. - Levski Spartak Sofia 1-1 et 3-1 ap. prol.; F.C. Radnicki Nis - Inter Bratislava 4-0 et 2-3; F.C. Bayern Munich - P.A.O.K. Salonique 0-0 et 0-0 (9 pénaltys à 8); Internazionale Milan - F.C. Groningen 0-2 et 5-1.

Troisième tour

Spartak Moscou - Sparta Rotterdam 1-1 et 2-0; F.C. Hajduk Split - Radnicki Nis 2-0 et 2-0; R.S.C. Anderlecht - R.C. Lens 1-1 et 1-0; Sparta Prague - Watford F.C. 3-2 et 4-0; Tottenham Hotspur F.C. - F.C. Bayern Munich 0-1 et 2-0; Nottingham Forest F.C. - Celtic Glasgow F.C. 0-0 et 2-1; F.K. Austria Memphis Vienne - Internazionale Milan 2-1 et 1-1; S.K. Raika Sturm Graz - F.C. Lokomotiv Leipzig 2-0 et 0-1.

Quarts de finale

Tottenham Hotspur F.C. - F.K. Austria Memphis Vienne 2-0 et 2-2; F.C. Hajduk Split - Sparta Prague 0-1 et 2-0 ap. prol.; R.S.C. Anderlecht - Spartak Moscou 4-2 et 1-0; Nottingham Forest F.C. - S.K. Raika Sturm Graz 1-0 et 1-1 ap. prol.

Demi-finales

Tottenham Hotspur - Hajduk Split 1-2 et 1-0; R.S.C. Anderlecht - Nottingham Forest 0-2 et 3-0.

Finale

Tottenham bat Anderlecht 1-1 et 1-1 (4 tirs au but à 3).

COUPE D'EUROPE DES CLUBS CHAMPIONS

Premier tour

A.S. Roma - I.F.K. Goeteborg 3-0 et 2-1; Standard Liège - Athlone Town 3-2 et 8-2; Olympiakos du Pirée - Ajax Amsterdam 0-0 et 2-0 ap. prol.; Bohemians Prague - Fenerbahçe Istanbul 1-0 et 4-0; S.K. Rapid Vienne - F.C. Nantes 3-0 et 3-1; C.S.K.A. Sofia - Omonia Nicosie 3-0 et 4-1; Liverpool F.C. - Odense Boldklub 1-0 et 5-0; S.L. Benfica - Linfield F.A.C. 3-0 et 2-3; Berliner F.C. Dynamo - A.S. La Jeunesse d'Esch 4-1 et 0-2; F.C. Partizan Belgrade - Viking Stavanger 5-1 et 0-0; Dinamo Bucarest - Kuusysi Lahti 1-0 et 3-0; Dundee United - Hamrun Spartans F.C. 3-0 et 3-0; Dinamo Minsk - Grasshoppers Zurich 1-0 et 2-2; Raba Vasas Eto Győr - Vikingur F.C. 2-0 et 1-2; Athletic Club Bilbao - Lech Poznań 0-2 et 4-0; Exempt: Hambourg S.V.

Deuxième tour

S.L. Benfica - Olympiakos du Pirée 0-1 et 3-0; Liverpool F.C. - Athletic Club Bilbao 0-0 et 1-0; Dinamo Bucarest - Hambourg S.V. 3-0 et 2-3; S.K. Rapid Vienne - Bohemians Prague 1-2 et 1-0; Dinamo Minsk - Raba Vasas Eto Győr 6-3 et 3-1; Dundee United - Standard Liège 0-0 et 4-0; A.S. Roma - C.S.K.A. Sofia 1-0 et 1-0; Dynamo Berlin - F.C. Partizan Belgrade 2-0 et 0-1.

Quarts de finale

Dundee United - S.K. Rapid Vienne 1-2 et 1-0; A.S. Roma - Dynamo Berlin 3-0 et 1-2; Dinamo Bucarest - Dinamo Minsk 1-1 et 1-0; Liverpool F.C. - S.L. Benfica 1-0 et 4-1.

Demi-finales

A.S. Roma - Dundee United 0-2 et 3-0; Liverpool F.C. - Dinamo Bucarest 1-0 et 1-2.

Finale

Liverpool bat A.S. Roma 1-1 (4 tirs au but à 3).

COUPE D'EUROPE DES VAINQUEURS DE COUPE

Premier tour

Aberdeen F.C. - Akranes F.C. 2-1 et 1-1 ; F.C. Cologne - S.S.W. Innsbruck 0-1 et 7-1 ; F.C. Barcelone - F.C. Magdebourg 5-1 et 2-0 ; Juventus Turin - Lechia Gdansk 7-0 et 3-2 ; S.K. Beveren - Paralimni Famagusta 4-2 et 3-1 ; F.C. Porto - Dinamo Zagreb 1-2 et 1-0 ; Spartak Varna - Mersin Id. Y.K. 0-0 et 1-0 ; Manchester United - Dukla Prague 1-1 et 2-2 ; Servette F.C. - Avenir Beggen 4-0 et 5-1 ; N.E.C. Nimègue - S.K. Brann Bergen 1-1 et 1-0 ; Glasgow Rangers - F.C. La Valette 8-0 et 10-0 ; Ujpest

Dozsa - A.E.K. Athènes 0-2 et 4-1 ; Valkeakosken Haka - Sligo Rovers 1-0 et 3-0 ; Shakhter Donetsk - B. 1903 Nykobing 5-1 et 4-2 ; Hammarby I.F. - Nentori Tirana 4-0 et 1-2 ; Paris-Saint-Germain - Glentoran F.C. 2-1 et 2-1.

Deuxième tour

Ujpest Dozsa - F.C. Cologne 3-1 et 2-4 ; Aberdeen F.C. - S.K. Beveren 0-0 et 4-1 ; Valkeakosken Haka - Hammarby I.F. 1-1 et 2-1 ; Shakhter Donetsk 1-0 et 2-1 ; Juventus Turin - Paris-Saint-Germain 2-2 et 0-0 ; F.C. Barcelone - N.E.C. Nimègue 3-2 et 2-0 ; F.C. Porto - Glasgow Rangers 1-2 et 1-0 ; Manchester United - Spartak Varna 2-1 et 2-0.

Quarts de finale

Manchester United - F.C. Barcelone 0-2 et 3-0 ; F.C. Porto - Shakhter Donetsk 3-2 et 1-1 ; Juventus Turin - Valkeakosken Haka 1-0 et 1-0 ; Aberdeen F.C. - Ujpest Dozsa 0-2 et 3-0 ap. prol.

Demi-finales

Juventus Turin - Manchester United 1-1 et 2-1 ; F.C. Porto - Aberdeen F.C. 0-1 et 1-0.

Finale

Juventus Turin - F.C. Porto 2-1.



But de Vercruysse contre Anderlecht.

LA SAISON DE L'EQUIPE DE FRANCE

24 août 1983, à Toulouse

France bat Penarol 1-0

10 348 spectateurs

Arbitre : M. Miguel Perez (Espagne)

But : Ferreri (1^{re}).

France : Bats - Battiston, Le Roux, Bossis, Amoros - Fernandez, Ferreri, Giresse puis Rocheteau (64°), Tigana - Bravo, Bellone.

Penarol : Fernandez - Gutierrez, Falero, Bossio puis Ortiz (77°), Doroteo Silva - Diogo, Walkir Silva puis Villareal (77°), Saralegui puis Montelongo (89°), Zalazar - Morena, Ramos.

7 septembre 1983, à Copenhague

Danemark bat France 3-1

17 500 spectateurs

Arbitre : M. Roth (R.F.A.)

Buts : Platini (27°) pour la France ; Laudrup (19°, 75°), Brylle (58°) pour le Danemark.

France : Bats - Battiston, Le Roux, Bossis, Amoros - Fernandez, Genghini, Giresse, Platini - Bravo, Rocheteau.

Danemark : Kjaer - O. Rasmussen, Nielsen, Molby, Madsen - Lerby, Lauridsen, Simonsen - Laudrup puis Sivebaek (78°), Brylle puis Helt (69°), Berggreen.

5 octobre 1983, à Paris

(Parc des Princes)

France et Espagne 1-1

36 628 spectateurs

Arbitre : M. Rosario Lo Bello (Italie)

Buts : Rocheteau (60°) pour la France ; Señor (85° sur penalty) pour l'Espagne.

France : Bats - Ayache, Le Roux, Trésor, Zanon - Fernandez, Ferreri, Platini puis Genghini (75°), Lemoult - Rocheteau, Bellone puis Couriol (75°).

Espagne : Arconada - Nimmo puis Salva (65°), Goicoechea puis Quique (46°), Maceda, Camacho - Gordillo, Señor, Guerri - Carrasco, Santillana, Marcos puis Rincon (46°).

12 novembre 1983, à Zagreb

France et Yougoslavie 0-0

20 000 spectateurs

Arbitre : M. Paolo Casarin (Italie)

France : Bats - Bossis, Le Roux, Trésor, Amoros - Bravo, Tigana, Fernandez, Giresse - Rocheteau puis Ferreri (46°), Bellone puis Xuereb (63°).

Yougoslavie : Simovic puis Ivkovic (46°) - Zoran Vujovic, Radonovic, Zajec, Cvetkovics - Katanec, Kranjcar puis Bojovic (64°), Susic puis Mance (80°) - Sestic, Pesic puis Stojkovic (46°), Zlatko Vujovic puis Halilovic (46°).

29 février 1984, à Paris

(Parc des Princes)

France bat Angleterre 2-0

48 000 spectateurs

Arbitre : M. Van Langenhove (Belgique)

Buts : Platini (58° et 70°).

France : Bats - Battiston puis Tusseau (71°), Le Roux, Bossis, Amoros - Tigana, Fernandez, Giresse, Platini - Touré, Bellone puis Rocheteau (83°).

Angleterre : Shilton - Duxbury, Roberts, Butcher, Sansom - Lee puis Woodcock (78°), Hoddle, Robson, Williams - Stein puis Barnes (78°), Walsh.

28 mars 1984, à Bordeaux

France bat Autriche 1-0

18 000 spectateurs

Arbitre : M. Graça Oliva (Portugal)

But : Rocheteau (84°).

France : Bats puis Bergeroo (61°) - Battiston, Le Roux, Bossis, Amoros - Fernandez, Tigana, Giresse, Genghini - Lacombe puis Rocheteau (51°), Bellone puis Six (68°).

Autriche : Koncilia puis Lindemberger (46°) - Krauss, Messlender, Pezzey, Degeorgi - Gisinger, Baumeister, Prohaska, Willfurth puis Pacult (73°) - Schachner puis Gretschnik (73°), Niederbacher.

18 avril 1984, à Strasbourg

France bat R.F.A. 1-0

30 978 spectateurs

Arbitre : M. Barbaresco (Italie)

But : Genghini (80°).

France : Bats - Battiston, Le Roux, Bossis puis Domergue (46°), Amoros - Fernandez, Bravo, Genghini - Six, Rocheteau puis Anziani (68°), Bellone puis Ferreri (85°).

R.F.A. : Schumacher - B. Foerster, K.H. Foerster, Bruns, Briegel - Rolff puis Littbarski (75°), Matthaeus, Brehme, Meier puis Herget (75°) - Voeller, K.H. Rummenigge.

1^{er} juin 1984, à Marseille

France bat Ecosse 2-0

29 641 spectateurs

Arbitre : M. Agnolin (Italie)

Buts : Giresse (14°), Lacombe (29°).

France : Bats - Battiston, Le Roux, Bossis, Amoros - Tigana, Fernandez puis Genghini (68°), Giresse, Platini - Lacombe puis Bravo (46°), Bellone puis Six (68°).

Ecosse : Leighton - Gough puis Nicholson (68°), McLeish, Miller, Stewart - Malpas, Wark, Strachan puis Simpson (46°), Bett - Johnston, Archibald.

TOUS LES RÉSULTATS DU CHAMPIONNAT D'EUROPE SONT DANS LE CAHIER SPÉCIAL

Achevé d'imprimer
sur les presses de l'Imprimerie Delmas,
à Artigues-près-Bordeaux.



9 782853 362375

Codif. : 57 6006-1
ISBN : 2 85 336 237 X